

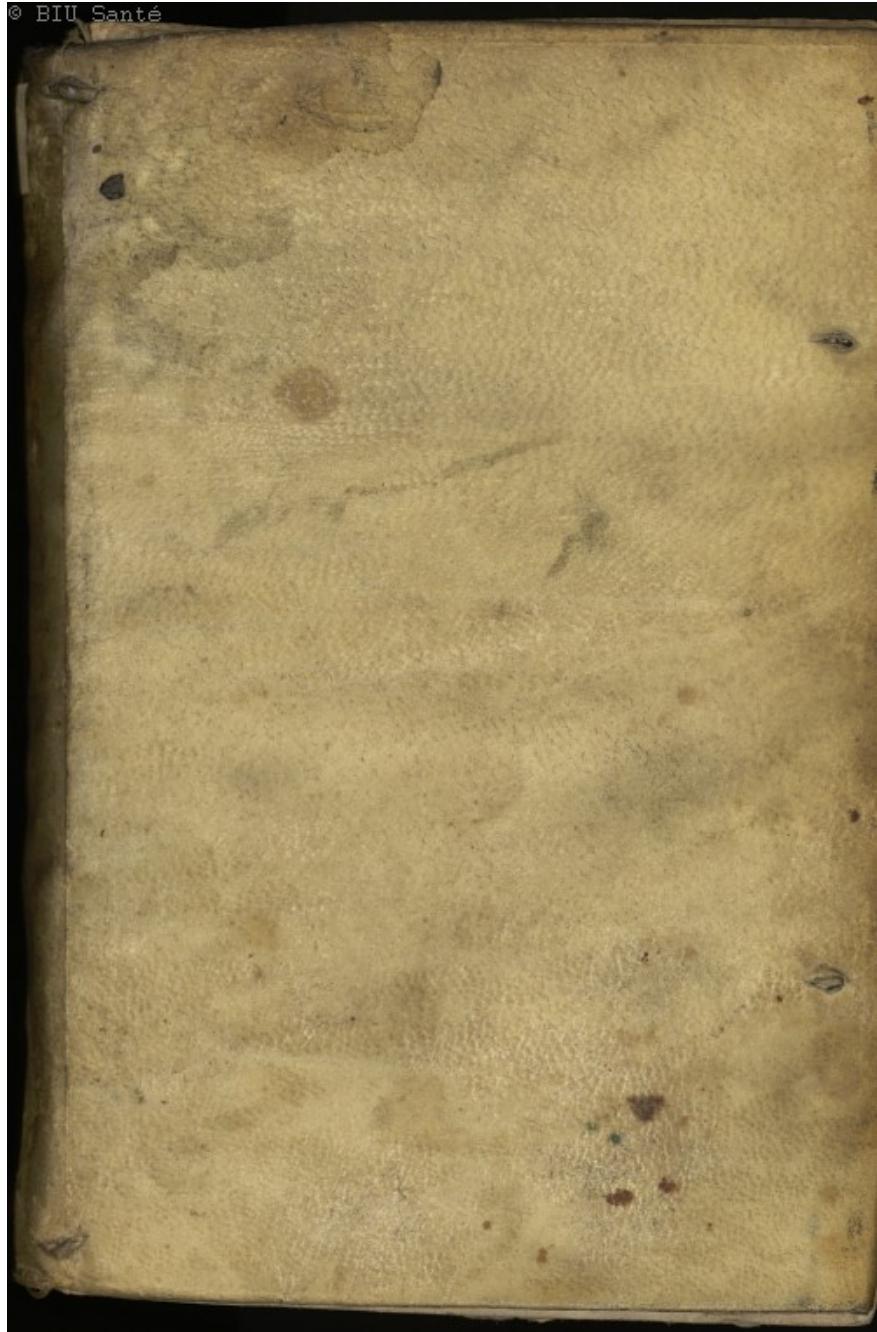
*Bibliothèque numérique*

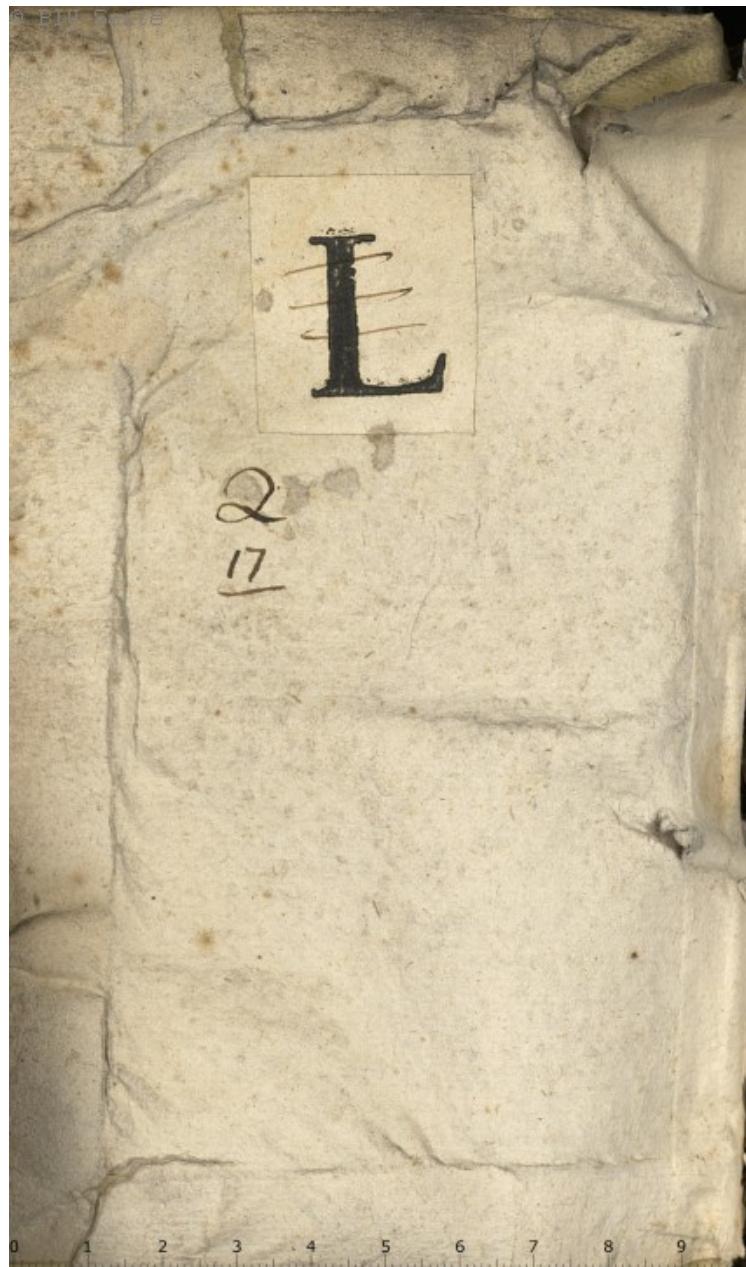
medic @

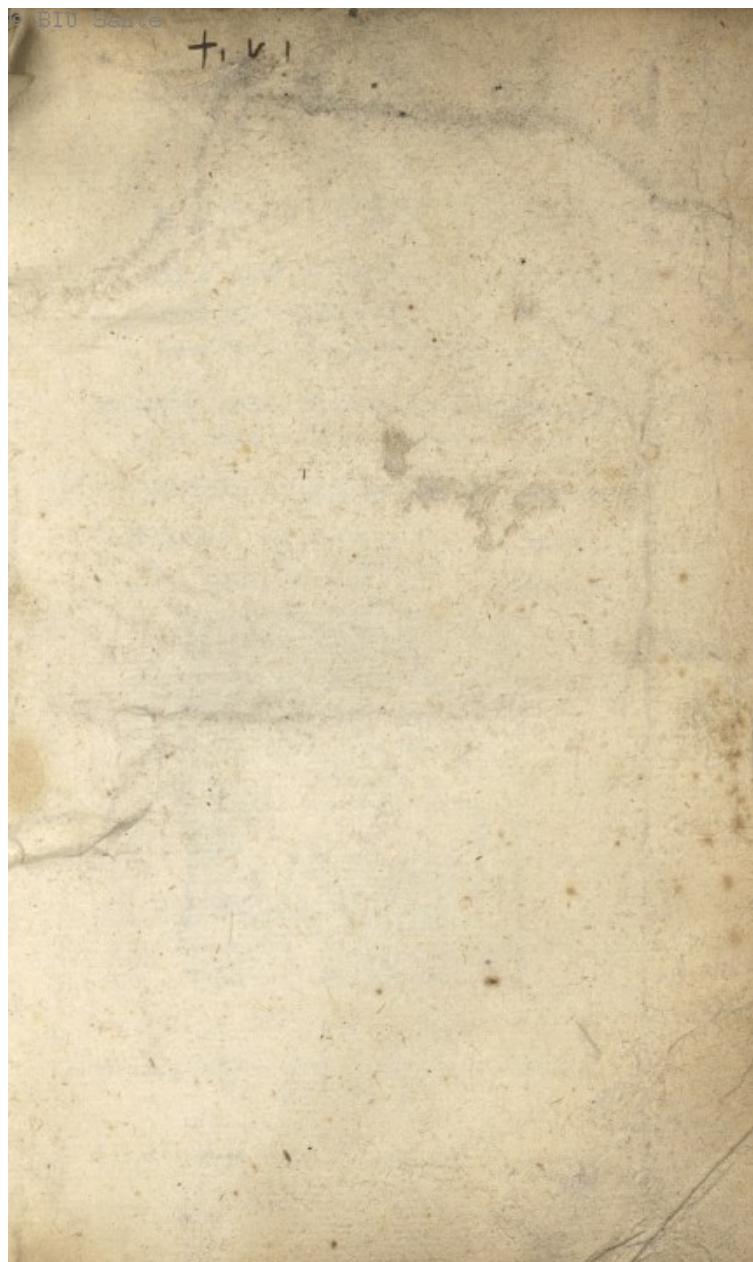
**Quiqueran de Beaujeu, Pierre. La Nouvelle agriculture, ou instruction générale pour ensementer toutes sortes d'arbres fruitiers, avec l'usage et proprietez d'iceux, ensemble la vertu d'un nombre de fleurs et le moyen de les conserver. Avec divers traictez des couleurs et naturel des animaux...**

*Tournon : pour Robert Reignaud libraire d'Arles,  
1616.*

Cote : 40646







15.305

LA 40646  
**NOVVELLE  
AGRICULTURE,**

*O V I N S T R U C T I O N G E N E R A L E  
pour ensemencer toutes sortes d'arbres fruitiers,  
avec l'usage & proprietez d'iceux.*

Ensemble la vertu d'un nombre de fleurs : & le  
moyen de les conseruer.

*Avec divers traictez des couleurs & naturel des animaux.*

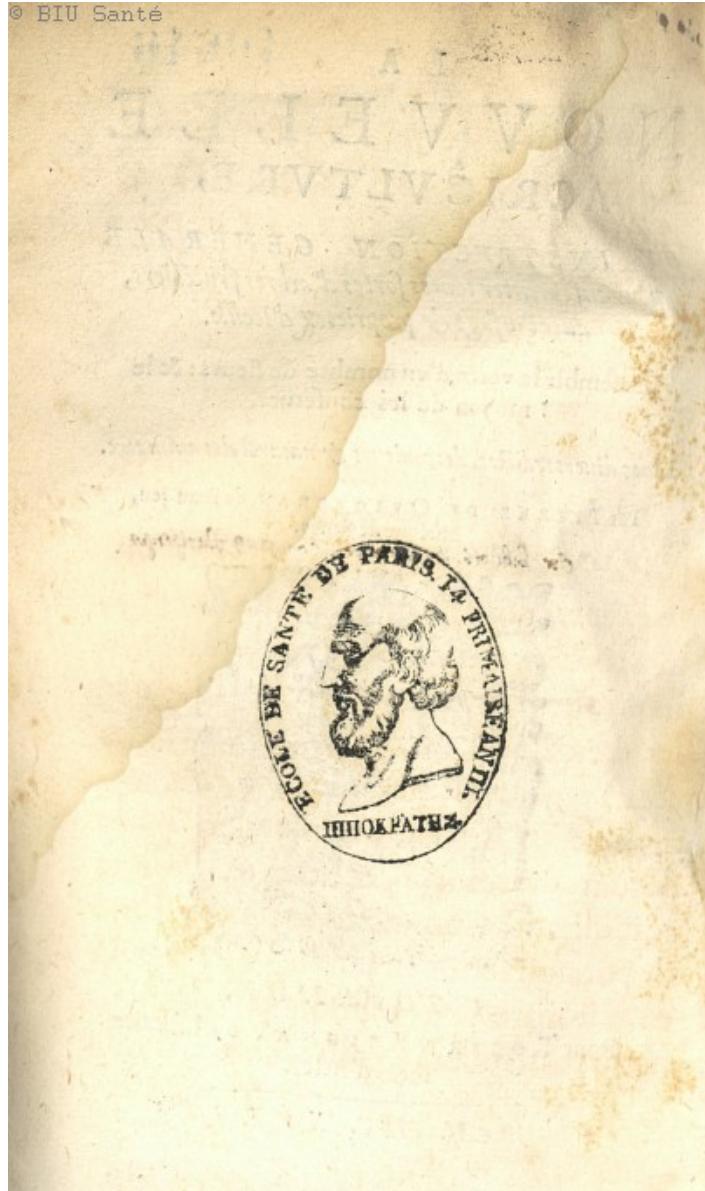
Par PIERRE DE QUIVERAN, de Beau-jeu,  
Evesque de Senés.  
Ex libriott. #. Recollect. Conventus Claziençois.



*A TOURNON,*

Pour ROBERT REIGNAVD, Libraire  
juré d'Arles.

*M. D C. X V I.*



A M O N SIEVR D E  
BOCHES, CONSEILLER DV  
ROY EN SES CONSEILS D'ESTAT,  
& priué, Baron de Baux, Seigneur de  
Vers, Céderon, &c.

ONSIEVR,

**M**Le mesme zele, qui meit iadis la plume en main à Mōsieur l'Euesque de Senés vostre Oncle pour honnorer la PROVENCE, m'a faict entreprendre la version de son liure : afin d'estaller au reste de la France les raretez, & excellences de nostre pays, & faire reuiure l'œuvre, le nom, & la memoire d'un si grand personnage, que le decours des années, & le relent alloit i consumant. Comme en lvn i'ay estimé de pouuoir seruir au public, i'ay voulu en cest autre vous tesmoigner mo inclinatiō particuliere à vostre seruice. Ayant

+ 2

eu l'honneur de m'estre souuent trouué  
avec vous en des bonnes compagnies, ic  
vous y ay veu receuoir de si viues poin-  
ctes pour faire parler François ce graue  
autheur à quelqu'vn de vos amis, & vous  
en ay ouy intersteller tant de fois par des  
personnes d'autorité, que la premiere  
semonce qu'il vous pleust m'en faire,  
m'attacha dez aussi tost à ce dessein. Au-  
quel leur recherche, vostre desir, & mon  
labeur ayas rencontré vn mesme object,  
aussi ne peuuent-ils faillir d'en rappor-  
ter vne gloire commune, dont la Pro-  
uence receura de l'avantage, vous de  
l'honneur, & moy l'espreeue d'une affe-  
ction esgale à eux, & à vous. La plus part  
des Arbres s'esleuent beaucoup mieux à  
les laisser és lieux de leur naissance, où  
l'aspect du Ciel, l'Air, l'Eau, & le terroir  
leur agreent, qu'à les transplanter en  
autre climat, où ils ne poussent, que par  
artifice, & quelle culture qu'on leur  
donne

donne, portēt tousiours ie ne fçay quels  
fruiëts insipides, ou de moindre gouſt.  
Ce liure eſt cōme nay en vostre maifon,  
& vous en celle de ſon auſteur, vous l'a-  
uez preferué du naufrage du temps, & de  
l'oublie tien de vos mains ſon original,  
bref c'ſtant vn fruiët de vostre cru, il ne  
deuoit aller au iour, que ſous la faueur de  
vostre droiët, ni moins chercher ailleurs  
fon addreſſe, que chez vous, à ce qu'en  
prenant ſon vol, comme vn oifeau ge-  
nereux de vostre maifon en nostre Pro-  
uence, & de là l'effor dans les conſrees  
de la France, il peut par tout, où il iroit,  
eſtre recogneu à ſes veruelles, où vostre  
nom ſe trouue empraint. En vous le  
dediant i'ay imité ceux, qui entent en  
escuſſon ſur l'oliuier. Le tige, ou les ſcions  
de c'eſt arbre ne reçoivent autres grefſes,  
que de ſon propre : c'eſt pourquoy refu-  
ſant toute autre eſpece, il ne s'abafardit  
iamais. I'ay penſé que le vray moyen de

† 3

lui conferuer son estre, & lui accroistre la  
vogue parmi les hommes, estoit de le  
recenter sur le tige de vos propres armes,  
sans le meslanger avec d'autres, pour luy  
obtenir son passeport. Son style Latin  
est tres-graue, ample, majestueux, ses pe-  
riodes fort longues, & fournies : la mul-  
tiplicité de son sçauoir eminent y paroist  
admirable: l'election de ses mots propres  
& significatifs est inimitable. Pour l'ap-  
procher, & le suyure, i'eusse eu plus de  
besoin du pinceau, que de la plume, tant  
il a excellé à tirer en viues couleurs la va-  
rieté des choses de son sujet. Si en rom-  
pant ( comme i'ay fait ) la file de ses di-  
scours, & les distinguant par chapitres,  
on m'accuse d'auoir passé les limites d'u-  
ne simple version: le seul soulagement  
du lecteur me lauera fort aisement de  
ceste tache. Ce n'est pas pourtant que ie  
aye alteré en rien le sens ny le texte, au-  
quel ie me suis accroché au possible, se-  
lon

lon que vous verez : & m'y suis contenteré , en m'efforçant de vous complaire . Aussi a ce esté la seule Idee, laquelle pendant mon trauail, m'a baillé l'anneau de Gyges , avec lequel i'estime tout auoir assez bien réusssi . Ores , Monsieur , puis que vos volontez ont esté les premiers motifs de mon entreprise , ie vous supplie qu'elles me soyent à l'aduenir autant de bouches de s Psylles , qui au rapport de Pline , & de Dion auoyent le pouuoir de tirer le poison d vn corps , sans qu'ils en fussent aucunement offendez . Vostre credit ioint à vos merites assurez à tout accident humain succera le venin , que l'enuie , & la calomnie pourroient espancher sur cest œuvre . Vous mettrez au ceps la fureur de ces deux fieres Bellones qui vont groindant sous la force de la vertu , mordants tousiours les plus belles actions . L'appuy que ce liure recherche de vostre faueur , fera non seulement

† 4

voir à tout le pays le support, que les  
Muses, & les bonnes lettres reçoyent de  
vostre douceur, mais augmentera le nom-  
bre infini des devoirs, que ie vous ay,  
dont ie cheris, & honnore le souuenir  
pour estre toute ma vie,

**M O N S I E V R ,**

Vostre tres-humble, & obeissant seruiteur  
**F. DE CLARET** Archidiacre  
de l'Eglise d'Arles.

*A Arles le dernier iour de Juillet, 1613.*

Sur la version de l'œuvre de PIERRE DE  
QUIVERAN, par le Sieur D<sup>e</sup>  
CLARET, dediee à Monsieur de  
Boches, Seigneur de Vers,  
Céderon, &c.

S O N N E T.

**A**V temps que sous les cours d'une guerre felonie  
Les vieils Princes des Baux, à leur mere adherans,  
Sont veuz pour la Provençal en mortels differans,  
Avec le vieil Raymond Comte de Barcelone.  
Au même temps, qu'un S anche est Roy de Pampelone,  
Les Boches, les Claretz, & les preux Quiquerans,  
Des lauriers immortels par Armes conquerans,  
Sont veuz sous l'Estandard de Mars, & de Bellone.  
Troncs Nobles & fameux, qui n'allerent chargeant,  
Que de pointes d'or fin, & des fueilles d'argent,  
Que les vaillans Heros, & des hommes celebres.  
Si que de tels rameaux Quiqueran fut produit,  
Et Claret, qui l'arrache à ce coup des Tenebres,  
Et Vers pour qui Claret en François le rednit.

N O S T R A D A M E.

**N**Il erat humanum fixisse in puluere corpus,  
Ni Diua in vitam, duceret ossa virum.  
Ergo quis poterit statuas laudare Promethei,  
Ni Ignes è cœlis Diua Minerua trahat?  
Sic Salyum BELLOIOCANO extollere laudes,  
Et Patriæ mores composuisse satis.

† §

Sed quid erat fortis latiis inuoluere Gallos,  
 Ni Gallus Gallos separaret latiis?  
 Fecit CLARETVS, Qui QVERANO dignior an non,  
 Ignifero, quantum dignior Armigeræ?

*Alind.*

**N**on sibi constat homo, inconstans fors omnia  
 versat,  
 Inque vices varias sorte trahente ruit.  
 Prima suos vidit florenteis Gracia linguis,  
 Vedit florenteis Roma subinde suos.  
 Lege sed alterna, natos florere tuetur  
 Casto quos nutrit Gallula terra sinu.  
 Qui negat, ista legat, Gallumque trophæa ferentem  
 Pennâ CLARETVM cernet, & eloquio.

P. SAXIVS. D. T. S. Arelat. Ecclesiæ Canon.

**D**Octa Quiquerani quondam (Prouincia) nomen,  
 Inuexit patulo prima Latina solo.  
 Aurea poma, fruges, oleas, armenta, gregesque  
 Lanigeros portus, balnea, vina, salem.  
 Nunc latio, & Francæ claret tua gloria genti  
 CLARETI claro clarior eloquio.  
 Téque, QVI QVERANVM QVE tuū illustrauit, & ambo,  
 Lethæo solers eripuit tumulo.

G. D. D. T.

**M**irum quid nostri peragens præconia tractus  
 Materna doctum Pallade vertat opus?

For

Forsan ut insignes foueat Gens maria laudes.  
Claraque sub grato nomina corde gerat?  
Nec dum: sed quoniam tibi laus, Prouincia, tantum  
Lustrari tanto defuit vna viro.

**M**Η δει σε κληθεν, ΚΛΑΡΗΤΕ, πρὸς ρυτάριον  
τι ἀνόματι σωτήσιν ὄγυμα ἔλισ.

Troph. de Mandon Arelat.

**P**hœbe, noui noui nunc in terris lumina Phœbi  
Disce Pati phœbum terra nouum didicit.  
Tunc fugas noctes solus? fugat iste, sed impar  
Nobilitate, fugas corporis, hic animi.

Antonius d'Ycard, Arelat.

**Q**uo doctus quondam Präful QVIQVERANVS  
amore  
Hoc natale fuit visus amare solum.  
Hoc patriam laudas patrio sermone, tuusque  
Illiū est similis visus amoris amor.  
Ille colit Patriam, patriam veneraris & ipse,  
Amborum Genios quis neget esse pareis?

Aliud.

**Q**uod tu concordi QVIQVERANI docta labore  
Scripta addis scriptis, quæ peritura forent.  
Docta per ora virūm lauro redimitus adibis,  
Et te ætas nostra, & sæcla futura colent.

I. Taxillus D. Medic.

Nomen

**N**omen habes clarū. Quidni, CLARETTE Deorū  
 Æmule, quem Tellus nouit & aula Iouis?  
 Aula Iouis templum, populi sit concio Tellus.  
 Aure bibens oris flumina larga tui.  
 Quin & scripta mouent, quanti sit gloria lingua  
 Mensis hōnos, generis laus, patriæque decus.  
 Inde tibi Pallas, Pitho, Cyrrheus, & Hermes  
 Eloquij primas, ingenijque ferunt.

Ioan. Gleysius Quæsitor Arelat.

**Q**VAM dederas patriæ laudem, squallore iacebat  
 Obruta, nil addens BELLOIOCANE, tibi.  
 Te, patriamque pio CLARETTI lumen amore  
 Eruit è tenebris, pulucreoque situ.  
 Augusti debent quod Arati scripta nepoti,  
 Hoc tua CLARETTO, quo rediuiua nitent.

### A L I V D.

**B**ELLOIOCANE, tibi multum Prouincia debet.  
 Tu mage CLARETTO, quo sine mutus eras.  
 Notus eras Latio, sed te non Gallica nōrat  
 Gens tua; nunc lingua clarus vtrāque micas.

**A**Ρχιτεκτονία μὲν δόξα πέλει, καὶ πρᾶτος ἐπαινεῖσθαι  
 Ερμηνεῦσθαι τὸν δέσποτον δέσποτον εἶται καλέσθαι  
 Δαμακῆρος ἔντον προστερον δέσποτον δέσποτον εγράψασθαι πολλοῖσι  
 Αλλ' ἔσεται μᾶλλον πράγματος πεδέσθαι.

Mureus Sammaximinus.

Sur

SVR LA VERSION DE PIERRE  
DE QVIQVERAN, par le sieur  
DE CLARET.

STANCES.

SVS douces filles de memoire,  
 Venez offrir tous mes desirs  
 A DE CLARET de qui la gloire  
 Pour eterniser sa victoire  
 Le conduit triomphant sur son char de saphirs.  
 D'une voix doucement sucree  
 Portez son nom dedans les Cieux,  
 Affin que la troupe sacree  
 Qui dans l'Olympe se recree  
 Iuge son los égal à celuy des grands Dieux.  
 Entonnez ores sans obstacle  
 La hautesse de son Renom  
 Estallant au iour son miracle  
 Qui le fait appeller l'Oracle  
 Cent fois plus reueré que celuy d'Apollon.  
 Batissez luy de chrysolite  
 Vn autel richement parfaict  
 Estofé de perles d'elite  
 En fauence de son beau merite  
 Qui le rend en la terre vn Soleil en effect.  
 D'un Vert laurier l'honneur des armes  
 Couronez son chef tout diuin,  
 Et par la douceur de voz carmes

Com

Confis dans le miel de voz charmes  
 Conte à noz Neuenz qu'il dompte le destin.  
 Portez dans sa main triomphante  
 Pour decorer ses raretez  
 La palme touours verdoyante  
 Que Minerue mesme presenue  
 Aux Esprits vertueux dignement enfantez.  
 Bref offrandez en sacrifice  
 Mille beaux vœux à ses escrits  
 Et par un véritable auspice  
 Chantez d'un ton graue & felice  
 Qu'il est l'esprit d'honneur, & l'honneur des esprits.

## Sonnet Prouensal.

**C** Om'en may philomel a l'espellir d'au iour  
 Canion milou cansons per saludar l'aubetou  
 Ainsin cadun vesen ton libre plen d'honneur  
 Cantara de pleser may qu'vnou dindouleton.  
 Tous prepaus mistament sabonnas de cinceton  
 D'ambre gris, & de musc an tan bonou sentour  
 Qu'elous son suffisens per vnou tal ondour  
 De nous far esquinuar de Caron la barquetou.  
 Loue Pronensaus ti son talamen oubligas  
 Que tous ensemblement s'en venon arrengas  
 T'adreissar milou voëots, com' a son sant Oracle.  
 May qu'au non lou farié? Vesen que tous escrits  
 Resuscitation BEAVIO C l'honneur das beaus esprits,  
 Et qu'autre non poudré far un tan beau miracle!

A. G.

Le

## La Prouenço.

**S**i los que QVIQUERAN m'aguet ben alucado,  
Si renden amouroux de ma richo beautat,  
De sa plomo mi fet las allos au constat,  
Et lesto daquen pas prengueri la voulado.

Roumo quan mi veguet à sa guiso abillado,  
N'aguet pauso fin tan, que tout l'aguien contat,  
Que de dintre mon sen la Fé m'anieu plantat  
Lous premiers prechadous de la Messo sagrado.

De pareillo amistat CLARET aro m'atrach  
En l'er embe sa plomo en l'abit que ma facch  
Dou per fidello au Rey la Franço mi carefso.

Prouensaus mons enfans, que sias, & que saran  
Comen pagarey jeu CLARET & QUIVERAN  
Autre ben que lous mieu fandrie, que lous faguesso.

G. P.

A MON

A MONSIEVR DE CLARET,  
 Doctevr e z DROITS, ARCHIDIACRE  
 en la saincte Eglise d'Arles. Sur la version  
 de Pierre de Quiqueran.

## STANCES.

**S**i iamais on veid un labeur  
 Digne de louange, & d'honneur,  
 Cetuy-cy seul tel peut parétre:  
 Vn B E A V - I E V le tira des Dieux:  
 Cil qu'auourd'huy le fait renaisstre,  
 Ne l'a peut tirer, que des Cieux.  
 Dedans les cendres de l'oubly  
 Tu écois presque ensueuly  
 Au grand regret de la P R O V E N C E:  
 Quand de C L A R E T eloquemant  
 Te faisant parler, comme en France  
 Se fasi (B E A V - I E V ) ton truchement.  
 O quel dueil, ô quel creue-coeur:  
 A ton decez, safit le cœur  
 Des sainctes filles de memoire?  
 O quel creue-coeur, ô quel dueil,  
 De voir, que leur plus belle gloire  
 Fut le seul butin d'un cercueil?  
 P R O V E N C E , l'œil de l'uniuers,  
 En te donant ces Cypres verz  
 Plura non moins, que fait la Mere  
 Sur son fils: le Rône en ses borz.

Té

Témoignant sa douleur amere  
N'a point été veau clair dès lors.  
La terre iointe en ces témoins  
Publia qu'en ses quatre coins  
Elle ne fait partie plus grande.  
Du Ciel les plaisirs furent tels  
Iugeans, qu'une plus digne offrande  
Ne pouuois orner ses autels.

CLARET par un plus beau destin  
Change en françois ton beau Latin  
Tu es le lis, il est la rose;  
Et par reciproque secours,  
Ton discours reuist par sa prose,  
Sa prose vit par ton discours.

Par ainsi, cette rareté  
S'assurant d'immortalité  
Se verra du Ciel bien cherie.  
Cette rose, & ce lis d'honneur  
Resistans au feu de l'envie,  
Ne verront flétrir leur couleur.

A. B. 1. supio 1

De Carlos Reynaldos en Alabança del Señor Don  
FRANCISCO DE CLARET Doctor en Leyz,  
Arcediano en la Santa Yglesia de Arles, Traduzi-  
dor d'el libro *De laudibus Provincie*, hecho latin por  
el Muy Ilustre y Reverendo Perlado don PETRO  
DE QUIQUERAN Obispo de Senes.

**N**imphæ esclarecida  
Que nunca te paras,  
Mira, que en tu Aras

\* \*

L. 2

La gloria crescida  
 D'un famoso varon queda colgada,  
 Lleuala d'Oriente a do el sol nada.  
 Offrendas mas altas  
 Nunca recibistes,  
 Ni milagros vistes  
 Por montes y faldas  
 Adonde los ingenios mas subidos  
 No den a estos ventaja en sus sentidos.  
 Estrañas nascieron  
 De Padres famoso  
 Espinas y abrojos :  
 Que no conocieron  
 Muchos, y largos años tal quedaron  
 Pero oydia en rosas se mudaron.  
 Fama gloriofa  
 Oyd lo que digo  
 Da te por testigo  
 Por madre y esposa  
 Del docto QUIVERAN y CLARET facundo  
 Porque inmortales queden en el Mundo.

A MONSIEVR D E CLARET  
 S O N N E T .

**G**rand esprit, qui parois en ce petit volume  
 Ou tu as les Thresors du pays d'écouuers,  
 Il me faudroit auoir la grace de ta plume,  
 Pour te pouuoir louer dignement en mes vers.  
 Ne pense donc que pas, qu'en ceux cy ie presume  
 D'exalter tes vertus : Parmi le chant diuers

De

De tant de beaux esprits, que le desir allame  
 De produire ton nom aux fins de l'vinuer.  
 Quant à moy satisfait de conouire ton pris,  
 Je laisse aux mieux disans, ou bien aux mieux apres,  
 A publier ton los, & vanter ton merite.  
 Que si voulant loizer tes discours imprimez,  
 Ils oyoint ceux qui sont de ta bouche avimez,  
 Ne croiroient-ils pour toy toute gloire petite ?

## O D E.

Au mesme.

**A**rriere ces faibles espritz,  
 Qui d'une humeur indifferante,  
 Lisan tant de doctes écriz.  
 Tonnez par vne main sauante,  
 Disent, que c'est un labeur vain,  
 Indigne d'un bon écrivain,  
 Que de courrir sur la brisee  
 D'un Auteur, qui les satisfait :  
 Et que c'est chose bien aisee,  
 De refaire ce qui est fait.  
 Il est vray, que l'invention  
 Est une seconde Nature ;  
 Mais aussi la Tradition  
 A les effez, de la culture,  
 Qui les infernies guerez  
 Launie des tressors de Cerez.  
 Ainsi met-on en digne usage  
 D'un bon Auteur l'intention,  
 Lors qu'on déront son vieux langage

Par

\* \* 2

Par le soc d'une version.  
 Ce grand Colomb Lygurien,  
 Qui pour la fortune Espagnolle  
 D'éconurit le Monde Indien,  
 Et les Affres d'un autre Pole,  
 Bien qu'il n'ent fait voir en effet,  
 Que ce que nature auoit fait,  
 A-il moins merité la gloire,  
 D'auoir quasi refait ces lieux,  
 Au lieu qu'on ne pouuoit les croire  
 Les rendans sujets à noz yeux.  
 Celle qui du Caduque Aeson  
 Contre l'ordre des destinees,  
 Peut r'allumer le vieux Tifon,  
 Et renouuerler les années,  
 Trompant les puissances du sort,  
 Et le retirant de la mort:  
 Ne fut elle aux mortels paroître,  
 Qu'elle n'auoit pas moins pene,  
 Pour lui conseruer un tel être,  
 Que celle, qui l'auoit donné?  
 De même toy, qui dextremant  
 D'une plume des Dieux cherie  
 Tires comme du monumant  
 Pour la gloire de ta Patrie  
 Un ouurage si grand, & beau,  
 Et nous decoures de nouveau  
 Un si grand monde de doctrine,  
 Tu merites sans contredit,  
 Qu'en prix, & pene on l'auoyssine  
 De celui, qui premier le fit.  
 Il paroisoit trop grauemant

Pour

Pour le tems leger, ou nous sommes,  
 Et parloit trop obscuremant,  
 Pour le scauoir de beaucoup d'hommes;  
 Mais tu nous l'as si bien rangé,  
 Et son langage si changé,  
 Que tout le monde le peut lire.  
 Et crois-je, que l'auteur diroit  
 (Si encores il respairoit)  
 C'est ainsi, que je voullois dire.  
 Sois donc de toy même contant,  
 Et iouis de ta peine heureuse,  
 Que si quelque ieune ignorant  
 Poussé d'une humeur ennuieuse,  
 Blâme ce qui te couste tant,  
 Je le priray d'en fere autant.  
 Car c'est chose desraisonnable,  
 Et du crû d'un audacieux,  
 De blâmer ce, qui est loisible,  
 Sans s'efforcer de fere mieux.  
 Et cependant, que curieux  
 I'attendray des fruitz de leur peine,  
 Fais, que ta main dressé à noz yeux  
 Qu'elqu'œuvre de plus grand haleine,  
 Où ton esprit en liberte  
 Ne se voyant plus arrete  
 D'une version difficile,  
 Nous face voir que l'inuancer  
 Luy est encores plus facile,  
 Que n'est aux autres l'imiter.

## Estoublon.

\* \* 3

TABLE



TABLE DES CHAPITRES  
CONTENUS EN CESTE PRE-  
SENTE OEUVRE.

Livre premier.

- |   |         |
|---|---------|
| Chap. I. Des matières traitées en cet' œuvre.   | page 24 |
| Chap. II. Limites de la Provence. Du blé, du mo: de Blé.<br>De la fertilité des terres de Provence. Comparaison des<br>terres de Provence avec celles d'Aphrique, & d'Egypte:<br>Pline, Columelle, Termellius Pollio.   | 30      |
| Chap. III. De l'Egypte, & des Indes. De la Rivière du Nil.<br>Quadrature du cercle. Ammian Marcellin. Témoignage<br>de Seneque sur sa source du Nil. Pline parlant du Nil,<br>& de la source. David Prince de Goiama, d'où sourd le<br>Nil. Pierre Martyr Milanois. | 40      |
| Chap. IV. Les anciens Grecs, & Latins ont traité du Nil.<br>Contre l'opinion de Pomponius Mela. Ciceron parlant du<br>Nil. Ingemant de l'auteur, Seneque, Lucan. L'Egypte<br>doté au Nil toutes ses terres, & leur fertilité. Pline. Solin.                         | 50      |
| Chap. V. Digression de l'auteur contre les écrivains enri-<br>chissant leurs œuvres de celles des autres. L'argent, & le<br>tems mal employez en tels livres. Inscriptions des livres.  | 62      |
| Chap. VI. Solin a dérobé la plus part de ses œuvres de cel-<br>les de Pline. Dioscoride, & Pline. L'envie s'attache aux<br>vivans.  |         |

## TABLE DES CHAPITRES.

vinans. Défense de Pline contre les Médecins. Leonice-	
nus. Pour la connoissance des simples, Pline s'est aidé du	
jardin d'Antoine Caistor à Rome. Contre les envieux de	
Pline. Louanges de Pline. 70.	
Chap. VII. Les gens de lettres ordinairement envieux.	
Description de l'envie. Alexandre. César. Caton. Nicias	
Athenien. 81	
Chap. VIII. L'auteur poursuit sa digression, & accuse Ci-	
céron d'avoir été très envieux. Eloquence de Ciceron ini-	
mitable. Il a eu plus de fortune, que de courage. Sa vanité.	
Sa perfidie. Il ne fut onc bon amy. Ses artifices. Sa lâcheté.	
page. 87	
Chap. IX. Suite de la digression contre Ciceron. Bon trait	
de Pompee contre Ciceron. Comment Ciceron avoit mieux	
veu, & Pompee mieux espéré. César ne fit point d'état de	
Ciceron. Son ingratitude, Il ne sçeut fuir, ni mourir hono-	
rablement. Dire de Ciceron très-véritable, mais par luy	
mal pratiqué. Sa iactance. 98	
Chap. X. Suite de la digression contre Ciceron. Son conseil-	
lat. L'appui d'Octavius par lui recherché. Sa iactance.	
Marc Antoine le fit tuer par Herennius le Centenier.	
L'auteur n'est le premier ni l'unique, qui a drappé sur Ci-	
céron. L'histoire n'a plus de lustre. Le Consulat de Cice-	
ron. César. Le iugement de Plinse parlant de César. Ar-	
pine sol natal de Ciceron. 105	
Chap. XI. Suite de la digression contre le mème. Excuse	
de l'Auteur sur sa longue digression. 113	
Chap. XII. Trois opinions sur la source du Nil. La tempe-	
ture de l'air en Egypte. Les marez d'Egypte. Le Nil,	
& son accroissement. La Lune & les neiges aydent à	
l'enfler. L'étang de Ioyeuse garde les Arles. L'Egypte si-	
tue sous l'Équateur. Monumant du Soleil. L'autorité	

\*\*\* 4 de

TABLE DES MAT	
de Seneque. Comment les eaux des marez se degorgent de- dans le Nil. Conclusion de ce discours.	117
<b>Chap. XIII. Discours de la Riviere du Rône. Comment le Rône vient à se hausser. Son debordement. Les chaussées faites le long du Rône. Mais qu'apporte son inondation.</b>	
page	126
<b>Chap. XIV. Limon laissé par le Rône tres profitable. La Camargue d'Arles. Fertilité de la Camargue.</b>	131
<b>Chap. XV. Comparaison de la fertilité de Camargue, &amp; de Prouence à celle d'Egypte. Pline. Ammian Marcellin. Les Egyptiens fort vains à louer leur pays. Pline. Herodote. Ciceron, L'Egypte &amp; la Sicile. L'Espagne. Ceux d'Arles ne fument jamais leurs terres. Laboureurs, &amp; au- tres ouvriers pour les terres. La bonté des terres de Ca- margue rend les laboureurs paresseux &amp; negligens.</b>	134
<b>Chap. XVI. Rapport des terres situées en Camargue. Colu- melle. Blé de Turquie. Le bien &amp; le mal, que fait le Rône à Arles. Il perd, &amp; redonne des îles toutes entières. Ile de Camargue.</b>	141
<b>Chap. XVII. Comparaison du terroir de Prouence avec tout autre. Comies ridicules des Indes. Blé de Babylone. Différence du Nil au Rône. Différence de l'Egypte à la Prouence. De quelle utilité seroit à ceux d'Arles le des- seichement des Marez.</b>	146

## TABLE

## CHAPITRES.



## TABLE DU SECOND LIVRE.

Chap. I. Excuse de l'Auteur, sur ses digressions. La Prouence tres-abondante en bétail: & notamment le terroir d'Ar- les. De la fureur des Taureaux de Camargue. 155
Chap. II. Les Genisses de Camargue plus cruelles que les Taureaux. Gens de pied mieux duitz à attaquer les Taureaux, que ceux de cheval. Combat d'un Bouvier a- vec un Taureau. Pourquoy l'auteur traistie premier des Bœufs, que des humains. Des Ferrades d'Arles, & pour- quoy pratiquées. 163
Chap. III. Lieu pour la ferrade. Ceux qui vacquent à la ferrade. Les Gentils-hommes communément mieux a- droits que les autres. Du Trident, vulgairement appellé ficheron. Du feu ez ferrades. 168
Chap. IV. Comment on lance les Taureaux vers le feu. Com- ment on les luitte. Comment on les ferre. Le Taureau se releuant offensant cruellement ceux, qu'il rencontre. Il con- nueut être bien habile pour payer au hurt du Taureau. 174
Chap. V. Le festin de la Ferrade. Un Taureau furieux sert de recreation pour l'apresdinee. La façon d'attandre le Taureau. Le desordre qu'il fait. L'utilité de tels exer- cices. 180
Chap. VI. Causes de la ferocité des Bœufs de Camargue. Passage des bœufs de Camargue en la Crau. Description des Taureaux. D'un Taureau furieux par dessus les au- tres. Combats, que les Taureaux font entre eux. 186
Chap. VII. Comment on dompte les Taureaux destinés au labour. 193

\*\*\* Chap.

## TABLE DES

<b>Chap. VIII.</b> Des chevaux. Comparaison des chevaux du pays, & notamment de la Camargue, avec tous autres.	
Races des chevaux plus connues aux Prouençaux. Nos chevaux sont plus legers que les Barbes. Des chevaux Barbes. Les gardiens appellez gardiens gèrent le plus souvant nos chevaux.	199
<b>Chap. IX.</b> Erreur populaire d'estimer nos chevaux de moindre valeur, pour être charrez. De la tenuë, & légèreté de nos chevaux. Nos chevaux peu sujets à maladie, se soignent avec moins de peine, & de frais. Des mules & asnes de Prouence.	206
<b>Chap. X.</b> Des Berbis, & de leur laine. Des cheures. Du gland, &c. Du miel. De la chasse. Digression contre ceux qui blâment la chasse.	212
<b>Chap. XI.</b> De la Saumagine. Des Tassons. D'un Tasson mis en pastre. Le mot d'Artocreas, mal approprié aux pastres.	220
<b>Chap. XII.</b> Des tortues. Lieures. Lapins. Et de la meilleure quantité qu'on en prend au terroir d'Arles.	224
<b>Chap. XIII.</b> Des Chiens, leurs utilité, leurs humeurs, leur fidélité, & autres qualitez.	227
<b>Chap. XIV.</b> Des chiens Albanois. Cerberus, & Gargantua chiens très-renommés. Vanité des anciens Grecs. Dogues d'Angleterre. Des Corses. De nos chiens, & de leur force.	232
<b>Chap. XV.</b> Des Lestriers. D'une Leurette. Des chiens de Turquie, de Barbarie, d'Egypte, & des noires.	236
<b>Chap. XVI.</b> Des chiens couchans. Des Charnegues. De la chasse aux Lapins.	240
<b>Chap. XVII.</b> Des braquets. Icy l'Auteur commence de traicter des Oiseaux, & des Poissons.	246
<b>Chap. XVIII.</b> Des Cignes, Grâces, Oyes, Cannes, Halebrans,	

## CHAPITRES.

brans, & Oyes sauvages. Des Houtardes. Otides de Plis- ne. De la chasse aux Houtardes. Leurs ruses.	251
Chap. XIX. D'une Houtarde prise à la chasse par l'AU- teur. Cet oyseau pleura, Prosoopée, & les larmes de cette Houtarde.	257
Chap. XX. Des faisans. Des Pans. Tourterelles. Grives. Oyseaux de Meurte. Francolins. Herons.	265
Chap. XXI. Des Perdris. Cercerelles. Beccasses. Palom- bes. Ramiers. De l'oyseau appellé Flamant e <sup>z</sup> Iles d'Ar- les.	270
Chap. XXII. Trois races de Poules. D'un Coq Rhodien. Dueilz des Coqz.	273
Chap. XXIII. D'un oyseau prodigieux pris e <sup>z</sup> Iles d'Ar- les. Du goût des oyseaux. Tourterelles d'Eté. Des Poissons en general.	276
Chap. XXIV. Le Tourbot appellé Rhomb. La Sole. Le Thun, &c. Des Ecrevisses de mer appellees Langoustes. Huitres. Moules, &c. Tellines, & autres races de Coquilles.	280
Chap. XXV. Des murenes, Dorades, Loups, &c. Poulpes. Sardines. Du Haran, Carpes. Barbaaux, Broceiz, Anguilles.	284
Chap. XXVI. De l'Alose, Lamproye, Eturgeon. Paule joue. Le Sileure de Pline n'est pas l'Eturgeon. Le langa- ge Provençal approchant du latin. Le monde, & la natu- re se changent avec le temps. Admirable fécondité de la Mer. Le prix des Eturgeons. Des Alozes, & Lamproyes.	288
Chap. XXVII. Des Saumons, & Truites. Melettes, E- crevisses, Tranches, &c.	294
Chap. XXVIII. Saumures de poisson. Anchois. Saleu- res des œufs de poisson. Bouillargues de quoi, & comment faites.	

## TABLE DES

<i>faïtes. Caual fait des œufs d'Eturgeon. Les Grecs tress- friens du Caual.</i>	297
<i>Chap. XXXIX. Conclusion des discours precedans, &amp; pas- sage eſ autres rareitez de la Provence.</i>	304
<i>Chap. XXX. Excellance des vins d'Arles. Quatre qua- litez principales, pour la generosite des vins. Terroir de la Crau. Malvoisie.</i>	305
<i>Chap. XXXI. Culture des vignes de la Crau, Contre Co- lombe. Difference des vins de la Crau aux autres. La terre grasse, &amp; humide moins appropriee à faire des bons vins. Deux œures seules aux vignes de la Crau. Pour- quoi les vins d'Arles sont incognuez aux étrangers.</i>	309
<i>Chap. XXXII. De l'huile sommairement.</i>	315
<i>Chap. XXXIII. Des Citrons. Trois races de citrons. Ci- trons inconuez aux anciens. Les Citrons se conservent frais trois ans sur leurs arbres. Fleurs des citrons. La Va- leriane. Alambic de Manard. En maniere de distillation, celle de la putrefaction est meilleure.</i>	316
<i>Chap. XXXIV. Des figues ; &amp; prunes. Grenades d'je- res, &amp; de Souliers. Difference entre les Grenades. Des pommes, peches, presses, &amp;c. Abricotz, cerises, poires, coins, sujubes, carribies, &amp;c. Meurriers, amandriers, &amp;c. En- trée aux Chapitres suivans, pour les rareitez de Proven- ce.</i>	322
<i>Chap. XXXV. Du Ris. Le Ris engendre mauvais air, ou il est semé. Peuples de Calicut grans mangeurs de ris. Le moyen de faire le ris. Son prix, &amp; son usage. Vne for- te de viande au ris.</i>	328
<i>Chap. XXXVI. Que le Ris est nutritif, &amp; salubre au corps humain. Cette proposition prouvee par plusieurs raisons de Medecine.</i>	336
<i>Chap. XXXVII. Suite des raisons pour les bonnes qua- litez.</i>	

## CHAPITRES.

- litez du ris. Laines, & leur qualité. Galien. L'homme est le chef d'œuvre des Creatures. Conclusion du discours du ris. 340
- Chap. XXXVIII. Du Vermillon. La Cran d'Arles en rapporte grande quantité. Deux races d'yeuse. De quel yeuse se produit la graine du vermillon, & comment. Prix, & revenu du vermillon d'Arles. 346
- Chap. XXXIX. De la Manne. l'Elaomelis de Dioscoride. Miel aérien de Galien, & Pline. La Provence est riche en manne. La matière, & la cause de la manne. Les hommes ne peuvent penetrer gueres auant ez secrës de la nature. Histoire d'un Roy de Naples. 352
- Chap. XL. Des Capres. La façon de les enseigner. Comment ils poussent. Le moyen de les cueillir, & confire au sel. 358
- Chap. XLI. Des Bacilles. Bacilles marins peu differantes des franches. Fenoisil marin est la Bacille. Comment on la tond, & confit. Elle n'est le Battis de Columelle. 361
- Chap. XLII. Du Liege. Opinion erronée de Pline. Contre Jean Ruelle Médecin, niant à l'Exemple de Pline la propagation du liege en France, & en Italie. Le Liegier. Son gland, & son écorce. Le liegier vieillit le meilleur, comment on l'écorse. 364
- Chap. XLIII. De la Soude. L'herbe, & l'usage de la Soude inconnue aux Anciens. La Fougerie. L'usine. La Soude, & son nom connu aujourd'hui en Italie. Rencontre, & discours de l'Auteur sur le sujet de la Soude, avec le Maître d'une verrerie à Venise. 376
- Chap. XLIV. Suite des discours tenus avec le Maître de la verrerie. Quelques propos de l'Alchimie. Traité de l'artillerie d'un Florentin contre ce Maître Vénitien ; sur le mot de Remonder. 385
- Chap.

## T A B L E D E S

Chap. XLV. Où, & comment s'ensemance la Soude. Com-	
mand on la fait resoudre, & reprendre en pasté.	396
Chap. XLVI. Rapport, & Revenu de la Soude. Les fer-	
mes au terroir d'Arles baillées au quart, & pour quoi.	
400	
Chap. XLVII. Description d'une inondation memora-	
ble de la rivière du Rône. Chasse en l'eau. Chasse aux	
Loups.	403
Chap. XLVIII. Le revenu, que la terreensemance de	
Soude porte l'année de cette grande inondation du Rône.	
409	
Chap. XLIX. Du safran : comme en tous lieux il viene	
facilement, & sans culture.	412
Chap. L. Du Coral. L'auteur, contre l'opinion du vulgaire,	
soutient le corail être dur aussi bien au dedans, comme au	
dehors de l'eau. Raisons, & expériences de l'Auteur.	414
Chap. LI. La pêche du Corail. Engin à pêcher le Corail.	
Ruses des pêcheurs. Corail rouge & blanc. Facultez du	
Corail.	422
Chap. LII. Des Cannes de sucre. Du pouvre. Coton. Gi-	
rose. Canelle.	426
Chap. LIII. De la Casse. Encens. Myrrhe, Storah.	
Palmes.	429
Chap. LIV. De l'Ellebore. Aloës, ou semper-vine. Olus	
atrum, dit Alexandre. Silen Montain, ou le Sellis de	
Marseille. Les Turcs ont admiré les herbes, & plantes,	
que nous avons.	431
Chap. LV. Scénographie d'une métairie de l'Auteur au	
terroir d'Arles, appellée aujourd'hui Loyeuse-garde.	
Champagnons. Cornelius Celsus. Boulets.	435
Chap. LXI. Comparaison de la Provence aux autres con-	
tries du monde. Le Pouliot.	440
	Cha

## CHAPITRES.

Chap. L VIII. Que la Provence n'est deffetueuse de diverses minieres. De l'or. Connoissances pour les minieres.  
L'Angleterre, & l'Allemaigne abondantes en metaux.  
Ouvriers des minieres. 443

Chap. L VIII. Des Salines. Salines de Berre, & Ierres.  
Espaces appellez Aires, où se fait le sel. Pris du sel. Etang de Fos où se fait le sel. Salines de Sens. 447

Chap. L IX. Strabo parlant de la Crau, & des Salines.  
Opinion d'Aristote sur les cailloux de la Crau. Celle de Pössidoniüs sur le même. Celle de Strabo. Fiction du Poète Æschylus. 453

Chap. L X. Observations contre Strabo. Deux combats d'Hercule. Pomponius Mela. Erreurs d'Aristote, & Pössidoniüs. Contre la vanité, & presomption des Philosophes. Conclusion de ce deuxième livre. 456

## TABLE



## TABLE DES



## TABLE DU TROISIEME LIVRE.

Chap. I. <i>Le luxe, non la nécessité est cause, que les hommes</i>	
<i>recourent aux drogues étrangères. Aueuglement des hom-</i>	
<i>mes méprisant les remèdes familiers qu'ils ont au devant</i>	
<i>d'eux. Abus des Médecins.</i>	467
Chap. II. <i>Remedes vulgaires, aujourd'hui ignorez, sont</i>	
<i>tres-viles. Contre les Méthodiques, Admirable vertu des</i>	
<i>simples.</i>	471
Chap. III. <i>Imperfection de la Médecine. Auicenne. Au-</i>	
<i>arice des Médecins. La pratique, &amp; Théorique de la Mé-</i>	
<i>decine. La Provence très-riche en raretés étrangères.</i>	475
Chap. IV. <i>La ville de Calicut. Alexandrie. Voyages des</i>	
<i>Marseillais sur mer. Animaux non communs fort fre-</i>	
<i>quantz à Marseille.</i>	480
Chap. V. <i>De la Ciurette, sa taille son poil, sa sueur, &amp; com-</i>	
<i>mant on l'épraint, le prix de cette sueur, Brix, &amp; viandes</i>	
<i>de la Ciurette. Castor mal pris pour le Musc.</i>	484
Chap. VI. <i>Des Perles, &amp; pierreries sommairement.</i>	489
Chap. VII. <i>De quelques villes de Provence sommairement.</i>	
<i>L'Auteur emploie quasi tout le reste de ce livre au sujet</i>	
<i>de Marseille. Marseille iadis une des plus illustres villes</i>	
<i>du Monde. Comparaison de Marseille à Athènes. Passa-</i>	
<i>ge de Justin.</i>	490
Chap. VIII. <i>Marseille à toujours demanda sa liberté. Re-</i>	
<i>partie à l'autorité de Justin. Strabo parlant de Marseille.</i>	
<i>Marseille a conservé plus longuement sa liberté, que Ro-</i>	
<i>me, ni Athènes.</i>	496
Chap. IX. <i>Etymologie du nom de Marseille, Origine des</i>	
<i>Mars-</i>	

## CHAPITRES.

- Marseillois, Iustin traitant de la fondation de Marseille.  
Strabo sur le mêmes. 501
- Chap. X. Strabo sur l'ancienne police de Marseille. Les Timoches, ou Honorables de Marseille. Strabo sur la frugalité des Marseillois. Les Ecrivains de Marseille perdus. 509
- Chap. XI. De la gloire, & du pouvoir des anciens Marseillois. Des Carthaginois. Les Marseillois iadis superieurs aux Carthaginois. 513
- Chap. XII. Texte de Iustin pour Marseille. Tucydide, parlant des Phocenses. Strabo, des Marseillois. 516
- Chap. XIII. De l'ancien patrimoine de la ville de Marseille. Pompee, & Cesar desirieux de l'oblier. Limites des appartenances de Marseille. La ville d'Aix edifiee, & ainsi appellee par Pub. Sextius. Villes fondees par les Marseillois. 526
- Chap. XIV. De Nice, & Antibe. Jugement de l'Auteur. Opulence, & pouvoir des Marseillois, ez conrees de Midy, Leuant, & Couchant. Iles des appartenances des Marseillois. Pouvoir, & richesses des Marseillois du Côté de Septentrion. La grandeur de Marseille iadis cause de sa ruyne. 532
- Chap. XV. Quels ont peu être les seruices des Marseillois rendus au peuple Romain. Paroles de Ciceron à l'an芒ge de Marseille. Strabo, sur le mêmes. 538
- Chap. XVI. De la discipline, sciance, & constitutions des Marseillois. Ciceron parlant pour Marseille. Trois passages de Valere le grand, sur le fait de Marseille. Villes, & peuples ruinez pour ne suire la rigueur, & autorité de leurs fondateurs. 542
- Chap. XVII. Deux decrets des anciens Marseillois, tirer de Valere le grand. Autre decret pris du même auteur.

\*\*\*

## TABLE DES

teur Tacite parlant de Marseille.	550
Chap. X VIII. Du pouvoir des Marseillois acquis au moë de leur police. Strabo sur ce sujet. Llores des anciens Marseillois perdus. Crinae celebre, & tres-riches Medecin Marseillois; Charmis autre Medecin Marseillois.	556
Chap XIX. Marseille tres-opulante, & tres-grande apres le triomphe de Cesar. Marseille calomniee par quelques Historiens, excusee par l'Auteur.	563
Chap. XX. Paterculus accuse les Marseillois. Apologie des Marseillois contre Paterculus.	569
Chap. XXI. L'Auteur poursuit son Apologie pour Marseille contre Paterculus. Comparaison des Marseillois aux Atheniens. Marseille admet les Parisians de Pompee.	573
Chap. XXII. Contre Paterculus. Reddition de Marseille à Cesar. Marseille soutient le siege, & fait honorablement sa composition. Il est toujours bon de consulter avec la vertu.	580
Chap. XXIII. Contre Paterculus encores. Leonidas de Sparte compare aux Marseillois. Les Sagomhins. Les Petiliens. Ceux de Pelestrine, & de Numance. Les Grecs sous la conduite de Xenophō. Conclusion de ce discours.	585
Chap. XXIV. Pronengaux heureux d'avoir été les premiers hôtes des plus proches de notre Seigneur Iesus Christ. Sainte Marie Magdaleine; Sainte Maribe, &c. aborderent en Provence. Les Pronengaux ont reçeu la foy de ces saintes Ames.	594
Chap. XXV. Marseillois convertis à la foy par sainte Magdaleine Saint Lazare Evesque de Marseille. Magdaleine se retire en la solitude de la sainte Baume, où elle demeure l'espace de trente ans, & y meurt.	599
Chap. XXVI. Sainte Maribe vient prêcher à Tarascon.	
	Erreur

## CHAPITRES.

<i>Erreur populaire sur l'erymologie de Tarascon. Quelques hommes illustres de Provence sommairement recensés par l'Auteur. Excuse de l'Auteur.</i>	605
<b>Chap. XXVII. Mœurs des Provençaux.</b> Vne belle Ame logée en l'homme est plus à priser, que toute autre qualité. <i>Digression de l'Auteur sur cette matière. De l'éloquence. Le Seigneur Pic de la Mirande.</i>	609
<b>Chap. XXVIII. Suite de la digression. Contre les mœurs des Courtisans.</b> Sciances qui n'acquièrent à leurs possesseurs des honneurs, des facultez, ou du repos d'esprit, sont toutes vaines.	618
<b>Chap. XXIX. Des mœurs, exercices, &amp; qualitez des Provençaux. De la valeur des anciens Provençaux.</b>	624
<b>Chap. XXX. Mommolus, Hugon d'Arles, &amp; autres illustres personages Provençaux. Entrée de l'Empereur Charles cinquième en Provence. Défaite des troupes de l'Empereur. Retraite de l'Empereur.</b>	628
<b>Chap. XXXI. Journée de Cerisoles. Don de la Mémoire.</b>	635
<b>Chap. XXXII. Conclusion de l'Oeuvre.</b>	639

**Fin de la Table des Chapitres.**

\*\*\* 2 ELOGE

LIVRE  
ELOGE DE PIERRE  
DE QVIQVERAN.

**E**ntre les hommes illustres, que le siecle dernier a fait monter sur le theatre de notre France; Pierre de Quiqueran issu de l'anciene famille des Quiquerans habituee en la ville d'Arles depuis quatre cens ans, & deffors etadeue en plusieurs rameaux en Provence, a tenu autant de rang d'honneur, que les rares qualitez, dont il fut orné, se trouuent l'auoir relené par dessus le commun de sa nation. Son origine, son sauoir sa condition, & ses vertus furent les naines couleurs, desquelles les Graces r'alliees se seruiront pour rehausser les traits de sa gloire. Il eut pour ses Maieurs Rostain, Dragonet, Bertrand-jean, & Robert Quiquerans, personnes fort qualifiees; possedans à tour de role les plus belles, & importantes charges, que les loix municipales de cett' ancienne, & puissante ville ait acoutumé de commettre aux plus illustres de ses citoyens. Son Bis-ayeul fut Iean de Quiqueran, Baron de Beau-ieu, qui deceeda l'annee mil quatre cens soixante six. Sa sepulture tres-magnifique est en la Chapelle de ses Ancétres dans l'Eglise

*l'Eglise des Freres Prêcheurs d'Arles, iouissans de bons & amples reuenus au moyen des bien-faits de cette maison. Gassinette d'Eyguières sa femme, Damoiselle tres noble de sang & de vertus, ne lui ayant laissé aucune succession, il épousa Mytilene de Faret, dont il eut un seul fils, heritier uniuersel de ses biens, nommé Gauchier, Baron de Beau-ieu, sieur de Vaqueyras, & de Mont-roux. Gauchier, eut pour femme Marguerite de Castellane, de laquelle il eut trois fils, & quatre filles. Les fils furent Antoine, Aymar, & Jean. Antoine, Maître d'otel chez le Roy François premier marié avec Anne de Souliers, fille à Palamedes de Forbin, Seigneur du dit lieu, Lieutenant pour le Roy en Prouence, feit la branche des Barons de Beau-ieu: Aymar celle des Quiquerans de Beau-ieu, vivans aujourd'huy à Arles: Jean celle des Quiquerans de Ventabren. Les enfans d'Antoine furent Gauchier, & Pierre. Ses filles Marguerite, & Jeane. Celle cy fut mariée avec Honoré de Martius de Puy loubier, Baron des Baux, Sénéchal de Beaumont & Nîmes pour sa vaillance, & générosité conue en l'histoire de notre tems sous le nom du Capitaine Grille. Marguerite eut pour mary Joseph de Boche, sieur de Vers, & de Céderon. Gauchier Baron de Beau-ieu, vrayement doué des plus belles parties qui peuvent rendre un Caualier digne d'une immortelle*

\*\*\*

telle

elle memoire, & toutes si parfaites, & si sublimes,  
qu'elles lui seruent encors de statués, & de Trophees  
d'une gloire incomparable, courant la poste pour le  
service du Rey Henry II. étant pour lors en son armée  
de Picardie, fut tué entre Peronne, & Abbeville.  
Sa femme étoit Catherine d'Oraison, de laquelle  
il eut un seul fils nommé Antoine, que Dieu apel-  
la en bas âge à une vie plus heureuse. Ainsi la  
meilleure, & la plus grande partie de ce grand hon-  
neur entra en la maison de Bressieux, où elle con-  
volant à des secondes noces fut logée. Pierre de  
Quiqueran auteur de ce livre, apres le deces  
d'Antoine son Pere fut envoié à Paris, pour y ac-  
querir l'ornement des sciences. Ce qu'il fit avec  
tant de lustre, que Turnebe, Lambin, Morel, Bayf,  
Strabée, & tous ces Coryphées des lettres Grecques, &  
Latines, sous lesquels il en fusa le premier lait, fut  
baillerent, toujours les premiers rangs en leurs Ly-  
cees. A mesure que le desir de voir le monde commen-  
ça à le seurer de telles douceurs, il s'en retourna à  
Arles. & de là ayant pris sa route en Italie, il eut  
moyen de hanter les meilleures Académies, & y  
connoître les plus grans hommes de ce tems là. Le  
Roy memoratif des services, que le Baron de Beau-  
ieu lui auoit rendus, & reconnoissant les merites de  
ce gentilhomme, le nomma à l'Eueché de Senés en  
Prouence, dont il demeura Eleu insques à la fin  
de

de ses iours. Mais comme le flot de l'instance bat, & s'appe par pied l'edifice de ce grand univers ; où tout étant agité d'un branle continué, & inegal, les plus fermes propos, & les meilleurs dessains ne sont, que le jouet de l'instabilité du monde : la perte de son Frere le débauche de sa vie plus tranquille ; & du calme, que son humeur, ses vertus, & sa profession lui devoient faire esperer, le iette en une mer orageuse d'affaires, dont il fut constraint de se charger pour le soutien de sa maison. Les Muses pourtant, & les lettres ne laisserent pas d'auoir toujours la meilleure part en ses plus grandes occupations. Comme il n'est forte d'exercice decent à un homme d'honneur, auquel il n'ait excellé : aussi les Mathematiques, l'histoire, l'Art de bien dire, les secrets de la Nature, la Medecine, la Jurisprudence, la Theologie l'auoient tellement décoré, que si les auares destines n'eussent envie avec sa vie l'honneur de notre Prouince, l'on auroit veu au iour d'autres fruits, & d'autres œuures, que celles cy de la Prouence, qu'il composa étant à Paris : & n'en fceut voir, sinon le premier liure hors de la presse. A peine auoit il attaint la vint-quatrième année de son âge, que la mort l'enleva, comme un fruit primerain, qu'une broüee, où la morsure de l'hyuer va brûlant à un momant. Vne Apoplexie, qui le fit le dix-septième iour d'Aoust, l'année mil cinq cens cinquante, le prima de la lumiere du monde. Son

corps

*corps fut inhumé en l'Eglise des Augustins de Paris:  
& son Tombeau enrichy de plusieurs Epitaphes  
Grecs, Latins, & François : faisans voir à la poste-  
rité en quelle estime ce gentil-homme auoit vécu  
parmy les sectrateurs de la vertu ; Aux Manes du-  
quel la Prouence doit souhaitter tout Bon-heur.*

**F. NYNY DE CLARET.**



LA PROVENCE DE  
PIERRE DE QUIVERAN  
DE BEAVIEV EVE'QVE  
de Senés.

LIVRE PREMIER.

*Auant-propos.*

**A**YANT fait dessein  
d'écrire des Loüan-  
ges, & belles proprie-  
tez de la Prouence:  
deux points tout à  
l'entrée de ce liure  
me semblent pouuoir seruir d'un A-  
uant-propos. L'un est, que i'ay estimé  
de deuoir celabeur à ma chere Patrie,  
non seulement pour les grandes obli-  
gations, dont elle m'a preueus, mais  
a aussi,

2 *Premier liure de la*

aussi, quand elle m'auroit esté la plus ingrate du monde. L'autre , que i'ay affermy ma volonté en cette resolution , de ne me deuoyer en rien des sentiers de laverité, pour brosser à l'a- uature, & fuiure vn desir aueuglé, que ic pourrois auoir d'éleuer mon Pays. Le ne veux autre garant de ma constáce , que la candeur, & la franchise de mon courage entier , & inuiolable, n'ayant encores ployé sous le ioug d'aucun : ne possedant, & dedaignant d'vne mesure égale la faueur des grans: qui n'a pour son iuste prix, que la seruitude. Ioint à ce mon humeur bandee de longue main à n'entrer iamais en commerce avec le mésonge, pour apparant, ou auantageux qu'il puisse étre , afin de n'acquerir vne bien-vueillance. Au defaut de ces deux, le sujet parlera de luy-mesme. Or comme ma conscience me fait espe-

*Prouence.*

3

esperer , & promettre de me deuëmët  
acquitter de ce dernier point: ainsi au  
premier, le deuoir me semond, & m'o-  
blige (ma chere patrie) aduoier inge-  
nûment la dette de cet ouurage. Mais  
quoy? si Virgile, & Pline, personages  
tres graues, ont eu tant de loisir de re-  
ste, si parmy leurs plus serieuses occu-  
pations, ils ont pris le tems , & l'occa-  
sion de témoigner à la posterité leur  
reconnoissance enuers leur sol natal,  
en louüant l'Italie , non ia assez louee  
par les cayers des Anciens,mais quasi  
(pour ne conter en détail les nations,  
qui luy ont été suiettes ) par le con-  
cours , l'adueu , & les écrits de tout le  
monde ensemble: & ne se sont con-  
tantez d'outrepasser les bornes de la  
moderation: ains en tant , qu'ils ont  
peu, l'ont voulué enrichir, illustrer, &  
éleuer iusques au Ciel au moyen de  
leurs plumes. Commant permettray-

a z ie,

ie, que l'honneur de la Prouence, ne cedant en rien à l'Italie , pour les biens, que la Nature lui à prodiguez: tres-riche d'hommes, de grains, & de bétail: peuplée de toutes races d'oiseaux , & de poissons , plantureuse en vins , & huiles tres-excellans, parfumee de tant de simples , & herbes odorantes , servans à la Medecine: fertile en fruitz parfaitemant bons & delicatz: iamais affreuse pour les grandes gelees , ni brulee du hâle, & chaleurs excessiues: mais sise en vn climat si temperé, sous vn ciel si doux & amiable , qu'autre contrée, qui soit au monde: comment souffriray-ie , que la gloire, & le nom de celle, qui m'a engendré, nourri, & élevé soit la proye du tems, & de l'oubly? Pour ne la louer selo ses merites, le silence pourra-il raualer sa grandeur? ne la tireray-ie pas de tout mon pouuoir de la poussiere, & de l'obscu-rité?

*Prouence.*

5

rité? ne l'affrâchiray-ie au moins d'vnne honteuse, & sale ignorance? Je sais bien, que les Romains imposans les noms aux Prouinces de leurs conques-  
tes, les ont toutes appellees étrange-  
res : mais ils ont honoré celle-cy du  
nom absolu de Prouince, voire par  
excellance, ils la souloient nommer  
leur Prouince. A raison de quoi plu-  
sieurs l'ont estimée vne partie de l'I-  
talie. D'où l'on peut inferer, combien  
de gloire elle auoit ia acquis, puis,  
qu'elle entroit en partage des ho-  
neurs, & prerogatiues de l'Italie avec  
le reste, & le commun d'icelle: Mais à  
ce que l'éclat d'vnne trop grande, ou  
trop voisine lumiere ne viene à ecly-  
pser, ou diminuer la lueür de la nôtre,  
au lieu de la rehausser : nous ferons  
mieux de contempler séparément, &  
à part nôtre Prouence comblee, com-  
me elle est, de tous biens: quoi qu'à

a 3 pro-

proportion de l'Italie, elle soit de tres-petite étanduë: veu d'ailleurs, que ie n'oserois trop asseurer, si à bon droit nous lui deuons enuier autre, que ses enseignes victorieuses, & ses Aigles domteresses de l'vniuers. Que sera-ce, si nous nous vantons hardiment, de deuoir participer à ses riches triomphes, où l'on voyoit mener captifs les plus puissans Rois du mōde, pour seruir d'obiet à la commiseration, & aux larmes des peuples. Il est tres-veritable, que les armes des Romains n'ont iadis subiugué, sinon la moindre parcellle de notre Prouince. C'a été de gré à gré, & sans contrainte, que nous auons contracté amitié avec eux; & sous des conditions égales, & reciproques auōs esté leurs Confederez. Cette nation estimant ia de tenir sous ses loix la Mer, & la Terre, n'a onc traité avec nous d'aucun droit de tribut,

ni de

ni de gabelles. Dés, qu'ils nous ont v-  
ne fois admis en leur Milice, ils se sont  
contantez, que nous ayons partagé a-  
vec eux l'honneur de leurs victoires.  
Quelles troupes auxiliaires nous ont-  
ils iamais fait leuer pour leur seruice?  
où est l'élite des soldats par eux faitte  
en noz bandes , sans nôtre adueu?  
francs , & libres nous auons fait la  
guerre sous eux, & pour eux, avec au-  
tant de fidelité, que de vaillance. Lors  
que leurs armées ont esté mises à vau-  
deroute par les aquets , ou surprises  
des ennemis , nous auôs eu tel ressen-  
timent de leur perte commune, qu'en  
ayant enuoyé les tristes nouvelles à  
Rome, nous leur auons fait offre de  
nôtre secours , par eux neant-moins  
refusé, non pour autre sujet , sinon  
pour nous rendre des épreuves asseu-  
rees de leur Alliance , bonté , & bien-  
vueillance, en conseruant riere eux la

a 4 gran-

grandeur, & dignité de cette Majesté Romaine. Et au bout, si étans bien vnis par ce sacré nom de Confederez, & liez d'vne étroite amitié, nous aurons pour nôtre regard égalemant porté avec eux les trauaux, & les fortunes de la guerre. S'il n'a point tenu à nous, que les pertes arriuees aux Romains, par l'imprudáce de leurs chefs, n'ayét été reparees; qu'on iuge maintenant, si ce n'est decent, & tres-iuste, que nous participions à la grandeur de leurs triomphes? Je ne veux autre témoingage, sinon de Rome mēmes, laquelle par plusieurs ambassadeſ tres-honorables nous à fait voir, en quelle estime elle auoit noz offres, pour s'en preualoir au besoin, & nous les reconnoistre en toutes occurrances. A tant, si l'Italie nous communique tels honneurs: comme à la verité elle ne peut fere de moins, remettons lui franchement

*Prouence.*

9

mant l'avantage des autres, qu'il faudroit par necessité, qu'elle nous de-  
partit: étant tres assurez, que la Pro-  
uence ne doit ceder à l'Italie, ni à au-  
tre Prouince du monde, pour celebre  
qu'elle soit en l'histoire; en matiere  
d'auoir à regorger de tout ce qui est  
requis, ou necessaire à la nourriture,  
& honête recreation des hommes.  
Apres auoir laissé long temps rouler en  
ma pensee toutes ces choses, l'amour  
de ma Patrie m'a en fin porté à me  
fere accuser mon silance de trop d'in-  
gratitude , & d'impiété: Outre ce, le  
regret d'auoir plutôt consumé tout  
mon bas âge à la chasse, aux ébats, &  
menuis plaisirs des ieunes gens, qu'aux  
bonnes lettres, & à l'étude: ce regret  
dis- ie m'a tellement excité, releué, &  
poussé le courage encores chancelat,  
que i'ay iugé de me deuoir taire tou-  
te ma vie, ou m'attacher au dessin

a 5 d'écrire

d'écrire amplemant sur ce sujet. Et n'estime point , que le dire de quelques Philosophes , dont le mépris me fait oublier le nom,me doiue détourner de cette entreprise. Ce n'est rien, disent-ils, que la Patrie, où que tu sois en la Terre,elle est tousiours Terre,& la Mer est tousiours Mer. Le pourpris de ce monde en general est le pays naturel d'vn chacun. Que diray-je d'vn Anaxagoras reputant l'vnivers trop petit pour son faste , & sa vanité, comme en effet l'a il eté ; puis qu'il l'a laissé perir de male faim , agraué de vieillesse,& d'vne extreme indigence. Quoy disoit-il,le Ciel n'est-il pas nôtre patrie? C'est mō Philosophe,il l'est voyrement si bien,que tu ne la verras iamais. Je rougis de vray en me seruāt pour vn allegué , de la memoire de telles gens, veu que parmy leurs concitoyés, parans & alliez on n'a iamais fait

*Prouence.*

II

fait aucun , ou fort peu d'état de leur humeur. Que si l'ambition d'etre reputé sauant , ou la sympathie des mœurs avec ces Philosophes peuvent induire quelqu'vn à s'obstiner de soutenir, où de defandre vnetelle impicté, non vne opinion: à ce que nous leur répondions par l'histoire mêmes (bien qu'ils ne meritent point tant, que cela,) opposons leur tels personnages , qui puissent par les feuz , & les pointes de leur ancienne gloire siller les yeux à ces hiboux , cigales nüitieres , ennemis du iour , gens attaintz de la chassie , & aueuglez d'entandement. Ce sera pourtant avec le respect,& permission des grans, lesquels se voyans icy mis en ieu , pourroient prédre mes discours au point de l'honneur. Sus doncques braue,& sage Lycurgue Roy de Sparte, estimes tu d'avoir bien fait de priuer tes Lacedemoniens

moniens de l'abord, & commerce des autres nations ? Pourquoy avec tant de suëurs , au hazard de ta vie , as tu decerné des loix à tes citoyens , leur interdisant nō seulement de porter des commoditez aux prouvinces étrangeres , & éloignees : ains de ne traffiquer aucunement avec leurs voisins , ni moins de vendre , ou engager leur liberté ? Ayant la reputation d'aymer passionément la Iustice , qu'est-ce qui peut auoir porté ton ame à proietter vne grandeur de ville si démesuree , qu'elle n'y eut sceu attaindre , sans demolir la fortune de tes plus proches confederez ? Icy ma memoire fait maintefois reflexion sur le mot d'Euripide , d'autant plus licentieusement pratiqué par Iules Cesar , qu'il lui étoit familier en la bouché , & pourroit être bien approprié à ce sujet : S'il faut violer le droit , c'est pour la Patrie ,  
qu'il

qu'il le faut violer. Ce seroient à la vérité des beaux exemples d'amour envers les siens, s'il étoit permis à quelqu'un d'imiter Lycurgue en toutes les actions de sa vie. Celle, que ie vay raconter, surpassé l'opinion du pouuoir, que cette passion a sur nous. Comme il eut fait émologuer, & receuoir ses loix, reconnoissant que plusieurs de ses citoiens auoient ja l'ame vlceree , comme par la nouuelleté des remedes, lesquels soit, qu'ils ayent profité à la santé , ou que par leur long vsage , ils se soient changez en naturel , pas moins se rendent-ils en fin tres agreables, & familiers: il entreprit vn long voyage, & auant son départ les fit tous obliger par serment solennel de n'alterer , ni bercher en rien ses edits, iusques à son retour. Cette resolution fut prise , & fuiuie du consentement de tous sous la creance , qu'ils auoient de remuér bien

14

*Premier liure de la*

bien tost cette police , au moyen des afferes, qu'ils feroient naître. Au lieu de rebrousser chemin vers Lacedemo-ne , il s'en absanta par vn exil volontaire,& perpetuel,craignant, qu'à son retour ils voulussent étre absouz de leur sermant, & de ses loix si importantes à son état. Voyez donc comment le nom , & la memoire de ce rare Prince ont été recognus à la postérité. Car si les Lacedemoniens s'emparerent du Peloponese , s'ils mirent souz le ioug la ville d'Athenes , s'ils rompirent maintefois le camp des Perses , s'ils étandirent leur Empire par mer & par terre ; bref s'ils éternisèrent leurs gestes heroïques, & belliqueux,ils en ont deu tout l'honneur,& le bien à la police de Lycurgue. Etsi le pretexte de la moderer, ou adoucir en quelques chefs trop austeres à leur gré,ne les eut corrompuz , si leur religion

gion à les obseruer eut reciproque la pieté, qui les leur fit decerner, ils n'eus sent onc senty la cruaute d'vn Antipater, la domination de Philopæmè, ni la tyrannie de Machanidas , & de Nabis:ils se fussent mocquez de l'Empire Romain : au moins l'eussent-ils mis sur les dens, & n'eut eu si bô marçhe de leurs vies. Le Turc mémes, qu'il seruent aujourd'huy miserablemant, eut eté le ioüet de leurs armes , avec autant de rîsee & d'affront , qu'ils en firent receuoir à Xerces , lors que de glorieux , & triomphant , qu'il étoit à tout sa puissante armée de Perses, il fut mis à vau-deroute , & ses escadrons taillez en pieces. Et toy genereux Thrasybule l'arc-boutant de la liberté d'Athenes , qui pour ta patrie t'es trouué en telle detresse , qu'il falloit, qu'en dernière ressource tu donasses la vie à tes citoiens , pour lesquels tu auois

auois l'épee à la main, ou bien, que tu  
la tinses d'eux. Quel autre feu peut a-  
voir échauffé ton courage, que ce  
grand amour? De qui as-tu peu colli-  
ger, & reprendre tes forces? Qui en tel  
cas inespéré a été capable de te sugge-  
rer vn bon conseil? Chose d'autant  
plus rare, qu'elle est difficile en telles  
rencontres. L'aurois regret de t'ou-  
bliez grand Pelopidas, renomé pour  
ses braues, & généreux conseils, mais  
plus illustre par sa constance en la de-  
fense de Thèbes. S'il estoit que-  
stion de l'allier avec ceux, qui ont cou-  
ru avec lui la même fortune, je met-  
trois volontiers au premier rang d'ho-  
neur ce sage Charon, ce vieillard tou-  
jours vert, & magnanime. Je ne pris-  
pas moins le mérite, bien qu'infortu-  
né à tous deux d'Epaminondas The-  
bain, & de Brasidas Lacedémone:   
ayant celui là librement prodigé sa  
vie

vie toute chargee de blesseures, pour la victoire des siens; & toy ô Brasidas temoigné par ta valeur, combien tu as imité, voire excellé la vertu d'Epa-minondas, & son zèle, immoderé en- uers sa patrie: Ce qui te fit euader (vainqueur toutefois) vne ruine pa- reille à la siene. Je passe sous silence vn Codrus, vn Alcibiades, vn Leosthe- nes Atheniens, viuans sous diuers sie- cles, & morz sous même amour, re- commádez à l'eternité pour la même gloire. Quoi qu'il semble, que Codrus la doive emporter, s'étant de son pur motif exposé à vne mort inévitale, pour le salut des siens. Aetion de vray des plus illustres en ce Prince, trouuât sa fin par les mêmes ruses, que les plus lâches recherchent la vie. Laissons à part Leonidas, & Agis de Sparte, & Dion de Siracuse preferant le bien de sa patrie à tout droit d'alliance, & de

b      paran-

parantage. Si ie voulois mettre ici par  
comte tous ces braues Romains , les  
Horaces,les Deces,les Curces, qui de  
leur sang ont seellé cet Amour , ie se-  
rois superflu,non que prolix. Les hi-  
stoires les ont si souuant , & si im-  
portunément chantez , que c'est chose  
trop vulgaire d'en parler. La breueté,  
que ie me suis proposé , m'en fait ab-  
stenir , pour reprendre le fil de mon  
discours. Mais voyez les effetz admi-  
rables de la vertu: Ie me hâte, ie cours,  
ie fuïs , pour fuir la rencontre de tous  
ces grans hommes , & tu m'arretes A-  
lexandre ; Ie ne fais commandant ton  
genie me force à te suiure Alexandre,  
l'honneur des Roys. C'est vn crime in-  
expiable de te laisser en arriere. Ie pro-  
teste derechef de ne vouloir alleguer  
ta magesté, pour rembarrer & cōfon-  
dre ces niaiz. Qu'est-ce que tu sarois  
auoit de commun , grand Roy , avec

ces

ces Pigmees, & Marmozes la gloire de tes vertus, & de tes gestes t'a si hautement élueé, que les plus beaux esprits de la posterité, apres auoir exercé, & employé tout leur bien-dire pour immortaliser ton nom, ont été contrainz de s'aduoüer vaincus par la grandeur de tes merites. C'est cette glace, qui me fait voir ainsi ta belle image, c'est au trauers de leurs écritz, que ton Idee se represante à moy, & ta memoire se renouelle de iour à iour en mes sens. Les Princes aprestoy ne t'ont peu suiuere, que debien loin, ta prudence les a deuancez, ton fauoir les à moulez, & pétris, ta vaillance les a animez, ta vertu a triomphé de l'enue. Quel incentif ont eu tant d'exploitz, de fatigues, & de sueùrs, sinon ta passion démesuree de porter mèmes dedans le Ciel la gloire des Macedoniens. Le déplaisir, que tu mòn-

b a tras

20

*Premier liure de la*

tras d'auoir de la victoire rapportee à laveue des Perses par Dexippus Athénien sur Oroetes de Macedoine, t'a acquis en partie cette belle reputatio. Tô retour du voyage des Indes t'a encores serui de iuste titre, où pour eter-niser ton nom, tu fis à dessein laisser les litz d'vne grandeur si excessiue, eu egard à la proportion des corps; les selles, les brides, & le harnois faitz par ton commandement, si auantageux, qu'ils n'eussent peu seruir à des grans Elephans, non à des cheuaux, y furēt abandoné, pour gages de ta memoire. En fin de tant d'encombrés, de blesseures, & de couruees, autre chose ne reste au iugement des hommes, si non d'auoir chacun voulu illustrer sa Prouince. Tu as fait voir au monde, combien l'honneur, le desir, & l'execu-tion de tes desseins étoient en ton pouuoir, avec plus de grandeur, & de magni-

magnificence, que le reste des mortels, n'a oncques fceu attaindre. L'enceinte, & le pourpris d'un tres-puissat, & opulant Royaume n'ont peu bourneron ambition. L'oisiueté, le luxe, les sales amours des femmes n'ont fceu enforceller ta belle ame; le long étude, le soin, les veilles, t'ont rendu le vray, & l'vnique fleau de l'ignorance: tache autant indigne des Roys, qu'elle leur est propre, & particuliere. Les passions d'autrui ne t'ont jamais traspporté à la façon des ieunes gens: la force, le courage, le conseil ne t'ont point failly au besoin. Quant à la Justice, tu l'as si cherement obseruée, qu'au lieu de préter l'oreille, ou consentir à des lâches flateurs, ou à des femmes perdues, tu ne fis point de cérémonie d'éconduire ta propre mere Olympias à mesure, que trop passionnément elle te pressoit de commettre

b 3 vne

vne iniustice. Le tems me sera plus court, que la matiere, si i'entreprans de tirer en ce tableau le premier crayō des actiōs genereuses, qui t'ont exan-  
té de trouuer ton pareil parmy les homes. Car on ne peut dire, s'ils se  
sont plutôt lassez de te louer, que toy  
de bien faire. Deuot en tout, & par  
tout à ta memoire l'appans comme  
au dessus de tes autelz, & à la clef de  
tes plus hautes voutes (excuse ma sim-  
ple rusticité) ces vers du Poète

*Tandis que le sanglier ez sommez des  
montaignes,  
Tādis, que le poisson ez fleuves seplaira,  
Que du thim à māger l'abeille cerchera,  
Et la cigale ez prez de la rosee à boyre:*

*Ta louange viura, ton beau nom, & ta  
gloire.*

Le proteste quant à moy, que si ie ne  
manquois non plus de pouuoir, que  
ie ne manque de courage, ie n'aurois  
pas

pas moins d'ambition d'illustrer ma patrie par les mēmes voies, qu'Alexandre fit la siene. Or puis que nous n'aurons en ce siecle l'occasion, ni le sujet de recercher la mort pour la libertē, viuans sous vne dominatiō tres-douce, & tres-heureuse ; par ainsi ne pouuans nous signaler par quelque haut fait d'armes, ou autre action genereuse : au moins nous conuient-il seruir à sa memoire, par le moien de noz écriz :

*Car petite n'en est la gloire, ni l'honneur,  
Si les sinistres Dieux permettent au so-  
neur*

*Tant d'heur : & Apollon requis mes  
vœuz écoute.*

Ie ne pretans de les enfler des inuentions, & vanitez des Rhetoriciens, en y faisant à leur guise d'vne mouche vn elephant. Mon dessein en ce liure est, de coter par chapitres nūemant,

b 4 & au

24

*Premier liure de la*

& au vray les choses, esquelles nous pouuons nous vanter d'exceller, aller du pair, ou ceder aux autres : en quoi ie ne veux me montrer partial. Que si la portee de mon intelligence ne répond assez dignement à exprimer les belles proprietez qui sont en toy, ma chere Prouence, pas moins m'assure-  
ie qu'en agreant l'essay de ma bone volonté, tu me fourniras à l'auenir de surcroît, d'aide, ou au pis aller, d'excuse en mon entreprise.

**C H A P I T R E I.***Des matieres traittees en cet' œuvre.*

**O**Res pour commencer, ayant à discouvrir des Raretiez, & Excel-  
lances de notre Prouence. L'estime,  
qu'il sera fort à propos d'entrer par  
celles que nous estimons necessaires.

L'in-

L'insolance, & le luxe des hommes met en ce predicament celles-là mêmes, qui ne seruoient anciennement (comme elles ne font encores,) que d'incentif, & d'eguillon à la luxure. Tellement, qu'elles sont si bien prin-  
ses, qu'on assure nôtre vie ne se pou-  
uoir conseruer, ni subsister sans telles  
inuantions , rendans en peu d'heure  
les hommes faineans , ou voluptueux  
à outrance. Et neantmoins,nous con-  
tons avec admiration les années des  
anciens, nous discourons avec enuie  
de leur santé , & de sa longue duree,  
nous faisons de regrez,&des souhaitz  
importuns sur leur felicité. Si l'excez  
ne nous peut assoüir, tirez de là vne  
consequance necessaire , que cet âge  
là n'a point, ou fort peu conu noz su-  
perfluitez. Quoy que s'en soit, puis  
que c'est hors de propos de mouuoir  
cette camarine , en jugeant de la dif-

b s fe-

26

*Premier livre de la*

ferance du tems de noz peres à celui  
du iourd'huy , nous suiurons pour ce  
coup (aussi importe il peu) le train du  
commun , en traittant premierement  
des fruitz, du gros, & du menu bétail.  
Ces trois pour l'ordinaire seruent à  
nous nourrir, porter, & vestir. Nous  
discourrons apres du reuenu des poif-  
sons, que les loix de l'Eglise ont quasi  
mis au rang des necessaires; où ancié-  
nement ils n'etoient que pour satisfai-  
re à l'auidité des plus friands, & disso-  
lus. Mais ie m'étonne pourquoy les  
grans de ce siecle, faisans gloire d'imi-  
ter à l'equipollant de leurs moyens,  
la dissolution des Romains, semblent  
fere si peu d'état du poisson : attandu  
mément, que selon les reigles de la  
Medecine, le poisson augmentant la  
pituite , fomante , & excite la luxure.  
Car il est certain, que les Romains de-  
sireux de viure beaucoup ( comme  
pour

pour l'ordinaire les plus aisez, & opulans sont de cet humeur) ne faisoient jamais vn festin somptueux, ou mediocre, solemnel, ou ordinaire, qu'il n'y eut tout vn seruice de poisson. Ioint que les anciens Medecins permettoient, & ordonoient à leurs malades d'en manger, & notamment de ceux, qu'ils estimoient les moins aquueux: si cette viande leur proffitoit, ou non, ie n'en dis mot. Bien que l'histoire nous le face voir, ie n'assureray pas moins, qu'es tables de ces grâs-là, les noms de l'Acipenser, de l'Escarre, de l'Elops, de la Murene, ou Laproye de mer étoient plus nobles, & plus prîlez, que ceux de Phœnicopteres, Francolins, Faisans, coqs d'Inde. Le vulgaire a tenu, que Sergius Orata, & Licinius Murena, hommes iadis fort releuez, ont tiré leurs nôs de ces poissons ainsi nommez. Ores que les nôs,

com-

comme cela, se rencontrent imposiez  
à quelques vns sans en pouuoir ren-  
dre autre raison: neantmoins eux, &  
leurs familles les ayans portez tout vn  
tems, enuieillisst apres avec tels sou-  
briquets. Les mœurs de ce siècle ne  
sont non plus depravez, que ceux du  
passé. Je dis derechef, que ie m'étonne  
dequoil les hommes de notre âge ne  
parlent plus sobrement de l'usage du  
poisson. L'edit, qui les oblige genera-  
lement de s'abstenir de manger de la  
chair à vn certain tems de l'annee, les  
deuroit au moins conuier à en dire  
plus de bien. La cause en pourroit é-  
tre de ce, que la mer de Pamphilie ne  
nous fournit plus des Elops, la côte  
d'Asie des Scares, l'Océan Athlanti-  
que des Zees, poisssons tres exquis par-  
my les anciens. Ce qui étoit alors co-  
mun aux Romains Seigneurs de l'u-  
niuers, n'est pas seulement rare à noz

po-

poures Princes. Ainsi dit-on, que les choses inconçues, & les esperâces desesperees de les auoir, nous en font perdre le goût, & le desir. Où bié c'est, que selon le dire du Poëte, nous sommes touiours plus âpres à ce qui nous est interdit, & denié. Voila command le menu peuple à l'exemple des grans recerche ce qu'il ne peut auoir, & l'endroit, où la peine est mieux preparee, pour la desobeissâce, là est-il touiours plus ardant de courir. Cela est donc arresté, qu'il seroit necessaire, que le commun des hommes mangeât du poisson és iours ordonez, veu qu'il n'est autrement nuisible à la santé : à ce que les animaux terrestres asseurez de leurs vies peussent (côme l'on dit) dormir sur leurs deux oreilles; & qu'un mal se trouuât d'autant plus aisement guery par son contraire, que la prohibition d'une viande en cueille mieux l'ape-

30

*Premier liure de la*

l'apetit. Toutefois nous discourrons en autre lieu des poisssons , qui nous sont si familiers par leur vſage , qu'on nous les rend cōme necessaires. Nous traitterons aussi en son propre tems des autres choses , qui semblent n'a- uoir eté propremamt faittes , que pour le plaisir. Je ne fais finon les montrer au doit , pour ne confondre le lector tout à la fois : en lui faisant voir en gros , & à la hâte ce que tout à laſe i'ay à luy produire en détail.

**C H A P I T R E II.**

*Limites de la Prouence. Double, du mot de Blé. De la fertilité des terres de Pro- uence. Comparaison des terres de Pro- uence avec celles d'Aphrique, & d'Egy- pte. Pline, Columelle, Termellius Pollio.*

**D**Emarons donc sous les dou- ces faucurs du Ciel , & des Ze- phirs..

phyrs. Vn iour s'il plait à Dieu, singlans vers le port, nous pourrons à vn second abord enleuer plus commo- demandant la robe, que la hâte des Mariniers, & leur freter trop precipité nous auroit fait oublier: ou la crainte de surcharger nôtre vaisseau nous auroit constraint de laisser en terre sous espe- rance de la reprendre à la premiere occasion. Auant que d'entamer le dis- cours des fruitz, on me permettra de dire deux motz des limites de la Pro- uence, à laquelle nous dédions ce la- beur. Le nom de Prouence pourroit abuser vn homme, qui n'auroit autre- ment la conoissance de l'état, ou de la vicissitude des afferes du monde: pource qu'ancienement elle s'étan- doit beaucoup plus loin qu'elle ne fait aujourdhuy. Ce pourquoi il est bon de sauoir la situation. Nôtre païs, que nous appellons Prouence, est bor- né

né du costé du Leuant par la riuiere du Var: du Midy, par la mer Mediterranee : du Couchant par le Rône : du Nort par la cité d'Oranges. Quant au pays d'Auignon , & à la ville mémes tresbelle, & tres-opulante, nous la reputons de Prouence:tant parce qu'elle est contigüe à nôtre terre, & n'a autres limites que les nôtres; que pour le peu de tems qu'il y a qu'elle fut demambree de nôtre pays , & acquise à l'autorité , & patrimoine des Papes. Cela donc suffira pour l'intelligence de ce sujet. Je desire de faire vne table Chorographique, & particuliere descriptio de cette nôtre Prouince , pour l'inserer à la fin de ce liure. Et à la première commodité, ie me porteray sur les lieux , pour n'encourir les mémes erreurs , que la plus-part de ceux qui s'en sont melez iusques icy se trouuét auoir cōmis. Ores pour discourir des

Blés,

Blés, tenans le premier rang d'honneur entre les fruitz, dont nous auons ia promis de traitter. Il est hors de propos de menuiser icy toutes ses especes. Les liures de la maison Rustique, ou les Dictionnaires les ont assez épluchées. Car si bien il nous conuient servir par fois, comme les Latins d'un seul mot, pour exprimer beaucoup de choses differantes: néanmoins souz ce mot de Blé, nous entendons toute sorte de grain, qui se seme, & se reserue pour le commun viure des homes & Prouinces les mieux cultiuées: non en ces pays marécageux, où le solage n'est vrayement que bourbe au lieu de bonne terre. Car quant au pain d'auene, avec lequel on dit les Ecossois s'engraiffer: en notre pays voire en la plus grande cherte des blés, on n'en baille pas seulement à manger aux chiens. Mais ce n'est point mon

c dessein

dessein de mettre en auant tels pays  
steriles, pour servir de paragon à nô-  
tre Prouence: mais bien les plus plan-  
tureux, & fertiles. Quant à la fecondi-  
té des terres; vn mot de Pline me fait  
d'autant plus de peine, qu'il me sem-  
ble trop audacieux. Si i'ay touiours e-  
stiué, que lors qu'vne jachere, ou vn  
champ mené en gueret pouuoit sans  
artifice, ni ayde, que de la seule, & na-  
turelle force du fons, & du solage ré-  
dre à son maistre l'ysure au quinsié-  
me, c'éroit tres-largement: ie n'ay  
point de courage le voyant souûtenir  
fort & ferme, qu'en la prouince de By-  
zacium de Barbarie, vn tuyau de Blé  
semé en rend cent cinquante, colli-  
geant ce rapport excessif par vne plâtre  
de Blé, en laquelle y auoit peu moins  
de quatre cens tuyaux, & épiz nais-  
d'un seul grain, & attachez à vn mé-  
tige, enuoyé à l'Empereur Augu-  
ste.

ste. Je ne voudrois qu'on me vint icy  
gloser, & dire, que ie ne parle que par  
enuie : de ce que noz guerez ne font  
point tels miracles de Getulie: Car on  
fait bien , que ces champs là , sont re-  
nommez , pour être comme les deli-  
ces de l'vnivers , ausquels la Nature a  
prodigué autant de grace à multiplier  
le grain, comme elle a donné de rare-  
té aux Indes, à produire des Dragons  
de soixante coudees de long. Qu'on  
apelle donc comme l'on voudra ces  
champs de Getulie les delices du mon-  
de; ie ne croiray pourtant qu'elles de-  
uancent si demesurément la fertilité  
des nôtres. Et ne puis tolerer vne hy-  
perbole si grossiere, tenant plus du fa-  
bulieux, que du véritable : ioint qu'en  
beaucoup d'endroitz nôtre terre est  
tres grasse , & ne sommes en defaut  
de limon tres fertile , ni de sources de  
bonnes eaux. Nôtre ciel est si tempérément

c 2 fi

36

*Premier liure de la*

si serain, & épuré, que nous voyons ce beau Soleil, ce Roy visible du Ciel, & de la terre verser sur nous ses douces influances, ames muëttes des créatures. C'est la vérité, qu'ils nous surpassent de bien loin en nombre de grans coûtures, ie ne sais si telle seconde de grain leur adjuient de ce rapport. Ils ont voirement beaucoup plus que nous du hâle, & d'ardeur de la canicule : ils ont plus de sable infructueux, tout cela fais- ie bien. Mais quand i'y pense de plus près, ie n'ay autre raison à dire, sinon que selon l'ancien proverbe, l'Aphrique apporte toujours quelque chose de nouveau. Qui pourroit avec patience ouïr dire, qu'en ce pays là es chaînes de Tacapé l'olivier croit souz la palme, le figuier souz l'olivier, le grenadier souz le figuier, la vigne souz le grenadier : souz laquelle en vne même année on sème

le

le fromāt, puis les legumes, & au bout  
des herbes potageres: l'attēdois qu'on  
me dit, que les champignons s'éle-  
uoient souz ces herbes-là, & les truf-  
fes souz les champignons. On eut li-  
bremant enflé le comte de ces deux  
dernieres, si là diuersité du tems, au-  
quel ils poussent, n'eut tant à décou-  
vert argué la trop legere creance hu-  
maine. Au reste c'est chose bien aue-  
rec, que plusieurs personnes saillans du  
port de Marseille, pour fere voile en  
ce pays-là, après y auoir vēu fort par-  
ticulierement la contree, consideré le  
climat, & balacé la portee des chāms,  
ne nous ontrien de mieux asseuré, si-  
non que ce grand Pline a voulu fere  
voir, combien il se laissoit aller à ses a-  
mis, cuidans l'obliger beaucoup en  
lui contant telles nouuelletez. Je ne  
sais de vray, si c'est l'opinōn de quel-  
ques autres, estimāns que par l'imper-

c p cēp-

ceptible cours des années , la terre ne nous bailler plus tant de preuves de sa bonté , ains qu'en aprochant de sa vieillesse , elle se reserre , & laisse toujours moins d'esperance à la posterité de louer ses merueilleux effetz . Si ainsi va , il faut qu'ils auoüent l'elemat de l'eau étre pour le iourd'huy moins humide , qu'il estoit au passé , & qu'il est à craindre , qu'en bref il viene à changer son humide qualité en siccité : bien qu'il n'humecte rien tant , que la terre maigre , & infertile . Il n'est à besoin de grans argumans , pour rembarter cet erieur trop lourd , & manifeste , tres-exactement confuté par Iunius Columelle . Autrement , il faudroit dire , qu'auant que cette incroyable fecondité auint à la terre , il n'y avoit au monde que du murmure contre le Ciel ? comme si en fin hors de l'auarice , tout n'y étoit point satiable .

Cn.

Cn. Tremellius Pollio ancien auteur,  
& au dire de Varro tresbien versé en  
fait d'Agriculture, a autrefois ourdy  
cette toile, pour quereler le Ciel, & a  
touiuors persisté en cette même er-  
reur; que plusieurs notables Romains  
ont deslors fait semblant de vouloir  
ensuiure. Pleut à Dieu que ses œuures  
ne fussent point peries. Le grād fruit  
que nous retirerions de son rare sa-  
voir effaceroit biē en lui cette tache.  
Pay tellement quellement deduit ces  
choses, à ce que la trop facile creance  
des hommes ne viene à deroger à mes  
discours, que i'ay protesté de vouloir  
coucher avec toute la candeur, & naï-  
ueté du monde: non pour fere acroï-  
re que ie vueille diminuer l'autorité  
de Pline, auquel il faut que ie defere  
la palme, & que le reste des auteurs  
Latins, excepté Virgile seul (& n'en  
déplaise à aucun) lui rendent cet ho-

e 4 neur,

40

*Premier liure de la*

neur, pour les qualitez dvn esprit sublime, aigû, & net, qu'on void reluire en ses écrits curieusement elabourez: supérieur à toute enuie, pour la mageste de son eloquence admirable. le ne pense point, qu'vn si grand personnage ait si fort abusé de son autorité, en presument que son témoignage appuyé sur vn simple ouy-dire, peut onc preualoir contre la relation de tant de iuges oculiez, qui le deuoient suire. Car dés que la verité ne souscrit à tels, iugemens, la vanité des auteurs est le ioüet, & la huée du monde. Quoi que s'en soit, fuyons ces monstres, & ces pays affreux : approchons nous de ceux, esquels la fecondité de la terre est sans contredit louée dvn chacun.

**CHAPITRE III.**

*De l'Egypte, & des Indes. De la Riviere du Nil. Quadrature du cercle. Am-*

*mian*

mian Marcellin. Témoignage de Seneque sur la source du Nil. Pline parlant du Nil, & de sa source. David Prince de Goiama, d'où sourd le Nil. Pierre Martyr Milanois.

**P**assons sous silance les comtes à perte de veüe, qui se font des Indes. C'est assez, qu'ils ayent tellement exercé le cacquet des Grecs, que dès lors cette nation ne recerche pas moins le rameau enchanté du Crocodil, que le Democrite de Pline. Si nous voulons doner creance au bruit commun, & aux histoires, nous trouverons de vray, quel l'Egypte deuante de si loin les autres Provinces du monde, que pour ce seul regard, elle a été appellee le grenier de l'univers. Il ne faut point dérober aux Indes leur propre gloire: elles sont merueilleusement riches en pierrieries, dro-

c. s gues,

gues, plantes, & animaux de toute es-  
pece. Mais quant à ce, il n'y a rien, qui  
approche la truye de Parmenion. La  
fertilité d'Egypte n'a qu'une seule  
cause, neantmoins admirable, à sa-  
uoir la riuiere du Nil, la plus celebre  
d'entre celles, qui se degorgent de-  
dans noz Mers. Ammian Marcellin  
nous atteste, que les anciens, & les  
modernes ont ignoré, & ignorent en-  
cotes sa source. Mais c'est auoir trop  
mauvaise opinion de la posterité, &  
ne puis me retenir, que ie ne m'offan-  
ce d'un iugement si odieux. Qui n'a-  
uoüera avec moy contre cette race  
superstitieuse de Midas, que le Nil ne  
reiaillisse naturellement de la terre  
mêmes. Puis qu'on peut aller par tout  
le monde, aussi bien par terre, que par  
eau: il n'est pas impossible (bien qu'il  
soit tres difficile) que tout ce qui est  
en la surface de la terre demeu-

Grecs

re

re caché : car on la void enfanter à chaque iour, & nous produire ce qu'elle tenoit iadis enserré dedás son sein. Autrement, ce nous seroit vn labeur inutile, de mettre ici par comte les raretez, que la genereuse curiosité des Modernes à fureté avec tant de fruit, & d'avantage, que les anciens ne les ont seulement conciliées en songeant. Aristote ( pour example ) ce grand philosophe n'a pas nié, que la posterité peut auoir l'intelligence de la Quadrature du cercle. C'est chose néanmoins si obscure, que si aujourd'huy quelque Mathematicien hors du commun se mettoit en ieu, pour en faire l'épreuve, on diroit, que celiuy seroit beaucoup plus de temerité, de tenir le parti de son impossibilité, qu'à vn autre sa difficulté. Quand tout est dit, ie ne sais si Marcellin à bien leu en son tems tous les liures de Seneca

44

*Premier liure de la*

que. En son sixiéme des Questions naturelles, chapitre huitiéme, il parle ainsi : l'ay veu deux Centeniers, que Cæsar Neron, Prince grand amateur de la vérité, comme de toute autre vertu, auoit envoié pour recercher la tête du Nil, je leur ay ouy racôter d'avoir fait des lôgs, & facheux chemins, & souz la faueur, & l'ayde du Roy d'Ethiopie, suiuie de sa recommandation aux Rois ses voisins, étre passez plus auant. Nous viens, disoient-ils, des grandes marez, dont les habitans ne pouuoient sauoir l'issûe : l'herbe y étoit tellement pelé-mélee avec l'eau, qu'un homme à pied, ou monté sur un esquif, pourpetit qu'il fut, ne s'en pouuoit débourber : les marez n'estas capables de porter plus grosse charge que d'un homme à la fois. Là nous rencontrâmes deux grandes pierres, des quelles sourdoit une merueilleuse a-

bon-

sup

*Prouence.*

43

bondance d'eau , faisant comme vne large riuiere. Ce sont les paroles de Seneque. Sus donc Marcellin , braue Iuge des afferes douteuses, cecy ne te semble-il rien ? rougiras-tu en m'aouüant, que c'est là la vraye source du Nil, riuiere beaucoup plus recommandée par ce seul chef obserué des Centeniers, (les écrits d'un hōme si signalé comme étoit Seneque supposez veritables ) que par la quantité des monstres, & poissons prodigieux, que sa riue fait naître. Adioûtons à cela le consentemāt des modernes, nous en pouuans dire la verité avec plus d'asseurance, que Marcellin, ni Seneque (s'il eut dit autrement) bié, qu'il eut beaucoup de creance avec ce grand Empereur. Je sais bien que Pline atteste d'auoir apris du Roy Iuba , que le Nil prend son origine en vne montagne de la basse Mauritanie, voisine de l'Ocean.

46

## Premier livre de la

cean. Il a des raisons assez vray-sem-  
blables pour soutenir son dire ; mais  
des esprits hargneux, & obstinez, qu'il  
y a parmy le monde, ne les faroient  
prendre pour argent contant. Car il  
est aussi aisē que les neiges venans à  
fondre facent croître les torrants naî-  
fants du lac de Mauritanie, & enflent  
ainsi le Nil à l'equipollent, comme ce  
n'est pas grād merveille, que les Cro-  
codiles se produisent en vn autre fleu-  
ve, lequel pas moins à vn instant de-  
vient le Nil mēmes ; parce que les na-  
vigationōs des Portugais nous font foy,  
qu'ils s'engendrent aussi bien ez au-  
tres riuieres. Laissons en croire ce qu'o  
voudra : ce sont matieres plutôt cu-  
rieuses, qu'appropriées à nôtre des-  
sein : ioint que la découverte de tant  
d'orribles formes d'animaux mon-  
strueux nous conuient mieux, pour  
accuser l'insatiable cupidité des Prin-  
cess,

1800

ces , que pour crediter les coniectures de Marcellin. Or retournans à noz limites,nous dirons sommairement en quoi noz terres approchent celles du Nil , & discourrons de son accroissement;ou inondation tres feconde, & fertile. Je n'entreprans de ce faire avec tant de loisir,que ie puisse alleguer , & deduire toutes les opinions des anciens,la plus part tres-ridicules;moins encores promets ie de m'attandre à rembarrer les erreurs par eux auácees sur ce sujet. Elles sont si communes,& notoires, qu'elles peuuent faire voir cōbien ce labeur me seroit aisé. Mais comme en salüant de l'entrée du logis quelques vns d'iceux,ie feray voir ce qu'il m'en semble. Bien que ce que ie m'en vai dire n'ait autremāt vn auteur eminent en doctrine;l'affeureray pourtant,que les Ethiopiens ont aussi bien la connoissance de la vraye sour-

ce

ce du Nil, comme les habitans des Alpes celle du Rône, du Rhin, & du Po. Car ez lettres qui courēt auourd'huy souz le nom de Dauid Roy d'Ethiopie écrītes à nôtre saint Pere, & à Dom Emanuel Roy de Portugal verties par vn certain Ferdinand Portugais , ce Roy entre autres prouinces de son obéissance, dont il porte le titre, se dit, Dauid Prince de Gojama, d'où sourd le Nil. Car quant aux Crocodiles, cela est commun , que d'autres riuieres éloignees de l'Afrique mēmes les élēuent aussi bien que le Nil. Pierre Martyr Milanois, parmy plusieurs bons garans de cette vérité, nous atteste, comme en vne Ile du Ponant ( dont i'ay oublié le nom ) par ie ne sais quel orage , vn Crocodil sautant hors de l'eau, enleua à belles dens vn grand Dogue de combat.

C H A P.

cc

## C H A P I T R E IV.

*Les anciens Grecs, & Latins ont traité du Nil. Contre l'opinion de Pomponius Mela. Ciceron parlant du Nil. Juge-mât de l'auteur, Seneque, Lucan. L'Egypte doit au Nil toutes ses terres, & leur fertilité. Pline. Solin.*

L'Accroissement du Nil baillera beaucoup de iour, & de conoissance à celui de notre Rône, & à la portee de notre Prouince. D'entre les philosophes Grecs ( au moins de ceux qui parmi les hommes ont affecté le nom de sauant ) il ne s'en trouue pas vn , qui n'ait caieollé de l'Egypte , & du Nil ensemble. Les Romains, pour auoir rendu l'Egypte tributaire, & redigee en forme de Prouince souz le gouvernemant des Cæsars, en ont peu être meilleurs iuges. Sera il donc à d pro-

propos de remplir mon cayer des réueries dvn Anaxagoras, dvn Thales, dvn Tymee, & de toute cette tourbe babillardre; n'ayant comme point de nom patmi nous. Admirez cependat cette venerable integrité des Romains lesquels sans auoir rien voulu approuuer, condâner, ou alterer ez écrits de ces Grecs, se sont contantés de mettre comme en dépost à la posterité cette varieté d'opinions. l'exclurray volontiers de ce rang vn seul Pomponius Mela, lequel feignant d'auoir apporté quelque chose du sien, s'est neantmoins appliqué à forger ie ne say quelle opinion colorée par des ratiosinations si chetives, & repugnantes à la nature, que si son propre style ne venoit à le conuaincre, ie dirois, que ses écrits ont eté supposez, & mis au iour souz le nom de ce grand personage. Quelle nécessité auoit-il d'ex-

cogiter vn nouveau monde , & faire accroire qu'il se forme vne nouvelle terre , d'ou le Nil prend sa source ; où les saisons de l'hyuer , & de l'été vont , & viennent à autre tour , que les nôtres : veu , qu'il est certain , que telle difference arriue par le moyen du Ciel ez pays d'Aphrique , situez à l'entour , & par delà le cercle de Capricorne : auquel endroit les meilleurs Cosmographes logent les boüillons , & les sources bourbeuses du Nil : Ores sans m'arrêter à telles imaginations ridicules , ie veus plutôt inferer , qu'il y a d'autres terres du côté de Midi , que les plus modernes ne veulent aduoier , separes par vn bras de mer des extremitez de l'Aphrique , fort approchantes de la temperature de notre Parallele . Ces rades ont été ja cotoyees par noz Mariniers , mais non encores tout a fait reconües . En outre , il y a certaines

d 2      veines,

52

*Premier liure de la*

veines, & langues de terre, qui absorbent des riuieres toutes entieres, & les regorgent sur le champ. Celles d'Alphee, de Tygris, de Lycus, d'Erasine, notamment celle du Nil, selon que le Roy Iuba a voulu dire, nous seruent d'exemple. Mais pourquoy cela? Je veus bié que le Nil faille de là, je veus qu'il decoule imperceptiblement par dessouz ces grans espaces de mer. Il croîtra donc en Egypte en tems d'Eté: ie l'accorde voirement, mais en hiver, que deuiendra-il? C'est ce que tu as entandu Mela: mais contons vn peu ensamble, si ce que Pline dit au chap. 9. de son 5. liure étoit véritable, je fais bien, que tu ne peus auoir veu les liures de Pline, toutefois il n'impor-te: car ce qui y est cötenu est tout tiré des magazins des anciens. S'il est dis-je véritable ce que ce personage met en auant, le Nil arrouse des Iles, qu'en l'es-

l'espace de cinq iournees ; non de moins ; pour rapide que soit son courant ; il ne peut outrepasser. La plus grande de ces Iles s'appelle Habassia ; jamais nommee ; ni parauanture connue à Pline. Si avec les reigles de Mathematique tu veux mesurer la longeur du chemin ; que le Nil fait en cinq iours par dessus cette Ile : si tu mesures aussi la distance, qu'il y a de ce nouveau Monde , iusques en Egypte ; ie laisse iuger à ton experiance en combien de tems le Nil porté par les eaux tant rapides , que tu sarois dire ; pourra paruenir en Egypte , en partant de ces lieux imaginaires de son origine, ou de son accroissement. l'attans ta repartie , disant , qu'il le fera dans le tems de trois moys , ou enuiron : adioûtant à ton comte tres-iudicieusement les concours ; & detours de son droit fil , que les abîmes , qu'on

d 3 f4-

34

*Premier liure de la*

raconté, & qu'il conuient supposer é-  
tre en ce pays là, luy font faire. D'où  
s'ensuiuroit, que s'rez regions Antar-  
tiques le solstice d'hyuer étoit la cau-  
se de l'inondation du Nil en sa sour-  
ce, ou en son accroissement, l'Egypte  
ne seroit point arrousee en Eté, qui  
est la propre saison, où elle se trouve  
plus alteree: ains en l'Equinoxe d'Au-  
tome. C'est ce que Mela cuidoit phi-  
losopher en son liure. l'ay estimé n'é-  
tre à propos d'insérer icy mot à mot  
ses paroles, aussi aisées à rembarrer,  
qu'à redire. Neantmoins on les peut  
aucunement rabiller, par vne opiniō  
plus vray-samblable alleguee, & sui-  
uie, à ce que ie comprans, par la do-  
ctrine des anciens viuans devant luy.  
Elle est cotée au 9. chapitre de son  
premier liure. Nous l'éplucherons cy  
apres avec d'autant plus de curiosité  
qu'elle se rapporte, & semble fauori-  
ser

ser celle, que nous auions ia conçeu  
en l'entandement. Disons de plus  
quelque chose sur cette matière, à ce  
que notre texte aille par ordre. De  
cette venerable classe des Romains,  
Ciceron, Seneque, Lucan ont parlé  
des saillies du Nil, & de leurs causes.  
Ce que Ciceron en a dit est bien peu  
de cas, & de moindre conséquence:  
alleguant pour leur seule cause les  
vens nomez Ethesiens soufflans im-  
petueusement sur son embouchure.  
D'auoy donc brave Ciceron, com-  
mant est-ce, qu'il augmente à mesure  
que tels vens s'élèvent, & commandant  
est-ce qu'il se tient touiours haut à  
même qu'ils cheent, & ne s'abaisse, ni  
ne valeur train. Est-ce qu'ils sont souf-  
flé avec plus de violence, ou respiré  
avec plus de douceur? Il est vray, que  
l'Aquilon appellé Ethesien par Pline  
est beaucoup plus impetueux en au-

d 4 tre

tre saison , que lors qu'au plus fort de l'Eté il va moderant l'ardeur des A-  
stres brûlans. S'il est permis d'en con-  
ter, ou d'en prendre avec les Philoso-  
phes , ie diray la cause étre la même  
qu'on peut alleguer , pour raison des  
autres marez. Car la basse region de  
l'air venant à se referrer ez larges es-  
paces de la moiene, qui s'ouvre & s'é-  
tend , les vens y sont de toutes parts  
comme entassez les vns sur les autres:  
& pour étre ainsi pressez, ils en sont  
plus violans ; où à l'opposite , souz la  
canicule d'Eté, qui fond, & refont les  
plus denses vapeurs , aiant elles plus  
de moyens de s'épandre:les vens sont  
plus lents, & plus lâches : Mais Sene-  
que doiüé d vn entandement plus re-  
leué, semble nous auoir enuié son de-  
libéré sur ce sujet , n'ayan rien voulu  
apporter du sien. Il s'est occupé à cō-  
futer de sa plume infatigable les er-  
reurs

reurs des anciens. Ce qu'il en dit(bien que le nom soit supprimé) est quasi tout tiré de Diòdorus Siculus. Quoy que s'en soit, il a été en cet endroit comme en tout le reste de ses œuures, fort véritable: fors qu'il ne s'est onc voulu persuader, qu'il y eut aucune partie de la mer Athlantique désalee au moyé de l'eau douce: Ce quel' experiance nous fait toucher au doigt le long de l'Amerique du côté de Leuant: où il y a des basses de mer d'environ deux cens mil pas d'étendue, ayans des belles sources d'eau douce, faisans plusieurs rameaux qui s'épan-  
dent apres en des grandes riuieres. Ce philosophe parfait ne s'est point mé-  
pris en ses ratiocinations très-perti-  
nantes. Ce sont, dit-il, des moyens pour nous instruire, comment Dieu se ioüe par tout, où les espaces vuides paroissent. La grandeur de sa proui-

d      5      dan-

dance inscrutable se comprend d'autant moins qu'elle est plus hautemāt admirée eu égard, qu'il n'est en notre pouuoir de rendre aucunes raisons si certaines de beaucoup de choses d'ici bas , que l'experiance iournaliere ne nous en face voir à l'œil tout le contraire. Lucan a été porté de melleure volonté pour ioüer au plus seur avec le Nil: disant, que par le fertil arroufement de cette riuiere, Dieu a voulu suppleer au defaut des pluyes ; que l'Egypte souffre le long de l'année. Or tout ainsi que ie ne puis nier que Dieu ne soit l'auteur souuerainement bon , & tres-liberal de tous les biens aduenans aux hommes pour ingratz , & méchans qu'ils soient: de même ie ne fais comprendre comment c'est que la Nature dés son enfance a fait de pouruoir à la secheresse de l'Egypte par telle inondation du Nil: veu que

que le même Nil par le decours des siecles, & reuolution des années a procure la meilleure, & la plus grasse partie de ce pais là , car tout ce qu'il encerne en sa figure d vn v n'est proprement autre sinon la graisse, & le limo porté peu à peu par les vagues de cette mer infatiable. Ce que Seneque nous a montré au doigt, en disant que l'Egypte doit à la riuiere du Nil , non la seule fertilité de ses terres , ains la terre mèmes. Pline viuant enuiron le siecle de Luçan à dignement fureté les opinions des Grecs , sans toutefois publier la siene pour les condamner, ou les suiure. Il s'est touioirs tenu à couuert souz leur autorité, moins y a il voulu toucher. Seneque philosophe tres-docte les ayant ia auparauant bié digrees. Solin cuidant imiter Pline en sa grauité de parler a mieux suiui le fil de son histoire , que son eloquence:

cat

60

*Premier liure de la*

car il s'arrête à châque pas de ses nar-  
rations, & ce avec tant de religion, &  
d'austerité, qu'il vœut faire croire de  
n'auoir rien puisé d'ailleurs, en matie-  
re de ces choses là, fors qu'en denom-  
brant toutes les raisons alleguees par  
Pline, sur l'autorité des anciens, il dit  
de son crû, que telles sont les opinions  
des ignorans du cours des astres, & de  
la situation des lieux. Je ne puis m'i-  
mager en quoi il se fonde, où ce se-  
roit qu'il a iugé telle varieté d'opiniōs  
ne proceder d'ailleurs, que de l'igno-  
rance. Je ne m'attandois sans mentir  
d'auoir autre iugement de ce ieune  
homme sur le fait des philosophes,  
que de quel autre lecteur, que ce  
fut de leurs œuures. C'est à dire, que  
quâd il auroit recueilly & allegué les  
réueries des ignorâs, il porteroit apres  
librement son aduis, comme vn hom-  
me bien versé en la sciance des astress;

&amp; en

& en la cognoissance des lieux. Mais rien moins que tout cela, pour ce qu'il a si lâchemant, & superflûmant traité de ce sujet, comme il a fait de plusieurs autres, que si en écriuant il n'eut eu au deuant de soy les œuures de Plinie, desquelles on ne peut desaduoüer qu'ils en soit serui , il n'eut non seulement rien fait pour luy , mais aucun homme de iugement n'eut daigné prendre la peine d'en écrire. Au regard de ce qu'il proteste de s'être precipité pour la crainte qu'il auoit de se voir preuenu en son dessein par quelque autre , cela n'est point supportable, s'il me semble : car où est-ce qu'il pensoit d'aller ainsi à la hâte après des personnes qui lui auoient ia gaigné l'avantage , & en auoient traitté beaucoup plus doctement.

**C H A P.**

## CHAPITRE V.

Digression de l'auteur contre les écrivains  
enrichissant leurs œuvres de celles des  
autres. L'argent, & le tems mal em-  
ployez on tels livres. Inscriptions des li-  
vres.

**C**es mêmes raisons me font ab-  
horrer vne certaine race de gens  
vrayes corneilles parmi les hommes  
de notre siecle, empruntans à l'exam-  
ple de celle d'Horace le pennage des  
autres oiseaux. Cesont voirement ces  
écrivains , lesquelstranscrit qu'ils ont  
de mot à mot des pages , ou des livres  
tous entiers des Anciens , & Modern-  
nes , fors en ce qu'ils les ont corrom-  
pus tout a fait, en cuidant les corriger,  
estiment auoit trouué souz l'heureuse  
nauigation d'autrui le bon vent tout  
propice à mettre leur reputation à la  
voile.

voile. Ils étalement les labeurs des autres  
souz leur nom, & en font de lourds,  
& grans volumes, paroissans sans dou-  
te avec plus d'asseurance, de grace, &  
de doctrine chez leurs propres au-  
teurs. La plus part d'entr'eux à tout  
leurs pieces rapportees font ie ne fais  
quel assemblage de tapisserie, & cou-  
fent si artistement leurs morceaux,  
que les plus clair-voyans liseurs n'y  
saroient apperceuoir vn seul fil d'un  
bon style. Cela m'excite tellement le  
rire, qu'il me fait raimanteuoir d'une  
faile, & orde cōparaison, appropriee  
neantmoins à l'ordure de leur infame  
naturel. Ils ressemblent proprement  
aux chiens, lesquels pouuāt être nour-  
ris des viandes ex quises des chasseurs,  
aiment mieux se repaître d'eux mé-  
mes en quêtant ( voyez la corruption  
de la nature) & allant apres les excre-  
mans des corps humains. Possible me  
dira-

XBD003

64

*Premier liure de la*

dira-on, que telles viandes ne sentent point mal à leurs palaiz, si ainsi va: iugez s'il y a rien à ce propos de plus naïf, que cette comparaison. Et ne sais si telles saletez arguent mieux la basse de leurs ames, que ne font toutes ces lettres d'entrée, farcies de tant de titres honorables, où l'on ne void que le nom de Monsieur, si souvant réitéré, de sorte qu'en ce seul point ils publient leur insigne folie. Là les verriez vous contrains de protester, ores de l'autorité des grans, ores de l'importunité de leurs amis: & ce avec des excuses honteuses, & indignes d'eux. En l'un, & en l'autre, si ie ne m'abuse, il y va beaucoup du leur. Car qui est celui si temeraire, qui osera persuader à son amy des choses contre le devoir: ou, qui au risque de sa réputation le voudra flatter, le voyat ja réuer, ou se passionner à outrance sur vn sujet infructueux,

Etueux, & ne reuenat à rien à l'auteur,  
 n'y à luy mēmes, Ce sont à la verité les  
 plus lâches du monde : parce qu'avec  
 beaucoup de peine, & de suēur (ad-  
 mirez en passant la variété des hu-  
 meurs en ce plaisir commerce) ils ne  
 s'acquierent gueres d'honneur par les  
 inscriptiōs de leurs liures, & pas moins  
 s'aidans de tels titres trop affectez, les  
 curieux se trouuent ordinairement  
 pippez, distraitz, & succez d'une tiō-  
 peuse attante. Mais dequoi ay ie à  
 me plaindre? auoir mon, si ie me réds  
 ici contable de mon loisir par devant  
 un juge sedanaire d'Egypte. Il est voi-  
 remant permis à chācun de rassoter:  
 & pour mon regard, il le seroit enco-  
 res mieux, si le malheur des poures gés  
 ne me seruoit de bride. Le faste de tel-  
 les inscriptions inuantees avec tant  
 de recerche, & d'impudance est tel,  
 que comme es anciens on ne voioit  
 le poe

c      nuç-

nuëmant , que le seul titre du liure; Ceux ci à l'opposite les pallians de leurs menteries , les font contrepointer les vns aux autres. Ainsi les plus indigcans allechez de telles esperances viennent à acheter non le profit , ains la perte de leur étude , & maintefois sont-ils contrains de ieuner pour les auoir. Car il n'y a au monde aucun amateur des lettres , qui ne se voye sci-cher , & mourir à petit feu , rencontrat ici vne œuvre parfaictte , deça vne tou-te doree ; delà vne autre diuine , exposée en vente , sans la pouuoir auoir . Les autres traittent vn peu plus douce-mant avec noz bources , en mettant au frôispice de leurs liures leur beau-té , ou leur vtilité : de sorte qu'en feignât de leur enuier telles vanitez , s'en aident pas moins à l'auâtage de leurs nōs . Je ne fais de vray qu'est ce qu'on pourroit faire , ou pêser d'un homme ,  
lequel

lequel au plus fort de l'hyuer est de-  
uenu insansé, & au Printens se dit maî-  
tre aux artz. l'ay autrefois estimé, que  
c'estoit de l'artifice des Imprimeurs  
accourans à telles enseignes, pour  
mieux vendre leur mauuais vin; & au  
bout trouuer leur conte. Mais nous  
auons des épreuves de reste, que ce  
mal emane vrayemēt des propres au-  
teurs. l'ay eté deçeu moy-méme; sans  
vser d'autre reproche, voyāt sortir au  
iour ores vn liure promettāt d'étayer  
la Barbarie ia proche de sa ruïne; cho-  
se que cent volumes du pris d'vn li-  
ure ne faroient faire; dans lequel néat-  
moins vous n'eussiez rien veu, qu'vn  
chou depaint pour vne laitruë: ores vn  
autre tout vlcéré, & couvert de playes,  
se vantant de publier la plus solide in-  
telligence de la vraye Medecine: l'au-  
tre faignant de ne s'étoner par les ri-  
ches fleurs de Rhetorique d'vn Quin-

-HOI                    e    z            tlien,

tilié, & si ne feroit-il faire voir en toute son œuvre vne periode ronde , ni fournie à l'equipollant: d'autres aussi retifs à tenir, comme legers à promettre des choses hautes, & sublimes, des beaux secretz , des inuautions exquises. Je me trouue d'auoir ainsi acumulé souz la foy d'autrui vne telle quantité de liures , qu'à peine vn gros crocheteur seroit bastant d'en porter la centième partie. Si quelque déplaisir me reste de cette acquisitiō , au moins n'en ay-je aucun pour la depance, biē qu'elle ne soit des moindres , ne pouuant pour tout posseder vne cheuance plus honorable , ni mieux assurée contre la pince des tyrans: mais c'est du tems mal employé , & de l'ennuy rapporté de telle lecture : Bien qu'en ayant par-couru deux ou trois pages, ie les eusse dés aussi tost à dédain, & le cœur ne m'en fit esperer point de bié:

tou-

toutefois la magnificence de leurs inscriptiōs a eu tāt de pouuoir sur moy, que de me les faire lire dvn bout à autre; doat il ne m'est resté bon Dieu! qu'vn facheux repantir, de m'y être amusé. l'ay encores regreté, & regrete-ray touiours la perte des plus soufre-  
teux, qui sustantez la plus part de tres-  
viles, & mauuaises viandes, dérobent  
de plus à leur propre vie tout ce qu'ils  
peuuēt, pour fournir aux fraix de telle  
vanité. S'ils veulēt viser de mon cō-  
seil, ils apprandront de moi, comme  
ia experimé, d'esperer d'autant  
moins de semblables inscriptiōs, qu'ils  
les verront masquées de tant de belles  
promesses. Et pour venir au point, ils  
verrōt à l'heure mémes, que tels écri-  
uains au lieu de s'acquerir quelque  
gloire par leur trauail excessif (selon  
qu'ils l'aduoüent eux mémes) ne font  
de iour à iour que surcharger les gens  
de lettres dvn tas de liures inutiles.

**CHAPITRE VI.**

*Solin a dérobé la plus part de ses œuures de celles de Pline. Dioscoride, & Pline. L'envie s'attache aux vivans. Defaunce de Pline contre les Medecins. Leonicenus. Pour la conoissance des simples, Pline s'est aidé du iardin d'Antoine Castor à Rome. Contre les envieux de Plin. Louanges de Pline.*

**S**olin iadis abusant de ses labeurs, & de son loisir, se moque aussi importunément d'autres, que de nous-mêmes, qui auos Pline entre les mains: ses œuures tiennent par emprunt tout leur lustre, & leur valeur de celles de cet auteur; pas moins ne daigne-il lui faire l'honneur de le nommer, ou l'allequer vne seule fois. Bien que l'envie ne soit iamais morte: si pouuons nous dire ingenument, que les siecles d'auors.

lors furent moins corrompus. Que si quelques vns ont estimé (& se sont mépris, si l'ordre des tems ne m'abuse) que Solin à deuancé de beaucoup d'annees l'âge de Pline, Je dis que ce ne seroit point chose digne d'étonnement, ains d'indignatio, qu'un si grād homme, lequel en matiere de iuger du merite des autres à toujours été tres entier, & en a parlé fort ouuertement, ait été d'un naturel si ingrat, & enueux. Mais ce m'est hors de moien de pallier l'impudance des Medecins, accusans ce personage du vice d'enue aussi bien, que Dioscoride mémes: si l'on m'en demande la raison, ou la preuué, i'aduoüe de n'en sauoir autre, que celle qui se trouue és liures de Nicolas en sa grand' Theriaque. Vne chose fais-ie bien, qu'il ne s'en void rien d'asseuré ez auteurs approuuez, & dignes de foy. Qu'ils iugent donc

e 4 ques

ques de leur honte, & de l'impertinâce de leurs raisôs, elles n'ont pour leur appuy, que les seuls passages, esquels Dioscoride s'accorde gentiment avec Pline. Car si bié Dioscoride l'ait précédé de quelques âges, ayant vécu au rapport de Suidas, du tems d'Antoine, & de Cleopatre, quel inconueniant y a-il qu'ils se soient rencontréz à dire les mêmes choses, sans auoir veu les écritz l'un de l'autre. Qui que ce soit en pourra iuger, saichant qu'ils ont fucilleté les liures d'un Iolas, Eraclide, Niger, & Diodorûs. Ils aduoüent tous deux, d'auoir bien fait leur profit des écritz d'André, & Crateue. Le peu de tems, qui a coulé apres Pline, me fait croire librement qu'il n'a veu ny enuié ceux d'Anazarbee. Car s'il les à enviez, il les à veus. Or comment est-ce que ce grand homme de bien à peu enuier un homme mort:attandu, que

ceux

ceux qui se laissent aller à ce vice, en sont communément gueris par la mort de leurs ennemis.

*Dessus les cors viuans on void paître  
l'enuie,*

*Elle meurt aussi tôt qu'ils ont perdu la  
vie.*

l'estime quant à moy, l'inclinatiō des hommes étre telle, qu'ils sont plus prôts à médire des viuās, qu'ils ne sont portez d'honneur à imiter leurs deuāciers: aussi desireux d'augmanter le lustre de leur gloire par les écrits de ceux cy qu'ils pensent d'obscurcir le nom, & la memoire de ceux là. Ils diroient la verité, si au long aller, Dioscoride eut attaint à la parfaite conoissance des simples, par lui maintefois assez mal crayonez. Mais Pline au liure 25.chap. 2.asseure d'auoir veu, & tenu entre ses mains à Rome tous ceux dont il a écrit, sauf bien petit nombre, sous la fa-

e      s      ueur

ueur du libre accés qu'il auoit au iardin d'Antoine Castor son amy, personage en cette profession de grande autorité, lequel avec l'intelligence, & prattique de son art, comme il est croyable, a suruécu la centiéme année de son âge vigoureux, plein de santé, de memoire, & de iugement. On peut ici obseruer l'effronterie de quelques Medecins, dont par mépris ie passe le nom sous silance, lesquels ia tous trassis d'enuie, osent pas moins blesser l'honneur de Pline. Accordons ie vous prie ce peu de lignes aux Manes de cet homme si bien meritat du public. Ils opposent nuëmant l'autorité de Dioscoride, comme iadis les disciples de Pythagoras leur, *il a dit.* Et cependat ne se donent de garde, qu'un estimateur bien oculé, mettra touiours en cette même categorie le grand Leoncenus, lequel sur la fin de son liure,

tan-

tancé à ce qu'en void par la Deesse Nemesis, & touchée en son ame, adouëe d'auoir meu toutes telles questions étant poussé de ie ne fais quelle manie, & fureur d'esprit. Car s'ils veulent mentir en cela, comme en beaucoup d'autres choses, & dire, que Plin étoit attaint de la chassie. Vn aveugle y verra clair, en iugeant qu'il a, selon que nous auons deuant dit, par l'ayde d'Antoine Castor tiré en crayó avec plus d'aise, & de loisir, & par ainsi plus exactement, les lineamans des plantes, que n'a fait cét Anazarbee, homme vagabond, mendiant par-cy par-la le meilleur de ses discours. L'estime pourtant, que Dioscoride a fait vn grand chef d'œuvre, d'auoir au moyé de ses liures baillé tant de iour, & d'aide à la Medecine : ioint, que les anciens auteurs ont reçeu des grans eschez par l'iniure du tems. Ien'ay  
lion  
fceu

sçeu dissimuler mon indignatiō tres-  
iuste contre ces Medecins racourcis,  
cuidans à tout leurs ordures pocher  
les yeux si clair-voyans d'un Pline.  
Quoy? la méchanceté , & l'enuie des  
plus doctes n'a elle point encores assez  
harcelé les Manes d'un tel personage?  
La tourbe de ces Medecins huë, & té-  
péte apres eux , mais à sa confusion , si  
elle la conoit, ou l'aprehende tant soit  
peu. Elle ment souz la foy d'autruy.  
Hé bon Dieu, où les conduit l'effron-  
terie? lvn apelle Pline l'interprete de  
Dioscoride: l'autre le Dioscoride La-  
tin : que direz vous de celui , qui luy  
impose le nom de singe ? n'est-il pas à  
vôtre aduis bien honoré, ou habille,  
puis que de ce grand homme , ils en  
font le singe de Dioscoride? Ils ne doi-  
uent refuser de se dire eux mêmes les  
asnes de Dioscoride? Quand ce ne se-  
roit pour autre raison, sinon, qu'ils co-  
nois-

noissent, & entendent aussi bien Dioscoride, qu'ils ont ordinairement en main, cōme l'asne conoit ce de quoy il est chargé, qui le fait fondre souz le faix, sans se pouuoir releuer. Cela se comprand aisément par les discours vains, & captieux, dont ils enieollent le monde. Il y en a plusieurs qui l'honorent du nom de Grammaire, les autres de Rhetoricien, les autres d'Historien, & ne s'abusent point. Ils parlent avec beaucoup d'enuie, & plus d'impudance. Mais ce qu'ivaient mieux l'admirer c'est, qu'ils s'affrontent tous à dire la vérité : car son style inimitable fert de loy, & de reigle à la Grammaire mêmes : En la tissure de son histoire il est hors de page. Au regard des Mathematiques, qui osera denier son suffrage : à vn homme enserrant en peu de motz des choses si sublimes & difficiles si à mesure qu'il traite de telles

telles sciencies, on trouue parmi quelque axiome, ou resolution mal consentee, la cause en est referable à l'imprudance des écriuains; Cela ne pouuant subsister, qu'un homme si bien versé en leurs plus grans secrets ait si sinistrement choppé à l'entree, ou erré ez principes. Autre, qu'un Medecin de douzaine ne faroit lui rauir l'honneur, d'auoir eu vne tres parfaite connoissance des simples, qu'il à eu moyé de recercher, & tirer à loisir, sous la faueur d'un si bon iuge. Ce sont là des grans fondemens pour la Medecine. Au reste, si à supporter les ordures, & puanteurs intolerables des malades, il n'a sceu acquerir ce qui cointient pour l'usage de l'art: il a neantmoins humé les meilleurs traits des anciens Medecins, les mieux asséurez, & approuuez. Sa candeur, & sa franchise est louyable d'auoir adioûté a cette conoissance les

les épreuves faites par son experiance.  
Quant à celles des minieres , & me-  
taux , il a eté le Phenix parmy les Ro-  
mains. Au fait de l'Agriculture , vous  
ne fariez dire en quoy il est plus di-  
gned'admiracion , n'y ayant rien ob-  
mis pour être bref. Finalemant en la  
Cosmographie , ez animaux , ez mer-  
ueilles , & ez secrertz de la Nature , cō-  
me rien n'est de plus beau , de plus cu-  
rieux , de plus heureux que lui : aussi  
merite-il quelque excuse , s'il se trou-  
ue d'auoir mis en auant des chofes cō-  
traires à la relation des Mariniers de  
nôtre tems. Je ne puis pour ce regard  
faillir de reprocher aucunefois son té-  
moingage:pourquoy attacheray-je ma  
creance à son dire , puis qu'il n'oblige  
point la siene en l'alleguant : car pour  
être creu , il nous réuoye à ses auteurs ,  
& souz la reputation d'autruy il veut  
éleuer la siene. L'autorité de cet hom-

me

me est telle, que les plus doctes ont tâché à la decrediter, mais ils n'en ont rapporté que de la honte. Son respect eit si grand, que cette engeance de broüillots à raison de leur offance meriteroit des étruières bien serré. Bref le comble de son fauoir eit si eminat, que vous ne deuez moins tire, si vous oyez dire, que cetui-ci imieux, que Ciceron fut teint par Minerue mèmes en toute sorte de sciances. En vain donc, & temerairement la grandeur de Pline a été harcelee d'yne race de gens, dont la veue ne feroit porter l'éclat de sa vettu, s'il étoit vivant. Impudammant : aussi a-il été entaché du vice d'envie, ayant si honorablement cottié en ses écritz les noms de ses auteurs.

**CHAP.**

## C H A P I T R E VII.

*Les gens de lettres ordinairement enuieux.*

*Description de l'enuie. Alexandre. Cæsar. Caton. Nicias Athenien.*

L'Enuie me porte icy à la contempler de plus pres, & voudrois bien qu'un peu de digression me furd'autant mieux permise, que i'ecris de gaieté de cœur, & sans obligatiō. Par quel destin diray-ie donc, que cette peste d'enuie se va insinuant, non parmy les seuls potiers, les matéchaux, & artisans, ains parmy les gens de lettres, dont ils sont aussi fort bourrelez, que de tout autre vice. Elle a été iadis si verte entr'eux, qu'elle à miserablemāt mis souz le ioug vn Platō mēmes, decernāt des loix au reste des hommes; de sorte, que les larges épaules de ce Philosophe, bastātes d'ailleurs à por-

f ter

ter vn grand fardeau , n'ont peu sou-  
tenir son pois. Je ne farois me persua-  
der, que la misere de notre condition,  
& le bon heur de celle d'autruy soient  
la mere, ou la matiere de ce vice, selon  
que plusieurs ont voulu dire. Car si  
des yeux on peut voir la fortune, c'est  
là l'enuie mēmes ja toute formee, &

*Lors que le champ d'autrui nous semble  
plus fertile; c'est à l'heure mēmes, que cette peste  
nous à empiez. Ce mal enragé iette  
bien ses racines plus profondes. L'en-  
uie est celle , par laquelle nos propres  
affaires viennent à nous déplaire? Je ne  
nie pas , qu'en l'heureuse fortune des  
autres l'inuasion de cette sieure ne sai-  
fisse les espritz ja preuenus, & attaingts  
de ce mal contagieux , & que ce ne  
soient autant d'allumettes , pour atti-  
ser leurs flammes; de sorte , que le feu  
s'étant ja pris à cette matiere combu-  
stible*

ftible d'elle mêmes, ces esprits ardans  
brulent tous vifs, & se consument    
petit feu. Car tout ainsi, qu'en vn corps  
mal habitué la moindre humeur en-  
fl m e excite la fieure, qui s'augman-  
te dauantage par la douce liqueur du  
vin, profitable de soy aux personnes  
bien disposees, & deuient par fois si  
grande, qu'elle fait courre fortune de  
la vie: aussi ces hommes mal naiz, &  
mal eleuez, voy s prosperer l'honneur,  
& le bi  d'autrui, s' chaufent des aus-  
si tost   leur domage, & se ramante-  
uans de leur felicit , qui deuroit ani-  
mer vne belle ame   la vertu, & qu'eux  
mêmes recerch t avec tant d'ardeur,  
qu'ils detestent le reproche de leur  
l chete: ils se sentent embrasez de ce  
feu d'enuie; s'il enuahit vn méchant  
homme, il le conduit, & transp te    
des crimes si atroces, qu'il ne peut les  
expier, qu'en perdant la vie. Or.com-

f 2 me

me ie tiens , que cét horrible monstre trop faulier bon Dieu ! en nôtre siecle, prend ses appas du bien, honneur, & felicité d'autrui : ainsi cuide- ie que sa vraye semance, & origine procede d'vnelâcheté , & basseſſe de courage. Et ceux-là sont communement plus enclins à ce vice , qui ne sauvent prendre les iustes mesures de leur courage à l'ame de leur extraction , ou de leur fortune. Par là se découvre l'erreur de ceux qui disent qu'Alexandre le grād n'enuia point tant le siecle d'Homere que la vertu d'Achille. On n'aura iamais cette créace, que celui-là se soit laissé suppediter à l'enuie , lequel par le comble de ses proueffes en a eté le vainqueur tres-glorieux. Sauoir mon si les larmes de Cæſar contemplant la statuē d'Alexandre en Espagne , l'accuserent d'enuie? rien moins: car elles firent voir la grandeur , & la generofit 

sité de son âme, impropérant à la fortune de l'auoir doué du courage d'Alexandre, & priué d'ailleurs des moyés pour témoigner cette vertu incomparable. Et toy Cæsar, garde biē d'imputer à l'enuie l'action de Caton, ne te voulant étre obligé pour sa propre vie, mais enuie lay plutôt sa destinee, avec d'autat plus de iuste raison, qu'il est mieux seant de se degager par vne mort violante pour la liberté de sa patrie, que de se voir au iour, en plein marché, en public tenaillé, comme vn tyran, & sentir à toute heure exagerer en soi les cruelles playes d'une iniuste dominatiō. Que si cette obstinée volonté de mourir en Caton ne se peut dire exante de reproche, ce sera en lui vne haine, nō vne enuie: Mais vn parfait enuieux fut Nicias, lvn des plus riches, & des plus apparans citoyens d'Athènes, qui ne sçeut onc vser de sa

f 3 con-

condition , ni de sa noblesse selon le  
niveau de la vertu. Il fut iusques là si  
failli de cœur, que comme le reste des  
hommes se vange des iniures recevues  
de ses ennemis, par d'autres iniures, &  
oppose tant qu'il peut vne violence  
à vne autre , celui ci aualant douce-  
mant les plus amères offances, & com-  
me ignorant la farce ioüee à ses de-  
pans, preuenoit à force d'argét la mé-  
disance des plus contemptibles, & in-  
fames personnes de la ville. Quant à  
l'insolance des plus mauuais garni-  
mans , au lieu de la reprimer avec le  
pouuoir qui lui restoit encorés assez  
grand , il leur bailloit touiours quel-  
que lipee afin de leur fermer la bou-  
che, & les fere taire. Cette sale inuan-  
tion fut cause , qu'en moins de rien le  
nôbre de ceux, qui auoient autour de  
lui des repeües frâches ou receuoiét  
d'autres commoditez de ces grasses  
inimi-

inimitiez étoit plus grād, que des suiuans l'amitié d'un homme si lâche, & si vilain. Il eut peu voirement été tiré en example d'une patience tres-rare, s'il en eut autant fait pour nôtre Seigneur, & Sauveur Iesus Christ, qu'il ne coneut iamais. Mais tant s'en faut, qu'il fut doué de cette vertu, qu'au contraire, tout bouffi d'enuie, il se donoit autant de patience, que de déplaisir d'ouir louer quelqu'une en sa presence.

## CHAPITRE VIII.

*L'auteur poursuit sa digression, & accuse Ciceron d'avoir été tres ennuieux. Eloquence de Ciceron inimitable. Il a eu plus de fortune, que de courage. Sa vanité. Sa perfidie. Il ne fut onc bon amy. Ses artifices. Salacheté.*

Mais de quel crime en te taisant  
Me rendray-je coupable Marc

f 4 Tulle

Tulle Ciceron? Ton merite est voire-  
 mant si eminent, que i'en estimerois  
 le silance trop indigne. Quand tout  
 est dit, on ne te faroit rauir la palme,  
 que ton eloquence admirable t'a ac-  
 quise, & te rēd preferable en ce point  
 à tous les hommes du monde: mais tu  
 m'as tellement enlourdy en le reiterat  
 si souuant en tes écrits, que c'est pitié,  
 que de t'y voir louer toi même avec  
 tant de vanité. Poussé d'vne lâche, &  
 pure enuie, tu te deplais de voir l'ho-  
 neur, & les vertus des autres publiques  
 en la bouche des hommes: & ne peux  
 souffrir qu'on parle de la tiene. La bō-  
 ne opinion de tes propres merites te  
 porte plutôt à cette humeur, que le  
 faste, ou l'ambition de ton ame. Tu as  
 accumulé en mon estomac tāt de ma-  
 tierie à vomir, que i'en auray iamais af-  
 fez d'escamonee pour me la fere vui-  
 der par embas. Tu me permetras d'oc  
 de

de la rendre par en haut. Aussi bien  
avec cette tiene iactance demesuree,  
& puérile m'as-tu fait perdre la patiâ-  
ce, pour adherante &naïue qu'elle fut  
en moy. Bien que toutes tes gestions  
prisées en bloc, & en tache ayent eu  
l'enuie pour guide, neantmoins n'en  
pouuantz porter l'odeur, i'en ay con-  
çeu tant de dédain, qu'il me semble  
ne m'en pouuoir décharger sans par-  
ler beaucoup de toy. Je ne fais si vn  
iour quelque chetif aduocat, prenant  
ta cause en main, entrera en lice con-  
tre moy sur l'iniure faite à ce grâd ge-  
nie d'eloquence Latine. Ce pourquoi  
je desire, que ceux qui employeront si  
mal les heures de leur loisir, reçoivent  
au prealable mes protestations, souten-  
tant que les torrans du bien dire de  
Ciceron ne peuvent onc être raualez,  
que par vn impudant, ni louüangcz,  
que par vn temeraire. Les œuures  
f 5 qua-

90

*Premier liure de la*

quasi diuines de ce personage se defendant autant d'elles mèmes de la dent envieuse des calomniateurs, comme leurs effortz inutiles, & leur sot desir de perdre le tems en vain se decouure à leur hôte. Car elles portent quāt & soy leur loz, & leur iuste valetir. Mais il vaut mieux couper chemin à tout cela. Je me promets que les sages prendront de moy cette creance: au regard des plus vains, je ne m'en donne de la peine. Ceux qui se vanteront de t'auoir rauy l'honneur de bien dire, seront fort clair-semmez: Dieu vueille qu'ils en approchent. Je sais combien tu as excellé en eloquence, & quant & quant en lâcheté. Moins veus-je d'abordee, rechercher, quels ont été tes progeniteurs, qui t'ont fait tel, puis que ton courage tres bas n'a autrement démanté ton origine assez vile, comme l'on fait. Qui n'a coneu com<sup>me</sup> bien

-RUD

bien ta valeur a eté inegale à ta fortune vn peu plus releuee, mais digne d'vne plus grande constance. Ce que tu as proué de toi mèmes, semble tres-veritable. Car à t'ouir parler, il ne fut onc vn meilleur amy: iamais accusateur, ou aduocat plus entier: nul ne fut en l'aduersité plus constant, nul plus moderé en la prosperité. As-tu bien dit tout cela sans rougir? Et pour ne redire icy tout ce, qu'en ta presance, & en plein Senat tu as maintefois entandu de tes propres oreilles, lors qu'on te reprochoit ton éfronterie à accuser ceux-là mèmes, que tu as par apres tres-hautement louiez. Comment eleué ez dignitez allois-tu deprisant les hommes mediocres, voire tes amis plus affidez, lesquels au hazard de leurs vies t'auoient fait monter à tels honours. L'esperance de tirerargent de tes ruses te portoit le flabeau.

beau. En sorte, que ce n'est plus vn  
comte fabuleux d'ouïr reciter, qu'au  
jardin des Hesperides y auoit iadis  
des arbres aux pomes d'or, puis qu'en  
tes iours tu as eu vne langue toute do-  
ree. Je te voudrois interroger, l'hom-  
me de bien, & Philosophe : pourquoi  
c'est, qu'vne si legere occasion t'a fait  
succomber à la perfidie. Commat as-  
tu premierement à Cæsar, puis à Do-  
labella personnes tres-graues, que tu é-  
tois allé trouuer, comme tout éperdu  
de crainte, les prier, & supplier à ioin-  
tes mains de te vouloir retirer chezeux  
& auoir obtenu d'eux, de leur demeу-  
rer aupres en qualité de Lieutenant,  
iusques à ce que le Tribunat de Clo-  
dius, & le Consulat de Marc Antoine  
fussent expirez. Comment dis-ic est-  
ce, que si indignement tu t'es mocqué  
de ces Princes, lesquels sans t'être en  
rien obligez, ains leur ayant à tous  
deux

deux manqué de foy , t'auoient si humainement reçeu en leur amitié. C'à été voirement à toy , homme consulaire , ia consommé Philosophe , assis au conseil des Dieux:ç'a eté vne grande prudence de te laisser engeoller ores d'un Clodius , ores d'un Octavius , qui t'ont honteusement mené par le nez. Les Dieux ont permis cela t'être ainsi arriué. Car ce premier pariure fut la cause de ton exil , & l'autre te fit perdre la tête. Soit que ç'ait esté par ta malice , ou par ta faute , on s'est toujours aperçeu , qu'en tes affaires tous deconcertez , & ruinez , tu n'as iamais accusé la fortune , sans être exant de crime. Or di moy , qui est celuy , lequel au fait de tes amis puisse louer , priser , ou adiurer ta grande fidélité. Lors qu'à l'adueu de ta femme Terentia tu portas remoignage contre Clodius , qui à la fauceur de ses armes , & de ses bons

1135

bons seruices te garantit des mains  
formidables de Catilina , tu fis voire-  
mant vn grand chef d'œuvre , d'ont  
elle t'en fœut sibon de gré , qu'à me-  
sure que par la faction du même Clo-  
dius , tu fus proscrit de Rome , pour  
mieux effuyer les larmes de ton triste  
bannissement , elle ne te dona scule-  
ment de quoifaire ton chemin . Voyés  
comme les Dieuxvangeurs infallibles  
des forfaitz , rejettent les examples de  
leur iustice sur leurs propres auteurs:  
à ce , qu'en échange de leur lôgue pa-  
tiance , les méchans épient en leurs iu-  
stes peines les maux commis pour le  
supplice des autres . Ecoute encores  
commenant en la mauuaise fortune tu  
t'es montré grâd imitateur de Socrate  
cat si en la felicité tu as eté bien  
modéré ou non , les inimitiez par toy  
contractees mal à propos , & de gaye-  
té de cœur contre tant d'honêtes gés ,

*and*

& si

& si souuat en rendet suffisante preuve. Comme tu fus tiré en iugement par Cæsar, & Clodius, & depuis accusé d'auoir fait perir Létulus, & Cethegus avec le reste de leurs complices contre tout deuoir, & le droit des Magieurs, sans étre condamnez: C'estoit là ta plus grande gloire si importunément trompetee à noz oreilles: Ne vins tu pas à tout ta robe de dueil, la perruque flottante contrefaisant du marmiteux, tout couvert de honte, t'humilier à la lie du peuple, & recourrir aux supplications. La coniuration de Catilina découverte, cominant alloistu médiant les vœuz, & les suffrages du peuple Romain, que tu publiois étre ja sur le bord de son precipice: partant ne pouuoir assez dignement reconoître tes rares merites. De quelle grace poure cherif diray ie encores cela de toy? A même heure

que

-37-

que Clodius, suiui d'vne bone troupe  
te rencontroit à châque coin de ruë,  
avec quelle insolance aloit-il harce-  
lant ta fortune? Commant te persua-  
doit-il de feindre en ton visage , & en  
tes gestes l'action d'un triste suppliat,  
afin qu'abaissant ores la voix , ores en  
changeant de ton , tu parlasses vn peu  
plus doucement? L'estime qu'il te re-  
prochoit en cette occasion de n'auoir  
touiuors eté gueres bo orateur. Que si  
toutcela tesébloit peu, pour tefere ab-  
horrer telles indignitez , & pour étre  
possible ia fait , & endurcy à tous tels  
conuices , au moins ton visage souillé  
des puantes boüies d'emy la ruë , les  
coups , & les pierres rues pour étouff-  
fer tes requêtes , & tes pleurs , te de-  
uoient prouoquer , & t'armer contre  
cette grande molesse de ton ame , in-  
digne d'un homme de ta sorte. Mais  
je vois bien , que tu nous as voulu re-

pre-

presanter le propre tableau de la constance d'vn Socrates enuers sa femme Xantippe. Tu en as voirement tres-bien tiré le crayon: Il est vray, que ton courage trop ambitieux, & trop lâche ne se rapportent à rien moins, qu'à celui de Socrate. Tout cela ne suffit point. Pendant ton exil à mesure que tu t'en allois errant par la Grece, & que les Grecs à grandes troupes failloient de leurs villes, pour te conoître, ils furent si étonnez de voir vn homme si desolé, & éperdu, qu'ils ne se pouuoient imaginer, que tu fusses ce grād Ciceron si celebre en doctrine, & en eloquence. Apres tout cela, tu leur fauois tres bien dire: Je vous suplie Messieurs de ne m'appeller desormais vn Retoricien, ains vn vray Philosophe. Que si Publius Clodius, ia trop puissant pour les autres, & pour soi-mêmes, n'eut onc entrepris sur l'autorité  
laue

g de

98

*Premier liure de la*

de Pompee, il eut eté à ton chois de te  
fere saluer (voire pour tout le tems de  
ta vie) par les langues babillardes des  
Grecs du nom de Retoricien, ou de  
Philosophe.

**CHAPITRE IX.**

*Suite de la digression contre Ciceron. Bon  
trait de Pompee contre Ciceron. Com-  
mant Cicerō auoit mieux veu, & Pom-  
pee mieux esperé. Casar ne fit point d'é-  
tat de Ciceron. Son ingratitudo. Il ne  
sçeut fuyr, ni mourir honorablement.  
Dire de Ciceron tres véritable, mais  
par luy mal pratiqué. Sa tactance.*

**C**ourage doncques, vien à l'ad-  
ieu de tout le monde rehoir ta  
partie, porté sur les épaules de l'Italie.  
Pourquoi non? la même vanité n'e-  
fait elle pas esperer de Pompee yn ac-  
cueil

ab

g

ac

cueil aussi favorable, comme si tu étois proprement quelque chef d'œuvre de la nature. Et de cette même humeur vas tu reprochant à Marc Antoine ton ennemi, d'auoir pris en mauvaise part beaucoup de choses, que tu te vantost de lui auoir d'tes fort modérément. Et ie ne sache aucun si constant, qui ne se hontoyât, si de la bouche d'un autre il en oyoit autant dire de soy. Tu ne les as seu profeter sans faire voir ton efronterie. Et en quelque autre endroit tu dis ainsi: Ceux qui ont suiu Pompee depuis la iournee de Pharsale iusques en Paphos, sauuent tresbien en quelle estime il m'auoit: il n'en a jamais parlé, que fort honorablement, montrat un extreme regret de ne m'auoir creu, en adouiat, que l'auois mieux veu, mais qu'il auoit mieux esperé. Comme si nous ne saujions pas l'état, qu'il fit de

-magit g 2 toy

100

*Premier liure de la*

toy lors que tu fus à lui , estimant de prendre son logis pour ton asyle , il sortit par la poterne , & ne daigna seulement de te regarder . l'attans que tu me dies , que tes grands merites l'auoient rendu tout honteux : ioint , que s'il t'eut caressé , il eut creu de déplaire à Cæsar son beau pere ; & si en public il t'eut rebuté , il eut peu encourir le nom d'ingrat . Mais concedons tout à ta sottise , attandu que ce n'est moins de vanité de prendre à son aduantage ce que les autres font pour mépris . A quel propos donc c'est Apophthe-  
me de Pôpec , lequel au premier bruit de ton arriuee en son camp , se print à dire : l'aymerois mieux qu'il fut avec l'ennemy , afin qu'il eut peur de nous . Prens ce mot en toutes ses faces , tourne le à ta volonté : tu le prendras toujours à ton honneur . Si tu n'aduoües d'auoir été par ce trait de Pompee vi-

lipan-

lipandé comme vn couiard, fai-neant,  
onereux à tes amis , ie n'ay de vray  
plus rien à dire. Mais ie vois bié, quel-  
le fut en fin cette relation si honorâ-  
ble pour toi, & ce grand desir de te re-  
uoir apres cette funeste route de Phar-  
sale. Ce fut , que Pompee beaucoup  
plus ieune, que toi, t'ayant de longue  
main reconeu pour vn deserteur des  
armees , commença à te colleter l'é-  
pee nüe à la main , hüant apres toi, &  
te criant, Au traître. Il t'eut infalible-  
ment occis, si Marc Catô ne t'eut cou-  
vert , & ne t'eut fait faire écorte pour  
euader. Au reste, que Pompee ait co-  
fessé, que tu auois mieux veu , & qu'il  
auoit mieux esperé , ie t'aduoüe tous  
les deux: parce que mesurant lui ses es-  
perances à sa generosité, ne refusa de  
venir aux mains , & doner la bataille:  
là où ta lacheté te faisant apprehender  
l'incertitude des succez de la guerre,

-100-

g 3 tu

102

## Premier livre de la

tu trouuas bmoien d'esquiter b certe  
 iournee , en feignant d'etre malade.  
 Ainsi peus-tu dire, d'auoir mieu xveu.  
 Tel est le naturel des hommes, que les  
 plus magnahimes engagez, qu'ils sot  
 vne fois en quelque danger eminant,  
 ne peuvent si bien se commandez de  
 croire de devoir endurer ce, que ia ils  
 endurent en effet, ni les couars se re-  
 soudre à ne craindre assurément ce;  
 qui ne faroit arriuer, qu'avec beau-  
 coup de disgracie , &c de difficulté. Il  
 me fait mal de parler de l'opiniō, que  
 Cæsar auoit de rbi, qui ne te fit l'ho-  
 neur de t'écrire , pour t'attirer à son  
 pary en même tems, que tu m'avois  
 diengie d'y entrene. Je ressentis tout  
 d'vn tel affront te fudériter, & com-  
 muler au camp de Rompee, où état re-  
 ceu avec l'accueil ja dan, Caton te tan-  
 ça fuit aigremant sur ton inconsta-  
 nce , & legeitē. En outre tu ne farois

meri-

meritoirement accuser d'ingratitude  
vn Vibius, vn Vitginius, vn Popilius,  
puis qu'en ce vice même tu les as sur-  
passéz. Oseras-tu bien reprocher aux  
autres vne lâcheté de courage, toi qui  
n'as seu prédre la mort, ni la mort, que  
de la main de tes ennemis? Cette mort,  
dise, l'vnique elemant appropié à ta  
honteuse fuite. Cette mort la yoye la  
plus honorable, pour te mettre à deli-  
ure de tant d'indignitez souffertes; si  
tu eusses eu tât soit peu d'honneur em-  
prunt dedans l'arté. Va maintenant,  
ya donc, & sois memoratif des paro-  
lés que peu auparavant tu allois se-  
mant de toi-mêmes en plein Sénat,  
en la presancé de ces illustres citoyés,  
avec tant d'arrogance, & de presom-  
ption. Fuit honteusement la mort, dir-  
sois tu, est pire, que toute autre mort.  
Belle sentance, & tres véritable, & par  
ta lâcheté voirement bien pratiquée!

C'étoient encores là tes motz : Je puis protester de moi, qu'en la fleur de mon  
âge i'ay virilement deffendu la chose  
publique, agraue d'annees, comme ic  
suis, ie ne l'abandoneray iamais : ic  
n'ay oner redoublé les armes de Catilina,  
moins d'état feray - ie des tienes.  
Certes, si en cette iournee de Pharsale Pompee, comme tu dis, t'a mis en  
reputation de predire si bien les choses à venir; tu l'as, si ie ne m'abuse, per-  
dué tout de ce pas mêmes, en guise  
d'un homme, qui à mangé des fœufs  
tout son sou. Etant si biē resolu à fuir,  
ie m'étonne, que tu ayes si mal deviné !  
Tes écritz sur cette matiere, t'y de-  
uoient auoir rendu tres-sauant: car au  
Senat, en face de tant de vaillans hom-  
mes, en plein mydi, & en public, tu fis  
sermant de n'abandonner en ta vie la  
chose publique. Si les armes d'Antoine  
t'ont atterré, ou no, ie n'en dis mot,

tu

tu l'as peu sauoir. Tu passes encores plus outre, & dis ; si par ma mort la liberté de la ville est plus asséuree, ic sacrifieray fort libremant ma propre vie. Ha Ciceron que dis tu, saras tu bien exposer la vie toi, qui as sceu si salemant gaigner au pied, pour la sauuer?

## CHAPITRE X.

Suite de la digression contre Ciceron. Son consulat. L'appuy d'Octauius par lui recherché. Sa iactance. Marc Antoine le fit tuer par Herennius le Centenier. L'auteur n'est le premier ni l'unique, qui a drappé sur Ciceron. L'histoire n'a plus de lustre. Le Consulat de Ciceron. Cesar. Le iugement de Pline parlant de Cesar. Arpine sol natal de Ciceron.

O pose nous tant que tu voudras  
ce tien consulat Catilinaire, au-  
quel q  
g s quel

quel nous pouuôs mieux accommo-  
der le nom de boucherie, que de con-  
sulat. C'est toi voirement, qui par ton  
infame timidité, & ambition tres-  
pernicieuse as atterré la liberté du  
peuple Romain, à mesure que tu de-  
uis si maloux d'entretenir le ieune O-  
ctauius, retournant tout fraicheur  
d'Apollonie, en inimitié, & méfiance  
avec Marc Antoine: Et que d'une im-  
patience, & soumission scruale, tu pê-  
sois d'acquérir quelque grade par  
l'entremise de ce ieune homme, per-  
sonne encores priuee. Que diray-je,  
lors que toi homme consulaire, ia ve-  
nerable, pour le seul respect de ton  
grand âge (laissant à part ton eloqua-  
ce exquise, pleine d'envie) auquel ap-  
res auoir passé partant de belles char-  
ges, & acquis quelque noin à la poste-  
rité, partant de gestes valeureux, la  
mort deuoit être ta plus chere recer-  
che

de la

2 3

che, tu honorès cet enfant du titre de  
Pere; tu te mets de sa suite, & la conduces  
pour Seigneur, & Maître. Brutus ce-  
pendant s'en fâche à outrance: mais  
en vain, en vain proteste il les Dieux,  
que ta méchanceté sera la ruine de la  
République. Parmy toutes telles in-  
dignitez dignes de commiseration, je  
n'ay scéu contenir de rire, en lisant la  
treizième des Philippiques, où tu  
vses de ces termes: Dans le ſébat de  
Pompee, que cetui-ci va méprisant,  
nous étions dix hommes consulaires:  
par là peut-on juger, quel fut le ſe-  
cours des autres: car m'étant trouué  
tout seul, j'ay reprimé, & terrassé l'au-  
daige de ce voleur triomphant, de ne  
fais Ciceron, commandant tu as reprimé  
l'audace d'Antoine; possible es tribuē  
autres emoussé le trenebant de l'épee  
de Herennius le Centener, immo ap-  
prouve pourtant l'insigne méfuit de  
celui,

celui, qui t'auoit proscrit. I'eusse souhaité, qu'en vsant de son pouuoir, il eut moderé son insolance: tu n'eusses ainsi appliqué les forces de ton inteligeance à nous prôver impudémant tes éloges. Celui-là s'est laissé transporter en beste à la cruauté horrible à tous les humains, non que funeste à ta vie: & tu as pris l'essor par ta iactance puerile, donnant de quoi en rire au monde, & à moy en c'est endroit de l'abhorrer. Ce seroit beaucoup pour toi, si les belles qualitez de ton esprit & de ton eloquence étoient bastantes pour lauer les taches de perfidie, d'auarice, & de lâcheté, dont les écritz des plus grans auteurs t'ont noircy. Et à ce qu'on ne m'estime inuenter quelque chose pour mieux crediter mon dire, j'exciteray m'aidant de ton mot, le témoingage de Pollio, de Liue, de Seneque, de Plutarque. Oses-tu de plus?

plus faire tinter à noz oreilles le son  
de tes belles paroles? nous estimerons  
te faire courtoisie d'abstenir sur cette  
tiene ambition demesurée , que les  
plus clairs-voyans ont condamné,  
comme ayant attiré le ioug d'vne lô-  
gue seruitude sur le peuple Romain.  
Certes si tu presles d'avantage noz iu-  
gemans , en nous accusant de trop de  
credulité (ce mot ne ressentant que sa  
pure barbarie, te semblera vn peu ru-  
de, mais ne t'ayant rien iuré , tu me le  
dois laisser couler) n'as tu pas preueu,  
que la tardive posterité consumera  
quelques iours à décrire l'histoire ve-  
ritable de tes gestes, quels qu'ils soient  
que tu vas preconisant avec tant d'e-  
fronterie? Tu as derechef tres-mal vié  
de céte tiene prerogatiue de deuiner.  
Car la faison des historiens a si mal  
rencontré , & l'excessiue abondance  
en a eté si peu prisee, que les noms des  
dot

Augu-

no. Premier liure de la  
Augustes, des Tiberes, des Caligules,  
des Nerös, par le caquet des écrivains  
sont quasi decheuz de leur iuste va-  
leur: bien que Seneque (encores, qu'il  
n'ait écrit de l'histoire) se puisse van-  
ter d'auoir exanté de l'injure du tems  
& de l'oublie celui de l'Empereur  
Claudius. Que diray je de la grauité  
de l'histoire auourd'huy tant rabais-  
see, que vous la voyez farcie de mil  
sortises, où vous trouuerez maintefois  
inserez, curieusement rapportez, vai-  
nement colorez les mots, les gestes,  
les traits des Aduocats, Bâteleurs,  
Courtisans, & de telles pestes tres-  
dangereuses. En abusant de nôtre lô-  
gue patience tu ne peux voirement  
nous payer, n'y te courrir d'vne ho-  
néte raison pour excuser tes defauts.  
Tu es la partie, l'Aduocat, & le luge  
de tes belles gestions tu les amplifies,  
les releues, & les admires. Ayant vne  
fois

fois porté ton aduis sur quelque affaire, tu n'en veus onques démordre : tu en fais fete, tu triomphes, tu vas tresfaillant de ioye, & te metz hors detoи. Ce n'est pas merueille, veu que le iugement feuere, horrible, douteux de la posterite ne t'a sceu contenir. Contente toi d'auoir tout vn tems mené par le nez le peuple Romain, avec ce plaisant vers, par lequel tu as jugé la ville heureuse louz ton Consulat, qui n'a voirement subsisté, que pat les tétes de tant de gens d'honneur. Tu te vantes qu'elle te doit tout le bien de son salut, Je dirois plutot que le peu d'estime qu'on faisoit de toy bailla sujet aux plus audacieux d'entreprendre contre elle. Cuides-tu que ce soit peu de cas d'auoir maintefois importuné les oreilles d'un graue Senat par cette tiene insolance, & maladie d'esprit, que tu n'as sceu dissimuler, sans  
sb trou-

troubler la veüe de la tranquille posterité? Penses-tu d'auoir été en ce siecle là tres-heureux, le seul homme digne de gloire? Di moi ie te prie, de cō bien cuides-tu auoir deuancé en matière d'entandement ( c'est en quoi tu as excellé) Iules Cæsar, lequel parlant de sois'est touiours tenu dans les limites de la moderation. Je dirai d'avantage en rassasiant mon iuste dédain, que si ce grand personage eut veu les écrizt de Pline deferant la palme à Cæsar seul d'entre les beaux esprits, il eut sans doute poussé de rage, & d'envie pillé la Prouince, ou conspiré contre la chose publique. Ha que le sort des humains est deplorable, en ce qu'érant vne fois descendus ez tristes manoirs de la Mort, ils ne peuuent plus remonter à la vie. Je tiés fermemāt à Homere Prince des Poëtes, qu'ayant aprins des ombres de tār  
-NOTTE- de

de braues Romains allans à toy à grandes troupes, les faitz belliqueux de ce guerrier, qui à l'ouïr parler à desangé la Cilicie des Lubernes, & s'y est fait proclamer Empereur: tu prendrois soudain ton vol dans le Ciel, pour celebrer de tes vers cette Roine d'Arpinas (ne t'en deplaise Alexandre) parmi ce, que l'efronterie, qu'elle a à se louier soi-même ne te permette seulement, ains t'oblige encores de mentir impudemment.

### CHAPITRE XI.

*Suite de la digression contre le mème. Excuse de l'Auteur sur sa longue digression.*

Mais où est ce, que l'orage nous a  
liettez. Epargnés un peu tes Ma-  
nes, ô Cicéron; ores que tu n'ayes en  
rien épargné noz oreilles. Mon esto-  
h mach

mach est plein à regorger de ta iactance si eshontee. S'en faut-il étonner non voirement: car ce n'est ainsi, qu'à faute de courage, nous deuons être traitez: ce n'est ainsi, qu'il te conuiet éprouuer nôtre patiâce , & eluder noz iugemens. Est-ce là que ta superbe te poise à vilipander ainsi les esprits des siecles à venir. La pureté de ta langue maternelle coulante , comme vn torrent te fait sans mentir tenir le haut bout: mais les plus fidelles témoins te iugerôt inferieur en doctrine. Qu'on regarde commât en tous les discours tu tâches d'eclypser l'honneur de toute sorte d'écriuains en ta langue. Et pour en dire mon aduis, quoi qu'il ne soit parauanture suiuy ez âges futurs, je ne te tiens point si graue, que Seneque en tes sentences , ni en maieslē si venerable, que Pline. Quant à la liaison, la fluidité, & la grace des motz, tu

as eté le plus heureux de tous. Que si quelcun les veut suiure, ou égaler, ie diray, comme pour vn paradoxe, qu'il feroit beaucoup mieux de ne les imiter. Ores si cette belle qualité a constanté mon humeur, tul'as à l'opposite cruellement irritee par ton aueugle ambition, nullement exante d'enuie. Je n'ay peu retenir la bile conceüe en mon estomach. Prenat maintefois tes écrits en main, alleché de l'elegance, qu'on y void reluire, ie me suis extremement ennuié, d'y trouuer tout par tout vne iactance vrayemant puerile. Cela seul m'a causé cette violence, à te refuir, & rebuter tout à fait. Je n'ay point l'estomach si bon, ni si robuste pour cuire telles viandes: iene dis pas, s'il est trop debile, ou trop net. Mais si aucuns ont l'appetit si hebeté pour les auallers sans vomir, comme s'ils auoient pris vne potion d'absynthe, au lieu

h 2 de

116

*Premier liure de la*

de les enuier, ie les admire. I'ay rapor-  
té tous ces discours, afin de faire voir  
au monde, que l'enuie, ou la haine ne  
m'ont pas fait parler, etant aussi élo-  
gné de telles passions, que des siecles  
de Ciceron mêmes. Ma conscience, &  
ma franchise ia protestee seront bons  
garants des motifs, qui m'ont porté à  
fuiure en cela mon affection, & me  
contanter d'autant. Quant à la digres-  
sion, dont i'ay vsé, si ie n'en puis ren-  
dre autre raison meilleure, ie diray,  
qu'elle m'a semblé bonne. Or étant  
maintenant ma respiration vn peu  
plus libre, comme ayant à force de  
parler vuidé toute cette mauuaise hu-  
meur accreüe en mes poumons par  
le dédain conçeu contre Ciceron, ie  
reprás mes premiereserres, pour trait-  
ter sommairement, & clairemant de  
ce qui nous reste à dire du Nil, & de  
nôtre Prouence.

C H A P.

## CHAPITRE XII.

Trois opiniōs sur la source du Nil. La température de l'air en Egypte. Les marez d'Egypte. Le Nil, & son accroissement. La Lune & les neiges aydent à l'enfler. L'étang de Jolyeuse-garde lez Arles. L'Egypte située sous l'Equateur. Mouvement du Soleil. L'autorité de Seneque. Comment les eaux des marez se degorgent dedans le Nil. Conclusion de ce discours.

**S**ans plus nous attarder aux réue-  
sies des Anciens, nous devons ten-  
nir pour constant, & véritable, que les  
Marez situées au dessus des montagnes  
de la Lune enflez par les torrants, bai-  
lent au Nil son origine, ou vne bonne  
partie de son eau, ou à tout le moins  
font épandre en des étangs treslarges  
cette rivière coulante sur leur surface.

h 3 Ie

Le ne me soucie laquelle de ces trois opinions sera trouue la meilleure. En outre, il n'est pas moins véritable, que ces marez sont situez entre l'Equinoctial, & le Tropique de Capricorne. Si que le moindre nouice en la Cosmographie sait, que le pourpris de ce pays là est toujours halé d'une extrême chaleur. La cause en est toute claire, à sauoir le Soleil, lequel à l'avancer ou reculer, qu'il fait s'arrete six mois durant, & done à plomb dessus leur têtes. Partant l'incomodité de cet Astre brûlant se fait mieux sentir en son reculemant, qu'en son montant: bien que ces deux mouuemans se facent en même espace de tems, la quatrième partie de son cercle venant à enflammer la plus voisine region de l'air ia échauffee par la seule priuation du froid. D'où nous voions à l'œil, que le climat de ces contrees là est brûlé à

ou-

outrance ez neuf mois de l'annee: ez  
trois restans la chaleur y est vn peu  
plus moderée, non toutefois d'une  
mesure égale. En sorte, que le premier  
de ces trois n'est tout à fait si froid,  
que celui du mitain, commeretenant  
encores vn peu de la chaleur prece-  
dante, & le dernier va perdant sa froi-  
deur peu à peu, par les aproches du  
Soleil. Noz hyuens nous en font vne  
certaine preueue. Car le Soleil passant  
souz le Capricorne, bié qu'il soit pour  
lors fort éloigné de nous, nous ne sen-  
tons les froidures si âpres, que sur la  
fin de Januier: & sur la fin de Fevrier  
à mesure que ses rais commencent à  
se renforcer en hôte horizon, nous  
iouïssons d'un air plus doux, & mieux  
temperé. Ainsi mon opinion se résout  
en cela, que ces Marez pendant les  
neuf mois de l'annee sont comme ta-  
ris, & dessicchez par l'ardeur du Soleil.

-121-

h 4 Mes

Mes premiers propos montrent assez couramment comment croissent, ou diminuent, sans qu'il faille considerer le Nil en autre etat. Dedans ensuit, qu'il reste un certain temps, à sauoir de trois mois, au premier endesquels, comme souz une expectation du Ciel via moyennement froide, le Nil se trouve moins bas : A ce temps l'air est beaucoup plus froid, il n'a pas baissé pour tout, ou fort peu. Au vingt et unième l'air venant à s'echauffer, il se seiche de reches. Et c'est quasi la seule, voire la plus assur recouvre que son debordement n'est jamais interrompu, comme si perpétuellement il deuoit inonder. A quoi la prudance de la Nature a très bien remedié, arrêtant ces rauines, & d'abord dans immenses au moyen d'une extrême seicheesse. Si est-il véritable que ces lieux maléageux voient la revolution des saisons toutes contrai-

traires à celles de l'Egypte, tellement qu'il faut par nécessité, que l'Egypte se trouve presse de la Canicule, lors que de delà le froid est plus à prendre. Il n'y a donc rien d'incompatible de dire, qu'en Eté l'Egypte est arrousee par le Nil, veu qu'il est certain, que là en sa propre origine le froid le fait croître: souz le signe de Cancer, il se hausse modérément, parce que le froid n'y est point si grand, pour être les Marez rafraichis souz celuy du Lyon, il à son coulant plus rapide. Ils arrête souz celui de la vierge, les chaleurs commençans à se répererent cette saison. Pour surcroît, ie ne voudrois reitter les effets de la Lune à son reboureau, laquelle leainvigrad pouuoit sur les corps humides. En outre, les neiges lui aident beaucoup, puis que souz l'Equateur mêmes elles sont fort frequantes. Si quelcun ne se veut persuader, que

III. 5. la

122

*Premier liure de la*

la chaleur soit bastante d'épuiser cette grande abondance d'eau, ie lui en feray voir à l'œil l'épteuuue avec vn example domestique. I'ay tout iognant ma merairie , vn étang de quatre mil pas en tous sens , que la source d'une bonne fontaine arrouse continuellement tant en Eté , qu'en hyuer: neantmoins souz la Canicule alteree, i'ay veu maintefois baisser ses bancs ordinaires de la hauteur de sept pieds en droite ligne : tellement , que si les Astres d'Eté eussent dardé plus longement , comme ils font sur les marécages du Nil , bien que son fonds soit assez bas , i'eusse sans doute eu arriver ce que le Poëte tres fameux a estimé , & non sans raison étre impossible,

*Que la mer laisse à nud les poissos au riuage.*

Tel épuisement d'eau ne se fait pas  
tant

tant par la longue chaleur du Soleil,  
que par la reflexion de ses raiz, donás  
sur les crêtes des rochers circouoisins  
dont cet étang est quasi tout entouré.  
Au reste il ne le bat iamais à plomb,  
ains à mesure qu'il s'auance pour nous  
nuire , il se recule de vint degrez vers  
le midy en nôtre Zenit. Or est-il,  
qu'en ce pays là, comme i'ay dit , il est  
tres ardant les neuf mois de l'annee.  
D'auantage , la raison de l'Astrologie  
nous doit faire aduoier, qu'en ces cô-  
trées , pour n'être situees gueres loin  
de l'Equateur , il est force , qu'en leur  
Eté le chaud soit plus enflamé , d'au-  
tant , que le Soleil fait le rond de son  
 cercle plus grand , & par consequant  
son mouuement étant plus rapide , il  
est beaucoup plus ardant. Bien qu'en  
nôtre Eté nous ayons les iours plus  
longs, pas moins voyons nous par ex-  
periance, que le cours du Soleil est au-

cunc-

124

*Premier liure de la*

cunemant plus lent, eu égard, qu'il fait  
la circonference de ses cercles plus pe-  
tite. Vn homme sauant, & bien versé  
en ces matieres ne doit entandre icy  
par ce mot de Mouuement du Soleil,  
le Mouuement, qu'on apelle Propre,  
mais bien celuy, par lequel il faut de  
nécessité, que le Soleil ait son cours  
plus lent , ou plus rapide; en tant que  
nous le considerons étre en vn moin-  
dre, ou en plus grand cercle, à propor-  
tion de son mouuement vniuersel. En  
outre nous ne manquons sur ce dis-  
cours de bonnes autoritez des Phi-  
losophes. Car Seneque atteste, qu'en  
Ethiopic, limitrophe de ce pays là, les  
pierres y brûlent, cōme si elles étoient  
bâdanglo feu, non seulement en plein  
midy ; natis au declin mēmes du iour,  
les hommes ne peuvent marcher sur  
l'ardant sable, l'argent se fond com-  
me le plomb, les statués se dessoudent:

&amp; n'y

& n'y a lame , ni incrustation mise sur aucune matiere pour l'enrichir , qui puisse resister . Ce que ce Philosophe met en avant , soit par vn bruit commun , ou par les coniectures tres-apparantes , qu'il en a faites , & tout ce que nous en auons dit cy dessus seruira pour nous faire iuger , qu'vne si grande abondance d'eau est tariffable au moyen des chaleurs excessives , & se peut remettre sus , par les froidures . Que si elles sont de trop longue duree l'abord de ces immenses rauines en sera la seule cause , s'il me semble . Car les flots , à raison de leur pois , rompans les vns dans les autres , & ne pouuans auoir leur issuë libre contre le vent d'Aquilon , ou d'Est , bouillonnent , & s'éleuent ainsi furieusement sur les bouches de cette Riuiere . De là vient , que suruenant vne nouvelle affluance d'eau , & la mer agitee de-

meu-

meurant touiours obstinemant hau-  
te , l'endroit où la planure se trouue  
plus basse, elle se fait faire iour par for-  
ce , & s'epand par apres en plusieurs  
rameaux. C'est le iugement , que i'en  
auois pieça conçeu en l'entandement,  
lequel i'ay veu depuis tresbien repre-  
santé en peu de mots das Pomponius  
Mela. Et pour le crediter de quelque  
allegué , voyez Pline , qui en a parlé  
encores plus succinctement.

## CHAPITRE XIII.

*Discours de la Riviere du Rône. Comme  
le Rône vient à se hauffer. Son debor-  
demant. Les chausses faites le long du  
Rône. Maux qu'apporte son iuonda-  
tion.*

**C**E que nous auons dit du Nil suf-  
fira , s'il me semble , pour notre  
deffain.

dessein. C'est de vray vne matiere tres-curieuse , digne d'vne recerche plus exacte , & d'être traitree par autre main, & en plus grand volume. I'aduoüie , qu'en ce sujet precipité , & pris à la hâte, i'ay obmis beaucoup de choses de peu d'importance, qui ne meritent, qu'on en face gueres d'état : mes discours precedans font foy de ce, qu'elles sont. Aussi bien auoi-je hôte de m'en remettre au dire d'auttui. Cependant le lector sera aduerty , que pour ce regard , ie donne fort peu de creance aux vnes , ni aux autres , puis qu'on les tient douteuses tout a fait , & incertaines. Qui est celui, qui dira, ou qui pourra coimprendre, que souz vn même Equateur y ait des terres, où les chaleurs , & froidures soient si extremes ? les nôtres nous sont mieux connues. Ce pourquoi il nous y conuiët retourner , & tout ce que nous auons deduit

nold

deduit n'a été que pour nous y conduire. Or tout ainsi, que le Rône n'accumule point toutes ses eaux par vne même cause: de mēmes a il diuerses voyes, pour le regorger sur les plaines voisines, & ce à mesure, qu'elles entrent de toutes parts dedans son large sein. Car avec les neiges des Alpes poussées en bas par l'impetuosité des vents, ou bien venans à se fondre par la douceur de la Prime-vere, ou avec les grandes pluyes decoulantes des prochaines montaignes, & s'accumulans en son canal, il prend la descente d'un courant tres-rapide vers le midy, & nous arrouse de ses eaux tres-fecôdes. Pour orgueilleux & enflé qu'il soit, la Mer le reçoit doucement en sa vase, & passe outre sans nous nuire. Mais si pour lors les vens de midy regnent par trop, comme ils sont ordinaires, l'entrée se trouuant bouchée par le fablon

blon agité, & par la violence de la Mer, voulant se faire iour, ses douces vagues sont repoussées, ni plus ni moins, que nous auons dit, que faisoit le Nil avec le vent de Bize. En sorte que ces flotz recoupás fort drû les vns sur les autres, & la bouche du Rône ne pouuant à l'equipolat de ce qu'elle reçoit, vuidre ce fardeau excessif: ioint que les fortes chausées le defendent par derriere, & l'engardent de saillir de son lieu, ils s'éleue en vne auteur effroyable, & ia enflé de ses ondes, brauant & defiant la rase cāpagne, beant apres elle, faisant voir par l'horrible son de ses flotz tumultueux, combien il a à contre-cœur devoir la grandeur opprimée par telles leuees de terre, il se hausse de toute sa force, pour nous endomager, & assaillant les digues mêmes, écorchant ores le haut d'icelles, illes demolit; ores les prenant par   
*anotui* i pied,

130

*Premier livre de la*

pied , il les mine imperceptiblement,  
A la chaussee ia proche de sa ruine, les  
habitans saisis d'effroy accourent de  
toutes parts avec des pieux d'orme,  
pour la defandre:& à ce côté ils appli-  
quent des clayes, là ils portent de ga-  
zons , deça ils fourrēnt de fascines le  
haut de la surface : la crainte du mal  
en particulier les échauffe à la besoi-  
gne : l'affection commune les anime.  
Arrêté qu'ils ont vne fois la violence  
de ses eaux irritées , tous couverts de  
boue , & de sueur au plus sombre de  
la nuit , ils rebrossent chemin vers le  
giste à demi contans d'auoir mis la  
place en defance jusques au lendemain . Le iour venu , ils recommanderont  
à ordre la même toile . Pendant qu'on  
tâche à cela , ce méchant & rusé pyra-  
te , comme ayat au long du iour guet-  
té son tems , & ses pas , simulant sa vio-  
lance , s'éleue la nuit d'vne horrible  
furcur ,

fureur, & renuerse sans dessus dessous les poures chaussées, lesquelles faisans force pour résister, implorent, mais en vain, le secours de leurs Maîtres. Cetui-ci ouvrant vne mer de ses eaux largement éparses, se mocque superbement des champs, & du triste laboureur gemissant autoqr de lui. Il n'est moins foible, pour être ainsi large, ains il rauage impétueusement, & ouvre aussi bien le pourpris de la plaine, comme s'il estoit étroitement reserré en ses bords, les grains semez se mussent souz les ondes, & par mercueille, ils deviennent secs & hauis en cette humidité: la raison en est apparante:c'est parce qu'ils meurent tout à faire.

## CHAPITRE XIV.

*Limon laissé par le Rône tres-profitable.*

*La Camargue d'Arles. Fertilité de la Camargue.*

i 2

Le

LE Rône au partir de là, baissé qu'il est, & retourné en son canal ordinaire, laisse vn limon tres-fertile, ne cedant en rien que ce soit, fors en la propagation des animaux monstueux, à celui du Nil. C'est chose, que la graisse, & l'humeur glutineuse, obseruable au manier, nous doit faire iuger, si ce limon vient au tems importun d'Eté, il ne cuit pas seulement les tuyaux du blé encores droits, ains la chaleur en ayant succé toute l'humeur, il se change en pur sablon. Ce la n'arriue gueres au reste de la Province, ains quasi au seul terroir d'Arles: lequel se trouuant fort bas du côté, qu'il est tres-fertile, est constraint de s'armer, & se defandre contre cette riuiere tres-dâgereuse, par le moyé des hautes leuees de terre. En quoi l'excellance de ce terroir est admirable. Car état presque inondé de deux

en

en deux ans, souuant les deux tout de suite, quelquefois les trois consecutifs, cette eau démesuree emporte quant & soi les semâces, & les œuures perduës des hommes, & des bœufs l'esperance, & la ressource des peres de famille. Neātmoins l'annee, qu'elle ne se deborde point, elle leur fournit vne telle foison de grains, que non seulement elle les recompense des dommages passéz, ains les assure cōtre la peur de l'aduenir. En sorte, que les habitans ne craignans rien moins, que l'indigéance, attandu que chacun d'eux nourrit vn grand nombre de messiers, & de chiens, ne souhaitent rien mieux, que d'être dispensez de la rigueur de l'Edit, par lequel le Roy defend à ceux de Genes, & de la côte d'Espaïgne d'enuoyer leurs nefz en noz portz, pour y enleuer noz blez, comme ils auoient apris.

i 3 CHAP.

## CHAPITRE XV.

*Comparaison de la fertilité de Camargue,  
& de Prouence à celle d' Egypte. Pline.  
Ammian Marcellin. Les Egyptiens  
fort vains à louer leur pays. Pline. He-  
rodote. Ciceron. L' Egypte & la Sicile.  
L' Espagne. Ceux d' Arles ne fument ja-  
mais leurs terres. Laboureurs, & autres  
ouvriers pour les terres. La bôte des ter-  
res de Camargue, rend les laboureurs  
paresseux & negligens.*

**O**R s'il est question de mettre en parangó nôtre pays à celui d'Egypte, prouince de vray la plus fertile du monde. Pour vn prealable ie n'accorderay iamais à Pline le reuenu du fromant au centiéme grain, qu'il eleue si fort en ce pays là. Veu mémes, qu'Ammian Marcellin, lequel pour y auoir porté les armes à peu sauoir sa

por-

portee , se trouue bien eloignee de ce  
comte. le couche icy ses propres mots,  
afin d'autoriser mon dire. Et s'il ad-  
uient,dit-il, parlant du Nil, qu'il ait e-  
té moderé, les grains semez ez guerez  
d'un terroir bien gras renaissent mul-  
tipliez au soixante dixième. C'est ce  
qu'il dit:l'vsure voiremant de soixan-  
te dix pour vn est admirable. Mais si  
l'on veut miettuz éplucher , ou balan-  
cer les paroles de cet auteur,toute ad-  
miration , & le dechet de l'estime de  
noz terres sera au neant. Car en pre-  
mier lieu , la coniecture tiree de Mar-  
cellin recerchant curieusement,les ra-  
retez d'Egypte n'est point trop vaine,  
à sauoir que les Egyptiens tant , qu'il  
leur a été possible, leur honneur sauve,  
ont élue la réputation de leur pays,  
& ne fais encores , s'ils ont épargné  
l'erubescence. Au rapport des histo-  
riens , cette race d'hommes est la plus

ougib

i 4 vai-

136

*Premier liure de la*

vaine du monde; ce sont des vanteurs temeraires de leur Nation , & de leur patrie. En outre , selon le dire d'Ammian , il conuient que le Nil soit moderé c'est à dire, qu'il réponde aux marques , & au niueau , qu'ils en ont. S'il les attaint souuant , ou non , ils le sauvent. Il faut de plus , que le grain se trouue semé en vn solage fort gras; encore ne sera ce pas assez , d'autant, que la rencontre notammant d'vne bonne saison y est requise , ce que le mot de [ quelquefois ] cotté par Ammian montre clairemant. Donques pour venir à leur comte,ils ont besoin de toutes ces circonstances : à sauoir, que cette Riuiere tres rapide viene à croître selon leur souhait , & qu'elle soit moderee. De plus, il leur conuiet mouuoir vne bonne terre, laquelle ne rencontre gueres, que par hazard, aydee d'ailleurs de la fortune d'vne prodigue,

digue, & heureuse saison. Tout cela  
joint ensemble, dit-il, les grains ensem-  
mencez renâissent multipliez au soi-  
xante dixième. Ores peut-on iuger de  
l'intantion d'Ammian, lequel en as-  
seurant cela, recerche tant d'echapa-  
toires. Au regard de ce que Pline a é-  
crit conformemant à ce sujet, qu'ez  
Leontines de Sicile, & en la Grenade  
d'Espaigne vn muy de blé en produi-  
soit cent, ie m'en remets touiours au  
témoignage de ses propres auteurs:  
car celui d'un Herodote, n'ayant eu  
honte d'attester, qu'au pays de Baby-  
lone, les champs pour l'vsure d'un muy  
ensemancé en rendent deux cens,  
quelquefois trois cens (comme s'il n'y  
auoit gueres à dire de deux cés, à trois  
cens) c'est vn e menterie si impudan-  
te, que la honte perdué en ce perso-  
nage au moyen de la langue vsance  
de métir, n'a oncques seu couurit son

i 5 enor-

138

*Premier liure de la*

enormité: mais Ciceron, si ie ne m'a-  
buse, fait bien le comte de Pline plus  
petit, en disant, que ces champs Leon-  
tins rapportent les fruits au huitiéme,  
ou au dixiéme. Je n'ay point fait du re-  
tif à m'enquérter de telles affaires, pour  
en tirer la vérité, tant des Provençaux  
ayans le commerce libre en Alexan-  
drie, que des Egyptiens mêmes, que  
nous auôs veu hanter le port de Mar-  
seille (car pour la Sicile, & l'Espagne  
nous en sauons de reste) & ay apris;  
que les Egyptiens font grand état des  
terres, qui leur produisent (eu égard à  
l'inconstance des saisons) les fruits au  
quinzième, ou au plus haut au vintié-  
me. Ainsi pense ie conceder beau-  
coup à ceux d'Espagne, en leur ad-  
uoüant le douzième. L'entans neant-  
moins parler des fonds, qui rapportent  
tous les ans, (fors ceux d'Egypte) con-  
tâs de leurs propres forces, & engrai-  
sez

sez par la nature même, d'autant, qu'il est certain, que les guerez répondent plus largement à mesure, qu'on les laisse chommer quelques années, ou qu'ils sont soigneusement fuméz, selon que la sollicitude, & industrie du Maître est moindre, ou plus grande. Mais il n'est nonchalance pareille à celle de noz laboureurs : car ils ne fument iamais leurs terres, & quasi tout leur traueil se résout à ces deux œures, à sauoir, semer, & moissonner. Et ne faut s'imaginer, que cela procede de la disette des ouuriers : nous en avons toujours plus, qu'il nous en faut. Nous voyons à point nommé fondre en noz villes des troupes de Sauoyars au pied terre, & truiars si grandes, que les nôtres leur souhaitent maintefois, que les raues ne puissent iamais s'engeler en leur pays. Ce sont gens sales, âpres, rudes, allans à la besoigne à pas

com-

140

*Premier liure de la*

côtez en guise de viels preud'hommes: pas moins ressemblent ils aux bœufs des Alpes, robustes au traueil, voulans être solicitez, & par fois contrains par l'exemple d'autrui. Cela soit dit par honneur de ces poures gens, puis qu'ils relèuent si heureusement la paresse des nôtres. A fendre, & mouuoir la terre il n'y a gens au monde plus soigneux, que les Prouençaux, car il y a tel, qui n'ensemance son blé, qu'à la quatorzième raye. La quantité des ieunes bœufs est si grande, qu'en plusieurs metaîries du terroir d'Arles on en nourrit les cent destinez à ce seul usage. Ils sont encor attachez à cette creance, que leurs chams n'ont aucun ou bien peu de besoin de fumier: parce qu'étant la terre repassée par tant d'œuures, elle ne peut conceuoir les mauuaises herbes; ains par contraire, entretenat ses forces naturelles, comme

me enceinte de son humeur feconde,  
se referue toute pour le tems des semailles. Nous ne faisons point de doute, que le fumier ne profite grande-  
ment. Etant chose cōfessee des mieux  
experimentez au fait d'Agriculture,  
qu'vn̄e terre legere est amandee par  
le fumier appliqū, & la bonne en est  
encore melioree. Or est-il que la bonté  
de notre fons est telle, qu'elle ne  
couvre pas seulement la paresse de noz  
laboureurs, ains comme la plus part  
des hommes sont naturellement plus  
auides du repos, que du trauail, elle les  
y entretient aucunement, & les y alle-  
che d'elles mēmes.

### **CHAPITRE XVI.**

*Rapport des terres situees en Camargue. Col-  
lumelle. Blé de Turquie. Le bien & le  
mal, que fait le Rône à Arles. Il perd, &  
redon-*

Les blés ensemancez és Iles d'Arles, que le Rône par son arrouement rend tres-fecôdes, sont recueillis assez souuant, au rapport de seize pour vn. Si les eaux, ou la secheresse ne les incommode par trop, elles les produisent touiuors au douzième, & avec tout cela fructifient elles au dixième, sans que personne ait sujet de se plaindre. Auteroit ferme le dixième est ordinaire, & le quatorzième ne nous est si peu frequant, que Columelle, auteur tres-œuvre en fait d'agriculture, atteste, disant de ne se remanteuoir du tems, qu'il à veu telle fertilité en Italie. Cela est notoire, que noz citoyens d'Arles, ayás à tout leurs petits fosses, Martellieres, ou éparfiers qu'ils appellent, mis à sec les marez: & apres

apres y auoir semé du blé de Barbarie, en ont deia durant cinq années consecutives rapporté l'vsure au vint cinquième: mais ce fromant n'aproche en rien de la bonté, ni de la couleur du nôtre. On ne peut assez admirer comment c'est, que le Rône se ioüe effrôtémanç avec ceux, qui cultuent les champs voisins de sa rive. Donnant à trauers, ou biaisant sur le bord opposte, il baille tantôt à celui ci vne grande étandue de limo très-fertile. A peu de la comme ia appasé par les ruines, & pertes causees, il est si prodigue, nô que liberal à le recompanser, qu'il se venge sur l'autre: de sorte, qu'il y a des personnes, qui prenent plaisir à avoir déborder tout à coup cette insolâte Rivière, pour les aduantages, & commoditez, qu'elle leur apporte. Autrefois elle deracine les vieilles Iles toutes entières, ou bien pour l'ordinaire les met

en

144

*Premier liure de la*

en vn fort piteux état. Elle en fait des nouvelles, qu'elle engraisse, & fertilise en si peu de tēs, qu'il me souuient, que dvn certain petit terre sabloneux, auquel étans ieunes garçons nous nous faisions porter maintefois en des petits bacquetz, si qu'a peine y pouuiōs nous mettre le pied à sec (de ce il peut auoir dixhuit ans, ou enuirō) il s'en est fait vne Ile de trois mil pas de long, & de quinze cens de large. Elle est touzefois souuant éluee en pointe par les tourbillons des vents, qui piroüetent, & soulèuent le sablon. Car venant le limon à se seicher par la chaleur, pour être de parties tenuës & délicies, comme la fleur de la terre, cueillie des móaignes écorchees, & apres couvertes d'eau, le vent le pousse ça, & là, ainsi il s'attaché derechef contre les collines mêmes. Mais il faudroit contempler cette Ile à part soy naturellement ré-

ué.

uétue de Saules , & Peupliers , foisonnante, comme par dépit en telle abondance d'arbrisseaux, que la tourbe des poures gens y accourant châque iour à faire du bois pour leurs vñages , ne peut arréter , ni vaincre son hâtiueté de reietter. Bien que l'infidelle socité de la Riuiere trouble en son pourpris le bien , & le repos de telles commoditez, & de plusieurs autres, neantmoins la fecondité de son solage , & la suite des bonnes années , qui lui reparent si largement , & avec tant de seureté ses ruïnes souffertes, qu'elle se peut vanter de iouir d'vne entiere , & parfaite felicité. Car si nous entrons ici sur ses merueilles , ie fais fort bien, qu'il n'y a pas beaucoup d'années, qu'vne auene enseemancee auoit rendu à son maître l'vsure au cinquantième. Ce n'est pourtant de mon desfain d'harceler les esprits plus har-  
k gneux,

146      *Premier liure de la*

gneux, & me conciter le soupçon d'un menteur, en contant tels miracles, arguans plutôt les ieux, & les ébats de la nature, que sa fertilité. Je suis tres-asseuré de n'encourir onques par ma faute vn tel blâme; ou ce s'éroit que je me trouuasse endormi sur la besoigne. Je pourrois tirer en ligne de ce côté les variantes especes de fromans, & legumes nullement éleuables ez autres prouinces, si ce n'étoit accuser la Nature, de n'auoir par tout vne puissance égale.

**CHAPITRE XVII.**

*Comparaison du terroir de Prouence avec tout autre. Comtes ridicules des Indes. Blé de Babylone. Différence du Nil au Rône. Différence de l'Egypte à la Provence. De quelle utilité seroit à ceux d'Arles le desséchement des Marez.*

En

ENfin pour couper court, parler plus sobremāt, & démordre quelque peu de notre bon droit, disons hardiment, qu'en matiere des fruits, soit pour la valeur, soit pour l'abondance, nous ne cedons en rien à la Sicile, ni à l'Espagne. Je n'étriue icy avec le nouveau monde d'Espagne, les comtes dont sont plus aisez à faire, ou à écouter qu'à croire. On dit, qu'on y coupe les citroüilles vintcinq iours apres leur ensemancement. Cōme si en la nature rien n'étoit de plus miraculeux. Il est donc croyable, qu'elles n'ont à ramper si longuemāt, qu'à veuë d'œil on ne puisse aperceuoit comment c'est qu'elles poussent, & croissent. O la plaisante chose à voir aux âges futurs. La nature tres-prudente expose aux sentimans humains les especes de ces creatures basses, mais d'ailleurs, elle resserre leurs cau-

k   z      fcs,

148

*Premier liure de la*

fes, & leurs raisons en ses thresors inscrutables. Si la fecondité de ces contrees là peut obtenir tant de faueurs de sa beneficence , que de laisser voir étandre les petits rameaux desveines, les filamans, & les nerfs tres-deliez des courges , il seroit aisē de discerner , si en se hâtant de la sorte, ils ne font pas comme les cordes du luth , qui rompent par fois à mesure qu'on le monte trop à la hâte; ou bien, si ces tendres scions rampent d'vne mesure égale, comme les seipans, ou bien de sablon en sablon , comme les chenilles , ou comme les vers , qui d'vn glissant effort se produisent au iour en moins d'vn tourner de main. Je voudrois saoir, si la nature coutumiere à se mocquertout par tout des plus sages & sauvans, enlie en rond peu à peu ces grades, & monstrueuses bouteilles de citrouilles , ou si en les tournant par vn bout

bout en guise d'vn faiseur de verres,  
 elle les étand en telle grosseur, ou bié,  
 si en vn momant elle leur farcit le vê-  
 tre de tant de matiere. l'aurois plus de  
 plaisir d'apprendre des nouvelles de  
 tout cela, que de tant de petits nau-  
 res, qui démarent châque iour d'vn  
 même haure. Quant aux fromans de  
 Babylone si ie n'aduoüe, qu'ils deuie-  
 nent grans, & hauts comme chênes,  
 ie ne puis m'imaginer, comment c'est  
 qu'ils rapportent trois cens pour vn.  
 Parlons franchement, & sans enuie.  
 Nous surpassons l'Egypte en excel-  
 lance de terroir; nous lui cedons voi-  
 remant en fait des eaux, non en leur  
 bonté, ains en leur commodité. Car  
 les inondations nous arriuent tant à  
 rebours, qu'au lieu, que les Egyptiens  
 ne souhaitent rien tant, que de voir  
 dégorger leur Riuiere auant le tems  
 des semailles, nous auons en horreur

vost

k 3 l'im-

150

*Premier liure de la*

l'importun débordemant de la nôtre; voire mêmes apres noz grains bâillez à la terre. Or étant tel le couts des affaires du Môde, qu'il n'y a rien d'heureux en toutes ses parties; au moins sommes nous contâns pour ce regard de nôtre plantureuse felicité. N'est ce pas assez de bon heur pour nous, que la Nature nous'ait reparé ce defaut, & cette incommodité des caux, par vne fecondité si admirable, qu'il ne lui coûtent vser de beaucoup de ceremonie ni de veneration, pour lui faire produire vne large moisson, là où l'Egypte n'est lauee, que d'une humeur appropriée à engendrer de Monstres; & si à peine est elle bastante de suggérer les tendres fleurs, & la rosée aux petites auëtes. Qu'ils s'en aillent donc glo- rieux des merueilles par eux veües, pendant quelques années; sine peu- vent-ils s'exanter de la crainte d'une fami-

famine septenaire, dont ils ont senti le  
fleau ez siecles passez. Et quāt à nous,  
viuons tranquilles en nôtre pleine , &  
anciene possession d'vne continuelle  
fertilité. Bien que le cours nous en ait  
été interrompu , si n'a-il onques été  
totalemant alteré. L'Astre malin ne  
nous à iamais si tyranniquement do-  
miné, que nous n'ayons touiuors eu  
de reste , pour subuenir à l'indigence  
de noz voisins.Que si nous trouuions  
vn moyen , par lequel cette violence  
d'eau, pour obſtinee qu'elle fut , peut  
aucunement ceder à la hauteur de  
noz fortes chaussees,& que le prouer-  
be au rebours futveritable,que la coi-  
gnee eut trouué le noeud,ce que ie iu-  
ge n'être par trop difficile à entrepré-  
dre , les Egyptiens nous pourroient  
bien dire le long Adieu.En outre,si au  
besoin avec des Ecluses,ou Martellie-  
res (ce qui ne seroit non plus trop mal

k 4 aisé,

VII

152

*Premier liure de la*

aisé, le premier étant ia fait) propres à arroueler noz campagnes, on pouuoit obuier à leur secheresse, comme l'on vse de l'Euphrate en Mesopotamie, & du Nil en Egypte, à mesure que le païs est plus écharfement inondé. I'ayme-rois mieux laisser priser le comble de nôtre bon-heur, que m'attândre à le louier en mes écritz. En suite déquoï ie ne puis auoir patience, en considérant les beaux moyens d'aquerir sans trauail, & avec honneur plusieurs belles cheuances, qui se perdent par l'ignorance, ou par la confusion de noz partialitez. Or attâdu que parmy mes grandes occupations, n'ayans rien de commun avec telles affaires, il ne me reste autre, ie me cötante moi-même, en me repaissant de tels regrets, & reproches contre la negligence des hommes de nôtre siecle. Si les destinees ne m'enuient vne plus longue vie, ie feray

ray à mes propres dépans , que mes concitoyens aplicans leur industrie , & leurs trauaux à vne œuvre si importante , recueilliront vn iour sous la fa- ueur du Ciel , les fruitz , & la recom- panse deüe à leur labeur . C'étoient jadis les entreprises des Rois , poussez d'ambition de se randre admirables à domter la nature , Mere de toutes cho- ses . Ores qu'on viue au iourd'huy plus lâchemant , d'autant moins aurons nous de sujet de nous plaindre . Car en matiere de cet' œuvre , si nous au- uons assez de courage , nous auons des moyens de reste , pour l'entreprendre . Et si vne fois nous l'auons encóman- cee , elle nous contraindra à la para- cheuer , & ne la laisser aller en ruïne . Pleut à Dieu , que le desir d'acquerir de l'honneur ne fut non plus contem- né des Rois en ce seul afaire , que l'in- tegrité de leur renomee l'est en beau-

k s coup

154

*Premier liure de la  
coup d'autres. Toutefois leurs paro-  
les, & actions déreiglees n'eueront  
jamais si bien la iuste vengeance  
du Ciel , comme leurs plain-  
tes faites hors de saison,  
leur seront infru-  
ctueuses.*

***Fin du premier liure de la Prouence.***

**DEV-**



## DE V XI E M E L I V R E D E L A P R O V E N C E.

### C H A P I T R E I .

*Excuse de l'Auteur, sur ses digressions. La Provence tres-abondante en bétail: & notamment le terroir d'Arles. De la fureur des Taureaux de Camargue.*

**E**t je fais très bien, ma chère Patrie, que sur le principal sujet de tes louanges, que j'ay en main, plusieurs choses m'ont coulé de la plume au livre précédent, que si l'on me veut traiter à la rigueur, on dira, que tu ne peux te les approprier autrement à juste titre. Mais tu prendras d'autant mieux

à ton

156

*Second liure de la*

à ton auantage cette miene œuvre  
telle, qu'elle est, si tu m'aduoües ce,  
qu'étant trouué mauuaise de toi, ie cō-  
fesse ingenûment, en alleguant la seu-  
le force de ton amour, & le premier  
essay de mon style ( fait de gayeté de  
cœur, & au plus fort de ma ieuunesse)  
d'auoir vrayement animé ces mienes  
conceptions, & porté mes intelligen-  
ces au delà des bons succez, qu'a pur,  
& à plein ie me pouuois promettre.  
ie commance donques mes protesta-  
tions, & excuses par vne comparaison  
tres-familiere, que le souuenir de mó  
enfance mêmés me red encores tres-  
agréable. Tout ainsi, que les ieunes  
chiens sortans de la noire, & longue  
prison du chenil, pour aller à la chaf-  
fe, soudain à la premiere pree qu'ils  
rencontrent, se prenans à ioüer, ils ti-  
rent pays, ils sautent, ils s'egayent, ne  
craignans de s'agrauer, ou s'écorcher

les

notes

les pieds ez chemins encores tous  
moites de la rosee du matin:ils iugent  
pas moins , qu'il leur reste beaucoup  
de tems à suér. Le veneur les apelle à  
cor,& à cry, & ne veulent conoître sa  
voix ; les menaces ne leur profitent  
rien, les coups encores moins , & rien  
ne sert pour les faire croire : mais à  
mesure,que leur fougue se passe à for-  
ce de courre,ils commencent d'obeir,  
& se mettre serieusement en besoi-  
gne. Mon esprit en est de mêmes: Car  
ayant pris inopinément l'occasion  
pour me recreer, ie m'y arrête , & m'y  
agree extremement. Cōme les nœuz  
des Mathematiques me tenoient ac-  
crocé, comme les veilles , & le long  
étude m'auoient rendu tout morne,  
pensif,extenué,& hideux à voir. Je ne  
fais de vray quel bon genie m'a loüia-  
blement poussé à t'aymer : de sorte,  
que me voiant porté en cette large  
cam-

campagne tout par tout admirable en  
sa douceur, & beauté, ne pouvant plus  
me contenir: tout de ce pas, il m'a fallu  
necessairement égayer; iusques à tant,  
que les afaires d'autrui m'ayent fait  
suër à toute reste, & que mon esprit ia  
attiedy de son ardeur ait entierement  
perdu le desir, & le goût de diuaguer  
pour me tenir bandé à ton œuvre ia  
commandee. Aussi vaut-il mieux pour  
l'avantage de tes raretez, que i'aye  
ainsi rencontré d'acheuer tous ces pre-  
ludes. Car si ie n'eusse contanté mon  
humeur à l'entrée de ce liure, & n'euf-  
se assouy la faim, que i'auois de me  
donner carriere; c'est sans doute, que  
comme au plus fort de la chasse, on  
n'auroit sceu reconoître le trac de la  
venaison. Vaincu mes-huy partie de  
honte d'auoir ia obmis tō propre fait,  
pendant que ie va furetant les secretz  
des autres; partie de la licence, dont  
i'ay

i'ay cy deuant vsé, ie ne me veux proposer autre obiet, que de suiure pied à pied le train de ce qui te regarde. Qu'est-ce ma chere Patrie, que ie puis promettre d'auantage ? Ie t'assure, quel motif que i'aye , de ne passer la Riuiere d'Ebre. Il me reste donques à traiter en ce liure du Bétail, & tout d'vne file des metairies des gentilshommes. C'est vne matiere des plus steriles en termes bien propres: mais pas moins la conoissance en est tres-necessaire, soit en tems de paix , ou de guerre. I'en discourray d'autant plus volontiers, que ie m'agree infinitement au plaisir des champs , & recerche passionément les occupations de l'Agriculture. Nous auons affluance de toute sorte de Bétail tres-excellat. Qu'est il besoin, pour ce regard, de mettre en ieu la Prouence en general , puis que l'Ile seule du terroir d'Arles nourrit plus

plus de quatre mil lumans , & non moins de seize mil Bœufs. Je ne sais, si aucune prouince, voire des mieuſ cultiuées en peut conter en tout vne telle quantité. Comme le nombre est ainsi grand: aussi leur fureur n'est gueres moindre. Si vn homme les irrite tant soit peu, ils le poursuivent cruellemāt. S'il est à cheual, & n'ait point d'épieu, ou s'il n'a assez de courage , le plus promt & le meilleur refuge est , de le sauuer à la fuite : s'il est à pied, & n'ait l'asseurance de les attandre , ou d'en repouſſer le hurt:c'est de se ietter protētant de plat contre terre, demeurer couché tout de ſon long , & contrefaire du mort. Car ils n'assailtent, & ne s'encrueillissent, ſinon contre ceux, qui leur font reſiſtance. Les aucūs diſent, qu'ils ſot du propre naturel des Ours, ne ſirritans iamais contre les corps priuez de vie : & que ſi vn homme viuant

uant tient son soufle tandis que cét  
Animal furieux le va flairant à terre,  
il passe outre sans l'offancer autremāt.  
Mais l'experience nous à fait voir  
maintefois des Taureaux, qui ne pou-  
uans accueillir des cornes les hommes  
couchez sur leur visage , & fort serrez  
contre terre , les auoient petillez , &  
meurdris à force de coups de pied, ou  
de tête. Il est croiable , que celui qui  
étoit ainsi couché, tiroit l'haleine à soy  
tant qu'il pouuoit,n'ayant en telle ex-  
trémité aucun remede plus frequant,  
ni mieux assuré.Or en cét Animal fa-  
rouche se découvre vn autre trait de  
fureur étrange: car n'ayant encores  
passé sa cholere, il se recule de dix , ou  
quinze pas , élouant à tout son mufle  
ores ci , ores la le corps gisant : on ne  
fait, s'il le fait par mechanceté, ou par  
l'assitude , il broute parci parlà quel-  
que brin d'herbe , œilladant toujours

1           d'vn

dvn regard affreux la contenance de son homme, comme s'il visoit droit à luy ; & pour peu qu'il le voie bouger, il se ruë furieusement sur lui , le foule aux pieds , & s'affaissant de tout son poïs , lui froisse les côtes avec le genouïl. Si que le patient couché , est constraint de supporter l'insolance de ce cruel vainqueur iusques à ce qu'un autre monté à l'avantage sur un bon cheual accoure au secours, lequel partie en fuyant , partie en poursuivant , face partir le bœuf hors de la : ou ce seroit , que l'espoir de grimper vîtement contre un arbre tout proche , ou l'enue de se glisser doucement dans un grand fossé , qu'il void à sec au devant de soy , l'incite & lui redouble le courage de faire encores quelque plus violent effort. Quand le tout à réussy de la sorte , le patient setrouue bien exant du danger , mais non de la huée des

des passans : lesquels pour iouir plus longuemant d'vn tel plaisir , & auoir nouueau sujet pour fournir à rire à ceux, qui sliuent la piste, ne daignent seulemant détourner la bête ia collee contre le pied de l'arbre , bien que ce leur soit chose tres-aisee , notamment à ceux, qui se sentent munis de braues cheuaux & de bons éperons. Mais ce la vaut le raconter , que les hommes s'employans à tels seruices , portent si doucement les ruptures des côtes, que pour se panser ils n'vsent pour tout d'autre appareil, sinon du seul repos: la nature se remettant d'elle mēmes, comme elle à apris.

## CHAPITRE II.

*Les Genisses de Camargue plus cr̄uelles,  
que les Taureaux. Gens de pied mieux  
duitz à attaquer les Taureaux , que*

l 2 ceux

ceux de cheual. Combat d'un Bouvier  
avec un Taureau. Pourquoy l'auteur  
traitte premier des Bœufs, que des lu-  
mans. Des Ferrades d'Arles, & pour-  
quoy pratiques.

**L**A plus grāde fureur de noz Bœufs  
est celle des nouueaux, n'ayās en-  
cores porté le ioug : car au regard des  
vieils, ia domtez, & verlez au labeur,  
charnuz, & robustes, voyans vn hom-  
me à cheual ne le poursuivent gueres  
loin : &, s'il est à pied, ne le molestant  
point, parmi ce, qu'il ne s'arreste au  
deuant d'eux. La genisse mise vne fois  
en fougue est plus farouche, que le  
Taureau. Elle à plus de ruses, & de  
méchanceté, pour armer sa foiblesse.  
Elle fuit de toute sa force, & si vn pi-  
queur la poursuit à bride aualee, & o-  
se se precipiter à l'attaquer, en se tour-  
nant tout court, & d'un front assuré  
elle

elle s'élance si iust contre les flancs du cheual, que si l'on n'y accourt bien vite, en lui presfantant le ficherons, elle fait vn coup de deux : car elle abat le piqueur, & le cheual ensemble, courans vne même fortune: l'un est aux abois de la mort, & l'autre n'en est pas loin. Vn piqueur ne faroit auoir assez d'adresse ou de force pour assaillir les Taureaux; les hommes à pied y viennent mieux: mais aussi le risque de leur vie en est plus grand. Ce pourquoy ils n'ont apres à les encruélier, si non pour fere parade de leur valeur. En outre, le passetemps n'est point trop maigre de voir faire en duéil vn ieune Taureau bien farouche, avec vn Bouvier, monté à l'avantage sur vn cheual d'elite. Car à même qu'il lui passe devant les yeux la charrière, le soc, le ioug, l'éguillon, & autres tels attirails du labourage, il se seiche de dépit, voiant

1    3              celui

celui refuser d'obeir, lequel il a nourri , & destiné particulierement à ses seruices. Là sur le cham ils s'obstinent si fort à courre, & en demeurent si harassez , que l'homme ne se peut aider des mains, le cheual de ses passades,ni le bœuf de sa fougue:faisans voir tous trois ensamble par leurs efforts inutiles,qu'il ne leur reste plus rien , fors la volonté de s'offancer les vns les autres. Car en effet, ils machinét en leur fantasie plus de moiens pour nuire, qu'ils n'en ont de pouuoir. D'entre tous ces ébatz , celui là est le plus celebre , qui se prend au tems , qu'il est question d'imprimer avec vn fer rouge la marque des Maîtres en la fesse des plus grandelez. l'étois en doute à l'entrée de ce liure , auquel des deux traitez ie mettrois premier la main , à fauoir à celui des cheuaux , ou à celui des Bœufs. ie ne sai par quelle ren-

con-

contre, ou par quelle election confuse en mon esprit ( mon humeur ayant touiuors plus encliné ez haraz des cheuaux ) ie me suis si auant engagé à parler des Bœufs, que ie ne puis m'en retiret sans reproche , ni sans rompre le fil de ce discours. Mais puis qu'ainsi va , m'en étant tout à coup éclaircy, suiuons en cela mêmes le conseil de Columelle , qui na point été mal foncé en raison, de croire, qu'en matiere d'Agriculture , le traitté des Bœufs doit touiuors preceder. Or tout ainsi que les vns ont des troupeaux de cét, les autres de deux cens, plusieurs de cinq cens bœufs: aussi faut-il par nécessité qu'ils facent marquer ceux, qui leur vienént de surcroît à mesure qu'ils les voient ia agrandis: si mieux ils n'aiment les perdre tout a fait, ou les laisser errer à l'auanture. Pour l'ordinaire le tems de les marquer, ou ferrer, qu'o

1 4 apelle

apelle en nôtre vulgaire, reuiét à châ-  
que maître de deux en deux, ou de  
trois en trois ans. Mais lors, les hom-  
mes & les cheuaux courent plus de  
fortune, d'autât que la force du corps,  
& la liberté que ces animaux ont ia-  
prise les rendent moins maniables, &  
plus furieux.

## C H A P I T R E III.

*Lieu pour la ferrade. Ceux qui vacquent  
à la ferrade. Les Gentils-hommes com-  
munément mieux adroits, que les au-  
tres. Du Tridant, vulgairement ap-  
pelléficheron. Du feu ez ferrades.*

**P**our la ferrade, on fait électio d'vn  
ne belle & grande pree, bien vnic,  
où n'y ait ni ronces, ni pierres, toute  
nuë, seiche, ferme, large, communé-  
mant de quatre mil pas en tous sens.

En

En l'vn des bouts , & tout à l'extremité est logé le gros du troupeau : & en l'autre diametralement opposé à ce-lui ci , on assamble vn grand tas de bois , qui soit bastant d'entretenir vn bon feu tout le long de la iournee : là tout ioignant est allumé le feu , dans lequel on iette les fers , esquels les Mereaux , & enseignes des Maîtres sont empranties , & y demeurent à chauffer iusques à ce qu'ils en deviennent rouges . En ce lieu les gardeurs du gros betail appellez Gardiens , les Bouuiers , & toute cette race de Messiers ralliez à grandes troupes , fondent de tous côtez : car ils se prétent gratuitement la main les vns aux autres . Les vns y arriuent à pied , les autres montez sur des chevaux tres-vîtes , & legers à la main , qu'ils ont de reserue , si bien dressez , qu'ils n'attendent iamais le tems de celui ; qu'il eût

l s est

est dessus. Ils galoppent très-douce-  
mant, & d'une iustesse admirable ils  
tournent à toute main: ils reculent: ils  
poussent en avant, & avec une gentile  
passade ils esquivent artistement le  
hurt de cet animal furieux. Ainsi faut-  
il en fin, que tout cede à une sollici-  
tude obstinée. On y conue plusieurs  
Gentils-hommes, receuans à fauer  
d'y être apellez. Aucuns y viennent  
aussi de leur propre gré, les vns & les  
autres semblent être collez sur des  
cheuaux d'élite, qu'ils élueut en grand  
nombre, pour relayer, & s'en servir  
en ces seules occasions. A mesure, que  
la besoigne commâce de s'échauffer,  
ils mettent souuant pied à terre, &  
s'attirent sur les bras tout le trauail de  
cette iournee. Car pour être mieux a-  
droits, & plus courageux, au moyen  
du long exercice des armes, & ordi-  
nairement proueus des meilleurs che-  
uaux,

iaux , qu'ils achettent à quel prix que ce soit , quant ils sauent y en a- uoir au pays quelqu'vn d'excellant: joint , que par dessus le commun , ils ont l'art , & l'intelligence de les bien manier : de pleine abordee plusieurs d'entre eux se mettent à pied: soit, qu'ils s'ennuient déjà d'une agitation si vio- lante : soit, qu'ils craignent, que leurs chevaux les quittent au besoin , ne pouuans souz la pesanteur d'un hom- me durer si longuemant à la course. Tous ces gens illec atroupez sont ar- mez d'une même sorte de pique , la- quelle est ainsi faite, que pour tant de coups qu'on en rue contre les Tau- reaux, elle né les offance point , ni les blesseures ne penetrent trop auant dans le corps. On en à pourtant approuué l'inuantion, comme de la plus propre à pousser, & repousser cet Ani- mal. La façon en est telle : On choisit

vn

vn long bois en forme de pique (le vulgaire le nomme vne Haste) de quinze pieds de long , si c'est pour vn homme à cheual , si c'est pour vn pie-ton, elle est de huit. C'est la hampe du Trident, laquelle n'est pas vne partie d'arbre, ains vn arbre entier avec toute sa moüelle , qu'on n'offance point des deux boutz , par où il est coupé: à ce qu'il se fausse mieux, sans se rompre entre les mains de celui , qui s'en doit ioüer à force de bras. Si tels bois n'ot de leur naissance toutes ces qualitez, on les corrige avec fort peu d'artifice. Car on ne fait que les tramper dedans l'eau , & tout à l'heure les surcharger d'un fardeau bien lourd. Par dessus tous le chataignier est a priser pour cet effet: & apres le coudrier: on n've le gueres d'autre bois. Le gros bout de cette hampe est morné d'un fer à trois pointes , dont celles des deux côtez sont

sont plus eminantes, celle du mitan  
demeurant plus courte enuiron de  
deux doits. C'est le Trident que ceux  
du pays appellent Ficheron. Or en tel  
equipage les gens à pied sont campez  
à l'entour du feu, éloigné pour l'ordi-  
naire d'environ deux mil pas du gros  
troupeau. Cela se fait pour deux rai-  
sons. L'vne, à celle fin, que les Tau-  
reaux harassez par leurs longues cour-  
ses, perdent les forces & le courage:  
Par ainsi voians vn homme à pied, ils  
ne puissent plûtost abatre du premier  
hurt, que lui courre sus, & l'assaillir.  
Quelle force seroit celle là, qui pour-  
roit arréter vne bête si furieuse, quand  
tout fraîchemant elle part de la main?  
Car si d'auanture les hommes plus ro-  
bustes cuidoient presser rudement  
six, douze, ou vint bêtes à la fois, c'est  
sans doute, que ce combat venant à  
durer (parce qu'on lance toujours de  
frais

174

*Second liure de la*

frais quelque bœuf, sans que les hommes se relayent) les forces leur manqueroient au meilleur. L'autre raison est afin, qu'en gros ils ne soient spectateurs du mauvais traitemât, qu'on fait à leurs frères : autrement l'effroy les faisiroit de telle sorte, qu'en fuyât ils s'en iroient tous à vau-deroute.

## CHAPITRE IV.

*Comment on lance les Taureaux vers le feu. Comment on les luitte. Comment on les ferre. Le Taureau se relevant offance cruellement ceux, qu'il rencontre. Il conuient étre bien habile pour parer au hurt du Taureau.*

**C**es choses ainsi ordonnees, les Piqueurs s'en vont au petit pas vers le gros, le vachier assaignant à chacun d'eux l'Animal, qu'il doit entre-

treprendre ; & bien regardé qu'ils l'ont entre deux yeux, poussans leurs chevaux à toute bride , chacun lance soudain le sien , & le separe de la troupe , en lui fermant le pas avec le Trident , & lui ôtant par ce moyen tout espoir de se rejoindre aux autres: On en baille à mener vn à chacun, ou à deux tout au plus si le Taureau est trop puissant : que s'ils le voient retif à prendre les erres droit vers le feu ia préparé , ils l'accueillent à force de coups, & le ferment de si pres , qu'il s'echauffe de rage , & lors ceilladant les gens à pied, il se ruë impetueusement sur eux, & notamment, s'il en aperçoit quelcun se produisant hors des autres, pour le venir affronter. Plusieurs se présentent souvant seuls comme cela, estimans , que leur honneur y coucheroit, si en telles affaires , ils auoient vn compagnon. Mais au Taureau re-  
pous-

poussé d'un grand coup de ficheron,  
par fois si iustement assené, qu'on le  
void chanceler, portant le fer cruelle-  
ment fiché dans les naseaux, l'homme  
quittant habilement la haste, faisit la  
corne gauche avec la main, & en lui  
tirant le pied de deuant, qu'il empoi-  
gne de la main droite, le pousse de l'e-  
paule, & l'abat d'vn es i rude secoussé,  
que la terre retentit du coup. Là ac-  
courent promtemant tant ceux, qui  
doivent retenir la bête, faisant ses ef-  
forts pour se d'emieler, & releuer, que  
ceux, qui portent les fers à marquer  
tous rouges du feu, & là sur le champ  
sans s'effrayer de son muglebant hor-  
rible, on le marque, comme dit le  
poëte du nom & des enseignes de la  
famille. Tout de ce pas aux mâles on  
faisit les genitoires, esquels on donne  
des bonnes entorces, pour les châtrer  
(les gens du pays appellent cela Bittor-  
ner)

ner) fors à ceux, comme dit le mesme poëte, qu'on veut reseruer aux haraz, pour faire race. Cependant le patient n'est pas sans colere, qu'il ne peut (pour n'etre lors à soy) montrer sion par ses cris effroyables. Cela fait, tout le monde gaigne au pied, pour reprendre vitemant le ficheron. L'Animal se voyant à deliure, se releue gaillardement, & se tient coy & ferme sur ses pieds, comme s'il auoit quelque chose à consulter: soudain ayant premedité son coup, il iette, ça & là son affreuse veüe, & des qu'il en void quelcun, qui n'est autrement sur ses gardes, le détriant des yeux, & des gestes, le va choquer d'vn impetuosité du tout étrange; & repoussé qu'il est avec le fer, il en va accueillir vn autre, de là il se rue sur vn troisième, & ainsi en suite, iusques à ce qu'il les ait tous affrontez vn à vn. Il est si fier en

en  
m  
les

178

*Second liure de la*

ses effortz, que quels grands coups, & blesseures, qu'on lui face sentir, on ne le peut faire retourner au gros. Si bien que châcun rebrossant chemin lui laisse tout doucement passer sa colere, & lui donne le loisir de mâcher son frein, & d'exercer seul sa cruauté, comme il veut. Aut bout, hochant la teste, & hurtant les vens à coups de cornes, il se retire tout pleurant. Ceux qui par oubliance, par surprise, ou precipitation sont moins habiles à reprendre leurs Tri-dans, à même instant, que la bête se releue en sursaut, n'aprestent pas moins à rire aux spectateurs. Pendant qu'en se desordre ils vont cerchant leurs besoignes, l'animalles surprend, & se lance sur eux. C'est plaisir de les voir gentiment culbuter emmy la place; si que du coup, qu'ils donnent, la terre porte emprantes les traces de leurs corps. Tout se passe néanmoins sans

sans qu'il y ait autrement personne de blessé, hors de quelcun, qui devant la compagnie voulut faire preuve de sa temerité, ou de son insigne sottise. Il est mal aisné; que les cheuaux, partent de là sans prandre coup: mais il ne coutent gueres à panser. Ceux lequels appuyez de leurs seules forces, n'ayant d'ailleurs ni ruse, ni adresse, se vont produire à la volée, reçoivent maintefois de si rudes secousses, que tournans les piedz contremont, font mal gré, qu'ils en ayent des gestes si plaisans, qu'il en faut necessairement tire yne bône fois. Pour l'ordinaire vous ne verrez point de mieux quinaux par ces frequantes chutes, que quelques presomptueux, qui se cident toujours auoir des forces de reste. J'ay veu plus que d'une fois vn tres-puissant homme cruellement abattu par vn Taureau d'un an, où les

2011

m 2

mieux

180

*Second liure de la*

mieux adroitz attaquent , & atterrent  
en se joutant ceux de deux , & de trois  
ans.

**CHAPITRE V.**

*Le festin de la Ferrade. Un Taureau fu-*  
*rieux sert de recreatio pour l'apresdinee.*

*La faço d'attadre le Taureau. Le desor-*  
*dre qu'il fait. L'utilité de tels exercices.*

Je ne sais si le lecteur prendra goût  
au recit de telles choses ( si tant est,  
que quelcun s'y yueille amuser)  
quant à moy la pratique, & l'exercice  
m'en à toujours eté tres-agreable : la  
suite en est encors plus plaisante.  
Toute la matinee employee à mar-  
quer ces ieuves Taureaux , le Festin  
s'aprete tres-bien aux depans du Maî-  
tre, où les conuiez ( fors les plus appa-  
rans , lesquels faisans porter leurs vi-  
ures

ures apres eux font leur ordinaire à part) ne pensent qu'à s'egayer. Couchez sur l'herbe verte selon que dit le Poëte, Ils boiuent d'autant à toy Pere Bachus Lenæen. Le vin, les viandes, & le hâle, leur donnent ia sur la teste, en sorte que ne pouuans plus durer, ils crient tous d'vne voix, qu'on face venir le Taureau. S'il ne reste autre chose à faire, on l'amaine, ou bien onacheue le residu de la besoigne du matin. La coutume d'amener ainsi le Taureau apres auoir tout fait, a pris pied de ce, qu'on desire de recreer la veüe des hommes, & des femmes de marque illec presans, ia ennuyés de voir tant de ieunes animaux receuoir vn même traitemment : & ce, en leur changeant d'obiet par vn spectacle plus étrange, à ce que ceux mêmes, qui ont ia montré leur adresse, facent encors voir là sur le champ les effetz

m 3 de

de leurs forces, & courage tout en-  
samble. Donques les piqueurs re-  
montent sur leurs cheuaux, & s'ache-  
minent au petit pas vers le gros, qui  
les attend de pied coy. D'où par vne  
rude charge de ficherons on lance le  
plus farouche, qui se puise choisir en  
la troupe. Vn escadron de gens à che-  
ual l'inuestit, & l'encerne de tous cō-  
tez, & vous l'ameine ainsi tout douce-  
mant. C'est sans doute, qu'en telle  
enceinte, & conduite on lui vse de su-  
percherie: car ce n'est que pour le fai-  
re arriuer plus fraiz au lieu, où il est  
attendu. A mesure, qu'il est venu si  
auant, qu'il n'y a quasi plus de cent  
pas de distance d'eux, à la troupe des  
gens à pied. Voyla, qu'on pouffe cet  
Animal plein de fougue, écumant de  
rage de se voir porté si pres de ces  
hommes: & en redoublant le pas, on  
le precipite à force de coups dans la

fou

foule des pietons. En telles affaires, la fortune iouie diuersement. Le Tau-  
reau couert des blessures, que l'enuie  
de ceux, qui sont là pour le choquer  
lui font plouvoir de toutes partz, est  
éleué en haut, & sans que pour ce il re-  
lache rien de sa fougue, il abbat, il ré-  
uerse, il atterre, tout ce qui lui vient  
en rencontre. Du côté des hommes,  
lvn rompu qu'il a son Trident dont  
le fer tient encores ez naseaux se trou-  
ue desarmé; à l'autre la hampe après  
en auoir ioué vne bonne heure lui  
tombe des mains; il culbute bien loin  
à tout son muffle camard vn autre,  
qu'il void deuant soi; il leue en l'air  
vn autre, qu'il laisse recheoir d'une  
grande secousse. Bref chacun est co-  
straint de souffrir le même risque, que  
fait contre la dispositio du corps, qu'on  
y apporte. Ils ne peuvent autrement  
accueillir vn homme avec les cornes.

m 4 Que

Que s'il echet, que quelcun en soit attaint, il lui est impossible d'en échapper. Quoi que s'en soit, cette maniere de recreation iadis tres-familiere aux Empereurs Romains, lors que dans le Cirque ils faisoient courre les Taureaux par des cheualiers de Thessalie, baille aujourd'huy à nôtre ieunesse (si vous mettez à part le danger de la vie) non que du plaisir, ains de l'avantage pour la santé. Car outre l'asseurance d'être bien à cheual, qu'on ne faroit acquerir ailleurs parvn meilleur moyen les membres du corps en deuient plus robustes, & prenent vne certaine habitude, qui leur proffite grandement. On ne peut pasnier, que par vne Caualcade assez violante, faite nō en vne seule fois, ou d'vne traitte, ains en tournant si souuant à toute main, les parties d'embas ne soient degourdiés à outrance: quant à celles d'en haut,

haut , en quoi saroient elles mieux montrer leur bonne disposition , & adresse , qu'a manier à belles deux mains vn Tridand bien lourd , où les forces du corps sont toutes bandees , pour étre plus prest & adroit à pousser , ou arréter cet Animal . Disons de plus , que c'ét vn moien pour s'abituë à hauffer la voix à toute reste ; en quoi plusieurs sont par fois si opiniâtres , que pour punition ils en demeurent enrouiez quelques iours apres . Les cris extraordinaires , & terribles sont si biē requis en ces affaires là , que si on y v- soit du silence , la force des blesseures rédroit des aussi tôt cét Animal doux & maniable . Il m'ét souuant arriué d'arréter aussi bien avec la seule voix vn Taureau se venât ruer contre moi , que si ie me fusse aydé de fortes armes .

m 5 C H A P .

V O L .

## CHAPITRE VI.

*Cause de la ferocité des Bœufs de Camargue. Passage des bœufs de Camargue en la Crau. Description des Taureaux. D'un Taureau furieux par dessus les autres. Combats, que les Taureaux font entre eux.*

**C**ette fureur n'est point commune aux Bœufs de Prouence en general, ils ne sont doüez de ce naturel qu'ez Iles d'Arles. Il se croire, qu'elle leur vient de la grande liberté, en laquelle ils sont nourris, & du fourrage, tres-abondant, que ce terroir gras, & humide leur fournit. De sorte qu'és plus apres rigueurs de l'hiver mèmes, ils ont l'herbe fraîche, & haute iusques au genouil. L'experiance iournaliere nous en fait auoir cete creance. Aucune fois les affaires de noz

noz Menagers portent de les faire passer en vn autre terroird'Arles, que les auteurs Latins ont iadis appellé le chām pierreux, à raison des cailloux, qui couurent la surface: nous le nommons aujourd'hui la Crau. Vous admireriez commant c'est, que cés bœufs en peu de tems perdent leur fier courage. L'affluāce des pierres, l'etrotte garde, dont on leur vse, de peur, qu'ils ne reprenent leur route, la terre moins herbuë, tout cela ioint ensamble les éstone, & les rend plus mornes. Ceci se doit entandre des vaches seules, & des jeunes mâles, qu'on vient de bistorner. Car pour les Taureaux, il ne se peut trouuer remede aucun, pour les retenir. Ils n'oublient iamais les premiers troupeaux, d'où l'on les à vne fois débauchés, & ne cessent muglans horriblement de donner la chasse à leur vachier, les

cui

cuidant arréter. Si que ne pouvant mieux , toute sa ressource consiste en la legereté de son cheual. Ils s'en retournent d'eux mēmes tous seuls, allans leurs petit pas. Leur rencontre pour lors n'est moins dangereuse. Pour rapides, & hautes , que soient les vagues de la riuiere du Rōne , ils passent à nage sans autre ceremonie, courans par apres ça & là , a veüe de pays ; & pour viander , ils se iettent dvn pâquis en vn autre. Vous diriez à les voir , qu'ils ont perdu le gout, comme les femmes enceintes.Ils s'entreteniēt tōujours gras, polis , luisans; leur taille est haute, & releuee , fort ramassée sur les flancs , autant adroitz pour la vîtesse , que pour la force :ils ont le col si épais , qu'à peine deux hommes le peuvent embrasser. Les fânsleur pendent pres de terre , leur front est charnu , l'œil clignant , toujours

ours farouche , & demîdos, la corne gréle, courte , droite , pointue , toute propre à offancer. Ils sont communément emmantelez de noir ; si aucuns y à, qui ne soyent vrayement de cette race , ils sont mouchetez de quelques taches blanches , & comme ceux cy sont bigarrez en couleur, auflis sont ils la pluspart tresuitieux. Des fauves, ou de poil blanchâtre, comme la fange élauee, il ne s'en trouue aucun : & s'il y en a, ils sont tous étrangers. Il n'y a pas long tems, que ie veis des épreuties de la plus grande ferocité , qui se puise imaginer en ces Animaux. C'étoit d'un Taureau d'une hauteur, & corsage comme prodigieux , d'un poil blanc madré, fors le front , qu'il auoit marqué au mitan d'une étoile toute noire. Il étoit saisi d'une telle rage de hurrer des cornes , & de choquer, qu'il atterroit du premier hurt, non que les autres

190

*Second liure de la*

autres taureaux, ainsi se rüoit furieusement sur les hommes mêmes, de quel côté, qu'il les veit venir. La ruse de se coucher à terre, & cötrefaire du mort, étoit pour neant, parce qu'en s'affaisant sur eux, il les suffoquoit. Il étoit aisé aux gens assauâtez du fait, des endonner de garde, mais non aux étrangers traffiquans le long de l'oree du Rône. Si leurs affaires les obligoient de descendre en terre, tout de ce pas cet Animal s'en venoit droit à eux, & leur donoit des estrettes bien cruelles. Les habitans d'alentour irritez de tels outrages, n'osans le tuer pour s'en délivrer, d'autant que le Maître les auoit priez de le laisser viure, parce qu'il le gardoit pour saillir les vaches, & faire race en son haraz. Cela le leur fit entreprendre par vne autre voye, estimas de rabattre sa futeur par vne plus puissante force. En sorte, qu'un bon nom-

bre

bre d'hommes ralliez le surprenent habilemāt, & a tout vn gros cable lui attachent au col le tronc d'vn arbre, pesant enuiron six cens liures : Bien que ce lourd fardeau l'engardast d'aissallir, & echoquer, si ne fut-il iamais inuention trouuee au grād malheur de beaucoup de gens , plus dangereuse , pour ruiner les chaîns cultiuez. Tout entraué qu'il étoit, il ne laissoit de tirer pays, & à tout ce gros balai pendu à son col, il emportoit apres soi les guerez ensemanez : tellement, que les ruines étoient irreparables. Au bout, voyás, que par dessus leurs pertes, cela ne faisoit que l'enquêlir davantage , & le randre toujours plus fier , priuez ainsi d'esperace de lui ôter ce tronc, le Maître permit de le tuer. Quelques hommes à cheual lui tirerent sept harquebusades, qui le percerent à iour. Cete méchate bête euidat éneores accueillir,

192

*Second liure de la*

lir, ores lvn, ores l'autre, perdit sa misérable vie en ces élans. J'auois delibéré d'enfler ce traitté par les combats, que les taureaux font entr'eux: car rié n'est de plus agreable a voir, parmi ce, qu'opportunément on se garde de mal prendre, en s'approchant trop pres. Ils creusent avec les pieds des grans fonceaux distans lvn de l'autre enuiron vint pas: & pendant que du regard ils se marchandent, ils ne font autre sinô gratter la terre, & la ietter en dehors. Mais à mesure que le creux s'agrâdit, & que par la hauteur de la terre, ils se perdent de yeüe, châcun s'imaginant, que son ennemi ait gaigné au pied, ils saillent d'vne grâde impetuosité hors de leurs corps, & se rencoitrent en chemin, s'affrontent de la même sorte que le poëte a viuemant depaint en ces beauxvers, qu'en les disant ie charme-ray doucement ma peine,

--paist

2, nelloz - paist la geniffe belle,  
 Il Eux d'un cruel effort se querellans pour  
 celle. T'auantur de la voulue  
 Par mainte playe drue au choc se don  
 mélant.  
 A Le corps leur laue - autour un sang noir  
 découlant, a  
 Et aux flâcs opposez les cornes addressées  
 Avec un bruit hydeux s'entroisement  
 poussées, il  
 On oit le grand Olymp, & les bois  
 mugler.  
**C H A P I T R E VII**  
 Comme on dompte les Taureaux de  
 stinez au labour.  
**C**En sera pas vn petit chef d'œu  
 ure de mette en euidance, com  
 m're c'est qu'on dompte les autres Taub  
 reaux au destinez à la charrue, & la  
 mes n voye

194      *Second liure de la*

voye qu'on tient, pour les dresser, &  
apprendre d'obeir en des seruices si  
necessaires. L'antiquité n'a rien veu,  
ni écrit d'approchant à cela. Et i en  
saiche, qu'ez autres Prouinces on en  
ait la cognosance, ou la pratique. A  
la verité Columelle n'a de quo tenir,  
alleguant pour cet effet l'invention de  
certains aitz, qu'on leur fait passer à  
trauers. Ils competeroient aussi bien à  
noz bœufs, comme des mors bienru-  
des aux trompes des Elephans. Don-  
ques à mesurē, que le Maître, ou le Me-  
tayer à besoing de bœufs pour son la-  
bourage, il en va tirer de son troupeau  
le nombre conuenable, ou bien en a-  
chette d'un autre, qu'il recommande  
dés aussi tost aux Vachiers illec attan-  
dans, pour les mener en sa mefairie.  
Quatre bœufs des plus vicils seruent  
de guide à ceux ci, lesquels renuoyez  
de la grange, s'en retourneret d'eux mê-  
mes

mestrouuer les autres. Ce n'est point le ioug, ains la lôgue routine, qui leur a acquis telle adresse. Par ainsi il est expediant, que le Ménager ait chez soi une grande quantité de Bœufs, qui ayent eté long temps à la solde du la-beur, plutôt employables (comme ia emancipez) à dresser les nouueaux, qu'aux œuures journalières. Ceux-ci sont dvn haut & grand corsage, car c'est d'ailleurs chose tres-veritable, que les bœufs châtrez croissent tou-iours leur vie durant. La chaleur lente & moderee, qui est en eux en peut étre la cause. Cela fait, on ameine les vieils en vn gueret, & là chacun est attelé à sa charriüe à sa boire à lvn des côtes d'icelle, afin que l'autre demeure à deli-ure, & s'accouple avec le nouveau ve-nu. Les bouquiers s'aydans les vns les autres à la pareille en telles besoignes, ont là leur randez-vous des lieux cir-

e uoil

n 2

con-

196

*Second liure de la*

conuoisins, dont la pluspart y viennent  
 montez sur de bons cheuaux, & ar-  
 mez de grans ficherōs. Le reste y viēt  
 à pied, ne portant sur soi, que les liens,  
 & les cordes. Attroupez qu'ils sont au-  
 tour de la charrue, voiciyenir les bou-  
 uiers à cheual, lesquels approchans de  
 la grange meinent tout bellement vn  
 de ces ieunes bœufs, qui alleché par la  
 compagnie du vieil routier, ne fait  
 point de refus de se ibindre à la char-  
 rue, mais dés qu'il se sent dessus les  
 cornesvn de ces liens cachez a côté du  
 vici, troublé de cette nouuelleté, rōpt  
 & défait les nœuz encores frais, & la-  
 ches, & se derobe à la fuite. Tout de-  
 ce pas les vachiers le gallopent si bien, q  
 que lui ayant gaigné le devant, pour  
 l'acconsuyure, ils le vous rameinent à  
 la charrue, à force de coups, grincant  
 les dents, & muglant horriblement.  
*S'il cuide courre en quelque autre en-*  
droit,

- cor - a - p -

droit, on lui fait tête tout à cheval. Enfin les blesseures le cōtraignans à quitter son homme, il se rue contre les gés à pied attandans là autour de tout cēt attirail: ceux-ci esquivent habilemāt le hurt de cēt Animal: car les vns se iettent par terre, les autres se mettent à couvert contre les flancs du vieil bœuf, & se glissent doucement souz le ventre de céte bête paisible. Soudain les Piqueurs l'encernent derechef, & le ferrēt de plus pres: A tant ils le retournent cōtraindre de se presanter au ioug préparé: on n'auance encorestien, parce que s'aperceuāt des mêmes liens, il se demeine d'vne si grande impetuosité, que pour tout on ne le peut engarder d'euader, & de blesser bien souuant les cheuaux. Ce pourquoi rechargé de coups, il est ramené. Cela aduient tant du plus, que du moins, selon que l'Animal se ren-

contre reueche. En fin tout ruiné de  
coups, voiāt la chatruē étre le seul reme-  
de, pour allegier ses peines, il s'y  
vient rendre de gré à gré, se laissant  
lier les cornes: & accouplé qu'il est a-  
vec le vieil bœuf, il est constraint d'al-  
ler par le gueret. S'il court d'emesuré-  
mant, ou s'il s'arreste trop legere-  
ment, le vieil l'entraîne, ou le retient.  
Voila l'apprentissage qu'il fait pendant  
que de la grange on en sort vn autre:  
lequel par le même traittemāt est re-  
duit a faire le même. Apres celui là on  
en prend vn troisième, & puis vn qua-  
trième, & ainsi en suite, iusques à ce,  
qu'ayans tous en cette premiere leçō,  
ils soiēt découplez à l'entrée de la nuit.  
Durant dix iours ensiuans il conuiēt  
que châcū à tour de rolle en face tout  
autant, dans lequel tems ils aprenent  
si biē leur deuoir, que pour peu qu'ils  
se voient suiuis d'un Piqueur, ils ac-  
cou-

sourent vite mant à la chartue, comme à leur azile naturel. Et tout ainsi, qu'ils sont tres-reuèches auant qu'ëtre domtez, aussi de meurêt-ils si souples, & maniables, qu'ils n'est sorte d'œuvre, pour rude & forte qu'elle soit, qu'ils ne surmontent à force de courage. Voila ce que i'auois à dire de la Bouuine.

### CHAPITRE VIII.

*Des cheuaux. Comparaison des cheuaux du pays, & notamment de la Camargue avec tous autres. Races des cheuaux plus coneües aux Prouençaux. Noz cheuaux sont plus legers que les Barbes. Des cheuaux Barbes. Les gardieurs appellez gardiens gâtent le plus souuant noz cheuaux.*

Mais que dirons nous de l'excellance de noz cheuaux? que di-

rez

rez

rez vous, si ie soutiens qu'ils deuancent tous autres en legerete: Vous dites par auanture, que ma passion démesurée m'a sillé les yeux, que ie m'abuse, que ie bronche. Ores si ie cometz quelque erreur (comme à la verité ce ne seroit faillir, que par trop d'affection) au pis aller, si en écriuant le sommeil ne me presse extraordinairement, ce ne peut être vn erreur, d'auoir pris vn mésonge, pour vne verité: sinon qu'entant, que cette affection à possible preocupe mon iugement, en me faisant écrire auant le tems. Sus donques n'est ce pas mes huy assez protesté, ou renoncé aux excuses, & au pardon de mes impostures, si l'on m'en accuse? Certes ie ne veux rien dire, que l'experience ne m'en ait baillé l'épreuve, & que ie ne l'aye toujours obserué de mes propres yeux assez clair-voyans.

Celuyne haute entreprise de compa-

ré noz fromans à ceux d'Egypte, & preferer noz cheuaux, generalement à tous autres. Je la suiuray pas moins, ayat la vérité pour moy, de peur qu'à faute de courage à publier les biehs, que la nature nous a départis, nous ne venions à contenir ses largesses. En matiere de ces discours, la liberté nous est autrement assez permise, & soulturable. Il n'y a donc point de doute, qu'entre toutes les races des cheuaux, qui sont en vogue ez écuyeries des Princes & grans Seigneurs, les genez d'Espaigne n'importent le prix pour la beauté, les Turcs pour le courage, les Barbes pour la legereté. Ils ne sont pourtant doiz d'un seule qualité si eminante en eux, qu'ils ne soient defectueux ez autres. Veu que les Turcs, & les Barbes sont prisez pour être assez beaux cheuaux: & ceux d'Espaigne pour n'être iamais laches de courage,

simp

n 5 com-

me encors ils sont tresbons pour la course. Nous en voyons d'autres en ces contrees, desquels on ne fait tant d'etat come sont les Anglois, les Transylvains, les Polonois, les Albanois: les Coursiers de Naples les surpassent tous en valeur, & reputation. Les Ecoffois ont les iambes assez bonnes, mais il n'ont gueres de force. Nous auons beaucoup de cheuaux de Flandres, & d'Allemaigne, mais ce sont vrayement des chausses de Maximin selon l'ancien proverbe, tant ils sont lours, pensans à la course, ou inhabiles à tout manege vn peu violent. Comment oseroys-je parler des nôtres, desquels on ne parle nullement, ou fort peu ez autres prouvinces. Voudront-ils aller du pair avec ceux d'Espaigne pour leur beau rencontre? non de vray; toutesfois ils ne sont pas laidz. Le pourront-ils accompagner à ceux de Turquie

quie pour la fierté, le bon nerf, ou la viuacité de courage obseruables en leurs yeux touiours étincelás, & clairs comme miroirs: encores moins; mais pour ce regard ie ne les postposeray si librement aux Turcs comme à ceux d'Espagne, pour la representation: par ce qu'il s'en trouue plusieurs parmy les nôtres, lesquels avec toute leur mauuaise mine, sont pourtât si legers, si prompts, & ont tant de fougue, & de courage, & sont de si longue halaine, qu'à force de trauailler, ils font quasi perir celui qui les monte. Or pour ne rien dérober aux vns, ni aux autres de leur propre gloire, soit pour la beauté, soit pour la vigueur: ie dis que les nôtres surpassent de bien loin en legereté, & en tenuë de courir non que ceux-ci, ains les Barbcs mêmes. Les cheuaux de Numidie, & Massydie (qu'on apelloit ancienemât) aujour-  
d'huy

d'huy nous les nommons Barbes: Car tout ce qui est en la Mauritanie du côté de la mer, porte le nom de Barbarie. L'experience m'a fait voir souuät vne chose, qui semblera étrange à la dire. C'est qu'autant de fois, qu'on a fait entrer en lice les vns avec les autres pour courre, i'ay veu de vray faire des merueilles aux Barbes, mais les nôtres les laissoient touiuors en croupe. Toutefois ceux qu'on apporte par nauires aux peuples de Septentrion descendent tous au port de Marseille, où il est permis de les visiter, sauoit ce qu'ils tiennent, & les épreuuer. De plus, on a moyen d'en conoître beaucoup d'autres, que les gens du pays font venir, & entretiennent pour leurs seruices. Ce pourquoi on peut iuger de leur valeur, & aduoier que par dessus l'incroyable vitesse, qu'ils ont, par laquelle comme ils excellent les autres

tres , aussi n'aprochent-ils des nôtres.  
Rien n'est , pour leur moyene taille,  
de mieux proportionné , de plus vi-  
goureux, de plus maniable. Au regard  
des nôtres , bien qu'ils ne soient de si  
beau rencontre , ils sont à priser en ce  
point , que les plus legers sont quasi  
tous mauuais à manier, capricieux, di-  
ficiiles à emboucher, fors ceux , qui de  
jeunesse tombent ez mains des gen-  
tis-hommes , qui les soignent mer-  
ueilleusement bien , pour les dresser.  
Car quant aux autres ia auancez en â-  
ge, choisis sur les haraz , ils sont com-  
munément gâtez par la méchanceté  
des gardiens, lesquels venans de dom-  
ter tout fraîchemant vn jeune cheual,  
le voyans bon , & leger, à bien courre,  
la premiere chose qu'ils font , c'est, de  
l'imbiber de quelque vice bié signa-  
lé, à ce que les acheteurs le refusent , &  
ensoient degoutez sur le champ. Car

savoV.

il

ne leur faroit arriuer meilleure fortune, que d'auoir en main vn cheual de telle qualité, comme leur plus grand déplaisir est de levoir vendre par leurs Maitres.

**CHAPITRE X.**

**Erreur populaire d'estimer noz cheuaux de moindre valeur pour étre châtrez. De la tenuë, & legereté de noz cheuaux. Noz cheuaux peu sujets à maladies, se soignent avec moins de peine, & de frais. Des mules & Asnes de Prouence.**

T'Entans dépriser noz cheuaux de ce, qu'vne seule couruec les met aussi tôt sur les dents, & si on leur fait faire vne iournee de chemin, ils en deuient élanquez, perdant le cœur, & les forces tout ensamble. Aucuns les estimé tels, parce qu'ils sont châtrez.

Voyez

Voyez la vanité, & l'insolance des hômes. A mémés , qu'ils s'abusent le mieux,c'est lors,qu'ils en referent plutôt la cause à toute autre chose , qu'à leur propre ignorance. Je ne veux pas nier , qu'en noz cartiers on châtre les cheuaux en general,fors quelquesvns qu'on reserue pour étalons. La nescisité les constraint à cela. D'autant , que le nombre excessif des mâles , qu'on laisseviure ez pâquis,& à l'ouvert avec le gros du troupeau, au lieu de les établir, pourroit détraquer les fonctions des étalons. Les Maîtres nô plus (hors d'être pressez de vendre pour faute d'argent) ne les retirent iamais de la liberté de la Campagne , pour les enfermer dans les écuries des villes. Par ce qu'ils tiennent être plus profitable de nourrir de bonnes Iumentz appropices à foulter le blé , que de vendre leur accroît. Or ce qui a causé l'erreur

38

pièça

pièce glissé parmi les acheteurs, qu'ils vont augmentant par leur folie; c'est que dès qu'ils sentent leurs chevaux rereus, & élanquez à force de tra- uiller, ils en décrient la race, & n'accusent autre sinon leur origine ainsi molle, & abatardie. Comme si c'étoit bien pris à eux, de faire faire des grā- des courrees, ou de tourmenter sans raison ni de my vn ieune cheual en- graissé à l'herbe seule possible fenee, ou bien trop tendre, tout poussié du long seiour, n'ayant aucune conois- sance des chemins, encorès tout neuf, plein de sougue, & pour comble de leur sottise, ils l'echauffent, & irritent à outrance. A cela s'adjouate vn autre manquement plus insigne. A même tems, qu'vn de ces chevaux est en vo- gue; pour auoir fait le premier essay de sa valeur en quelque autre part: où qu'il a vn peu de beaute contre, ils

ne

ne peuvent saouler leur faim de l'acheter non plus, que si c'étoit vn cheual étranger, & les habitans mémes lui courrent sus à quel prix que ce soit. Il y a déja quelques années (pour dire en passant ce mot de mon fait propre) que hors d'vne fete; je ne me fers d'autres cheuaux que des nôtres. Je les ay si bien experimantez par des chemins rabouteux, & de mauuaise aduenie, par des pays coquerts d'horribles cailloux, à la chasse continue, & tres-penible; qd'on ne pourroit assez s'en étonner. Et ne faut qu'on m'oppose les longues trausses, ou les grandes iournees: j'ay tresbien reconeu leur portee. Que direz vous si j'atteste d'auoir fait sur vn cheual de trois ans cinquante milles en sept heures: à comter neantmoins les milles à la commune supputation, que les deux font en tout ce trait de chemin, que le vulgaire appelle

une

o le

210

*Second liure de la*

Le lieües : car pour noz lieües ordinaires , ie fais qu'elles ont plus de quatre mil pas geometriques . Cette race de chevaux n'est seulement louable en ce qu'ils sont legers , & penibles , mais qu'ils ne sont point sujets à maladies . Car on void , qu'apres que leurs gardes les ont trauallez du matin au soir à les faire courre à toute bride contre les bœufs domtables , tout le soing qu'ils y appliquent est , que pour quel chaud qu'ils ayent , ils leur ôtent les selles , & les brides , & attrachez par le col à tout vne lôgue corde ( pour les riauoir plus aisement ) ils les laissent aller à volonté parmi les châms . Mais prealablement ils prenent bien garde , s'ils se couchent , & se remuent avec inquiétude , d'autant que tel coucher les met à deliure de toute crainte , que leurs chevaux ayent du mal . Que s'ils ne se couchent promtemant , ils les reprendront ,

uent, & les tenans pour malades, les menent fere panser à la grange. Ce nous est aussi vn grand aduantage, que si noz cheuaux à force de trauailler deuient enflez de telle lassitude, en les envoiant aux pâquis bien herbus, & les remettant en leurs propres haraz, en moins de vint iours ils sont delassez avec peu ou point de depanse; s'il en échet ce ne peut être chose, qui vaille trois fois & six. Là où si vous voulez fere reprendre son embon-point à vn autre cheual, de maigre, & deffait qu'il étoit, attendu qu'il le coûtent tenir enfermé dans vne écurie, à peine en serez vous quitte pour trente liures. Si i'adioute à ce propos le discours d'un cheual le plus noble, & le plus genereux, que les siecles passez ayent onc celebré, ie crains de neme pouuoir commader. Quant aux troupeaux des Mules, & des Asnes, dont le

o 2      prix

## 212      Second livre de la

prix excede souvät celui des chevaux,  
tout ce qui est le long de la mer , & le  
plat pays en abonde également. Noz  
montaignes aussi du côté de Leuant  
enfoisonnent merueilleusement, le  
ne veux pas des-aduoüer que les Mu-  
les d'Espagne ne soient en tresbonne  
estime. Mais les nôtres au trauiller, &  
porter de la peine , ne leur cedent en  
rié, comme en beauté, elles ne les sur-  
passent de gueres. Ici donc comme dit  
le Poëte,

*Des grostroupeaux suffise.*

*Reste l'autre moitié de la charge entre-  
prise.*

*C'est mettre sur les rangs le dos-lanu ber-*

*Eclat troupe barbuë des cheures,*

*Des Brebis, & de leur laine, Des Cheures,*

*Du gland, &c. Du miel, De la chasse,*

*Di-*

**CHAPITRE X.**

*Digression contre ceux qui blâment la chasse.*

Touchant les Brebis, en égard que les hôtres n'ont rien d'exquis par dessus le commun ; nous dirons seulement, que nous avons à nous louer grandement de leur fécondité, dont les effets sont très-visibles. Car il y a tel, qui void dépaître en vn pâquis des troupeaux de quinze mil bêtes à laine. Si vous en recerchez d'autres plus fortes conjectures, celle là militera pour nous, que les Marchans étrangers abordent de toutes parts pour enlever noz laines. Comment passeray-je souz silence l'heureux rapport des Chevres, faisans si souvant trois cheureaux d'une ventree, que noz gens ne meintent pas grand féte ; quand elles en font deux. L'endroit où la terre n'est gue-  
res propres aux vignobles, ou aux gue-

o 3 fez,

rez , se trouue richement edificee de toute sorte d'arbustes , pour servir de viandis , & de repaire à ces Animaux . De mémes est elle plantureuse en des bonnes foretz où les porceaux trouuent le gland du Chesne , de l'If , des Cerres , des Hétres , des yeuses . L'abstiés du gout agreable , que le lait peut auoir parmy l'affluance des racines odorantes : & des iettons des abeilles , dont le miel ne faroit être que tres-excellant , où le thym vient si heureusement liqueur , que plusieurs ont estimé auoir été donnee du Ciel , pour contanter , & reioüir la froidc , & humide vieillesse des hommes . Quant à la Sauuagine , dont la chasse n'est au rang des moindres ébatz souhaitables aux humains , i'entans à ceux qui en peuvent porter le trauail , & la dépance , nous en avons à suffisance en certains endroits : & en d'autres il y en a de

déreste. Je fais trespbien, que quelques auteurs ont à premat declamé en leurs écrits contre c'ét exercice; comme si les honétes recreations des gens d'honneur deuoient depandre de leur iugement. Ce sont des hommes couards, engourdis, crasseux de fétardise, a demy pourris, n'ayans que la moitié de l'homme, à sauoir le corps bien formé, & organisé: mais qui ne fournit, & ne sert à rien, non plus qu'un fourreau, qu'ils replissent à force de boire, manger, & dormir tout leur saoul: & cuident au partir de là, que le reste des mortels leur doive de retour. Leur intelligence n'est iamais occupée, qu'à censurer les humeurs, ou les plaisirs d'autrui: de sorte, qu'il n'y a rien de si baillard, que cette vermine, ni qui gronde mieux à l'écart, & à loisir. Ce ne seroit donc vne grande entreprise de les rembarrer par raisons, ou par exa-

9 4 ples:

ples : veu que le sujet n'en vaut pas la  
recherche. En fin il se verra assez par les  
histoires, que les plus grās Empereurs,  
les chefs d'armées, les Rois, les hom-  
mes plus releuez & genereux ont tou-  
jours passionément aimé le plaisir de  
la chasse, pour delasser leurs esprits  
trauaillez de leurs affaires plus serieu-  
ses. Mais qu'est-ce que cette engean-  
ce de Censeurs pense faire? Ne s'amu-  
sente-ils pas enfermez tous seuls en v-  
ne chambre à prendre les mōuches  
contre la muraille, & les larder avec  
vn poinçon, comme Domitian sou-  
loit faire? Or puis qu'il est impossible  
d'être toujours bandé sur les liures, à  
quoi est-ce que ces fantômes (non  
hommes) appliquent les heures, qui  
leur restent de l'étude? possible que  
c'est à mignarder leurs femmes, & se  
dorloter avec elles. Qu'il les fait voi-  
rement bon voir! qu'ils ont bōne gra-  
ce!

ce! quelle delice c'est de voir distiller  
les larmes de leurs yeux pleins de chas-  
sie, & bordez d'escarlate, ou de voir  
pêdre la roupie de leur nez morueux!  
Mais quelle fortune est là leur? les ef-  
fetzz en sont trop euidans, & veritables  
du soin demesuré qu'ils prenent pour  
elles. Car si elles sont douées de tait  
soit peu de beauté, elles ne leur demâ-  
dent pas cogé de se pouruoir ailleurs.  
Dirons nous encors qu'ils soient fort  
afferez chez eux? la plus part n'a que  
faire de lire Columelle, s'ils n'ont en-  
tue de fendre l'air avec la coutre, affin  
que la sciance de l'Agriculture leur  
compete aussi bié, que iadis l'Art mi-  
litaire à Phormion au dire d'Antiabal.  
Au pis aller, s'ils voulcoient moienant  
leur étude frayer le chemin à leurs suc-  
cesseurs, pour attaindre à l'intelligen-  
ce de cet Auteur, mal en puisse-il pré-  
dre à tels voyageurs; sachans si bien el-  
les up

o s far-

sarter les sentiers, qui vont à ce personnage. Que s'ils n'ont pour tout aucun loisir de reste, & n'ont liberté de respirer hors de leurs liures, s'ils conferent incessammāt avec les Muses, & Apollon ménies en Helicō, ie ne vois avec tout cela sortir de chez eux des grans chefs d'œuvre, ni gueres de merueilles des papiers par eux rongez iour & nuit. Ores si vous pensez mesurer la valeur des œuvres, que ceux ci ont mis au iour, par le nombre des années consumées à l'étude, & que de là vous les vouliez accomparer à ces anciens, qui se donoient carriere, comme que ce fut, à la chasse, au ieu, au plaisir des champs, vous iugerez aussi bien par les vrayes apparances, que ceux ci n'ont oncques veu chasse en leur vie, comme ceux-là ne firent iamais autre métier. Les grans esprits sont communément si magnanimes, & genereux,

qu'au

qu'au lieu que les autres font vne elec-  
tiō particuliere d'vne honête recrea-  
tion , ceux ci embrassent indifferam-  
ment toute sorte d'ébats , & ce avec  
tant d'ardeur , & de passion , qu'il leur  
samble , que tout le monde doiue cō-  
courir à leur humeur , & seruice . Ils e-  
stiment de ne rien sauoir en vne cho-  
se , s'ils ne l'exercent longuement , s'ils  
ne la pratiquent , s'ils ne s'y abandō-  
nent tout a fait , s'ils n'ont à souhait ce  
qu'ils recerchent . A l'heure le repos  
leur est autant ennuyeux que le tra-  
uail : Je sais assurément , que ceux , qui  
enuiē aux humains ces honêtes exer-  
cices de la chasse , ne les ont iamais  
goûtés . Que ce peut-il dōques faire : la  
discretiō , ou la moderatiō n'ont enco-  
res acquis vn pouuoir si souuerain sur  
les hommes , que la folie n'ait touours  
tenu le haut bout . Ces gés-là font des  
Censeurs , & nous traittent iustement ,

com-

comme si nous devions tenir pour ferme & cōstant tout ce qu'ils nous présentent clos & couvert; & à l'opposite refuir, ou ietter au loin ce qu'ils condamnent; & ne faire pour tout aucun état de ce qu'ils abhorrent. C'est ainsi que les chassieux ne disent jamais bien d'un beau iour, niles trop gras de la course. Mettons au neant tous tels discours, employons le tems, qui nous reste de noz études, ou de noz affaires, à l'exercice de la chasse, si agreable, si vtile, si honéte. Occupons nous là, plutôt qu'à inuestiuer le loisir si contemptible, & pernicieux de telles gens.

**CHAPITRE XI.**

*De la Sauuagine. Des Tessons. D'un Tesson mis en pâste. Le mot d'Artocreas, mal approprié aux pâstez.*

Or

Rafin que nôtre enuie ne s'étan-  
de point sur les auares Griffons,  
commis à garder l'or des Indes, ou sur  
les Tygres funestes de l'Armenie, non  
plus que sur les Crocodiles d'Egypte,  
ou sur les Basilisques rampans sur les  
sablons alterez de la Lybie: contantos  
nous d'auoir des Cerfs, des Sangliers,  
des Cheureuils , à grosses trouppes.  
Nous n'en auons voirement en telle  
affluance , que je sais y auoir parmy  
ces forez royales de Frâce, où ez parcs  
des Princes d'Italie. D'autant, que la  
licence qu'on prand de chasser indif-  
feramant par tout conue mêmés les  
plus indignes de s'y adôner, où d'efai-  
re marchâdise, pour y gaigner en der-  
niere ressource. Là où au reste de la  
France auoir tuévne bête fauve, seroit  
reputévn crime plus grâd, que d'auoir  
occisvn homme. Pour des Bieures, des  
Loutres, des renars, des loups, & telles  
autres.

autres bêtes noires, & puantes nous n'en avons que trop en notre pays. Au regard des Loups, & des Renards, bié que les vns soient dangereux pour les bergers, & les autres pour les Pouilliers, neantmoins pour le plaisir que m'apporte cette chasse, i'achetterois volontiers leur propagation aux dépans de mes brebis. Il n'y a pas long tés, qu'en ces contrées les Tassons étoient fort déprisez; c'est pourtant aujourd'huy la chasse la plus frequante, & la plus passionnée, qu'on saiche voir. Comme vn de mes domestiques en eut pris vn des plus chargez de venaison, & me l'eut apporté, saichant les viandes, d'o ces Animaux ont appris à se nourrir, qui sont toutes bonnes, & nettes: car ils ne vivent que de figues, de raisins, de pommes, & semblables fruits, manant euant encores, que c'étoit anciennement vn merz assez ordinaire à la

la table des grans, ie le fis dépouiller,  
& courir tout par tout de fucilles de  
laurier, & de thym , & le fis demeurer  
au serein toute la nuit , afin de l'attan-  
drir, & lui faire perdre par ce moien la  
senteur de la Sauuagine , qui lui pou-  
uoit rester. Il fut mis par apres en car-  
tiers , refait dedans l'eau chaude , &  
largement saupoudré de fortes épices ,  
& tout en suite enserré en vne petite  
voute de bonne pastre , pour être mis  
cuire au four. Les viandes ainsi assai-  
fonnees sont par le vulgaire appellees  
des Pastez. Car le mot de Pasté , que  
les anciens nommoient *Pastillus*, si-  
gnifie vne chose toute differante. Je  
ne suis pourtant memoratif , d'auoir  
veu chez les Auteurs Grecs, ou Latins  
vn mot approprié à cela. Les aucuns  
ont estimé , que Perse les a appellez de  
cette dictio composee de deux Grec-  
ques *Artocreas* , comme qui diroit vn

( pain-

224

Second liure de la  
pain-chair. C'est vn mot d'assez mau-  
aise gracie; car si l'on met du poisson  
en pasté, ce ne sera plus vn pain-chair.  
Au reste nous fimes fort gote-chere  
de nôtre Tesson bien accommodé, &  
tout autat des autres, que deflors nous  
auons leu prandre, dont nôtre Proué,  
ce est fort peuplēe. Ceux d'Automne  
sont les meilleurs, parce qu'ils sot fraî-  
chemant engraissez des fruitz de la  
saison; toutefois, il leur convient ôter  
cette premiers graisse, qui est vne hu-  
meur gluante, & visqueuse, qu'ils ren-  
dent de tout le corps.

## CHAPITRE XII.

*Des Tortues, Lièvres, Lapins, Et de la meilleure quantité qu'on en prend au territoire d'Arles, les deux dernières sortes sont à la vente dans ce village, auquel il faut faire un détour pour y arriver.*

conuec, & l'vsage nous en est plus familier. Car quant aux Palustres, & aquatiques, bien qu'elles n'ayent au tremant le gout des agreable, toutefois les femmes les craignent extrémement, & refusent d'en manger, les voyant mouchetees de ver, & rapportans la propre couleur du serpent. Et quād tout est dit, les terrestres emportent le prix : tant pour y auoir plus a manger, que pour étre plus saines, & plaisantes au gout. Etans cuittes l'os deur mesmes, a ce qu'on dit, est profitable aux Phisiques, & Ectiques : & a cet effet, on voud plusieurs porter leurs os pendus au col, dont ils se ressentent aucunement allegiez. Touchant les Lieures, i en pense pas y auoir contrue au monde, où ils multiplient d'avantage qu'en la nôtre. Car ez champs d'Arles peuplez de chasseurs, & de chiens, où la riuiere du Rône venant

P      à se

déborder en perd vn nombre iainfi,  
 vous ne les voyez pas moins formil-  
 ler, & faillir de tous côtez, fendans l'air  
 avec les pieds. Ce que nous auons veu  
 des lapins semblera vn prodige. Vn  
 certain Seigneur dvn petit chateau  
 ayant mené de ses subiets à la chasse  
 avec trois couples de chiens tout au  
 plus , dressez pas moins à fuiure les  
 buissons battus , auant le iour failli en  
 fit prise de six cens , ou enuiron. Il y a  
 à Arles des Iles proches de la met , es-  
 quelles les particuliers yont chassé  
 sans contredit : & si en deux iours ils  
 n'ont prins deux cens lapins , ils veu-  
 lent dés aussi tost quereler la fortune;  
 & en disent pis que pendre. Je suis re-  
 sté souuant étoné , pourquoi la gran-  
 de quantité , qu'on en prend n'en a-  
 mande le prix à la ville. Car eu égard  
 à leur affluance il est assez excessif. Par  
 là doncques on peut inferer , que les  
 chas-

chasseurs sont trop frians : car étans à la chasse ils en consument vne bonne partie à manger , & si ne faroit-on les persuader de bailler à vendre l'autre.

## C H A P I T R E   X I I I .

*VIX CARTHAGO  
Des Chiens, leur utilité, leurs humeurs, leur fidélité, & autres qualitez.*

I'Entre maintenant au discours des chiens , le principal equipage pour la chasse. Je ne farois dire, si le plaisir, ou la nécessité nous doit conuier a en tenir au logis. Leur fidelle garde pour toute sorte d'aage , de sexe, & de conditiō, pour les miçux assurez, les plus habiles, pour nous mêmes encores , si nous nous aymons , & noz propres commoditez,nous les rend du tout en tout nécessaires. Il me souuient qu'étant icune garçon ie prenois plaisir p z d'ap-

moq

d'appliquer mon esprit à observer curieusement les humeurs, & les gestes si varians des chiens, alleché par l'expérience journalière de leurs ingénieuses subtilitez, & par la contemplation de la nature mêmes, comme cachée en leur naturel. Je ne sais (car je ne puis exprimer avec les paroles ce que je n'ay jamais bien conçue en l'imagination) je ne sais dis-je par quel moie j'ay épluché en eux, non les meilleurs traits rehausséz de leurs viues couleurs, mais le crayon de leur grande habilité. Que diray-je? ils sauët montrer ce qu'ils veulent avec des signes des yeux si divers, & artificiels: ils parlent en aboyant (car c'est là leur parler) avec des gestes si significatifs, qu'il ne faut douter, que s'ils étoient douiez d'une voix articulée, ils diroient leurs raisons avec beaucoup de subtilité, & de bonne gracie. Jugez s'ils ne parle-

ront

roient

roient pas du ieusne du lendemain,  
lors qu'étans saouls à regorger, ils de-  
mandent pourtant toujours à mordre:  
& ayans trouué le dequoï ( non com-  
me fût plusieurs per tones, qui se char-  
geans de trop de viande , faichans af-  
furemamt, qu'elle leur nuira , se con-  
traignent pas moins, & mangent à cre-  
uer ) se dérobans accortement de la  
veüe de ceux, qui les peuuet apperce-  
voir, ils le cachent dedans la terre, re-  
gardans toujours de côté s'il y auroit  
quelque importun espion, pour dece-  
ler leur larrecin, pendant qu'ils le vic-  
nent requerir. Mais ce sont choses à la  
verité, d'ont nôtre veüe se peut repai-  
tre toutes les heures du iour. le me suis  
mis de propos délibéré à contempler  
plus d'vne fois leurs ruses si variantes,  
& quasi iniimitables aux hommes ; &  
ay obserué en eux tant d'artifices , de  
preuoyance, & de conseil, que sans la

p 3 licen-

licence prise au premier liure , & la protestation faite à l'entree de celui-  
cy de renoncer à toute digression , ic  
me donerois vn peu de loisir , pour di-  
uaguer sur le sujet d'un si gentil ou-  
usage de la nature . Le chien de Pline  
n'y feroit rien , lequel en son langage ,  
comme il pouuoit , découurrit & ren-  
dit coupable le meurdrier de son Mai-  
tre en Epire . Le cas arriué en France  
depuis quelques antiees , d'un chien ,  
qui fit en dueil avec un Archer de la  
garde du Roy , pourroit étre tiré en  
example plus memorable , que ce-  
lui-là . Le tableau , qu'on en fit apres ,  
se void encor aujourd'hui ( à ce qu'on  
m'a dit ) en la salle du Château de Mo-  
targis , pour seruir de caution à la veri-  
té du fait . Car aussi bien ne croit-on  
pas , que telles merueilles empruntent  
leur cause de la seule force de la natu-  
re , ou d'une faculté limitée , qui soit en

ces

ces Animaux : ainsi est-il meilleur de confesser , que le Ciel en semblables cas montra ses fauteurs , pour faire voir des effets de la Justice divine , laquelle se fait sentir d'autant plus rigoureusement contre l'insolance , & le crime des hommes , qu'elle leur est inesperee , & incroyable . Je fais , qu'on trouuera ez cayers d'Ælian , & de Pline de tels exemples miraculeux couchés au logz , & bien qu'on les y voye ramassez de toutes parts , on apred toutefois beaucoup moins par la lecture d'icceux , que par les secrètes obseruations ; que la veue en peut faire . Ces animaux m'ont fait voir des épreuves si fréquentes de leur belle memoire , de leurs sensimás aigus , de leur cognoscance ez pays mêmes inconcus , de leurs conjectures non iamais trompeuses , voire impénétrables à vn homme , qui voudroit exercer sa curiosité à les éplucher en

232

*Second liure de la*

menu, que ie ne le puis assez admirer.  
Si l'occasion me le permet, ie pourray  
quelque iour contanter mō humeur,  
en parlant plus à fonds de telles mer-  
ueilles.

## CHAPITRE XIV.

*Des chiens Albanois. Cerberus, & Gargi-  
tius chiens tres-renommmez. Vanité des  
anciens Grecs. Dogues d'Angleterre. Des  
Corses. De noz chiens, & de leur force.*

**I**l est donc temps de comparoir à l'assignation. Je ne veux mettre sur les rangs ces chiens Albanois, faisans iadis littiere de tous Animaux, fors des grans Elephans, qu'ils estimoient seuls dignes de leur colere. Moins veux-je faire entrer en ce chāpvn Gargitiūs, que Iulius Pollux écrit auoir été le frere de Cerberus d'Epire. Les Grecs pour

pour ce regard, afin de mieux troubler à tout leur caquet le repos des Muses, & de leurs mignons, ont voulu se faire admirer, ne s'étans contantez d'engoller le Monde avec les genealogies de leurs Dieux moisiss, & immobiles : ains se sont ingerez d'écrire les parantages des chiens curieusement recerchez. Au reste, c'est chose receüe de tous, qu'en ce tems nous ne reconnoissons, que deux races de chiens, dont la ferocité soit recommandee. Les vns sont les Dogues d'Angleterre, les autres les limiers de Corsegue. Les dogues ont la taille, & les membres plus robustes, montrants d'auoir plus de courage. Les Corses sot douez de plus de ruses, & d'adresse pour combatre. Que diray-ie des nôtres? les dois ie accomparer aux Anglois, pour la generosité non certes:ils les devancet néanmoins en la taille; aduoüans, que

p 5 nous

234

*Second liure de la*

nous ne mettons tant de sollicitude à choisir des peres , & des meres pour nous pouruoir de bonne race, comme les Anglois font pour les leurs. Disons que ceux-la tenus à l'attache n'entretiennent jamais en fougue , & ne s'echauffent non plus par la proye presantee pour les irriter. Les notres faisans toute la nuit le gué à l'entrée du logis, parlent brauement aux larrons, les expulsent, & les entreprenent souuant à belles dents. Quant au loup, animal pernicieux , & tres-dangereux en noz cartiers , ils sont tres-âpres à le poursuite, l'assaillir, & déchirer de sorte, qu'il s'en void plusieurs se tenir si bien colliez aux fesses des loups , qu'ils ne lâchent jamais prise , qu'ils ne les ayent terrassez. Au regard des Sangliers , si bien nous n'en sommes en defaut, les compagnies pourtant n'en sont point si grandes, qu'à mesme, qu'on envoide quel-

quelcun hors de sa bouge , les plus vi-  
lains mêmes souz l'espoir du proffit, y  
accourent soudain avec des Arbale-  
tes, ou Harquebuses, pour les mettre à  
mort. Ce pourquoи, nous n'auons en-  
cor peu faire vne experiance certaine,  
si deux de noz chiens ensamble ont  
autant de force, & de courage, pour at-  
terrer yn sanglier écumant , comme  
les Dogues, ausquels i'ay veu mainte-  
fois faire tel effort. Tenant moy-mê-  
mes des Anglois, & de Corfes en mon  
logis, apres les auoir bien irritez à tour  
de rolle, ic leur faisois venir des nôtres  
pour les combattre: mais l'épreuve dé-  
ceuant mon opinion , m'a fait voir les  
nôtres resister brauemant à ceux-cy,  
& leur faire bien de la peine. Aussi est-  
il certain , qu'ils sont beaucoup plus  
forts , & robustes. Par là i'ay toujours  
iugé , que si nous voulions emploier  
vn peu plus de soin, de peine, & de frais

pour

236

*Second liure de la*

pour noz chiens , comme les Anglois  
 n'épargnent rien pour les leurs , ils ne  
 leur cederoient sans mentir , pour la  
 hardiesse d'assaillir, ni pour la genero-  
 sité d'atterrer les bêtes sauvages:atran-  
 du mémies, qu'il se trouue des dogues,  
 qui par artifice ne faroient iamais ac-  
 querir telles qualitez. Car quát à l'ha-  
 bilité , ou aux rusez assauts , dont les  
 Corses ont appris d'vser, ils en doiuet  
 l'honcur à la logue adresse. Mais pour-  
 quoi ces dents si furieusemáti acerees:  
 pourquoi céte rage continuallement  
 irritee? si ce n'est pour les rendre à la  
 parfin les fidelles gardes de leurs Mai-  
 tres. C'est assez pour regard des chiens  
 de ceste taille si releuee.

**CHAPITRE XV.**

*Des Leuriers. D'une Leurette. Des chiens  
 de Turquie, de Barbarie, d'Egypte, &  
 des nôtres.*

VSA

Pour

Our ne passer soubs silance cete  
Race de chiens plus grèles, & escla-  
mes ; propremat nais pour vaincre les  
lieures à la course , i'ose dire , qu'il ne  
s'en peut recouurer des plus legers en  
aucune autre Prouince. Vne petite Le-  
urette, laquelle depuis six ans se main-  
tient chez moi en vne extreme force  
& vigueur, seruira d'exemple, pour les  
chiens de cét ordre. Elle faisoit aussi  
peu d'état , de prendre dix lieures en  
peu d'heures, que de porter la dent sur  
quelqu'autre chose d'asseure , qu'elle  
vid de pouuoir attraper. De sorte, que  
c'étoit merueilles (& ie ne sache , que  
cela lui soit iamais auenu) que la proye  
se sauvest iamais de sa gueule , & de ses  
pattes. C'étoit ez plus mauuais pais , &  
ez lieux plus rabouteux , qu'elle fai-  
soit mieux paroître son courage , com-  
me vous diriez , en vne belle pree en-  
tourée de fossez creusez en long , & en  
travers ,

328

*Second liure de la*

trauers, seruans de rampart à la mois-  
son, reuétus tout par tout de grandes  
saignes, ou chardons, par ainsi tres-  
propres à cacher le gibier s'y fourrant  
au dedans, & se mettant à couvert, &  
hors de veue du veneur, & du chien,  
cuidans ia le tenir par les oreilles. C'est  
là où cette Leurette fâchée d'vn[e] telle  
ruse, ne sachant où doner, saute deça,  
& delà le fossé, d'o[ur] finalemant elle  
découvre le lieure, comme si se déro-  
bant doucemât de la meute des chiés,  
il eut en connillant mesuré ses passees.  
Or pour le rattraindre, les gens du me-  
tier saroient dire quels élans elle fai-  
soit: si qu'employant apres ses ruses,  
& tout le corps, elle se surmontoit soi-  
mêmes. Le Lieure ietté en la plaine  
toute nuë, & vnie, rien ne le peut en-  
garder de s'aider des armes, que la na-  
ture a donné à son espece fuyarde, à  
sauoir des piés-ailez, qui lui font dō-  
nent

azor      2      q

per le change aux chiens, & regaigner  
vn nouveau fossé, dont les entrées, &  
issuës lui étoient de longue main co-  
ncues, l'ay veu en des endroits, com-  
me cela, des chienes étrâgeres de Tur-  
quie, de Barbarie, d'Egypte, & d'aut-  
res d' excellante race, qui de leur ha-  
laine seule, ou de leur souffle, quoi que  
ce fut fort rarement offensoient les  
licures. Mais pour les sur-aller, ou à  
tout momant leur ôter le pas, aucunes  
n'ay ie sceu voir, ausquelles tel essay  
fut plus ordinaire, qu'aux nôtres. C'est  
sans doute, que le changement d'air,  
ou de climat les étonne, ou les detra-  
que en telle sorte; que ie n'oserois sou-  
tenir, si elles montreroient si bien les  
effets de leur rare valeur, quand elles  
seroient traduites en ce pays là. Bien,  
que les nôtres ez propres lieux de leur  
naissance surpassent de tant loin en  
légereté les étrâgeres, que ie ne croi-

ray

240

*Second liure de la*

*ray iamais, que pour se voir en autre  
air, ou en autre terroir, elles perdissent  
rien de leur qualité.*

**CHAPITRE XVI.**

*Des chiens couchans. Des Charnegues. De  
la chasse au Lapins.*

**Q**uant aux autres chiens plus pe-  
tis, & moins qualifiez, ne ser-  
uans qu'à querter, ou arréter le gibier,  
i'elte me nôtre païs en auoir assez pour  
soi, & pour en fournir à toute autre  
Prouince. Ils n'ont le corsage trop  
grand, ni trop robuste, aussi n'en ont-  
ils gueres de besoin. Mais pour la vi-  
gueur, ils l'acquierent assez par la bo-  
ne adresse, qu'on leur baille. Parmy  
ceux-ci il se trouve vne race d'autres,  
lesquels pour n'être des plus excellâs,  
aussi faut-il, qu'ils soient bien sollici-  
tez.

bon

tez. Toutefois en vain en cercherez-vous ez pays étrangers , s'ils n'y sont transportez du nôtre , ou de noz voisins. Ayant trouué en quétât le gibier, comme les perdrix, cailles, becasses, lieures, lapins, & semblables ausquels ils sont vrayement naiz , ils s'arrêtent tout court, & ployant le genouil bandent le nez, & avec leurs gestes imitâs la parole, montrent le gibier. Les autres collez contre terre, attendant le veneur, lequel couchant en iouie son Arbalète, ou Harquebusé, raudet trois ou quatre fois autout de son chien, ne pouuant arrêter sa veüe ni mesurer son coup iusques à tant qu'il apperçoive la proye tapi contre vn gazon, pour avec le trait, ou la balle la percer à iour, & assenant son coup premedité en iouir heureusement. Voyre-mais les oyseaux , & notamment les cailles couvertes d'une grande tirasse se lais-

<sup>app</sup> q            sent

242

*Second liure de la*

sent enlacer, & prendre sans tant de  
peine & d'attirail! L'Espagne a de cō-  
mun avec nousyn autre ordre de chiēs  
moiens, que les autres prouinces n'ont  
jamais coneu. Nôtre vulgaire, comme  
les Espagnols mēmes les apelle du nō  
de Charnegues. Ceux-ci chassent la  
nuit: car si vous les menez le iour à tel  
exercice, ils perdent soudain le nez, &  
la trace; toutefois la nature les a doüez  
d'un monde de ruses. Leur poil est or-  
dinairement comme d'un blanc sale,  
ou grisâtre. Vn mouton, & vne brebis  
à la laine blanche font souuant vn  
agneau moucheté de diuerses cou-  
leurs. Vne Iumant blanche fera vn  
poulain bigarré en forme de Pie. Que  
dirai-ie d'avantage, puis que parmy  
les hommes on void naître des enfans  
tressaids, & fort noirs de parans tres-  
beaux, & tresblancs. Si vous faites cou-  
rir vne chiene de cette race par quel-  
que

P

que chien de couleur noire, les petits,  
qu'elle chiennetera ne seront emman-  
telez, que de blanc, ou d'un jaune la-  
ué. Ils ont le corsage moienemāt grād,  
non toutefois excessif, assez haut-iointe-  
tez, les épaules, & la poitrine étroites,  
& fort gréles. Il n'est pas croyable, cō-  
me ils ne sont jamais en defaut pour  
cueillir avec les dents ce qu'ils ont en-  
vie de mordre. Ils sont d'ailleurs fort  
larrons, & goulus, leurs oreilles sont  
longues & droites, qu'ils ne remuent  
point, pour le flater, qu'on leur fait, ils  
ont l'ouïe tres-aiguë, aussi est-ce le  
principal instrumant de leur quête.  
C'est aux lapins sur tout, q'a ils en veu-  
lent naturellement. En quoi ils ont v-  
ne routine admirable, parce que ces  
petits animaux saillans la nuit de leurs  
terriers, vont en quête pourchassans  
leur vie, demeurans au long du iour à  
couvert dedás les grottes des rochers;

q 2 ou

BIBLIOTHEQUE  
UNIVERSITAIRE  
DE BORDEAUX  
LARIBOISIERE

244

*Second liure de la*

ou de la terre. Le veneur rencontrant  
vne belle nuit, bien calme; non agitée  
des vens bruyans, très-claire, & telle  
que la lueur lui puisse fournir autant  
de clarté, qu'il en faut, à son auare de-  
sir, cōme lors que la Lune est au plain,  
se met en besoigne, & delace son fidel-  
le amy, qui se dressant par cy, partà,  
sent du plus loin le lapin, pour peu de  
bruit qu'il saiche faire. Il court à lui, &  
le poursuit viuemant à même qu'il le  
yoid partir effrayé, pour se dérober à  
la fuite au danger euidant. Lvn gai-  
gne le plus court pour la conoissance  
qu'il a des voyes: l'autre ne le suit pas  
moins auidemant avec l'oreille: ainsi  
ils s'accueillent tous deux à la bouché  
du trou. Le lapin en conillant se four-  
re dedans, celui ci, pour auoir le corps  
trop grand, est constraint de tenir le  
dehors, & là disant sa proye, d'vnne for-  
te parole apelle son Maître si bien à  
point,

point, qu'il s'auance au petit pas, afin d'asseureryn peu de tems cet Animal peureux: parce que s'il se sentoit par trop pressé, il n'oseroit en cet effroy faillir à l'ouvert: ains periroit plutot dedans son terrier. Ses peches têdues, il lache son furet ennemyn mortel du lapin, qui le picore, & le pince à belles dents, & s'il met trop à sortir lui baille de si cruelles attaintes, qu'il le constraint en fin d'abandoner son trou, & se ietter ez pâieux. Le chasseur l'empoigne tout en vie enlace, comme il est. Le chien en meine vhetelle fete, que le tems, que celui là met à trousser bagage, celui ci pour se lasser encotes mieux le passe à sauter, & gâbader autour de la proye, & du chasseur.

— 3 — Béziers, 9<sup>e</sup> Béziers, 10<sup>e</sup>

## CHAPITRE XVII.

*Des braquets. Icy l'Autheur tommance dé  
trauter des Oyseaux, & des Poissons.*

Par dessus les ordres des chiens cy  
deuant designez, nous ne sommes  
en deffaut d'yne autre race plus petite,  
& delice, à sauoir de ceux, qui entrent  
sans difficulté dedans les tanieres des  
Renards, & à force de crier, ou de mor-  
dre, leur donent la chasse, & les expul-  
sent de leurs caueaux : on les apelle  
communement Braquetz. Vous di-  
riez que cette espece de chiés est pro-  
premant faite pour faire rire : elle est  
neantmoins admirable en ce qu'vn si  
petit corps enserre vn courage si grād,  
& si fier. Mais il fera mes-hui tems de  
fermer ces discours du Bétail, de la  
Venaison, & des Chiens. Nous en di-  
rions beaucoup d'avantage (attandu  
mêmes

mêmes qu'un bon nombre de telles choses, & des plus dignes de notre connoissance demeurent en arrière) n'étoit la crainte du rebut, que mon liure pourroit encourir. Aussi bien n'auons nous, que la Prouence seule, non l'histoire des Animaux pour objet. Tou-tefois deux genres de Creatures animées nous restent encores à deduire, à sauoir les Oysseaux, & les Poissos. Ils s'entresuivent comme logez ensamble, au predicament des nécessaires; mais leur condition, & leurs qualitez ne sont aucunement égales, d'autant que ceux-là sont maintefois recerchés pour l'aduantage de la santé, & plus souuant pour le cōtantement du goût, & si nous ne sommes du tout impies, nous ne pouuons nous passer de ceux-cy: ou ce seroit, qu'avec des herbes seules, comme les disciples de Pytagoras, nous voulussions en dormant prendre

q 4 le

248

*Second liure de la*

le Ciel par descalade. Quoi que s'en  
soit, i'en n'entreprends gueres volontiers  
l'yne, ou l'autre de ces matieres. Ma  
raison est seulement fondee sur ce, que  
i'en ay entoilé et le tems à souhait,  
pour éplucher exactement les rareitez  
de ces deux natures, & ne s'en faut é-  
tonner. Le sujet de soi est tres-riche, &  
aucun jusques à huy n'en a parlé assez  
dignement: bien que plusieurs perso-  
nages ayent consumé la fleur de leurs  
annees en ce seul étude. Estimez vous  
que ce ne mand soit vne grosse peine, de  
me voir emporigé, & reduit à ces pre-  
cipices? moi, qui ne serois alioir attaint  
d'âge d'vne veue iungesse, qui ay pas-  
sé mon adolescence en toute sorte de  
vanitez; & de beaux extraordinairez, s'as-  
emplorier lez que n'avois de reste,  
à degburlir mon esprit harassé de tat  
d'affaires! s'chiez de mil en mis. Etant  
encores ieuve garçon, ne pensant à  
rien

al

P

tie moins, qu'à ce dessain d'écrire, mil  
races d'oiseaux, & autant d'espèces  
de poissons differans, & étranges in'é-  
toncent tous les iours presantez. Quoi,  
que, comme l'ay dejadit, ma pêche fut  
bien éloignee de les contempler se-  
rieusement, mon ieune ceruau ne  
pouuoit pourtant s'assouir en l'admi-  
ration des thresors de la Nature. Par là  
je commençay de jugez, que notre  
Prouence étoit tres-opulante, & plan-  
tueuse en telles raretez. Dès lors, pour  
auoir vn peu hanté le monde, n'ayant  
rien obserué, leu, ou appris des larges-  
ses de la Nature, & de ses ieux admirables,  
que je n'en ayé autant puise de  
la lecture des liures, ou des histoires  
des Animaux: Je puis dire qu'en lisant  
les passages, & les Auteurs, tout ce que  
j'avois veu se representoit en ma me-  
moire. Certes le cas est ainsi arriué,  
que les ayant considerés de plus près,

q s au

au lieu de changer, ou de démordre de mon opinion quelle qu'elle fut, ie m'y suis laissé porter plus librement à les releuer, & louer, comme vn sujet plus grand, plus riche, & plus magnifique. Puis que sans en auoir vne parfaite connoissance, il est impossible d'en parler selon leur merite, & que d'ailleurs mon âge ne me permet point d'attaindre au sommet de cette haute intelligence: c'est à regret, ie le dis derechef, que j'entreprans ce traitté. Mais cependant, afin qu'en cette occasion les épreuves de ma bonne volonté ne s'amblient par trop defectueuses (les hommes se trouuant la plupart decheuz de leurs attrantes) ie cotteray quelques especes d'Oysseaux, & de Poissons les plus communs, & mieux coneus ez tables ordinaires. Par là vn exacte estimateur pourra inferer, combien la nature en ses occultes, & secrètes actions nous a pro-

*Prouence.*

251

produit de merveilleux effets de sa puissance, veu qu'és plus visibles, & familiers, sa profusion paroît si bien exercée.

## CHAPITRE XVIII.

*Des Cignes, Grues, Oyes, Cannes, Halebrans, & Oyes Sauvages. Des Houtardes. Otides de Pline. De la chasse aux Houtardes. Leurs ruses.*

**S**aichant, qu'il y a par tout grande affluance de Cignes, Grues, Oyes, Cannes, & Halebrans, ce seroit hors de propos d'exagérer leur multiplication. On en voit en notre pays des compagnies si grandes, qu'à mesure qu'elles se promènent par le vuide de l'air, il semble, qu'une époisse nue dérobe le iour aux passans. Le sable doré de certaines îles d'Arles paroît main-

252

## Second liure de la

maintefois tout noir des bandes des  
Oyes sauvages, courans entierement  
leur large pourptis. Nous auons vne  
race de Halebrans, dont la chair est  
fort tendre, le goût tres-delicat, & de  
facile digestion. Au manteau ils sont  
fort differans des Cannes communes:  
car ils ont le pennage de couleur bru-  
ne, & comme paré de certaines mail-  
les d'or. Au regard de ces oyseaux, que  
nôtre vulgaire appelle Houtardes, il n'y  
a prouince au monde, qui en soit  
mieux peuplée. Crescent de Boloigne  
auteur de l'Agriculture, homme tres-  
melé en tout, fors au langage, qu'il a  
assez mal poli, les marque du nom de  
Starnes. Pour moi, ie ne puis dire au  
vray, quel nom les anciens Grecs, ou  
Romains lui ont accommodé. Le co-  
mu des escriuains, ou doctes, ou igno-  
rans tient, que ce sont les Otydes, que  
les Espagnols a la relation de Pline  
apel-

appellent Tardes. Mais leur erreur se découvre clairement par l'autorité du même Pline au cha. 13. de son 10. liure. L'otis, dit-il, est moindre, qu'un Ibou, & plus grande, qu'une chouette: elle a des oreilles de plume, qui lui avancent hors de la tête, d'où elle emprunte son nom. Elle est comme le singe des autres oiseaux, elle aime fort les loups, & va toujours à sauts & à bonds. Il n'y a non plus de peine à l'attraper, qu'une chouette: cela se fait en la rendant, tandis qu'elle s'amuse à quelque chose. Ce sont là les mots de Pline. Or si pour un préallegé, il convient supposer comme très-véritable, qu'une vicille Houître poise toujours plus, que dix ou douze Hibous ensemble: car elle a le corsage beaucoup plus grand, que la Gruë, & n'a point pour tout d'oreilles de plume: quant à la gaillardise de ganbaden & de con-

tre-

tre-faire les autres , on n'a encores  
en elle cette qualité : & si n'est-elle  
point plus lourde à se laisser surpren-  
dre, que tout autre oyseau ? Ce pour-  
quoi , elle va pourchassant sa vie par-  
mi les larges campagnes, son pennage  
est noble au possible , étant méle de  
noir, de rouge , de gris cendré , tout  
moucheté de petites mailles dorees,&  
argentees , tres-artificiellement pele-  
mélees : comme elle est encor en son  
accroissement , on la prise pour vne  
viande tres-agreable au goût, & l'etre  
icuns lui augmente la vogue. A l'op-  
posite Pline en ses écrits condanne en-  
tre autres viandes, le manger des Oty-  
des, pour la mauuaise sēteur, que rap-  
porte leur mouelle tiree hors des os: là  
où noz gens sont touiuors plus frais  
d'entrer en lice, pour la reputation , &  
la valeur des ieunes Houtardes. Car  
ils sont si passionez de cette chasse,

qu'ils

qu'ils ne font pour tout aucun cas des maladies, que leurs cheuaux gaignent à force de les voler : postposans tout cela à la ioüissance de leur proye desiree: On ne les peut auoir, qu'à la course des cheuaux, sans mémes leur bauler le tems de prendre halaine. Il n'y a pas grand peine , quand elles n'excèdent la grosseur d'un chappon. Elle est plus grande lors, qu'elles sont comme vne Oye. Dés qu'elles sont hors de page, & ont passé cette grádeur, c'ét pour neant qu'on trauaille , & tue les cheuaux apres: car outre qu'elles ne sont plus doüees de tant de force, elles éludent étrangemant les chasseurs par leurs variantes remises. Battans de l'aile elles vous marchandent traitreusement leur homme , & lui redoublent d'autant mieux le courage , que continuans leurs feintes, s'arrêtent par fois tout court , comme lassés & engourdis:

256

*Second liure de la*

dies: le sentans approcher, elles prennent la volee, & soudain s'en reuient fondre. Au bout, s'ennuyans de recomincancer si souuant leurs ruses, d'vn tire-d'ale tres-rapide s'elancent dedas les nuës, où le piqueur les voyat driller, perd toute esperance de les attraper. On n'en peut doncques cheuir, qu'à l'harbaleste ou à la Harquebuse, encores est-ce fort rarement: parce qu'elles ont des finesseis incroyables. Quant à ce qui se trouve couché par écrit pour regard des onguans de Xenophon, ou de l'inuention de repreſanter en la peau d'un cheual, un cheual mēmes. C'est un leurre approprié aux Otydes, non aux Houtardes. Les plus vieilles poisenent ordinairement trente liures, voire quarante, si elles sont de haute graiffe.

CHAP.

## CHAPITRE XIX.

D'vn Houtarde pris à la chasse par  
l'Auteur. Cet oyseau pleura. Prosopopee,  
& les larmes de cette Houtarde.

**C**omme ie m'aggrois extreme-  
mant à cette chasse aux Houtar-  
des, vn fait qui m'arriua vn iour ino-  
pinément me mit en admiration. I'a-  
uois pour lors martel en tête d'vnne af-  
faire tres-importante, qui me rendoit  
tout chagrin, & dedaigneux de toute  
sorte de compagnie. Si bien, que pour  
m'en priuer encors mieux, monté sur  
vn cheual, que j'auois des plus vîtes,  
suiui de mes chiens seuls, ie m'écarte  
à trauers des champs, & en peu d'heure  
me trouue porté en vne large plaine,  
où tout contre les pieds de mon che-  
ual, ie veis leuer deux grandes Hou-  
tardes. Le cheual effrayé du bruit, que  
r fai-

258

*Second liure de la*

faisoit le tremousser de leurs ailes , me bailla vne si rude secouſſe , qu'en ſurſaut ie reuiins à moy: toutefois comme ſurpris , & piqué de cette interruption inesperee , ie change mes penſées en des désirs de vengeance contre ces Houtardes, que ia desyeux ieva pourſuivant. Ie voyois fendre l'air à celle, qui me ſembloit de plus grande taille, l'autre vn peu moindre , mais aussi groſſe qu'vne Oye , fe débattoit pour neant , & en tirat les ailes pour ſe guinder vers le Ciel, ſ'en veint fondre à terre bié près de moi. Ie pique apres celle là , comme la iugeant de meilleure preſe. A même , que ie cuidois l'attraper , la voila à l'inſtant remonter en haut , & voler enuiron cinq cens pas: elle refond encores , & s'arrête, me ſentant approcher ia tout haletant , & recreu à force de courre par cy , par là , m'éludant plusieurs fois à ſon accou-

14-

tumee, tout dvn trait reprend la vo-  
lee dedans les nuës. En somme ayant  
ia fait plus de sept mil pas, sans rien  
gaigner, m'asseurant de ruiner mon  
cheual, ie me refens à bon escient de  
me rendre Maitre d'vne si fine piece.  
Ie le pousse donc derechef à toute bride,  
comme ie l'eus contemplee voler vne  
bonne piece de tems tirant toujours  
païs, ie la vois fondre sur vn arbre haut  
élevé, où les ailes ouuertes, elle demeu-  
ra perconce, comme ayant consumé  
ses forces, & deployé toutes ses ruses  
pour se sauuer. Mes chiëns hors d'ha-  
leine, & la ferine opinion, que l'auois  
de iouyr bien tôt de mon attante, me  
font redoubler de l'éperō à mon che-  
ual courant à bride aualee, i'aproche  
pour la prendre avec la main. C'étoit  
en vain, qu'elle faisoit force pour se  
releuer. En fin se tournât droit à moy  
(ce que ie dis semblera vn paradoxe,

r 2 mais

mais rien n'est de si véritable) en guise d'une poure suppliante, se prit à pleurer à chaudes larmes. Qu'est-ce que je pouuois iuger, sinon qu'elle commandoit de plaider sa iuste cause avec tout autant de grace, qu'elle pouuoit auoir. Possible, que son langage n'accompagnoit entierement ses intentions, qu'elle vouloit faire voir, n'auoir été portees, qu'à sauver sa vie, ou sa liberté: & ce avec d'autant plus d'asseurance, & d'effort, que c'est chose très-naturelle, d'esperer, ou d'entreprendre tout ce qui peut aider à ces deux. Veu que le desir de l'une, préférable à toutes choses ne meurt iamais; & l'autre ne se peut abhorrer. Elle vouloit dire, que si de pleine abordee elle eut osé fier son être en mes mains, & en ma sauuegarde, elle eut paravanture mieux acquis ma bien-vueillance; & eut capitulé de sa conseruation avec plus

plus d'auantage : mais, qu'elle cuidoit mieux faire, en postposant telles espe-  
rances ( quoi que tres-dangereuses ) à  
vne tres-lâche seruitude. Elle eut peu  
viure grassement , avec plus de caref-  
fes, & moins de soin chez moi, où elle  
eut trouué de toute mangeaille à fo-  
son; mais, qu'elle auoit mieux aimé al-  
ler pourchasser sa vie à sō plaisir, quoi  
qu'avec plus de sollicitude, de suëur, &  
d'apprehension deschasseurs toujours  
à l'erte, pour la guetter au passage. El-  
le disoit pourtant , qu'vne vie si soli-  
taire, & si libre comme celle-là n'étoit  
du tout exante de crainte, quelle con-  
stante resolution , qu'on y apportast:  
attandu, que parmy les hommes rien  
ne concite tant de ialousie aux serui-  
teurs, ou aux Maîtres, que cette passiō  
déreglée d'être seul, & à soy. Au reste,  
que la condition de celles , qui recer-  
chent de se voir seruies, ou suiues des

r   3      hom-

hommes, est ordinairement exposée à des perils plus grans, & plus certains. Car s'il arriue, que le Maître ait vn iour l'apetit plus ouvert, que de couûtume, ou que ton croupion couvert de graisse lui chatoüille le goût, ou celui de ses amis, sans doute c'est fait de toi: car on te coupera la gorge sans remission. Mais quoi? si ces Maîtres, ou ces mêmes amis étoient si curieux de me conseruer cherement, qui me pourroit répondre de l'indiscretion des valetz, à mesure que leur insolance, le trop boire, ou la colere, les porteroit à me ruer des pierres, ou des bâtons, m'ayans assommé, ne me presantoient il pas au Maître, & leur feroient acroire, que le trop mäger, ou la graisse m'auroient étouffé. Tels, ou semblables, ou autres discours me cuidoit tenir cette Houtarde par sa contenâce & ses gestes, possible trop affectez.

Don-

Doriques pour la prendre, ie recom-  
mance à pousser mon cheual, que ie  
ne sceus iamais faire accoster de l'oy-  
seau, quels grans coups d'éperon que  
ie lui feisse sentir dans les flancs: car à  
même, qu'il se dressoit contre moi, le  
rude battement de ses grandes ailes le  
mettoit en desordre; Mais tout de ce  
pas, mettant pied à terre, & attaché  
que i'eus mon cheual au pied de l'at-  
bre, i'ouure les bras, ie la reçois, & la  
serre doucement, sans qu'elle feit au-  
cune résistance. Pendant que ie m'oc-  
cupe à châtier mon cheual, mes traî-  
tres chiens, ne pouuans moderer leur  
fougue infatigable, étoient demeuréz  
derrière vn long trait de chemin; pre-  
nás en ce point leurs tems, pour m'ac-  
consuure, ils s'atroupent d'erechef, &  
sans s'étoner de ma parole, ni de mes  
menaces, sautent sur ma poure sup-  
plianté Houtarde, que ie tenois em-

(et)

I 4 bras

brassée. Meu de colere pour vn tel af-  
front, ie metz la main à l'épee, & en  
baille sur les oreilles à quatre d'entre  
eux, les autres gaignent au pied lâchás  
mō oyseau battu, déchiré, demi mort,  
& me l'abádonent. Je puis dire de n'a-  
voir rien veu auparauant, qui m'ait si  
fort affligé: parce que ie mourois d'en-  
vie d'épreuuuer, & d'attendre, comme  
vn oyseau si aimable reusciroit en  
mō logis, en le faisant soigner curieu-  
semant: car pour tant d'autres Hourar-  
des, dont nous auons des-lors peu fai-  
re prise avec autant de peine, nous  
n'en auons point veu, qui par ses ruses  
& artifices conuiast si gentiment le  
chasseur à l'aymer & admirer; & qui  
du bec, & du sifflet vint effrontemant  
se rendre sur la main de celui, qui l'en-  
treprenoit. Quant aux larmes de cel-  
le cy (afin qu'on pense, que ce n'est  
pour rire, quand i'ay dit, qu'elle pleu-  
ra)

ra) à quelle cause les pouuons nous referer? Sauoir mon, sicela ne peut proceder de la chaleur immoderee, que l'agitation, ou le mouuemá̄t trop violent lui auoient excité. Eu egard, que telles larmes ne naissent pas tant de la chaleur s'exhalant de tout le corps, comme du froid, qui se trouue resserré au dedans: La même cause, qui les excite aux hommes, nous seruira de conjecture, pour dire, que les viues pointes de la douleur, & le sentiment du mal auoient épraint les larmes de cet oyseau.

## CHAPITRE XX.

*Des Faisans. Des Pans. Tourterelles. Grives. Oyseaux de Meurte. Francolins. Herons.*

**I**E n'estime point l'Ile de Colchos mieux peuplée de Faisans, quel'or-

r      s      ree

ree de nôtre Rône ; où ils ne sont que trop frequants. On les prend à la course des cheuaux, de même que les Hourtardes, avec vn plaisir incroyable des chasseurs. La volee des plus robustes ne porte d'ordinaire plus loin de mil pas, encores ne le font-ils d'vn tire-d'aile : ains en baissant ou reprenant leur vol. Ils perdent leurs forces à la quatrième, ou tout au plus à la cinquième temise ; à la sixième, ils se couchent à terre, & d'vne belle ruse se cachent dedans les landes, & buissons plus toffus, s'ils en trouuent. Les Hourtardes ont le corsage trop grand, pour se musser ainsi. Il n'est iâ besoin, que ie traite des grandes compagnies des Pans, Tourterelles, griues, cailles courans maintefois noz campagnes. Au regard des Griues, i'en en veu ailleurs de toutes blanches, mais non des Pans tous blancs ; & ne saiche, qu'il y en ait,

ou

ou qu'autre en ait veu. Quant est des  
Becque-figues, & de tels oyfillez d'es-  
peces differates, lesquels outre les Gri-  
ues, & Merles se nourrissent la plus-  
part du tems de la graine de Meurte,  
veu l'abondance que nous en auons,  
on en fait des festins tous entiers, es-  
quelz vous ne verriez autre couvert,  
que de cette viande tres-exquise. Les  
aucus ne font gueres d'état de tels oy-  
seaux, à cause de ie ne sais quoi d'amer  
qu'ils rapportent de cette graine. Les  
autres ne les prisent pas tant pour leur  
bonne odeur, comme pour le haut  
gout, & acrimonie, qui est en eux; tou-  
te propre, pour ouurir l'apetit de boi-  
re, & de mäger. Les Francolins ne sont  
point si commus en nôtre païs (si tou-  
tefois les Atagenes aux Latins sont les  
Francolins à nôtre vulgaire) quoi que  
s'en soit, les Francolins ne sont si peu  
coneuz ni si clair-semez, qu'on n'en

ayc

aye beaucoup en nôtre Prouince: non qu'elle les produise , mais ils y passent de l'Espaigne , & n'ay encores peu sa- uoir, qu'aucun ait trouué les airs, ou les poussins des Francolins: bien que la chasse aux plus grandelets soit tresfre- quante. Si lors, qu'il sont en saison de pondre , on nous les aportoit d'Espai- gne , comme on faisoit anciennement de Lydie en Egypte(ce qui seroit tres- aisé à faire ) sans doute on les verroit aussi bien parier , & multiplier deça, que delà. La seule raison nous mô- trant , qu'ils peuvent s'habituer en tout autre air , que celui d'Espaigne: c'est , qu'ils foisonent abondamman- ez pays circouoisins des Alpes. Je n'o- ferois pourtant assurer, qu'ils ne font iamais leurs nids en Prouence, ou que nôtre terroir leur est totalement con- traire, veu qu'ils s'agreent tant en nô- tre air. Qui est celui lequel apres a- uoir

uoir fort sué apres telle curiosité, la voudroit atrester? Encores moins le voudrois-ie faire: n'aient daigné iusques à presant y appliquer aucune re-cherche. Les grandes compagnies des Herons multipliás merueilleusemárt, couurent, & troublent le fonds de noz étangs. Leur fecondité s'acroit d'autant mieux, que le gout de leur chair des-agree generalemant à quelle per-sonne que ce soit. On en mange plus volontiers par tout le reste de la Fran-  
ce. De sorte, que les plus opulans edi-fient en leurs maisons aux chams des Heronieres. Je ne sais, si la sollicitude, qu'on en prend, ou si les viandes do-mestiques, qu'on leur baille, les affrá-chit, & les rend plus delicats, étans d'eux mêmes assez insipides, & de mauuais gout. Mais ie fais bien, que chez nous, ils ont vne chair non que longue, seiche, gluante, ains assez puá-te.

270

*Second liure de la*

*te. Ores si la curiosité du nourrir à le  
pouuoir d'alterer le naturel de cette  
chair, ou au moins de la corriger, pour  
nous la faire accoutumer, en degui-  
sant ses qualitez si des agreables, nous  
pouuons, s'il me semble, auoir l'éle-  
ction tres-libre d'vser des vnes, ou des  
autres.*

**CHAPITRE XXI.**

*Des Perdris. Crecerelles. Beccasses. Palobes.  
Ramiers. De l'oyseau appellé Flamant  
ez Iles d'Arles.*

**M**ais que dirôs nous de l'incroia-  
ble fecondité des Perdris, gros-  
ses à beaucoup près de noz poules  
communes. Ez montaignes de Pro-  
uence elles valent tout au plus vn Ca-  
rolus, ou vn Sou piece, & par fois les a-  
on pour vn Sou la paire. Le bœuf n'est  
à si

à si bon marché, & le moutō est beau-  
coup plus cher. Je ne veux vfer de l'og  
discours sur les Crecerelles, Becasses, &  
tat deraces de Palobes, & Ramiers, veu  
qu'il semble, que la nature ne se fait  
voir si variante, ni si feconde en autre  
espece d'animaux. L'on mange (mais  
c'est fort rarement, & pense-je que la  
beauté, & rareté en diminue le goût)  
d'une sorte d'oiseau, que noz habitás  
d'Arles apellent Flamant. C'est l'oi-  
seau de la plus belle representation de  
tous ceux qui naissent, ou s'abituuent és  
Etans des terroirs d'Arles. Sa chair est  
si dure, qu'elle ne se peut onc attan-  
drir, pour grandes, & fortes épices,  
qu'on y faiche appliquer. Il est d'une  
belle, & haute taille. Son pennage est  
de couleur rouge, jaune, noir, & blanc,  
fort long, & qui recree encores mieux  
la veüe. Il ne pond iamais, qu'il ne fa-  
ce deux œufs à la fois, & ont vn deini  
pied

pied de long. Vous les prendriez pour de ces œufs de plâtre contrefaçts. Vn iour on m'en feit presant d'vn, comme d'une chose fort exquise, qu'on ne treue gueres souuant. A mesure, que ie m'en ioüois entre les mains, celui, qui me l'apporta m'asseuroit avec serment, sans que ie voulusse me tenir à son dire, que c'étoit vn œuf naturel, non artificiel: car il enduroit bien auant la piqueure d'vn poinçon, & en le maniant me blanchissoit les mains d'une poudre tres-delicee. En fin par mégarde, ie le laisse choir emmy la place, & coneuz en effet, que c'étoit vn vray œuf. I'en portay des lors vn extreme regret, parce que ie m'etois proposé de le bailler à couuer à vne poule d'Inde, dont vn poussin en fut éclos, qui se feroit par trait de tems éteué, & appriuoisé à mon logis.

CHAP.

## CHAPITRE XXII.

*Trois races de Poules. D'un Coq Rhodien.  
Duëilz des Coqz.*

Nous auons en assez grande abondance de trois races de poules. Car des communes, & des Numidiennes appellees du vulgaire poulles d'Inde, nous en auons à reuendre. Quat aux Paones, si bien nous n'en voyons de si grandes bandes, nous n'en formes pourtant en defaut. Elles égallent quasi les Oyes en grosseur, & ressemblent aucunement à nos poulles communes. On m'apporta vne fois un Coq Rhodien de six mois, qui me coûta des bons écus. Il étoit si genereux pour son âge, & auoit le cœur si vigoureux, & promt à combattre, qu'un chien, s'il n'eut voulu être mal mené, n'eut osé entrer en la Cour des poules, ou il étoit.

toit. Il tuoit tout autant de coqz communs, qu'il pouuoit accueillir. Maintefois ie lui ay fait faire en dñel avec vn grand Coq d'Inde , valant , sans mantir vn gras mouton.C'étoit vn rare combat:car les coqs d'Inde sont naturellement fort coleres, & se mettent sur leur ergoz avec vne fierté , & vn certain piolement,qu'ils se font admirer : ils rendent avec cela , ie ne scais quelle voix plaintive , qui ne leur sied guieres bien , & fait venir l'envie de rire.Mais en fin,la guerre nous dit mal parce que mon braue champion de Coq,foulé de tant de combatz par lui rendus deueint malade: & tous les remedes, dont ie le feis secourir , ne le sceurent engarder de mourir. Les histoires m'auoient baillé l'adresse du passetems prouenant de tels duëls des Coqz. Car en lisant , ie m'apperceuz, combien les Deliens , les Atheniens,

toute

toute la Grece , & l'Asie, voire mèmes les Empereurs Romains , & apres eux le reste de l'Italie les auoient souuant celebrez. De sorte , que par voye de ces duëls , on vuidoit les differans des cheuâces toutes entieres , & patrimoines litigieux. Ainsi ic me resolu de prédre la part dvn tel deduit. En quoi le iugement des anciens , & mon inclination ne m'ont pas deceu:m'étant déflors rendu spectateur mil fois de ces plaisans ieux , sans iamais m'enuyer. L'ignorante tourbe de mes ennemis iadis touchee au vif en mes écriz, lors qu'insolammt me venoit harceler, cerchans de quoimordre sur moi, remüoit toute pierre contre cette miene occupation. De là les hommes, les femmes, les ieunes, & les viels commencent d'en dire le mot, me décrier, & me publient en leurs placarz pour vn Maître iuré à faire battre les Coqs.

s   z      Me

276

*Second liure de la*

Me demandez vous , si ie meis plutôt à rire, qu'a dedain la folie de telles gés.  
Ainsi Dieu me soit en aide , ie ne le sa-rois dire. I'eusse pris plaisir,d'ouir leurs iugemens , si ie n'eusse sceu, combien ils en étoient déproueus eux mémes.

## CHAPITRE XXIII.

*D'un oyseau prodigieux pris ez lles d'Ar-  
les. Du goût des oyseaux. Tourterelles  
d'Eté. Des Poissons en general.*

**O**Res pour reprendre noz pre-mieres erres, ie dis qu'il me reste à parler de plusieurs autres especes de Gibier, que les festins plus sumptueux, & les tables ordinaires ont mis en re-putation. Le leur puis mieux accom-modier les noms du pays, que du Latin. Mais parce qu'elles ne sont neces-saires, & leur denombremant ne peut être

être, qu'ennuyeux au lisieur, i'en abstié-  
dray. Vne chose diray ie volontiers,  
aussi le vaut elle bien: c'est vn des plus  
grans, & monstrueux oiseaux, qu'on  
faroit voir. Ce m'est hors de moyen  
de vous en tirer icy le corsage au na-  
turel, mais bien son bec, & ses pattes  
seules, que celui, qui le prit, auoit re-  
seruées pour montrer à la posterité,  
ayant salé le reste par loupins. Aux  
étangs d'Arles vn certain villageois  
faisant le métier de chasseur à la har-  
quebusé, l'auoit faussé de deux balles,  
& le voyant leuer au deuant de lui en-  
cores tout tremoullant, se resout de le  
courre à force, pour l'attaindre, com-  
me il feit, & le trouuant couché à ter-  
re ia demy mort, il l'acheua par plu-  
sieurs coups reiterez. C'étoit merueil-  
le de voir cet oyseau defandre sa li-  
berté avec tant de furie, & de vigueur,  
haletant les derniers abois de la vie:

s 3 ores

ores du bec, ores de ses larges pattes, il mettoit ce chasseur en desordre: ores de tout le corps il se iettoit sur lui: en fin comme force par sa destinee, les longs efforts commançans à lui anéantir les forces, il s'abandonne, & demeure roide mort sur le champ. Sa patte étoit comme celle d'une Oye, & d'assiete auoit bien une main ouverte. Ceux qui auoient pris la peine d'ouvrir son bec disoient, qu'un paquois de nauire large de deux pieds, & demy en quarre y feut demeuré dedans tout à l'aise. Je ne crains point d'être trop importun, si à ce que dessus i'adoucite le iugement qu'on fait parmy cette multiplicité, & beauté des oyseaux, & à quelle espece l'ô deffere le prix pour l'excellance du goût. La variété des têtes, & celle des opinions marchent par tout d'un pas égal. Plusieurs confessent avec moi, que les Tourterelles

d'Eté

d'Eté doijent tenir le premier rang.  
A tout le seul millet, qu'on leur verre  
deuant pour les faouler, elles prenent  
graïse en peu de tems. Et n'estia be-  
soin de les garder longuemant mor-  
tes, pour les atandrir : mais auant que  
deles égorger, il est bon de les tenir se-  
parees des autres l'espace de quatre  
heures, à ce qu'elles ayent le loisir de  
décharger leur gauze, qui se trouuant  
pleine de millet, fait perdre l'appetit à  
ceux, qui s'attendent à la vuider. On  
les couche à la broche lardees scule-  
mant de bon fenoüil. Aucuns les ayat  
vuidees peu auant, que de les tuer, leur  
font manger tout leur saoul de l'anis  
confit au sucre, pour en apres faouer-  
rer la chair, le sucre, & l'anis tout en-  
samble ; Mais selon mon goût, l'anis  
côpete mieux aux Medecines, qu'aux  
sauces. Ce que i'ay dit des oyseaux  
n'est pas grand cas. Ce que i'ay à dire

s 4 des

des poissons est encores moins, parce qu'etans couverts de l'obscurite de leur elemant, ils ne se laissent attraper si libremant aux paresseuses mains des hommes.

## CHAPITRE XXIV.

*Le Tourbot appellé Rhomb. La Sole. Le Thun, &c. Des Ecreuices de mer appellees Langoustes. Huîtres. Moules, &c. Tellines, & autres races de Coquilles.*

JE traitteray sommairement des poissons, répondans mieux au goût des personnes plus honorables, ou au pis aller des moins mecaniques, ou de ceux ausquels l'indigence sera d'excuse tres-legitime. Le Tourbot, que nous appellons Rhomb porte la palme entre tous ceux, que la maree nous fournit.

nit. Nulle autre Prouince selon ma recherche, & n'en déplaise à aucune, n'est si bien pourueüe de ce poisson, que la nôtre. La Sole d'un pied, & quart de long, tenât le premier rang d'honneur apres le Rhomb, est cheremant vendue à vn Carolus, ou vn Sou tournois. Quelle autre mer est si abondante en Thums, Pelamides, Pagres, & Ecreuices de mers? Je sais, qu'autefois au port de Marseille on a fait en vn seul iour vne péche de huit mil Thums. Ces quatre especes de maree, qui seroient fort exquises ez autres Prouinces, nous viennent au rouge : voire mêmeez moindres villages, & hameaux on n'en fait aucun état. Excepté des Ecreuices de mer, dites de notre vulgaire Langoustes, qui selon l'humeur de quelques vns sont de la troisième Classe. On préf des huîtres en moyenne quantité, & celle des Moules est ex-

s      5      celi-

cessiue. Bien, que ceux cy soient pris ez  
en prou de lieux , si est-ce qu'on n'o-  
seroit les presanter à noz tables, où ce  
seroit pour raison de leur bouillon,  
qu'on dit être propre pour ramollir le  
ventre. Les Tellines foisonnent d'vn  
maniere incroyable : comme fait tou-  
te race de Coquilles. Je puis dire de les  
connoître toutes à l'œil , mais leurs nos  
Latins me sont inconueuz. La penurie  
des écriuains , & leurs opinions si va-  
riantes en sont en partie la cause. Par-  
my celles, que ie me puis ramanteuoir  
d'auoir veu, les vnes sont faites en rôd  
comme vne balle, les autres sont de fi-  
gure triangulaire, ou quadrangulaire,  
frangees tout par tout , & aristement  
barbillonees , les autres sont pyrami-  
dales , demy-rondes goderonnees en  
elles mèmes,faisans la neufuième par-  
tie d'un cercle , aboutissantes en poin-  
te en guise d'vne pomme de Pin : les  
autres

autres sont voutees rapportas à tout l'assamblage de leurs petites laines bigarrees, le test d'vne Tortue , d'autres sont cochees plus larges, & plattes d'af siete, canelees iusques aux bords: d'autres sont cambrees, & tournées contremont , pour retenir leur saumeure, comme dedans vn petit vase. Il y en a des vertes, des iaunes, des rouges, des noires; comme iayet. Où est la langue, qui pourroit servir de pinceau à la nature, & represanter la multiplicité des ieux dont elle s'égaye? Auec cela, on ne prise rien toutes ces engeances de coquilles, non plus , que plusieurs autres telles droleries. Les vagues de la mer les déchargent au riuage , pour le proffit & commodité des hommes, & ingratz, qu'ils sont , ils ne daignent de les cueillir. Les femmes mémés le plus souuent ne tiennent conte de les regarder: elles ne sont, que pour amuser

## CHAPITRE XXV.

*Des Murenes, Dorades, Loups, &c. Pou-  
pes. Sardines. Du Haran, Carpes. Bar-  
beaux, Brochetz, Anguilles.*

Pour le iourd'huy on ne fait aucun état à Marseille des Lamproyes de Mer, iadis appellees Murenes, que le goût des anciens auoit mis en vogue. Les Dorades, & les Loups, que pour neant on va quertant en plusieurs Provinces, nous font soulever le cœur, & l'affluâce en diminue le prix. Les Mâniuers, Congres, Rayes, Poulpes, Marqueaux, Merlás, Seiches, Ecreuices, & Rougez, qui sont de la race des Pâgeaux, & toute telle pécherie n'étant d'aucun trauail, nous est familiere & ordinaire: ce pourquoi elle est vilipâdee. Aucuns m'ont voulu louier vne cer-

certaine engeance de Poulpes, pour la senteur du musc, qu'ils rapportent à leur dire: Il ne m'est encors arrivé d'en faire l'essay. La plus grande vogue, qu'on baille aux Sardines ez portz de Mer est, qu'elles seruent de prouision pour les Galeres. Je sais d'autre maree, qu'on iette au loin à même instant qu'elle est tiree, qu'on n'auroit garde de laisser perdre ailleurs. Commeant en pouuōs nous parler sans auoir mal au cœur, veu que nous la refuyons, & ne pouuons la garder avec patience. Nous sommes voiremiant priuez d'une seule espece de poisson tres commun à ceux de Roüan, & à ceux qui sont habituez ez lieux voisins du flux, & reflux de la mer de Ponant, à sauoir du Haran: si toutefois le Haran est cela mêmes, que les Latins nommoient Halecula. Les vns tiennent, que nous en auons voyremiant l'espece, mais non

non la quantité: prenans leur pied sur  
vn autre poisoñ, qui lui ressemble tout  
à fait. Si l'aduoüe , que nous n'en auos  
point pour tout, que sera-ce pour ce-  
la? en pleurerons nous? veu qu'il n'est  
si chetif , & vile mercenaire , qui ne  
grondât contre son Maître, s'il le pen-  
soit nourrir de telle viande. Aussi ne  
leur deuons nous enuier non plus ce  
poisson , que l'inconstance de la Mer  
mêmes. Je ne doute pas que le Cyprin  
appelé Carpe ne soit en plus grande  
reputation , pour raison du gout , ou  
du prix en ces contrees là , que le Ha-  
ran, mais parce que ce poisson est tres-  
excellant en la riuiere du Rône , s'en-  
graissant merueilleusement dedans  
ses riches, & fecondes eaux, il est à si vil  
prix, que i'ay hôte de le dire. Le quin-  
tal, que nous disons , pesant cét liures,  
ne se vend, que quatorze Carolus, ou  
si vous voulez , douze sols tournois,

valant

valans nôtre florin. Les Carpes neantmoins à part soi, sont grandes, & grosses, si que les vnes poifent bien souuat vint liures piece. Au prix des Carpes, que pouuons nous admirer d'auantage, que l'abondance, & la fecondité des Barbeaux, & des Loups de riuiere, des Brochez de sept pieds, & des Anguilles de trois coudees de long, & au dos large de quatre grans pouces? car hors des grosses Anguilles, qu'on met cuire à la broche, & les tétes de Brochez, qu'õ void maintefois aussi grosses, que celle d'un mouton, esquelles est adherante ie ne sai quelle graisse tres-delicate autour des os, aucun voire mémes des plus frians, ne fait point de cas de tout le reste és tables ordinaires. Le prix des Anguilles, excedas vne certaine grâdeur, est de cinq Carolus piece : celui d'un grand Brochet est de huit. Je n'ignore pas, que le prix

cou-

courant d'vn Brochet de trois cou-  
dees de long à Paris , est de cinquante  
sous.

## CHAPITRE XXVI.

*De l'Aloſe , Lamproye , Eturgeon. Paule  
Ioue. Le Sileure de Pline n'est pas l'E-  
turgeon. Le langage Prouençal appro-  
chant du Latin. Le Monde , & la na-  
ture se changent avec le tems. Admira-  
ble fecondité de la Mer. Le prix des  
Eturgeons. Des Aloſes, & Lamproyes.*

**L**'Aloſe, la Lamproye, & l'Eturgeon  
couurent par leur excellance tout  
l'honneur, & la bonté de leurs compa-  
gnons nouans dedans les riuières, &  
en la Mer mêmes. La recherche des  
noms propres de ces trois espèces à  
fait iadis fuer le front à beaucoup de  
gés doctes. Paule Ioue personage tres-  
gentil,

gentil, soutient par ses ratiocinations,  
que l'Eturgeon n'est pas le Loup des  
Anciens, ni le Torsion, ni la Hicque, &  
si ie ne me méprāns, il l'appelle vraye-  
mant le Sileure: mais c'est par hazard,  
ou à tâtons, qu'il le dit. Au demeurant  
l'Eturgeon ne peut être ce Sileure de  
Pline, lequel pour être poisson de ra-  
pine, va deuorant les autres, & fait du  
degast par tout ou il nouie. Car l'Etur-  
geon n'est pas mal-faisant, & quand il  
le voudroit être (veu qu'il n'a point de  
dentrz) il ne pourroit seulement faire  
noyer les cheuaux à mesure, qu'ils na-  
gent en là riuiere. On tient le Sileure  
du tout semblable au porc Marin. L'e-  
turgeon à beaucoup pres n'est point  
tel, parce qu'il a la hure fort large, le  
museau camard, & cambré à outrance.  
Puis qu'aussi va le philosopher là  
dessus est pour neant, & ne sert de di-  
re, qu'il faut que le Sileure soit l'Etur-

33

t geon

geon, au égard, qu'on ne void aujour-  
d'huy point de Sileure , & que l'Etur-  
geon a eté coneu à l'antiquité. Tant  
s'en faut, que la chose étant ainsi, nous  
pourrions dire d'auoir recouuré l'E-  
turgeon pour le Sileure perdu: Telle  
n'étant mon opinion , ie n'ay dequois  
m'alambiquer la ceruelle apres la re-  
cherche du vray mot Latin de l'Etur-  
geon: aussi cuide-ie, qu'on ne le faroit  
trouuer. Je ne priseray pas moins le la-  
beur de quiconque m'en baillera la  
vraye cognoissance. A ce propos vne  
autre raison milite pour moi , qui est,  
que toutes les langues du monde, ser-  
uans à nous expliquer au besoin , au-  
cune n'aproche , ou n'a mieux retenu  
les termes propres de cet ancienne , &  
magistueuse diction Romaine , que  
celle du peuple d'Arles: car nous auons  
encores les motz tous entiers appro-  
priez à la nauigation , ou au laboura-  
ge.

ge. Nous disons vne Carene, Scntine,  
Antenes, proüe, poupe, Etrou, vn Rá,  
Nauiger , & en suite beaucoup d'autres, sauf les formes des vaisseaux, qu'ó  
peut auoir alreré, comme l'on a fait  
l'vſage, & l'art mémés de la nauigatio:  
d'autant que les Anciens vſoient tout  
autrement des aurons, & auoient vne  
vogue plus libre, où nous l'auons plus  
contrainte , & preſſee. Ceux d'Arles  
nomment encors en Latin tout l'at-  
tirail apartenant à l'Agriculture, com-  
me ils font les plantes, les Animaux, &  
les oyſeaux. En outre la maree au-  
moins celle , qui nous est la plus co-  
ueüe retient de mémés ces motz La-  
tins. Nous disons , vne Dorade , vn  
Rhomb,vne Sole, vn Loup, vne Lan-  
gouſte,yne Pelamide,des Tellines,vn  
Thum,de Huîtres,du mot Ostrea, en  
changeant deux lettres,nous les nom-  
mons Osties: comme faſans vn dimi-

egnuk

t z nutif

nutif du Pagre,nous disos vn Pageau,  
Quant est de ceux , qu'on peche ez  
eaux douces hors de trois prealleguez  
l'Eturgeon , l'Alofe , & la Lamproye ,  
dont nôtre vulgaire se fert , ils ont tous  
parmy nous leurs noms Latins . A tant  
si quelcun veut soutenir , que ces trois  
especes aussi bien , que leurs noms , ont  
eté ignorees de Pline , ie soustriray vo-  
lontiers à son opinion . Il y à quatorze  
cés ans du siecle de Pline : il est certain  
que deslors on à découvert des Iles  
neuues . Il s'en est fait d'autres , & d'aut-  
res encores se sont agrandies : L'on à  
veu paroître des nouveaux feux , &  
courre les eaux autrefois dormantes .  
La nature mêmes de toutes choses  
s'est comme alteree , & le monde en  
general à pris vne autre face . Vous  
semble il donc , que le décours des an-  
nees n'ait peu causer encores plus de  
mutation ? Je fais , qu'au moyen du mé-  
linge ,

linge, ou des abuz, que les iardiniers font en matiere des semances, la terre produit des nouvelles plantes, comme des nouvelles pommes, naissant avec leur pepin, faisant aujoud' huy une race à part soy. L'Aphrique n'apporte-t-elle pas toujours quelque chose de nouveau? voire: car les concours des diuerses semances, la temperature de l'air, & les astres œurent à cela. La mer est-elle plus sterile, ou moins feconde, que l'Aphrique? non voirement, car en la propagation des animaux elle est si orgueilleuse, & abondante, que non seulement elle enfante autant de races de poissons, comme la terre des racines, mais elle porte en son large sein autant d'outils, où d'instrumans animez, que nous en pouuons excogiter pour noz vñages. Cela doncques me suffira, pour iustifier, qu'à pres le siecle de Pline notre mer à proue  
si t 3 duit,

duit, ou fait premierement voir, ou reçeu en ses flotz ces trois races de poissans, venans du goulphe Atlantique. Que si quelcun m'en peut bailler des indices veritables ez écrits du même Pline, i'en porteray plus d'étonemant que d'épuie. Cela de vray ne me fera iamais gueres de trouble en la ceruelle: tant parce que i'estime y auoir employé assez de labeur; d'ailleurs, que le sujet , à ce que ie vois , n'en vaut la recherche. Quand l'Eturgeon se vend en détail, & par pieces, son prix est d'vn sou la liure; à l'acheter en gros, ou tout entier , il vaut vn écu d'or. Le prix des Alooses , & des Laproyes suit la saison, & leur grandeur, parce qu'on les vend entieres.

## C H A P I T R E   XXVII.

*Des Saumons, & Truites. Meletes, Ecreuves, Tanches, &c.*

Ic

En'ay encor apris, qu'on ait veu en  
Inôtre pays des Saumons aussi grans,  
que ceux qu'on void communément  
ez hales de Paris. Mais si les Saumons  
prouienent des Truites, comme plu-  
sieurs opinent, parce que ce poisson  
deuant étre Saumon est des son ac-  
croissement vne petite Truite, & ve-  
nant à s'agrandir est en fin vn gros  
Saumon: nous auons voirement bon-  
ne quantité de Truites; mais ie m'é-  
tonne, de ce qu'elles n'augmantent à  
l'egal des Saumōs. Quoi que s'en soit,  
puis que noz Truites ont le goût, & le  
corsage des Saumons, disons, que la  
nature fait chez nous son apprentissa-  
ge, pour vn iour mettre à chef le Sau-  
mon mēmes. Ie ne voudrois pourtant,  
que mon iugement seruit ici d'un al-  
legué, pour erediter, & former vne o-  
pinion en telles matieres; ne pouuant  
rien auancer de constant, & resolu, si

291

t 4 ic

ie n'en ay vne parfaite conoissance. Je ne veux obmettre vne engeance de petitz poisssons, qu'Aristote, Pline, & quel autre, que ce soit des anciens ont ignoré. Noz Pécheurs les appellent Meletes, & y en a de deux races, distin-  
ctes seulement par la grosseur, non par la forme. Les petites n'ont pas plus de quatre pouces en longueur, & ont vn demi doit de large. Le goût n'en est point des-agreable, & la pêche en dure toute l'annee. Les autres plus grandes que celles cy, les surpassent aucunement, étans de la grosseur du pouce, & sont toutes d'vne couleur argen-  
tine. La pêche n'en est point si com-  
mode, ny favorable; parce qu'on n'y peut vacquer qu'en vn tems bien cal-  
me, & serain, la mer étant en bonace.  
Elles ont vn gout tres-excellant, & qui par sa plaisante qualité, excite telle-  
ment l'aperit, qu'en la saison, qu'on

les

les apporte toutes fraiches à Arles, on quitte dès aussi tôt les meilleures vian-  
des de chair, & les mieux appareillées.  
Si la multitude ne me faisoit appre-  
hender la confusion , ie n'oublierois  
en ce traité les Ecreuices, les Tanches,  
les Rougetz, les Perches nouüans ez  
flotz de noz eaux douces. Mais ce se-  
roit entreprendre l'infini, que de vou-  
loir attindre avec les paroles à l'opu-  
lance infinie de la Nature.

### **CHAPITRE XXVIII.**

*Saleures de poisson. Anchois. Saleures des œufs de poisson. Boutargues de quoi, & comment faites. Cauial fait des œufs d'Eturgeon. Les Grecs tres-frians du Cauial.*

EN suite des discours precedas i-e-  
stime , que celui des confitures au  
t      s      sel,

sel, qu'on fait du poisson, ne sera icy mal inseré. D'entre toutes ces Saleures, dont l'on s'accommode en notre pays, il y en a trois principales, qui sót de ma conoissance. L'une est du corps du poisson mémés. Les autres deux sont des œufs tant seulement. Le poisson, dont ce fait la première, est d'une race tres-petite, & à la relatiō de quelques vns, c'est celui, que les anciens appelloient Aprias, que nous disons Anchois. Le vray tems pour les confire au sel est au mois de May. Donques pour vn prealable, on met force sel au fonds d'un barril: apres, on prend autant de bon fenoüil vert, & le iette on dedans comme par littees; puis les têtes oteees de ces poissons, on les couche là dessus, & les sau-poudre-on fort largement, on épand encores d'autre fenoüil, & du poisson par dessus, pour en faire une autre littee, & ainsi en suite

suite, iusques à tant, que le baril viene  
a être plain. Bouché qu'il est bien soi-  
gneusement, vous faites à tout vn fo-  
ret, vn petit trou à son couuercle, à ce  
que par là on le puisse aëiller de la  
faumure, que vous allögerez touiours  
de peur que celle du dedans ne viene  
à s'aneantir: car rien n'est si domma-  
geable à toutes confitures au sel, que  
leur laisser endurer le soif:d'autat que  
par ce deffaut, elles se chansissent en  
peu d'heure. Noz anciens souloient  
faire grande quantité de telle confi-  
ture: mais aujourd'huy on nous en ap-  
porte d'Espagne en telle abondance,  
que noz gens aiment mieux trafiquer  
& profiter en autres denrees, qu'en  
cella là. La premiere saleure, qu'on fait  
des œufs de poisson se nomme en La-  
tin Qataricha. La diiction est Grecque  
sans doute: les nôtres corrompans le  
mot, l'appellant Boutargue. Peu d'é-  
cri-

300

*Second liure de la*

criuaihs Latins ont parlé de cette ma-  
tiere, & ceux qui y ont versé , s'en sont  
mal acquitez : ayant pris ce mot de  
Oataricha pour des œufs seichez,d'au-  
tant que *tápinos*, en Grec signifie sa-  
leure , soit elle seiche, ou bouffie, il  
n'importe. Donques pour ceste rai-  
son nous l'appellerons Oataricha les  
œufs confitz , ou salez , & toute autre  
saleure. De mēmes on pourra dire Oa-  
taricha ou Cauial , bien qu'on le face  
ores au sec, ores au liquide, selon l'hu-  
meur des confiseurs. Ores puis que l'u-  
sage a ia acquis à noz Boutargues seu-  
les le mot de Oataricha , comme par  
excellance , & que le Cauial à part soi  
a tenu le sien propre , & particulier,  
i'ay trouué bon defairevn peu de mé-  
tion de cette saleure. On met les œufs  
tirez des Muges pris tout de frais , sur  
vn aiz bien vni: apres on les fau- pou-  
dre tout par tout du sel blanc bié dé-  
licé,

- 12 -

lié, & en mettant vn aissellet par des-  
sur chargé d'vne lourde pierre, on les  
laisse éuanter au Soleil, iusques à ce  
qu'ils prenent vne couleur fort noire;  
& de ce pas on les serre en quelque  
lieu sec, pour reserue, & prouision de  
la maison. Certes le commun bruit est  
tel, & les plus experimentez aduoüét,  
n'y auoir rien, qui ouure mieux l'appe-  
tit de boire, que cette saleure. I'en ay  
fait l'essay en moi-mémes. Car ayant  
vn iour bonne enuie de goûter de cet-  
te viande, sentant mon estomac char-  
gé d'humeurs, neantmoins assés robu-  
ste, i'en pris si largement, qu'vne al-  
teration m'en deimeura si grāde qu'a-  
pres auoir long tems resisté, il me fal-  
lut à force d'eau moderer la violence  
de ce medicamant. Si vous vsez du  
vin pour étancher cette soif, vous n'a-  
uancez rien : où ce seroit, que vous  
prinssiez de quelque vin foible, ou  
fort

fort trempé. La cause d'vn effet si grād  
est toute euidante. Cette viande ou-  
vre les poulmons trop chargez, & sans  
attirer l'humeur de gueres loin , con-  
sumee valeureusement celui qu'elle  
rencontre. Les Boutargues se font aus-  
si des œufs de Loup, mais elles ne sont  
pas si genereuses. L'autre cōfiture des  
œufs de poisson nommee Cauial, est  
venuē des Grecs, & se fait à Arles en cé-  
te façon. On éparpille les œufs d'Etur-  
geon sur des aissellets, où l'on les tourne  
touiuors en les fau-poudrant de sel  
blanc bien delié , & de ce s'en fait vne  
paste, que l'on broye à tout vne petite  
péle de bois , en la pressant à toute re-  
ste. Cette paste en apres est exposée au  
Soleil, où elle demeure à l'éuant jus-  
ques à tant qu'elle change en noir sa  
couleur grisâtre. On la tourne dere-  
chef sur l'autre côté, afin que cet Astre  
face le même effot. Cependant il con-

uient

uient auoir le soin de chasser les mouches: car pour peu qu'elles touchent vne saleure, elle se pourrit en moins d'un tourner de main. Au bout, l'on en fait des balles de la grosseur d'une pomme commune, & les met-on pour refreue dans un pot de terre tout neuf, & bien vitré: qu'on arrose largement de bon huile. Ainsi on les seme dans quelque cabinet, ou dépance temperee de chaleur, & d'humidité. Noz gens ne sont guieres frians d'une telle viande, au prix des Grecs, qui la devorent: car les Flamans ne sont point si auides du beurre, les Normans de la boüillie, les Espagnols de l'huile, les Alemans du vin, comme les Grecs en general sont goulus de ce Cauial, portans comme par delicateſſe leurs gorges touiours ointes, & parfumees de telle drogue.

C H A P.

## CHAPITRE XXIX.

*Conclusion des discours precedans, & passage ez autres raretez de la Prouence.*

Nous aurons mes-huy assez traité du fromant, tenant sans doute le premier rang d'honneur entre les choses nécessaires à la vie des hommes. En suite de ce, pour ne rien laisser en arrière, nous auons parlé tout d'vnne file des animaux plus domestiques, & familiers en nôtre Prouince. Nous auons deduit ce, à quoi ils sont nais, & leurs seruices. Il nous reste maintenant à écrire des creatures inanimees, au rang desquelles nous traitterons des plantes, & en cét ordre des délices, & belles qualitez de noz champs, des odorantes fleurs des fruits bons à manger, des arbres, des vignes, & des oliuiers, qui parmy les fruitiers sont les deux plus nobles,

nobles, & valeureux. Je parleray de ces matières, & de leur excellance en notre pays, i'en discourray dis-je avec la même candeur, & franchise que l'ay fait des précédentes. Que si je les relève par dessus le commun, ceux lesquels poussez d'ambition ont voulu faire porter la palme aux denrées de leur pays, n'auront de qu'oi étrier contre moi, ne publiant que la vérité : ainsi (s'il leur est permis) contre la nature, pour en avoir fait le partage. Si je voudrois le pas, que l'on m'estimat d'en avoir ainsi discouru, pour crainte ou soupçon, que l'aye de peronne du monde, mais bien, pour le devoir, qui m'y a engagé.

## C H A P I T R E XXX.

*Excellace des vins d'Arles. Quatre qualitez principales, pour la generosite des vins. Terroir de la Crau. Malvoisie.*

31

u

Puis

Vis que les iugemens, qui se font  
au moyen du goût ne sont seulement  
sujets à être deceuz, pour la va-  
rieté des obietz, qui le peuuent alte-  
rer: mais sont encors très captieux, &  
difficiles à faire: parce que de tous les  
sentimens humains, celui-là se déguise  
le mieux. A peine oserois-je dire,  
que selon mon aduis, & de mes com-  
patriotes, les vins d'Arles sont préfe-  
rables à tous autres. Mais la nature  
mêmes du terroir, & du Climat me  
fourniront d'argumant assez pressant,  
pour attester, & soutenir cette propo-  
sition. Partant si je m'estime de sauoir  
quelque chose ( aussi bien ne suis je  
pas un lectateur de Socrate si austere,  
que je me vucille aduouer de ne sa-  
uoir rien pour tout, saillant au moins  
que Dieu ne m'a fait naître une bête  
sans raison:) je fais y auoir quatre qua-  
litez principales, aydans à la generosi-  
té

té des vins: à sçauoir , la libre election  
des complaintz des vignes : les œuures  
non tant frequates ou serieuses , com-  
me conuenables : le terroir propice à  
fructifier , & l'air favorable . Si aucune  
contree ioüit mieux à souhait de ces  
quatre , que celles d'Arles , ie luy veux  
deferer l'honneur , & bailler libremant  
la palme , pour l'excellance des vins . Il  
me souvient d'auoir cy devant touché  
quelque mot du champ pierreux ap-  
pellé la Crau , qui est entierement des  
apartenances d'Arles . Cette campa-  
gne à trois milles loin de la ville est  
reuétue de tresbeaux vignobles , situez  
en lieu vn peut haut eleué . Son terroir  
est sec , & leger , pour être vrayemant  
perc tres liberal des plantes odoran-  
tes , y parcroissans si heureulemant .  
Nous voyons en notre ville des viel-  
lars ayans mieux de cent bonnes an-  
nees sur leurs têtes . Par là pourra on  
u z iuger

-3m

308

*Second liure de la*

*iuger , ny auoir gens au monde , qui  
nous deuancent en abondance , & en  
valeur de tous fruitz: comme nous di-  
rons cy apres. Le discours de la Sphe-  
re ne nous faroit li bien informer de  
la constitution , & temperature de no-  
tre Ciel. Que l'election des bonnes  
races de nous soit libre par tout , ou  
nous fauons le complant meilleur, ce-  
la est trop euidant: attadu, qu'on nous  
fait voir de iour à autre vne telle va-  
riete de beaux raisins, qu'on n'en fa-  
roit quasi dire le nom, ni le nōbre: car*

*La vigne est differante*

*En autant de surnoms;*

*Comme on void abondante*

*La Lybie ensablons.*

Plusieurs personnes ont fait porter de  
Candie des Croclettes de Maluoisie, &  
en ont fait edifier des vignes toutes  
entieres, dont ils retirent vne liqueur,  
ne cedant en rien à celle de Candie

mé-

mêmes. Il conuient toutefois obseruer en passant, qu'on porte fort rarement de Malvoisie en ce pays, qui ne soit sophistiquee. Difficilement peut-on recouurer des vins de Thasse, ou de Lesbe, pourrétre aujourd'huy ces Iles demi-perdues, & redigees sous l'obéissance du Turc. Mais tout conté, & rabatu, leur commodité est beaucoup moindre de pouuoir goûter des nôtres.

## CHAPITRE XXXI.

*Culture des vignes de la Crau. Contre Colomelle. Difference des vins de la Crau aux autres. La terre grasse, & humide moins appropriée à faire des bons vins. Deux œures seules aux vignes de la Crau. Pourquoi les vins d'Arles sont incognuez aux étrangers.*

A V regard de la culture des vignes, nos gens y sont si orgueilleux,

310

*Second liure de la*

leux, qu'ils ne daignent seulement d'y appliquer aucun fumier, bien que la terre soit des plus maigres, & legeres. Saichans, qu'au moyen du fumier le vin déchet grandement de sa valeur: mais n'vsans que de la houë seule ne font pas grand état de se priuer d'une grosse vendange, pour pouuoir rendre la liqueur du vin au dernier point de sa perfection. La nature, la fertilité, & la beauté des fruitz, milite pour eux, afin de pousser auant ce parangon de leur generosité. Columelle par la comparaison, qu'il a fait de ces lumelles d'Albanie, a voulu faire accroire, que d'un méme cep de vigne peut sortir du vin en abondance, doux, piquant, & exquis. Cette opinion est généralement rembarree par ceux de notre pays, fondez sur l'ancien proverbe, quoi qu'à ce propos assez insipide, par lequel toutes choses rares sont estimées

mees pretieuses. Columelle, s'il me semble, met plus de peine, qu'il ne doit, pour autoriser ce, qui ne peut aucunement subsister. La raison en est peremptoire. Plantez en vn terroir chaud, & sec des Croclettes de quelle race de raisins, que vous voudrez, pourueu qu'ils soient doux, & vous en rapporterez infailliblement du vin tres-excellant. Transplantez en vn terroir humide, & argilleux de ce même com-plant, vous en retirerez voirement beaucoup plus de vin, mais il fera moins delicat. Nous en voyons l'ex-perience tous les iours és Isles d'Arles, où les vignes se treuuent edifiees de memes races, que celles de la Crau. Neātmoins pour y étre les terres gra-  
fes, & trop fructifiantes ; elles portent du vin à foison, mais il y a tant à dire à celui de la Crau, que si le barril de ce-  
lui-là se vend communement douze

u 4 sous,

sous, cetui-ci se vendra pour le moins vn écu au Soleil. L'estime, que tout le monde fait, que tant plus, que les vignes sont lauees de la pluye, comme la vendange en est mieux foisonante, d'autant perd elle de sa force. L'essay à vn chacun de nous en est faisable lors qu'avec de l'eau nous allons corrigeans la force du vin. Il est donc tres-veritable, que les vignes silez ez lieux humides, & gras, rapportent des vins fades & grossiers, & ne sont ainsi bien pamprees & plantureuses, pour autre raison, sinon parce qu'elles attirent d'auantage d'humeur à soy. Par quoi on ne donne du fumier aux vignes, sinon pour leur augmenter de nourriture, & les échauffer, si elles se trouvent en vn climat plus froid, à ce qu'elles puissent mieux satisfaire à leur port excedant tout autre. On n'les échalasse, que pour leur faire emboire la

la pluye mieux à souhait. On ne les fousse souuant, que pour ce même effet, à ce que les mauvaises herbes croissans autour d'icelles ne consument la substance & la force de la terre. En outre, il est très-notoire, que l'humidité empire le goût du vin, car en ce que plusieurs des anciens ont écrit, que le complaint de Montefiascon, iadis appellé *vitis Aminea*, ne s'abatardit jamais, si bien qu'en quelle part qu'il soit porté, il ne perd jamais rien de sa bonne liqueur; tant pour les raisons sus-alleguées, que pour plusieurs autres, qui nous restent à dire, iose souhaiter cela ne pouvoir être: car les hommes, les animaux, & tout ce qui se nourrit par l'attraction de quelque humeur propre & particulière, se change d'heure à heure par la seule diuerſité d'aliment. Les plantes mêmes iauies, & brûlées iusques au cœur par  
moys

u. 5

le

314

*Second liure de la*

le hâle du Soleil, reuerdissent, & reprennent leur vigueur à la premiere pluye qui les arrousse ; & du fin pied, jusques à la cime se vont renouellat en moins de rien. Noz gens tres bien versez en tout ce que nous auons dit ci dessus, mettent tout leur soin, & industrie, pour recueillir des bons vins ; & se contentent neantmoins de donner en tout deux œuures à leurs vignes, que sont le souffre, & le tailler. Si est ce chose tress aisee à voir, que d'y aller si écharfement, & avec tant d'austerité, cela les entieillit avant le tems, & les dessicche par trop. Mais ce point milité encors pour moi ; D'où l'on peut inferer, quelle exquise valeur il faut, que ce vin porte quāt & soi, puis qu'il résiste à tant d'incommoditez. Les vins d'Arles sont inconueuz aux étrangers, pour craindre toute sorte de charroi. Ce n'est pas que nous soyons dépour

*Prouence.*

315

depourueuz de fust tresbon, & épais  
de six doigts : mais avec cela, ils ne le  
peuuent randre maître de cette puis-  
sante liqueur. Et c'est ce que l'auois à  
dire quant au vin.

## CHAPITRE XXXII.

*De l'huyle sommairement.*

**T**ouchant à l'huyle, il n'y a pour  
tout point de lieu pour contestez  
avec personne. Son usage est plus à  
souhaiter pour la nécessité, que pour  
le plaisir. Iadis parmy nous celle d'E-  
spagne étoit réputee la meilleure. Au-  
jourd'hui toute la Prouence est peu-  
plee d'oliuetes si grasses, & si bien pei-  
gnees, que nous ne deuons ceder ny  
enuier l'honneur de cette liqueur à au-  
cune Prouince du monde. Le lustre, &  
l'ornement des Arbres, qui enrichis-  
sent

gent merueilleuse mār nōtre pays nous  
reste encors a dire.

### CHAPITRE XXXIII.

*Des Citrons. Trois races de Citrons. Citrons  
inconnus aux Anciens. Les Citrons se  
conseruent frais trois ans sur leurs arbres.*

*Fleurs des Citrons. La valeriane. Al-  
lambic de Manard. En matiere de di-  
stillation, celle de la putrefactio est mer-  
ueilleuse.*

**I**l n'y a climat sous le Ciel plus plan-  
tureux, & fructifiant en toute sorte  
de Citrons, que le nôtre. Car nous a-  
uons des bôcages, & de foretz edifizées  
de ces seuls arbres. Toute la côte d'ile-  
res est eminentement douée de ces ar-  
bres precieux. Le tems, & l'vsage m'ont  
fait conoître principalement trois ra-  
ces de Citrons, que ic nomeray des  
mots

mots du pays , les Latins ne les ayant assez appropriez. La premiere race est celle des Oranges , par tout assez celebre, bien que nous ayos plusieurs differances souz cette espece. La deuxiéme passe sous le nom de Lime. Nous appelons Poncires ceux de la troisiéme , admirables en leur beauté. De ceux cy , la Melisse emprunte le nom de Poncilee , parce qu'elle rapporte au- cunement l'odeur des Poncilees , leur figure est comme orbiculaire , & a beaucoup pres de la grosseur de la tête d'un homme. Ils ont fort peu de mouselle , ou de iust. Leur ecorce , ou leur chair , si vous voulez , est de quatre doitz d'épaisseur , couverte encores d'une pellicule taincte en faune dore , toute goderonee. Les anciens ont igno- re la pluspart de ces fruitz , & ce peu qu'ils ont coneu les ont appelles com- me à ratons Mala Medica , pommes

de

de Medie. Ce qui augmente la grace à tous ces fructs, c'est qu'il est au choix des Maitres, de vous les faire voir en même ete pendus à leurs Arbres, pour l'honneur de trois ans. Cela aide aussi à faire pousser les rejettons sortans de leur pied. La gloire de leur gentiles fleurs n'est en rien inférieure aux fruits. Car rien n'est de plus blanc, ni de plus pur, & n'y a senteur naturelle, qui vaille celle-là. Elles ne sont transportables gueres loin, parce qu'en trois iours elles s'épanouissent, & se fanent dès aus-  
si tôt. Parmy les simples, la grande valeriane (que Dioscoride veut être le Phu) rapporte merueilleusement leur odeur. Si vous portez au nez ces blanches fleurs, il vous semblera naiue mat de flairer celles des Cirrons; vous vous reconnoitrez seulement de leurs différences en ce, que la valeriane a l'odeur tres-fade, & plus foible; au lieu que les

fleurs

fleurs des Citrons l'ont tres-valeureuse, & penetrante. On tire de ces fleurs distillees la liqueur, que nous appelons eau Naphe. C'est vne rare senteur, que celle-là, mais pour excellante, quelle soit, elle doit autant ceder aux fleurs mêmes,

*Comme il faut, que le Saul face place à  
l'Olive.*

Il me souvient d'auoir leu dans Ma-  
nard Docteur en Medecine, vn bel ar-  
tifice à distiller, qu'il se dit auoir inu-  
té avec beaucoup de peine, & de tra-  
uail d'esprit. Il promet de faire avec  
cet engin, que l'eau distillee retiendra  
la même odeur, & le goût, que la plan-  
te en son entier pourroit raendre. Si je  
ne me méprans l'inuention, à son di-  
re, en étoit telle. Le corps de l'Allam-  
bic, ou le vase recipiant la matière di-  
stillable, ne touchoit aucunement l'eau  
du chauderon, ou du bain, mais étoit

VETV

échauf

fé par là seule vapeur, que l'eau bouillante porroit au haut de la chappe. Il falloit bien soigner, que cette vapeur ne s'enfuit sur le miran de l'allambie, afin qu'etant curieusement bouché, elle ne trouuât aucune issue, ou soupirail, d'autant que le principal effet de cette vapeur continue est, d'échauffer le fond du Recipient. Aucce cét engin, il assure d'être toujours venu à bout de tout ce, qu'il auoit entrepris. Comme ie desirois avec passion de trouer la raison pourquoi il pouuoit faire de si grans effets, ie n'ay oncques seu en venit là, que d'épreuuer pour la bien comprendre, l'invention d'un si gentil artifice; car ayant plongé tout l'allambie dedans l'eau bouillante, ie ne voyois à l'œil, sinon éléver les parties plus subtiles de la matière. Que si d'autant Manard eut icy entandu de parler de la putrefaction, elle eut de

vray

vray au long aller grandement aydé à l'utilité de cet ouvrage. Car la faculté de cette putrefaction est admirable: & si bien tout le monde se mêle d'y verser, si est-ce, qu'elle n'est conuee de gueres de gens. Elle ramollit les choses dures, épaissit les delices, rend le goût, & l'odeur du vin, ou d'autre liqueur incluse beaucoup plus généreuse. Elle épure, & expulse gaillardement tout ce, qui suruient de nuisible par la corrosion des parties du feu mal mélangées. Ors ce que j'auois en intention de dire est, que si moyenant quelque iolie inuention l'eau des fleurs des Citrons distillée pouuoit avoir l'odeur aussi naïue, que la fleur même, de peu de choses admirables au monde: celle là en seroit l'*vne*. Mais je crains, que la descente de cet humide vapeur produira plutôt ses merveilleux effets, que son eleuation. Il convient sur tout

x      éuiter

éuiter ces feux, & fourneaux pleins de suye, ou de fumee, corrompans toutes choses ; qu'elle precaution qu'on leur saiche appliquer. Le Soleil , qui les a si bien commácees, les parfaira s'il veut. Quád tout est dit, cet engin ne se peut represanter par écrit , bien que le secret n'en soit autrement difficile.

## CHAPITRE XXXIV.

*Des Figues, & Prunes. Grenades d'Ieres,  
& de Souliers. Difference entre les Grenades.  
Des Pommes, Peches, Presses,  
&c. Abricotz, Cerises, Poires, Coings, Iu-  
iubes, Carrubies, &c. Meuriers, Aman-  
driers, &c. Entrée aux Chapitres sui-  
uans, pour les raretez de Prouence.*

**P**our l'honneur de noz autres arbres fruitiers, ie ne veux icy tirer en ligne de comte les figues de Marseille,

ni

ni les prunes d'Apt. Leur reputation les rend assez conueës par tout; bien que les figues de Marseille cueillies de frais ne soient par trop prisées en noz tables; parce que nous en avons d'une autre race merueilleusement délectables au goût, qui se fondent à un moment en la bouche, & laissent au palais une certaine liqueur sucree, & accompagnée d'une odeur agréable: comme aussi nous ne tenons les prunes d'Apt pour les meilleures. Il y en a des plus courtes, rondes, & noires, qu'elles surpassent en valeur. Les Grenades ayans les grains de la grosseur du bout du petit doigt, sont fort communes par toute la contrée d'Ières, & de Souliers. L'habileté des Grecs sur ce sujet me meut le rire. Constantin en son livre de l'Agriculture fait parler Aphricain en cette sorte: Si tu veux sauoir, combien les Grenades ont de grains,

x 2 tu

.70011

tun'as qu'à aueindre de l'arbre vne de  
cés pommes, l'ouurir, & les comter vn  
à vn , & trouueras les autres de cét ar-  
bre même n'é auoir ni plus, ni moins.  
Car elles ne sont plus grosses , pour é-  
tre composees de plus de grains, ains  
pour être eux plus gros les vns, que les  
autres. Beaucoup de gens ont lourde-  
mant choppé , sliuans cét erreur tres-  
grossiere , car autre differance n'est-il  
entre les Grenades d'un même arbre,  
si ce n'est , que les vnes ont plus de  
grains, les autres moins, inegaux tou-  
tefois en grosseur. Cela est tres-visible  
aux vignes, où à peine trouuerez vous  
deux grappes d'un même cep , ayans  
pareil nombre de grains. Et neant-  
moins les vnes sont plus grosses , que  
les autres. Parmy l'engence innume-  
rable des pommes, celles qu'on appelle  
le de paradis, colorees d'un rouge cra-  
moisi tienent le premier rang d'ho-  
neur.

neur. Quant à moi i'en baille la preferance à celles, qui se tirent en pointe, comme vn concombre, pour étre beaucoup plus douces. Bien que les vrayes péches soient si plaisantes au goût, à la veue, & au nez, qu'elles font encores plaisir à les manier ; ce neantmoins, on ne les pris gueres par ce qu'elles sont comme éloignées de leur origine, par la mélange de leurs races avec les peches, noix, pressés, Mirecottons, qu'étans du parantage des péches nous appellons en general du mot d'Auberges. Les Abricotz multipliez en variantes races, & en autant de faueurs, & les Cerises grosses, comme des noix viennent en suite. Les poires sentans le musc vulgairement dites Muscatelines, ou poires de muscat, sont en plus de remarque. Les Coins aussi discernez en plusieurs especes, ne leur cedent en rien : car les Nefles,

x 3 Cor

Cormes, Cornouailles, luiubes seruēt  
 plutôt de ioüet, ou de ragoût aux fem-  
 mes, & aux petitz enfans. On accom-  
 pare le bruit, que les Carrubiers font à  
 mesure, qu'ils sont agitez du vent, à  
 celui, qu'on dit, que fait la Cassenoire:  
 si qu'il est entandu de sept milles loin.  
 Les nôtres appellent ces fruits Carru-  
 bies. Nous ne faisons point d'état des  
 Meuriers, fors de leurs fueilles, sugge-  
 rans de viande aux vers à soye. A tel  
 usage le meurier blanc est plus conue-  
 nable, que le noir. Son origine vient,  
 selon mon opinion, du meurier noir  
 enté sur vn Peuplier blanc. Nôtre vul-  
 gaire taisant le nom de peuplier, le  
 nomme vne Aube, nom que le Meu-  
 rier noir porte tout seul. Nous voyons  
 des engeâces de fruits tous nouueaux  
 se produire des greffes diuers, abatar-  
 dis, qu'on nous apporte. Leur reuenu  
 nous est plus familier, & commun que  
 leurs

leurs noms. Auec la même brefueté ie  
couppé le discours des noix, des Amá-  
dres, des noix de Haye dites commu-  
nemant Auelaines, quoi qu'elles soiét  
d'vne grosseur merveilleuse. La natu-  
re se fait admirer par ses caresses, elle  
nous fera aussi pleurer tout nôtre saoul  
si nous voulons ; parce qu'elle nous  
fournit d'vne race d'oignons, dont la  
largeur a plus d'vn pied de diametre.  
Mon propos, comme ie vois, s'en va  
fondre de lui mémes sur les herbes, &  
les plantes plus petites : d'autant, que  
c'est vne matiere, comme inouïe. Il  
me faudra étandre plus auant sur cel-  
les, que ie fais n'être ailleurs gueres co-  
neuës. Au regard des autres, nous en  
traitterons si succintement, quel l'étre  
bref ne derogera en rien à la facilité  
du discours. Nous commancerons  
donques par celles, dont nous retirons  
plus d'utilité, & suiurons p<sup>re</sup>ed à pied  
les

les autres par nous soignees, pour le seul plaisir. Ores au predicament de celles, que nous eleuons pour le seul proffit, ou que nous recueillons naturellement, & sans culture, sont le Ris, le vermillon, la Manne, les Capres, les Bacilles, le Liege, la Soude, le Safran, le Corail, que plusieurs Auteurs non obstant sa pierreuse durté, ont mis au rang des Arbustes. De toutes ces choses, & d'autres de telle nature nous traitterons en menu comme par chapitres, & commancerons par le Ris.

### CHAPITRE XXXV.

*Du Ris, Le Ris engendre mauuais air, où il est semé. Peuples de Calicut grans mangeurs de Ris. Le moyen de faire le Ris. Son prix, & son usage. Une sorte de viande au Ris.*

Bien

Ben que le Ris multiplie si abondamment en nôtre Prouence, que son rapport est par fois au quarantième: si est-ce, qu'en peu d'annees il a acquis, & perdu beaucoup de sa reputation. Le grand, & riche reuenu, qu'on en à tiré, a desfillé les yeux à noz menagers. Le desagreable, & mauuais air, qu'il a causé, dont plusieurs se sont trouuez surpris, les leur a fermez. Par ce que tout le tems qu'il demeure en la terre, il veut être continuellement arroussé, & trampé dedans l'eau: de sorte, que l'ardeur du Soleil venant à cuire ces eaux infectes, l'air par le long séjour de cet herbe putrefiee se remplit de pernicieuses vapeurs. Ce pourquoи on le fait à presant au plus loin qu'on peut des villes. Mes concitoyés d'Arles n'en ont encores receu l'usage. Ceux qui sont habituez le long de la marine en sont pour le iourd'huy

x. 5 bien

bien plus audes; mais ceux de Nice ti-  
rans au Leuant le sont encores davan-  
tage. Si bien, qu'il n'y a pas long tems,  
que l'on fut constraint de les reigler  
par vn Edit tres-rigoureux, au moien  
duquel fut discernee à chaque ville,  
ou village la portion de terre, qu'ils  
pouuoient employer à faire le Ris; &  
par cet ordre la couoitise, ou l'interest  
particulier furent reprimez, pour ne  
nuire plus à leur propre salut, ni à ce-  
lui de leurs voisins. En suite de ce, plu-  
sieurs de leur gré ont quitté, & quit-  
tent tous les iours ce commerce. Dif-  
ferans en cela des peuples de Calicut,  
qui croient de n'auoir iamais meilleu-  
res iournees, que celles qu'ils donent  
le Ris à leurs terres. Loys Romain a  
écrit, qu'il les solennisent avec tant de  
concertz de Musique, des Baletz, &  
des ieux, en signe de leur allegresse,  
qu'ils estiment d'être mieux exaucés

de

de leur Dieu (ains du Demon , qu'ils adorent) en lui demandant vne belle moisson de Ris. Si cette Nation arroser ce grain avec tant de sollicitude, comme nous, ie suis estoné , que l'air contagieux en prouenant ne les face tous perir en langueur, attandu que leur climat ne se trouve éloigné de l'Equateur , que de dix degrez en droite ligne. Car c'est sans doute, que la force de la chaleur fait attention des grâdesvapeurs entassées en la moyene region de l'air : que s'il faut croire, que cette même chaleur les aille par apres consumant, c'est chose que ie ne comprans encor assez bien. Vne bonne partie des Indes, en defaut du fromant se sert principalemant du Ris : qu'on ne fait toutefois d'vne même sorte de culture. Ce seul moyen de l'ensemancer est coneu en nôtre pays. On fait élection d'vne terre situee en la planure,

re,

re, bien vnie sans nulle pante, telle-  
mant basse, qu'elle soit susceptible des  
eaux, qu'on lui fait decouler d'en haut.  
Elle est entourée, & bordee d'une pe-  
tite chaussee de terre, releueed vn pied  
& demy sur son plan. Apres elle est la-  
bouree, hersee, & semee de même fa-  
çon, qu'une autre terre à blé. Comme  
la semance ia sortie vient à pousser, &  
s'agrandir, on la couvre d'une telle a-  
bondance d'eau, qu'on ne void pa-  
roître, que la pointe de ses tuyaux, &  
les laisse-on tremper ainsi iusques à  
leur maturité. Il est vray, qu'on ne  
permets pas, qu'une même eau crou-  
pisse en cette forme d'étang plus haut  
de trois heures; ains en vuidant celle-  
là par ses Martelieres, ou bâtardeaux,  
on y en retinet d'autre toute fraiche.  
Cela se fait tant seulement le iour: car  
la nuit on n'arrouse pas le Ris. Il n'est  
gueres haut iointé, car à peine a-il plus  
d'un

d'un pied, & demi en hauteur. Ses feuilles sont plus larges, que celles du fromât, & son grain n'a ni barbe, ni gousse. On le semme, & le coupe en même tems, que le blé. Il le convient battre avec le fléau ; au lieu que nous faisons foulir nos blés aux iumentans. Le quintal du Ris, que nous appellons, faisant le sétier, vaut vn écu sol. Nous nous en accomodons à tous usages, parce qu'és festins, & repas ordinaires on en couvre les tables, & s'en fait on honneur tant és gras iours, qu'és maigres. Ez iours de jeûne on le mage cuit au lait & d'amandre avec à force sucre. Le reste de l'année, qu'il est permis de manger de la chair, on l'approprie à mil sortes de sauces : desquelles ie trouve à mon goût celle cy la plus exquise. On met bouillir en l'eau des pieces d'un bœuf fort gras jusques à ce, qu'elles soient à demy consommées. On met aussi cuire

le

le Ris à part iusques à tant, que fonda,  
& liquefié il se perde entre les doitz:  
en outre, on fait rôtir quelque volaille,  
comme vous diriez des Phaisans,  
des ieunes d'Indes, des ieunes Houtardes,  
si l'on en a, ou bien des leuraux: &  
ez cuisines des personnes mediocres, a-  
fin de n'être priué d'une telle viande,  
une piece de mouton: le tout veut être  
lardé bien dru: apres, pour cet effet, il  
vous conuient prouuoir de deux lar-  
ges terrines, bien ouuertes, en l'une  
desquelles vous versez ce boüillō fort  
gras, ia coloré à tout le safran: & puis  
vous y iettez la moitié de ce Ris cuit,  
& épraint prealablement saupoudré  
d'un peu de fleur de farine: là dessus  
vous couchez vôtre rost, & le chargez  
derechef d'autant de cette farine, de  
boüillon, & de Ris, qu'il y a de reste, &  
le couurez entierement. Cela fait vous  
prenez l'autre terrine, que vous agean-  
cez,

cez, & faites seruir de couuercle à celle là, les bords bien propremāt aiustez lvn contre l'autre, vous mettez le tout dedans le four, où à l'atre mēmes, si bo vous semble, dessous la cendre chau- de, où le ferez tenir l'espace d'une demi heure. A mesure, que ie m'aper- ceuz, que cette viande portoit quant & soi, ie ne sais quelle repletion en l'e- stomach, d'autant qu'elle ne me te- noit l'appetit ouuert gueres de tems; ains en deux ou trois cucillerces m'a- uoit saoulé, i'y fis adiouter force canel- le, & de fleurs de Thim. Ceux de la compagnie trouuererēt cette sauce tres- bonne, & non sans raison; car ie meu- re, si ce n'est vn rare manger. Mettons fin à ces plaisirs de gueule.

**CHAP.**

## CHAPITRE XXXVI.

*Que le Riz est nutritif, & salubre au corps humain. Cette proposition prouee par plusieurs raisons de Medecine.*

Mais par auanture prouverons-nous par quelques raisons de Medecine, que le Riz est vn alimant tres-salubre au corps humain. Donques pour vn preableme ne veux aduoier à l'atiquité, que le Riz ne nourrit pas beaucoup. C'est chose, laquelle n'ayant de soy gueres de fondement, se peut mieux iuger par la seule experiance. Je fais bouclier de celle, que noz gens ont mis en pratique, concluans tous d'un commun accord, que le Riz étant bien cuit est vne viande tres solide. Le viure ordinaire nous apprend, que les viandes, qui sont de telle substance, qu'etans prises en petite

tite quantité contantent l'estomach,  
& de leur pois chargent le petit ven-  
tre (comme est la chair de bœuf, ou  
de pourceau) sont de grande nourri-  
ture, parmy ce, qu'elles soient bien di-  
gereeſ. Cela fortifie encores ma pro-  
position, que l'on tient pour tout af-  
fleuré, que le Ris augmente la ſeman-  
ce genitale, ce qui eſt vn puissant ar-  
gument de la production en nous de  
bonne ſubſtance, & en quantité. Car  
il eſt certain, que tout ce, qui extenué,  
ou affoiblit vn corps, diminue la ma-  
tiere de la ſemance. A Dieu ne plaise,  
que ie vueille, que mon dire soit ſi mal  
interpreté, qu'on me iuge d'entadre q̄  
tout ce, qui ſert d'incentif à la luxure  
ſoit propre a ſuggerer de bonne ſub-  
ſtance à noz corps: veu qu'à cét effet,  
on s'ayde ordinairement du poiure,  
du gerofle, & notammant du muſc,  
dont tant ſ'en faut, que le corps ac-

3801

y      quic-

quiere de matiere nutritiue, qu'à l'opposite les forces, & la santé en sont fort diminuez. Car, si l'on en prend trop largement, la concoction se precipite en l'estomach, le foye s'echauffe, & la chaleur naturelle se dissipie; si bien, qu'en fin tout anneanty, ils vous meinent à l'hydropisie. Cecy me fait ramanteuoir d'une comparaison possible assez approprie à ce sujet. Comme l'on vvoid le feu s'allumer au moye de deux choses, a sauoir par la matiere combustible, & par le vent; ainsi en ces éguillons de luxure tout ce, qui engendre de feconde semance est comme le gros bois, le souphre, la Resine, ou autre bastant en petite quantité d'embrasser, & nourrir vn grand feu. Or tout ce qui excite par sa chaleur cette Ciprine, nous le pouuons iustement accomparer aux souflets artisans gaillards emant le brasier à même qu'ils font

font du vent. Mais c'est en telle qualité, que les buches, & autres matieres en sont plutôt consumees. Il est donc véritable, que le corps est fort enerué, soit par les viandes, qui irritans la luxure dissipent par leur chaleur la semance genitale, soit par les autres, qui sans prouoquer cette lubricité aneantissent la matière mêmes, tel que sont l'Anis, le Comin, & la Rue. Ce ne sera non plus s'éloigner de la vérité en disant, que tout ce, qui à vne particulière faculté de produire, réparer, & augmenter la matière de la semace, comme est le Ris, a consequamiant vn grand pouuoir d'engendrer en vn corps de bonne substance, pour le rendre robuste. Tels effets sont encores plus visibles aux malades, lesquels perdant les forces sentent à mesure anéantir leur semance : & recourans la santé, & leur embon-point ont de seman-

y 2 ce,

ce, & des forces de reste. Que si le R<sup>s</sup> compete si bien à ces deux , il s'ensuit nécessairement que tout ce qui les forme , ayde par même moyen à conseruer l'habitude des corps ia conceus , & formez.

## P. CHAPITRE XXXVII.

*Suite des raisons pour les bonnes qualitez du R<sup>s</sup>. Laituës , & leur qualité. Galien. L'homme est le chef d'œuvre des Creatures. Conclusion du discours du R<sup>s</sup>.*

JE n'ignore pas , que les Medecins approuuent l'usage des laituës , parce qu'elles font bon sang , & en quantité , & sont tres-efficaces pour eneruer la luxure. Je leur aduoüeray le dernier de ces deux , mais non si librement le premier. Ores pour leur répondre , ic dis , que les laituës par leur froid tem-

pera

perament engelent la semance, & la rendent comme engourdie. Ce pour-  
quoi les anciens pour se bien échauf-  
fer étoient grans mangeurs de Ro-  
quette. Quant à ce qu'ils tiennent, que  
les mêmes laitues excitent doucement  
le dormir, à ceux qui en sont famili-  
ques ; encors en ce point leur balle-  
ie a gaigner ; car à la vérité, ce sont les  
effets des choses humides. Ce grand  
Galien nous meut souvent le rire, où  
se fait moquer de lui ence, qu'ayant  
en l'ardeur de sa jeunesse vécu des lai-  
tues crus pour rafraichir son estomach, se voyant apres agraue de vieil-  
lasse, en vloit aussi pour se prouoquer  
à dormir, mais c'étoit (& non sans rai-  
son) qu'il connoissoit, qu'elles lui nui-  
soient au petit ventre. Toutefois ce  
rare Medecin n'auoir autre conseil à  
prandre, sinon de son propre genie,  
de la fortune favorable, ou de quel-

y 3 can

cun, qui l'auoit aduerty de les mettre  
cuire. Au regard de l'opinio commun-  
ne, & receue ingenuemat de tous, que  
les laitues augmentent, & purifient le  
sang, ie la porte avec d'autant moins  
de pâtiance, que ie vois qu'on la croit  
comme vn article de foy ; & que le  
tems ne me peut permettre de la rem-  
barter assez dignement. Je fais neant-  
moins tresbien, que les viandes ap-  
propriées à nous suppediter grande  
quantité de bon sang, participant d'  
une chaleur fort teperee. L'indice plus  
apparant est, que les corps de cette te-  
perature abondent en sang tresbon, &  
tres-pur. Ores puis que les Medecins  
tiennent pour constant, que telle feco-  
de semiance prouient du sang le plus  
pur d'un corps, aussi est-il croyable,  
que c'est quelque chose de tres-pre-  
cieuse, celle dont l'animal viuant, &  
respirant vient à être formé, il faut co-  
fesser

. . . .

fesser, que le Ris suggere de tres-propre, & riche matière à faire du bon, & du pur sang, veu qu'il augmente si largement la semance genitale. Tant que l'estomach est bien habitué, i'estime qu'on ne peut acquerir abondance de bon sang, qu'au moyen des bons alimens. Donques la consequence ne sera point absurde de dire, que les laitues ne peuvent gueres faire de bon sang, puis que les mieux experimantez tachent à nous persuader, qu'elles fondent & dissipent la semance. En outre ic fais, que ce que les vns & les autres ont dit, ou peuvent dire en telles matieres, ic fais dis-ie, que le tout gist en l'opinion des homines: & n'est appuyé, que sur des conjectures, tirees des expériances. Qu'on ne trouve donc mauuaise, si ic me suis emâcipé de réuer vn peu sur ce sujet avec les Médecins encors plus

y 4 te

104

reueurs. L'homme est le chef d'œuvre de ce supreme Architec<sup>t</sup>e : que si nous entreprenons d'aller à la trace, pour treuuer le secret des actions occultes, ou le vray n<sup>i</sup>ueau des œuvres tres-parfaites de ce viuant eternel : les iugemens des plus aiguz, & clair-voyans demeureront émouffez, & sillez. Et si les comparaisons des petites choses aux plus grandes sont permises; il enaduient en telles affaires, ni plus ni moins, que si quelque excellant Ingénieur auoit artistement fabriqué des rares engins mouuables à l'eau, ou au vent, après les auoir rendus par son industrie à tel point de perfection, que les siecles passez n'auroient rien veu d'approchant à cela, venoît vn iout enleuer les ressorts, & autres pieces baillans le branle à tout le corps de l'œuvre, & l'abandonast cōme morte: sans doute le iugement des curieux se

per

perdroit à les admirer, fors parauanture ceux qui seroient douëz d'autant de sauoir, & d'intelligence que ce même Maître d'œuures. Nous pouuons dire, que Dieu moullant cet homme est vrayement forty d'apprentisage. Ignorant les principes, & premiers traits, avec lesquels il l'a ébauché, sommes-nous étonnez, si nous ne pouuons comprendre son chef d'œuvre. A tant si par noz conjectures telles, quelles, fondees neantmoins sur l'expérience journaliere, aucunz peuuent être persuadez de croire comme nous, que le Ris est extremement nutritif, ils adoueront aussi avec les Medecins, que notre sauce est d'autant plus recommandee, que les ingredians, qui la rendent bonne, sont rarement bons. Elle n'opille point pour tout, puis que la Canelle, le Thim, & le Safran y entrent. Ceste faculté eminammant

y 5 apc

aperitifue du Safran est reciproquement moderee par l'opposition du Ris, lequel pour étre espoissi, ne coule à dedain en l'estomach, ains de gré à gré descend en bas, au moyen des graisses liquides, qui dilatent & adoucissent les meats : ioint à ce, que son humide alimant ne deroge rien aux forces du corps, à raison des viandes solides de sa composition: elle ne dessicche, non plus à faute du just bien gras, qui arrouse & détrempe tout cet assemblage. Cela donc suffira quant au Ris.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Du vermillon. La Crau d'Arles en rapporte grande quantité. Deux races d'yeuse. De quel yeuse se produit la graine du vermillon, & comment. Prix, & revenu du vermillon à Arles.*

Au

sque 2 V

A V rapport de Pline les Espagnols  
ont iadis recueilly en leurs champs  
grande quantité de vermillon ; ie ne  
sais si pour le jourd'huy ils en font de  
memes. Cela ne me semble autrement  
meçroyable : veu que toutes ces con-  
trees- la iouissent d'un air fort tempe-  
re. Certes nôtre Prouence ressent si  
largement les fruitz de cette porree du  
vermillion, que nos Marchans le trans-  
portent en Espangne. La plus grande a-  
bondance , & le meilleur du pays vi-  
ent planter eusement de la Crau d'Ar-  
les. Je diray donc ce, que i'en ay appris,  
& veu tout ensemble. La graine dont  
se fait l'écarlate, ou le grain d'yeuse est  
vulgairement appellé vermillon. Si  
c'est le κόκκος Βαττικήν des Grecs ou no-  
ie n'en dis mot, puisque Dioscoride en  
à parle tres-maigrement. Ce n'est icy  
mon dessain de concerter les opi-  
nions differentes des Medecins, qui  
ont

291

348

*Second liure de la*

ont euentre eux de grans étris, pour ce sujet. Le tems n'est si bref, que je ne puis seulement m'enquêter des Arabes, si c'est leurs Kermes tant renommé; Qu'ils vuident, qu'auant à eux, s'ils veulent, la sentine, & l'égout de leurs opiniōs. Si cette graine de soi ne portoit tant de lustre aux hommes, & ne rendoit l'odeur excellante, qu'elle fait, i'en dirois de vray des merueilles; quand ce ne seroit, que du roullement de son être. Nous auons de deux races d'yeuse; l'un iette ses forces en tige, & en branches, montant à la hauteur d'un Arbre sans être doué d'autre singularité. L'autre n'est, qu'un petit Arbuste ne passant plus outre, que d'un pied, & demy. Il se maintient toujours vert, sans se fener. Les fueilles crenées, & crochées en forme de scie, armées de petites pointes fort piquantes, sont tresluisantes de tant, qu'elles font lissées

scés, & vniés; & croît par rejettons co-  
me le Rosier. Les nôtres lui baillent le  
nom de Fûteau, bien qu'il ne lui res-  
semble aucunement. Les planures vn  
peu haut éleuees lui agreent, le ter-  
roir leger, & aride lui est fort propice,  
mais il ny paruient si bien. Donques  
sur le mitam de la prime-vere cés ar-  
bres nains, arrousez de pluye, pousséz  
le vermillon en ceste sorte. Premiere-  
ment au bas de cette plâtre, où le pre-  
mier neud se sépare en deux brâches,  
comme font quasi tous les arbrisseaux,  
ne croissans en tige, ains multiplians  
par les rejets, là dist ic entre cés deux  
branches, au lieu du iect montant en  
la forcheure du cep croît, ic ne sais  
quoi de rond, de la couleur, & gros-  
seur d'vn pois. C'est ce qu'on appelle  
la Mere, parce que d'icelle naissent  
tous les autres grains. Châque motte  
de terre a communément cinq Mo-

rcs.

33

350

*Second livre de la*

res. A l'entrec de l'Eté , voire mèmes,  
au gros du chaud, ces Mères s'entrou-  
urent par en haut, & épandent des ba-  
des de vermisseaux, si druz , & deliez,  
qu'à peine les peut-on discerner avec  
la veue. Cette nouvelle engeance  
soud' apres en petites bestiales de  
couleur blanche, qui prehent la route,  
pour s'en monter ez cimes de cet Ar-  
buste; & l'endroit, où elles rencontrent  
la rameure, ou les iettons de la for-  
chue de l'yeuse , là elles s'agraffent,  
& en leur accroissement deviennent à  
la grosseur d'un grain de millet. A mé-  
me, qu'elles croissent plus gayement,  
leur couleur blâche se change en gris  
cendré; Alors, vous tri le prendriez  
plus pour des vers, ains derechef pour  
des pois. Ainsi ces graines chargees de  
vermisseaux cramoisis, venues en leur  
parfaite maturité, sont cueillies en la  
aison. La gousse, ou la peau, enserrant

ce

ce grain, est si delice, qu'en la trasportant elle se froisse toute. Mais pour cela les Marchans ne la reiettent point. Le vermillon depouillé, vaut vn écu d'or la liure. Celui, qui est encores avec tout son marc, vn quart d'écu. Cependant ces vermisseaux comme tous engourdis demeurent sans se remuer. Et le tems arriué, on les amasse en vn linge, pour les exposer au Soleil; de sorte qu'à mesure, qu'ils en sont touchez, sentans la chaleur, vous les verriez grouiller dedans ce linge, cerchás à se dérober à la fuite. Celui qui se trouve là commis à les garder, ne bouge de la place; ains en secouant le linge, les fait rentrer si ayant, qu'il les void tous perir devant soi. Pendant, qu'on s'attand à cela, voire trois iours apres, vn odeur s'exhale si douce, qu'elle surpassé la senteur du Musc, de la Ciuette, de l'ambre gris, voire de la fleur

.OMMAM

352

*Second liure de la*

fleur mémés des Citrons , dont nous auons parlé cy deuant. Si par mégarde quelques grains eludent la veüe, ou les mains de l'amasseur, ils épandet par l'air des bandes innumerables de petis moucherons ailez. On a obserué, que le reuenu du vermillon cueilly cette année au terroir d'Arles a été euacué , iusques à la somme de onze mil écus.

**C H A P I T R E   X X X I X .**

*De la Manne. L'Elaomelis de Dioscoride. Miel aérien de Galien , & Pline. La Prouence est riche en manne. La Matiere, & la cause de la manne. Les hommes ne peuvent penetrer gueres avant ez secrets de la nature. Histoire d'un Roy de Naples.*

**M**ais parauature les Arabes nous apprendront, que c'est, que la Manne.

Manne. L'étrif des Medecins est assez grand en cét endroit, disputás si Dio- scoride sous le nom de l'Elæomelis, huile de miel; ou Pline, & Galien sous celui du miel aérien ont entendu la manne. En quoi ils n'ont pas épargné les parolles, aussi copieuses qu'incon- stantes. Ils veulent, ils disent, ils nient; vrais Euangéliques en cela, n'ayans en la bouche sinon ces deux motz, Il est, & non est. Ors pour me montrer Euangélique comme eux, je dis libre- ment, & sans hésiter, que le miel aérien de Pline, & Galien est notre manne, que Serapion au chap. ii. du liure, qu'il a fait *De simplici medicina temperata* ap- pelle du mot barbare *Tereuiabin*, que les Latins pourroient interpreter *Mel Rosidum*, Miel de Rosee. Car ceux, qui ont voulu entandre l'Elæomelis de Dioscoride, ont choppé si lourdemáit, qu'ils ne meritent seulement d'estre

z      refe-

354

*Second liure de la*

nez. A regard de ce, quiduit à notre  
subjet, ie dis, que le Ciel enrichit mer-  
veilleusement nôtre Prouence de cet-  
te rosee, & la fait plouuoir souuant sur  
l'herbeverte, autrefois sur la terre tou-  
te nuë, mais tres largement sur les fueil-  
les des Arbres. I estime, que c'est vne  
sottise de recercher la matiere, & la  
cause de cette Rosée, veu que nous ne  
pouuons comprendre les œuures, que  
la nature étaie tous les iours à nôtre  
veuë. Car il nous faut aduoier si de-  
nuez d'entandement, & de modera-  
tion, que lors, que nous pésions mieux  
faire parade de nôtre sauoir, ou indu-  
strie, c'est lors, que nous publions nô-  
tre folie. Prenez moi, pour exemple,  
vne rose, ou autre fleur, & considerez  
en quelle petite portion de terre elle  
se produit, mouués apres, creusez, ma-  
niez, broyez cette terre tant que vous  
voudrez, vous n'y fariez trouuer la ro-  
sée.

lité, la couleur, ni l'odeur de la Rose. Com'en va-il doncques? peut-on tirer vne chose d'un lieu, où elle n'est pas; voire; mais c'est Dieu seul, qui le peut: si aucunz y a, qui vueillent dire, que toutes ces qualitez sont reellement, & de fait en la terre, ie ne m'en donne de la peine; parce que i'estime, que c'est autant de dire, que les hommes ne saroient discerner, si elle y est, ou non, que de dire nuemant, qu'elle n'y est point tout a fait; Les autres referent aux influences du Ciel toutes les causes d'icy bas; mais pour neant tout ce, qu'ils font; car on ne peut non plus comprandre la hauteur de ses secrets. Tout le discours de la raison humaine se perd en cette contamplatiō: nous faisons tant de cas de noz beaux esprits, nous nous y confions tant, nous nous en promettons des choses si sublimes, & reueces; & où est celui, qui

z z puise

356

*Second liure de la*

puisse rendre fidelle comte de leur propre matiere , & de leur vraye constitutio? Tout ce, que tant d'écriuains ont couché , & couchent encores sur le papier, touchat cés affaires , ne sont véritablement que des bourdes ; ce sont peines perdues, & pour neant tāt de volumes. La plus sublime , & plus heureuse portion d'intelligence , qui nous puisse venir en partage , c'est de bien entandre , qu'on ne peut attaindre à aucune cognoissāce de cés choses basses , sinon par l'inspiration de celui mēmes , qui les a crees : Cette ambition , en matiere de nōtre Manne , a bien fait autre fois mōter la sueür au visage de Galien , lequel en son 3. liure des Alimans a forgé ie ne sais quelles exhalaisons , les faisans passer pour vrayes meres de ce miel de rosee. Il a de vray si heureusement rencontré , que les villagcois vilipendez

en

en to<sup>9</sup> ses écrits, ont beaucoup mieux chanté que luy; disans tres-sagemant, que Jupiter leut auoit pleu du mielz, car il n'a fceu si bié meslinger le froid avec le chaud, qu'il n'ait tout confondu. L'histoire cōttee par Brasauole Medecin Ferratois en son livre des simples, conuient gentimant à ce sujet. Il dit que les Rois de Naples ayās clos de muraille vn certain lieu chamb̄ pêtre, ordinairement arroussé de Manne, à ce qu'il fut interdit aux poures ḡes d'entrer, sans prealablement payer le droit de gabelle. Le Ciel comme offancé ne feit plus descēdre cette rosee. A peu de là, la cloison fut rompue, & la Manne ne faillit en son tems de plouvoir. On voulut clorre derechef ce lieu, & l'ouvrir de mēmes. Cela se fit iusques à trois fois. En somme la Manne n'y veint iamais, tant qu'il fut fermé. A mesure qu'il demeuroit ouuert,

sorti

z 3 elle

358.

*Second liure de la*

elle y venoit treslargement. Bien que son rapport soit abondant en notre pays, si est-ce, qu'elle se vend assez cheremant; car son prix monte par fois iusqnes à trois écus la liure. Cela prouient de ce, que noz gens en usent si familiерemant; la faisans servir de boisson aux personnes de quel age ou sexe qu'elles soient. Dissoute qu'elle est en la decotion du sené on en pre<sup>d</sup> pour vn preseruatif contre plusieurs maladies. C'est vn medicamant appropié à purger les humeurs, sans les alterer. Quant au boire, il est agreable à quelques vns; pour moi il me fait touiours soufleuer le cœur.

**CHAPITRE X L.O.**

*Des Capres. La facon de les enfermancer;  
Comment ils poussent. Le moyen de les  
cueillir, & confire au sel.*

L'heu

L'Heureux rapport des Capres n'é-  
richit point tant aucune autre cô-  
tree , comme la nôtre. On les ense-  
mance ès vieilles murailles , sans cor-  
rompre le bâtimant : car celles, qu'on  
voit ramper à terre , édifiées par cro-  
cettes , sont beaucoup moindres en  
valeur , quoi qu'elles trouuent vn fo-  
lage aride, âpre, & pierreux. Donques  
le moyen de les semer est tel. On  
broye du moelon des vieilles murail-  
les , & l'ayant pilé bien delié, on mêle  
parmy la graine noire-rouge des Ca-  
pres plus longuette , que le millet, &  
de cette mélange on en met vn peu  
dedans vn nœud de canne perçee par  
les deux boutz, si qu'en soufflant , on  
la fait entrer dans les trous, ou creuas-  
se des murailles. La graine ayant le  
tems à souhait , s'enracine d'elle mé-  
mes. Par ces fentes à l'entrée de l'été,  
elles poussent vn cep iettant sa tête

23191

z 4

deux

360

*Second liure de la*

deux doitz, ou environ hors de la muraille. Vous verriez poindre des rejettons innumerables droitz, polis, & tendres, longs de deux pieds, ressamblans à des sagettes, lesquelles tirans comme de leur centre à la circonference, font vn rond tout étoilé, & parsemé de croix de Bourgoigne. En outre, cés iettions par les deux cotez sont ornez de fueilles, cōme celles du Poirier, equidistantes de quatre doitz. Elles iettent en leurs replis de certains petitz pieds tres-aiguz, portans les Capres en leurs pointes mêmes. Lors il conuient les cueüillir; parce, que si l'ō les laisse meurir vne fleur s'épanouit de leur propre gousse, qui les rend inutiles à confire. Ainsi vendangees, les fueilles cheent, & les rejettons taillables à la facō des vignes, se seichent aucunement: en sorte qu'ayans quitté leur cheuleure, leurs têtes

têtes portans l'esperance du même fruit, demeurent pelees iusques à l'annee suivante. L'automne est la propre saison, pour les semer, comme le Leuat est leur meilleur aspect; il n'y a autre mistere à les confire; sinon, que les ayant prealablement faites tramer vint quatre heures en l'eau, vous les retirerez quarante iours apres, & les lauez avec d'eau chaude, puis en cet etat, vous les remettez dans vn berril, ou pot de terre avec du fort vinaigre, & du sel broyé.

### CHAPITRE XLI.

*Dès Bacilles. Bacilles marines peu différentes des franches. Fenouil marin est la Bacille. Comment on la tond, & confit. Elle n'est le Battu de Columelle.*

**N**Otre Prouence est encores tres-abondante en bon reuenu de Bacis

z s

Baci

362. *Second livre de la*

Baciles. Tous les lieux maritimes n'en  
sont seulement reuétus, ains elles crois-  
sent naturellement, sans qu'on prene la  
peine de les edifier par les iardins.  
Quelques Auteurs les ont mal distin-  
guees en Marines, ou Sauuages, & en  
franches: par ce qu'il n'y a autre diffe-  
rence entre elles, sinon, que les sauua-  
ges à cause du solage vous laissent en  
les mangeant vn gôut plus sale, que  
les franchises: hors d'être confites, nous  
ne leur faisons porter le nom de Bacil-  
les: car cette herbe verte & fraiche,  
qu'elle est, s'appelle fenoüil marin en  
nôtre vulgaire. Si les Simplistes sont  
croyables, c'est Crethamon ou Crith-  
mon de Dioscoride. Pour n'emme-  
nuiser (eu égard à la breueté) toutes  
les qualités de cette herbe, ie dis seu-  
lement, qu'elle n'a les fueilles si lar-  
ges, comme le pourpier, ains beau-  
coup plus étroites, si qu'a peine se  
peut

peuvent elles tenir droites; & leur contient rompre le pied , pour les coucher tant elles sont longues,& deliees. Ce n'est à dire pour celles, que le pourpier nous soit inconvenable; Mais fermans ce discours , puis qu'il ne duit autrement à mon sujet. Cette race de fenouil vient au mois de May, & de Juin, & est tondue rez la terre , laissant la racine pour la faire reitter tous les ans abondamment en rétouble. On le met bouillir l'espace de trois heures, tiré qu'il est de là, on le relave avec de l'eau froide , pour le faire secher à l'évauant tout à l'aise. Cela fait on le met dedans des caques, ou petits barrils avec force vin-aigre, pour l'attendrir. Tellement est la confiture des bâchilles ; aux quelles on n'applique pour tout au cui sel, parce qu'elles portent , comme l'on dit, leur sel quant & elles. Ce point seul me fait dire , que ce n'est

dansq

l'her

364      *Second livre de la  
l'herbe appellee Battis par Columel-  
le, veu qu'il accommode à cette her-  
be, ores le sel, ores la saumeure.*

**CHAPITRE XLII.**

*Du Liege. Opinion erronee de Pline. Contre  
Jean Ruelle Medecin, niant à l'exam-  
ple de Pline la propagation du liege en  
France, & en Italie. Le Liegier. Son  
gland, & son écorce. Le Liegier vieil  
est le meilleur, comment on l'écorce.*

**L**E n'avois autrement fait dessain de  
parler du liegier, croissant avec fort  
peu de reputation, le long de la côte  
d'Ierres, si je n'eusse aperceu, qu'au  
cun Auteur n'en auoit assés dit, & plu-  
sieurs s'en étoient mal acquitez. Pline  
veut nier, que le Liege viene en Italie,  
ou en France, & qu'il nous soit natu-  
rel, c'est à dire de notre cru, non em-  
prun

prunté, ou apporté d'ailleurs. Cela se peut iustifier par la propagation, que cet Arbre fait de son espece es lieux épineux, & âpres; au moyen desquels il refuse toute sorte de culture. Comme se peut on imaginer, que ce personnage ayant estimé, voire entrepris d'enserrer en ses écrits toute la nature, & y comprandre la grandeur incomprendable de Dieu, ait été si offusqué par l'immensité de son œuvre, qu'il n'ait seu voir ce qui étoit en son chemin, pendant qu'il s'en va parcourant les Indes ? l'erreur de Jean Ruëlle, pour auoir été de notre siecle, a été plus grossiere, & cuidante; mais ceux, qui l'ont ensuiuy nous ont des-lors suggeré de bonne matiere pourrite. Vne certaine race de Medecins racourcis, donc de iour à iour nous nous allons peuplans, faisans des liures des simples, l'a pris pour guide,  
¶ & on

& en termes exprés l'adououë pour Coryphe. Ils hurent tous contre cet écueil, & sous leurs propres noms, nous découurent les deffauts des autres. Ne pensez pas, qu'ils hésitent en leur dire, ils chantent clair, & mettent pour fait véritable, que l'Italie, & la Frace n'ont pour tout point de Liegier. Si c'est la vérité, ou non, ie le fais, & d'autres avec moi le scauent aussi. Qui ne dira ce trait leur être bien mis? chacun pour sa part va pillotant le poure Pline, & ne lui sauvent aucun gré, de tant de biens receuz de lui. Leurs mains larronnesses s'étendent encores sur les autres: mais voyez comment il leur en prend. Ce sont voirement de gens ingratz, & de mauuaise grace, car faisans métier de crocheter indifferammant les labeurs d'autrui, il les enflent de ie ne sais quoi, de leur creu, afin qu'ayant rampli

pli quelques pages entieres de telles Rapsodies ,ils acquierent creance, ou reputation ez ouuroirs des Imprimeurs. Ils ne voyent pas, que sur leurs chetifs , & sales haillons ramassez , ils couchent grossieremāt les beaux brillans des autres. En matiere de Ruelle, qu'ils en donent à d'autres; non à moi. Bien que cét Auteur pour l'élection des beaux mots , puisse aller du pair avec qui que ce soit des plus huppez de l'antiquité: enflé d'un riche, & braue lagage , il ne peut demeurer à couvert dás les ordures des mots de l'Art; il brille parmi , & se pousse comme le pauot hors des eaux puantes des Maretz. l'ay neantmoins tres-iuste subjet de me plaindre de telles gens , & notamment du sauoir de ce grand homme, parce qu'en cerchant des bonnes preuves , pour crediter ce que i'écris à l'honneur de ma Patrie, pendant que

ic

je va furetant ce que i'aurois besoin  
de trouuer pour mó deuoir, i'ay inu-  
tilement cōsumé l'espace de six mois  
apres ces liures si diuers, & si remplis  
de vanité. Et a ce, que le mal me côu-  
rât vn peu plus cher, vne charge de  
liures m'a maintefois amusé, esquels  
je n'ay seu treuuer autre, sinon Diſ-  
coride, Galien, & Pline puerilement  
tráscrits de mot à mot; comme si nous  
étions destituez des moyens d'épuiser  
en leurs propres sources, ce qui fait  
pour nous, & là le voir plus puremamt  
& fidellement rapporté. L'Allemai-  
gne, & la France même bien souuant,  
comme vne opulante, & feconde Me-  
re nous épand touiuers ses largesses,  
& nous fait don de tels fruits sans fruit.  
Toutefois les Allemans ont ce parti-  
culier defaut de surcharger leurs é-  
crits par d'autres écritz; & avec des  
planches, & figures curieusement ti-  
rees,

rees, bien taillees, & pour la plus part impertinentes, pensent de pipper les gens de sauoir, comme des vrais enfans. Vous diriez, qu'ils font professio d'augmanter à quel prix, que ce soit, la valeur des liures; comme si par même commerce celui des Auteurs se deuoit encherir. Grossiers, qu'ils sont? ne se peuuent-ils ramantuevoir, que le poëte Perse acquit plus de reputation par vn seul liure, que ne fit Marsus avec ses Amazones. Outre l'extreme regret, que i'ay d'auoir emploie tant de tems en telles bourdes trop effrontees, & moins utiles, ie pourrois former des plus grosses plaintes, qui me tiendroient lieu de resource, ou de reueanche, pour reparer mes pertes. Mais paraduanture, ce sera mieux aduise à moi de me moderer, de peur que les heures mises en telles cōplaintes seruent de surcroit à tant de malheur, que

*telles*

*a a*

370

*Second liure de la*

telles gens ont deriué sur nous , au  
moien de leurs œuures mal cōsertees.  
Donques pour reprendre les erres de  
nôtre Liege, disons franchement, que  
la côte d'Ieres en rapporte vn tresplan-  
tureux reuenu. Son arbre ressemble à  
celui de l'ycuse , son gland est plus  
gros , mais n'est pas si valeureux, son  
tronc s'allonge en tige fort grand &  
robuste , couuert d'vne triple écorce.  
La premiere est la plus époisse, appro-  
priee à boucher, non que les toneaux,  
& les caques , mais toute autre sorte  
de vases; seruant encor es à faire nager  
sur l'eau , les filez de noz pécheurs,  
nonobstant le contrepoids de plomb y  
attachez. On en fait aussi des ruches à  
loger les essaims des moûches à miel,  
où ils sont en deffance assurée con-  
tre les morsures de l'hyuer , & le hâle  
en été. En somme elle s'accormode  
en mil vsages. De l'autre on en garnit  
les

les mules de chambre, & les souliers d'hyuer. De la troisième, on en fait des écuëilles, ou coupes, esquelles tout ce qu'on sert à boire aux Ectiques leur profite merueilleusement. Cepédat vne chose m'importune; c'est que Plinie die cōme en gauffant, que le Liegier est appellé par les Grecs l'arbre d'Ecorce. l'ay estimé, que le mot pour rire inconeu à moi fut caché sous telle appellation, d'autant, qu'ez écrits de cet Auteur plusieurs choses se trou uēt fort obscures. Ores ne conoissant vn seul brin de facetieux en cela, ie m'arretay d'avantage, finalement, ie n'y trouquay rien pour tout. Cela me fit iuger, que le Liegier comme par excellance n'auoit improprement receu le nom d'Arbre d'Ecorce, en égard, qu'il n'est autre écorce, non pas la canelle mémes, bien qu'elle soit tres-precieuse, & ait en soi quelque chose

2004

a a 2 / 4 2

de diuin, mieux conuenable à tant de  
commoditez, & usages si necessaires.  
Voyez sil y a bien là vn grand goût,  
& pas moins notre Iean Ruelle a écrit  
Pline l'auoir dit assez plaisamment.  
C'est chose qu'il a fait plus d'une fois  
à son accoutumee. Il y auroit de quoi  
admirer cet homme, à le voir repeter  
trois & quatre fois vn même discours,  
avec des redites si froides, & impor-  
tunes : & ce non en vn volume, ou en  
vn liure, mais en vn seul chapitre, si  
d'ailleurs ic n'auois appris, combien  
la memoire des vieillars est labile,  
joint que tous ne pouuons pas venir  
à tout. Certes Ruelle s'enfle quand il  
veut d'un style si riche, & si beau, que  
des gestes, & de la voix, il se rend égal  
à ses vieux Maîtres. Quant aux Mo-  
dernes, ic ne diray pas des seuls Mede-  
cins, mais des Ecriuains en toute au-  
tre profession, ic n'en saiche aucun,  
pour

pour être accomparé à lui. Cet homme se plait par fois d'emmener certains points , avec vne dictio tres-douce , & mignarde. Pline n'a jamais agree cet style, s'état toujours montré fort austere en sa dictio , & en ses traitez ; neantmoins telle varieté me reuient infiniment. Car tout ainsi, qu'en la douceur de la prime-verre, les coqs s'éstant longuement saboulez avec les poules, iûchent apres ensamble avec elles en la poussière mêmes : si que de tout le corps , vous les prendriez pour des pouilles, toutefois à leurs crêtes droites, & vermeilles, ou à leur aspect si verd , & vigoureux , qu'il ne se peut exprimer , on reconoit toujours ce qu'ils sont. Que si d'autanture, ils voient venir droit à eux leur rial de coq , soudain battans des ailes, se secouent & s'eleuent en pieds , marchas sur leurs ergotz d'vne admirable gra-

aa 3 uité,

uite, lors ils ne ressemblent rié moins, qu'à des poules: Autant en puis-je dire de ces personnes naturellement accompagnées d'une certaine facilité de bien parler, vous les voyez de leur gré abaisser, & déprimer la naïfue sublimité de leurs parolles graues; & ce si heureusement, qu'ils sont toujours les mêmes; semblables à une subtile liqueur, qu'on voudra nager en une autre; mais on ne saroit la cueillir toute seule. S'il se présente un sujet, auquel il faille, ou qu'ils veuillent se déployer, & faire preuve de leur eloquence, lors imitâs ces généreux couragez, qui ne sont apres, & ne s'échauffent, qu'és dangers euidans, ils se recolligent en eux mêmes, & en reprenant leurs esprits montrent sans peine, que si bien ils paroissent foibles, & petits, iamais pourtant ils ne manquent, que de defaut de bonne volonté,

te. Mais ma plume prend l'essor, & d'un mouvement trop rapide, si me porte hors de mes côrees. Je suis nay sous ce genie, que je pars de la main aussi vite, que les chevaux de Thunis. Donques ces immenses commençai-  
res de Ruëlle utiles, sans doute, selon mon iugement, & tres-elegans pourroient étre redigez en moindre vo-  
lume; au grand aduantage de la theo-  
rie des simples. Si quelqu'evray ama-  
teur des lettres y vouloit contribuer  
son labeur, je me suis apperceu, que  
sans châtrer ces liures, ou en retran-  
cher vne seule parole d'utile, pour  
l'intelligence des matieres plus im-  
portantes en cette science, vn liure  
seul vaudroit autant, que le total de  
ses œuures. Ou pour ce qui reste à di-  
re touchant le Liégier, je dis, que pour  
étre viel, il en est meilleur. A le dé-  
pouiller de ses écorces, on tient cet

376

*Second liure de la*

ordre. Il conuient scier le tronc iusques au bois par le bas bout touchat la terre , & en faire de même près de sa tête, où il commace de ce fourcher, & étandre ses branches , apres , on le fend de haut en bas , & ainsi la triple écorce se separe du tige. Le feu au lieu de l'eau est propre à les aplanir, & ne dépouille-on cét arbre, que de trois en trois ans ; si les pluyes l'accueillent es premiers iours ensuiuans , qu'il est écorcé, il meurt de luy mémes. Cela neantmoins n'arrive , que fort rare-  
mant; Car noz bucherons , pour être en vn pays chaud, ne s'abusent gue-  
res en l'obseruance des tems.

**CHAPITRE XLIII.**

*De la Soude. L'herbe, & l'usage de la Soude inconeu aux Anciens. La Fougere. L'usnee. La Soude, & son nom coneu au-*

aujourd'huy en Italie. Rencontre, & dis-  
cours de l'Auteur sur le sujet de la Sou-  
de, avec le Maître d'une verrerie à  
Venise.

**C**EUX d'Arles enseignent leurs  
terres d'vnne certaine engeance  
d'herbe vulgaire, tres propre à fabri-  
quer toute sorte de verre. Ils l'appell-  
lent Soude: comme s'ils disoient Sol-  
lide: parce que fonduë, & dissoute,  
qu'elle est dans le feu , elle se reprend  
en vne masse tres solide. Il n'a été en  
mon pouuoir, de trouuer encores son  
vray mot grec ou latin , car je ne sai-  
che , qu'aucun des anciens en ait ja-  
mais écrit : d'autant , qu'à ietter le  
verre , ils s'aydoient de certains sa-  
blons, non d'aucune matière végéta-  
le, ou qui multipliait au feu. l'Auteur  
de la Pyrotechnie , qui a écrit tout  
fraîchement en Italien sur ce sujet,

aa 5

soutient, que le verre se fait des cendres tirez de la fougrière. Il n'y a simple famine lete, qui ne saché, que toute la France en brûle, & en fabrique tres-grâde quantité de verres. Je tiens aussi, qu'elle multiplie autant abondamment par toute l'Europe. Ce pour quoi nous n'auons besoin pour cet effet d'emprunter rien de la Syrie. Au regard de l'Yshee, ce seul mot me fait hesiter, ne sachant, que c'est, que l'Auteur entende par Yshee. Je sais bien, que la Cabale des Arabes appelle Yshee cette mousse recommandee par la blâcheur croissant sur les vieux arbres. C'est le *Bpūoy* de Dioscoride. Les mêmes Arabes nomment le pourpier sauvage ou autre chose, comme cela du mot d'Yshee, mais je n'ay onc oy dire, que l'on en fait cuire le verre; & si ma recherche assés exacte ne me decoit, je ne saché aucun Auteur, qui

en

BB

en ait rien laissé par écrit. Je suis pourtant en doute, si cet Italien pour son Vñee à entendu nôtre soude. Car elle va fort loin, au moyens des Marchans qui la traffiquent tout par tout; bien que le hanter, que j'ay eu avec la nation Italienne m'ait aprins, que le mot de soude lui est familier, qu'à nous mêmes, il me souvient, qu'étant y a quelques mois en ce pays là, il me print envie d'aller avne verrerie dressée a Venise; où étant entré en dis-

cours avec le Maître, je m'apperceus, que cet homme auoit consommé beaucoup de tems, & de labeur à l'Alchimie; non à celle, qui montre l'art de faire l'or & l'argent très-pur, par vne voye naturelle, & très-aisee à ceux, qui l'entendent; & qu'un bel esprit, s'y voulant attacher peut apprendre sans traueil, par les liures de la Tourbe, du Comte de Treves, de

Ma-

dues

380      *Second liure de la*

Marie, & de Moriene: ains s'estoit appliqué à celle , que les écritz tres-pernicieux d'un Geber Arabe ont introduit, à laquelle il faut, que le reste des sciances serue subsidiairement , & si avec cela ses sectateurs l'appellent Philosophie, & s'attitrent eux mêmes du nom de Philosophes. Pour mon regard, ie ne leur ay iamais denié ce nō, tant parce qu'à la mode des Philosophes, ils sont riches d'indigence, veu que chez eux , ils sont en defaut de toutes choses, (ils sauvent, & sentent leurs incomoditez ) que pour la couleur blême, qu'ils portent au visage, ou ce seroit, que le feu, ou la fumee des forneaux leur eut changé le teint. Quant pour m'égayer, ie me rencontre avec telles gens ( quoi qu'ils ne deussent iamais approcher des Rois, ni des Princes) il me semble d'auoir trouué quelque grand thresor. Don-  
ques

ques tout en discourant, ie vous mei-  
ne mon Maître à tels termes, qu'en  
icttant des grands soupirs, il m'ad-  
uoüa, qu'avec beaucoup de peine, &  
moins de profit, il auoit depuis vint-  
cinq ans, par les plus secrètes obser-  
vations de Lulle humé cette sciance,  
ou ignorance ; il ne sauoit commandant  
l'appeller ; car il en étoit aussi plein,  
que vuide. Je le prens la dessus, & co-  
mance de le tancer, qu'un homme  
sage comme lui, se fut laissé tant en-  
geoller, que d'esperer pouuoir tirer,  
ou faire l'or d'une matiere, n'ayant en  
soi aucune humidité subsistante, qui  
ne se consumme par le feu ; & que com-  
me les vrays Chymistes insistent tout  
par tout, il eut creu, que par artifice,  
on peut d'un Asne faire un Homme ;  
qu'ayant été deceu une & deux, voire  
plus de cinquante fois, il se fut voulu  
si fort attacher à son Raymond Lul-

le

380

382      *Second liure de la*

levray philosophe de parole, que de  
n'auoir autre creance qu'à luy. Mon  
homme à ces motz tout hors d'halei-  
ne, a guise d'un qui par mégarde se  
laisse choir en l'eau froide: Je vous  
suplie (me dit-il) qu'en quittant cer-  
te langue françoise, que ie conois bié  
n'ette vrayement la vôtre naturelle,  
ains empruntee ou bâtarde, vous me  
faciez l'honneur de parler Italien. Je  
desitois de savoir pour vn prealable  
celui, qui le pouuoir auoir imbibé de  
cette creance, que ie fusse Italien. Nul  
me dit il, mais ie fais asseuremât, que  
vous étes nay, ou de longue-main-  
nourry en Italie. Je n'aduoouë pas, dis-  
ie, d'être Italien de naissance, ie le se-  
rois plûtot d'affection: car ie m'agréer  
infinitamēt aux amitiez de cette na-  
tion, & vous apprens, que le grand  
& libre commerce, que nous auons  
par tout avec eux, nous entretient en

cet

cette vniion , comme gens seulement  
separés par le bras d'vnepetite riuiere.  
En outre , mon humeur m'encline  
d'aymer vniquement les seruiteurs  
Italiens , leur honéte maintien , &  
leurs fidelles seruices m'en rendent  
amoureux. Quant à l'opinion qu'il a  
conceu de mon origine , ou de mon  
éducation , ie le prie de la perdre  
comme erronee , & aussi vaine que  
l'Alchimie de Lulle , & la sienne  
sont vaines , & contemptibles. Je le  
presse de se demetre de telles imagi-  
nations , & des promesses de son Lulle ,  
n'ayant leur mire , qu'à tenir en ha-  
leine les plus auides. Il me répart en  
soupirant (cela me faisoit toujours  
mieux admirer) & me dit : Ne renon-  
cez point ainsi à l'Italie , pour autant ,  
que si de mes yeux ie vous eusse veu  
naître en autre pays , vous ne me sa-  
riez faire changer de creance. Que  
s'il

s'il vous plait de me faire tant de courtoisie, que de me dire franchement de quel lieu d'Italie vous étes issu, ie vous feray part sans mētit d'vn secret le plus beau, le plus rare, & oultre ce, le plus vtile, que i'aye : bien que ce me soit le seul fru t recueilli de tāt desseurs, deveilles, & d'impausesmiles en cēt Art. Je lui dis tout court, qu'il n'y auoit homme au monde, pour le respect duquel ie voulusse attester vn mensonge ; que ie n'étois point Italié, que mon extraction ni ma patrie, ne me faisoient point de honte ; que me reconnoissant assez illustre de ces deux côtés i'auois nôtre noblesse en telle estime, que sur le champ ie quitterois pour moins d'vn fétu son beau Realte, quoi que richement peuplé de magnifiques Mercadans. Au reste, que ce n'étoit là sa meilleure excuse, veu qu'il me pouuoit reputer Italien, ou

Ber-

Bergamasque, s'il vouloit ; mais, que s'il me faisoit cette grace ie lui baillerois son change d'vne autre chose auſſi belle à voir, & d'autant d'utilité, que la ſiene : ou ſi mieux il aimoit de l'argent, que ie lui en baillerois ; desirant de ſauoir pour tout fondemāt ce qu'il cuidoit de pouuoir faire avec ſon inuention.

## C H A P I T R E X L I V.

*Suite des diſcours tenus avec le Maître de la verrerie. Quelques propos de l'Alchimie. Traict de raillerie d'un Florentin contre ce Maître Venitien, ſur le mot de Remonder.*

**L**E verre, me dit-il, dōt vous voyez ſortir tant de beaux ouurages, appellez crystalins, eſt tout fabriqué de Soude. Quoi? pensez vous, que la fon-

bb te

te en soit de crystal? nullement dis- ie,  
car ie ne suis pas à sauoir , que le cry-  
stal se peut liquefier: mais non en telle  
sorte, qu'il soit maniable , ou se puisse  
commodement étandre avec le souf-  
fle. Je n'ignore non plus ce que Pline  
a cottié en son histoire, parlant des In-  
diens , qui du verre font le crystal, &  
pour le colorer , ils font vn mélinge a-  
vec de l'allum , des pierrettes brillan-  
tes, & des metaux mêmes. Je lui dema-  
de derechef , si ce sien verre , lequel, à  
la verité , paroilloit plus net , & quel-  
que peu plus lucide , que le nôtre com-  
mun, étoit traitable au marteau, esti-  
mant qu'il sceut, que du tems de l'Em-  
pereur Tybere, l'inuention en fut mi-  
se en euidance. Il me nia cela; cõmant  
donc, lui répons- ie alors, les pores ne  
sont-ils pas si pres à pres , & cette soli-  
de composition ne retient-elle pas  
toutes liqueurs distillees , pour acres,

oo oo

&amp;

& penetrantes, qu'elles soient? Il le nie encores, en me disant, qu'à Venise on faisoit des eaux si fortes, que le verre de cette fabrique ne les faroit comporter; d'autant, que comme tout verre est de soi frangible par excellance, celui cy l'est par dessus les autres. A prestout cela, ie me feis montrer leur matiere, nō encores presentee au feu: de sorte, qu'on m'apporta des cédres, comme noirâtres. Je demande en les maniant, si les autres ouuriers de Muran vsoient de semblable drogue, il me repart, que ce n'étoit là la composition, que pour l'heure ils n'en auoient de prestes: mais qu'au deffaut d'icelle, ils s'aidoint de la Soude equipollante à la matiere, & que le commun des ouuriers de Venise ne la faisoient pas comme la siene, ains qu'ils se seruoient tous de la Soude. Quat aux lieux d'où elle est apportée, il n'en sauoit donner

non b b. 2 com

388

*Second liure de la*

comte: Je permettray librement, dis-  
ie, que l'on me reproche mon igno-  
rance sur cette vōtre secrete impostu-  
re tres-avantageuse pour vous, mais  
de nul profit, & de grande dépance  
aux autres: non plus auray-ie du re-  
gret d'être priué de voz inuantions,  
desquelles ie ne puis me preualoir en  
mes usages, ni le reste des hommes,  
pour ses commoditez. Au demeurant  
mon Maître, voyant vōtre courtoisie,  
bien que n'ayez voulu vser de la mie-  
ne, ie vous balle ample pouvoir de  
m'interroger franchement sur tous  
les points, que desirez savoir de moy.  
Il se prend à protester Dieu, & les  
Saints, qu'il receuta pour vne faueur  
signalée, si ie lui declaire seul à seul, ce  
que i entendois de la Quinte-essance  
de Lulle, & que toute la vie le souue-  
nir de ce bien fait lui viendra au de-  
uant. Car avec ce seul medicament,  
non

nō avec autre, il se prometoit de guerir en peu d'heure toute sorte de maladies, en ayant autrefois fait l'épreuve en quatre personnes tant seulement, desquelles l'une fut remise en moins de rien; les autres trois s'en trouuerent tres-mal. Par ainsi, qu'il iugeoit, qd Lulle auoit entendu quelque autre chose, bien éloignee de celle, qu'il monstroit en apparece. Ma repartie fut, qu'il deuoit sauoir au prealable, que cette Quinte-Essance, qu'il appelloit, étoit si sublime, & si excellante, que son intelligenté n'étoit du gibier des faiseurs de verres. Car cōme le Ciel, que nous voyons vuide, & denue de ses ornemans, n'auroit de soi aucunes facultez ni influences, sans ces étoiles admirablement clouées, & arrangees en ses hautes voutes. De même est il absolumant nécessaire, d'auoir une connoissance vniuerselle de la varieté des

bb 3 cho

390

*Second liure de la*

chofes naturelles. En outre , s'il me vouloit écouter , & croire , il iugeroit, queny Lulle , ni Iean de Roque-tail-lade (lequel a plus curieusement écrit de telles matieres , dont i'ay les liures riere moi , depeintz en beaux chara-cteres) n'ont entandu, autre finon l'es-prit, ou l'ame du vin doimtee, & aman-dee par leurs œuures tres-longues , & cōfuses. Je n'ignorois pas, que les Phi-losophes Chymistes auoient accom-modé à leur Pierre le nom de Quinte-Essance, attandu , que cette Pierre est terrestre , non aqueuse ; qu'elle parti-cipe de l'air, & apres du feu , receuant en dernier lieu vne forme , & faculté dissemblable à tout cela. Ores parce, qu'en soi elle ne rapporte aucun des quatre elemans , ils l'ont appellee vne cinquième matiere. Car puis , qu'elle s'en volle toute en poudre , & qu'on ne peut pour tout en tirer aucune va-peur ,

peur, ie tiens, qu'vn homme ne faroit parler pertinemment, & dire qu'elle participe de l'eau, ou de l'air, moins encore de la terre, & du feu : voyant, qu'elle est liquefiable. Neantmoins cette Pierre imprime, & produit ses effets & choses homogenees, ou semblables a elle, mais n'attire, & ne retient rien pour tout de leur faculte, comme l'on fait trop mieux, que fait le vin, l'eau de vie, ou l'esprit du vin, que Lulle veut étre la Quinte-Essance. Je fais y auoir certains liures Italiés, lesquels, interpretans Lulle on dit. Prenez du vin, comme il est rouge, prenez de l'or, comme il est rouge, l'or toutefois n'est pas rouge: Mais accordōs, qu'il le soit, comment expliqueront ils ce mot du même Auteur, ou qu'il soit blanc ; savoir mon s'ils entandront de l'agent, mais rien n'est moins argent commun, que l'argent des Philosophes. Com-

b'b' # mant

392

*Second liure de la*

mant encores prendront ils cés motz:  
Et distillez d'iceluy l'eau de vie. C'est  
chose tres euidante , que de l'or nous  
ne cerchons,qu'vne certaine substanc-  
ce,qui soit vrayemāt examte des loix,  
& du pouuoir du feu , & à l'opposite  
Lulle nous apprend,que cella là est la  
meilleure eau de vie , que l'on void  
plus vitemant flamber au feu. En fin,  
apres auoir remontré beaucoup de  
choses à ce personage, que je ne vou-  
drois étre ici inserees,attendu qu'elles  
sont tres-aisees à trouuer à quiconque  
voudra ietter sa veue sur les liures de  
Lulle , ie le rendis capable , que cette  
Quinte Essance ne se deuoit selon  
mon iugement tirer d'ailleurs, que du  
vin ; mais en sorte , que de cés autres  
matieres , il s'en pouuoit vrayemāt  
épraindre comme des Quinte-Essan-  
ces. Au reste que celle du vin ne pou-  
uoit onques nuire , ains qu'apres en  
auoir

auoir pris vne fois, ou deux au besoin,  
la nature l'appete d'elle mēmes : comme  
il se vvoid iournellement : mais,  
qu'il s'en failloit bien, que tout ce que  
Lulle en à couché fut veritable. Par  
là peut on inferer ,être requis à cette  
sciance vn iugement bien meur , &  
bien rassis, verlé en la conoissance de  
tāt de diuerses choses, que les détour-  
biers de son art ne lui permettoient  
d'acquerir avec gueres de cōmodité.  
Par tant le but de mes remonstrances  
étoit , de le faire abstenir d'or'en là de  
telles entreprises , comme excedans sa  
portee, & s'il en deuoit auoir quelque  
succez, qu'il ne lui seroit par trop heu-  
reux. Je ne me puis retenir d'adjouter  
à ce compte vn ioly trait , & de bien  
bone grace , que i'apris en cette mé-  
me verrerie. Il eut fait rire le plus  
grand Agelaste du monde. Il y auoit  
là dedans vn ouurier Florantin , qui

bb 5 pour

394      *Second liure de la*

pour l'excellance de sa main gaignoit  
des bons gages à ce métier. Cetui cy,  
comme la raillerie des Florantins est  
toujours importune aux Venitiens,  
ayant si souuant entendu repeter à son  
Maître le mot de Raymonde,acheue  
vîtemant vne fiole, qu'il soufloit en-  
cores, là quittat là, s'en vicht tout dou-  
cemât à moy , & me dit bas à l'oreille,  
Monsieur, sans mentir nôtre maître à  
tant Remondé , qu'il ne lui reste plus  
rien à Remonder. Cela dit , il s'a re-  
tourne à son siege. Ce mot me cha-  
touilla le sens bien plus gaillardemât,  
qu'il n'auoit pensé : pource qu'en nô-  
tre pays on dit Remonder ceux, les-  
quels apres auoir vendu le blé, qu'ils  
auoient ferré au grenier pour nourrir  
leur famille le long de l'annee , ven-  
dent encores la mangeaille des pou-  
les , pour grabeler ce petit profit, le-  
quel est moins, que rien. L'allusion de  
*ce*

ce mot préd sa pointe de ce, que chez nous telles vaneures, ou criblures des blez reseruees pour les Pouilliers sont appellees *Remondilles*, & de ce même rencontre deriue vn autre brocard bien plus sanglant; car on dit ceux là auoit *Remondé*, qui ont brauemant fricassé leur cheuance. Que si ce bon mot a la même grace en langage Florentin, qu'il à en nôtre Prouençal, & si ce trait auoit visé à drapper sur la sotise, ou infortune de son Maître, ic meure, si le caquet des Grecs en à tiré iamais vn plus cuisant. Ces propos m'ont coulé de la plume, partie par humeur, partie par nécessité, affin de faire voir, que le nom de Soude est familier aux Italiens: bien que ceux-cy ne sceussent dire au vray, si cétoit vn animal, ou vne pierre. Je ne feray d'oc trop mal de coucher icy ce, que noz gens en sauuent.

C H A P.

## CHAPITRE XLV.

Où, & commandant s'ensemance la Soude:  
Commandant on la fait resoudre, & repren-  
dre en pâste.

**I**'Ay écrit au liure précédent, que le Rône orgueilleux en ses flotz trop voisins la baillé souuant belle à noz chams, & ne laue seulement noz terres heureusement semées, & le labeur de noz bœufs, ains demolissant noz chaussées, les submerge, & les couute de fons en comble. Quand tel malheur aduient, la plaine, qui le reçoit en demeure vnic, & tout partout égale comme si le niveau y auoit passé, si en quelques endroits du terroir à des petits tertres, ou des mottes plus haut éluees, à même, que les eaux se sont retirees en leur vase ordinaire, les lieux bas se trouuent comblez d'un limon

limon de l'épaisseur d'vn pied, tres-gras, & tres-fertile, que noz gens appellent *subre-poste*, comme qui diroit *surposte*. Sur cette terre limoneuse toute cruë, sans être mouuee ni demy, on iette la graine de soude. En tant, que l'humaine preuoyance le permet, on n'vse d'autre obseruance, quant au tems: sinon qu'on le choisit tellement disposé, que les huit iours apres son enseimentement se passent sans pluye, ni vent, d'autant que les pluyes roulent la semance de haut en bas, & les vents faisans piroüeter le grain, entraînent quant & eux tout ce, qu'ils rencontrent de plus leger. En sorte, que par l'imporunité de l'un ou de l'autre, elles s'accumule toute à vn tas, & ainsi vn côté de la terre se trouve surchargé, & suffoqué de trop de semance, & l'autre trop écorché en demeure vuide. La soude peut être baignee

lee à la terre sur la fin de l'Automne,  
 ou en hyuer, voire au Printemps, si l'on  
 veut; si bié, que i'appellois vn bon sor  
 de Ménager vne vraye soude, parce  
 qu'il n'auoit aucune conoissance de  
 la culture ni du tems. Cette herbe est  
 enleuee au commencement du mois  
 d'Aoust, pédant lequel on la met sci-  
 cher sur des aiz. L'estime, que c'est  
 pour lui faire rendre tout ce, qu'elle a  
 d'humeur aqueuse. On creuse emmy  
 les champs vn large fonceau, dans le-  
 quel est enchassé vn grand vaisseau de  
 terre, fait d'vne argille forte, & bien  
 cuite, & tout ioignant ce vaisseau sont  
 creusez en rond plusieurs trous, scravans  
 de soupirails à donner air aux feux, &  
 aux flammes ardamiant allumées.  
 Là iette-on ces plantes, les vnes apres  
 les autres. L'herbe là dedans en moins  
 de rien se fond, & se reprend de mé-  
 me en yne certaine pastre; & resamble

pro

propremāt à l'écume du fer en la forge, fors qu'elle est vn peu plus époisse, & transparante, represantant ia par sa pollisseur le verre mēmes. Mais l'invention de couurir ce vaisseau tout au tour, & y faire par dessus comme vne cheminee, tiree en pointe, avec des aiz, ou des tetz de tortuës palustres, est tres-anciene, affin d'empechet, que la pluye fondant d'en haut, ou les flammes reantrans la dedans n'y fassent du degât. Vne seûle plante de Soude red ordinairement vint, & par fois trente liures de cette paste; dont les cent, que nous auons deuant dit, faire le quintal, vaut vn écu d'or. Les faiseurs de verre menuisent, & broyent par apres cette masse pour la mélanger, comme ic pense, avec d'autres choses plus belles, selon l'industrie des œuriers. Quant est de nous, nous voyons de tous cōtez aborder des Marchands

chands, non de la France seule, mais  
d'Espagne, & d'Italie pour l'acheter.

**CHAPITRE XLVI.**

*Rapport, & Reuenu de la Soude. Les fer-  
mes au terroir d'Arles baillées au quart,  
& pourquoi.*

**Q**uant au rapport de la Soude, je suis memoratif d'auoir autrefois veu es liures iournaux à feu mon Pere vne chose assez digne à raconter. Il auoit baillé à ferme vne sienne possession en l'Isle d'Arles à vn certain laboureur, sous telle condition, que de tous les fruitz y reuenans, il en auoit la quatrième partie, & le sur-plus demeureroit au profit du fermier. Bien que de prim'abord cette maniere de contracter ne semble d'être gue-  
res à l'aduantage du Maître, elle étoit pour-

pourtant fort visitée en ce temps là. Car  
ez terres plus hautes du même territoire  
d'Arles, l'endroit où elles résident beau-  
coup moins, je sais, que par pacte ex-  
press, on y perçoit la moitié du revenu.  
Toutefois, pour lors les Metayers ne  
prenoient les fermes à autre condition  
qu'à celle du quart, & n'en vouloient  
de rien surhausser le prix. La cause n'é-  
étoit selon mon avis trop inuste, ni  
trop avantageuse pour eux : Car le  
fermier y ayant contribué tout son  
travail, fourni à tous les frais, & bâti  
à la terre la semence même de son  
propre, joint qu'alors le Rhône faisoit  
souvent des dérives, qu'avec ses mab-  
portunes inondations, il voit tout  
partout les blés, sortans la heureuse-  
ment de leurs tuyaux ; si qu'il failloit  
par nécessité, que maintefois de la  
première année, ni rarement de la deu-  
xième, ni encorès de la troisième lo-

-1011

cc Me-

402

## Second livre de la

Metayer iroüit d'aucun revenu de sa terre; & pas moins, auoit-il à recom-  
mancer ses labours, refondre ses dé-  
pans, & refemer du sién ses infortunes  
gueretz. Partant s'il y échoit de la perte,  
elle étoit toute sur ses coffres, fors celle  
que le Maître receyoit, en ne receuât  
rien. C'étoit donc la cause, que les pux  
des fermes leur étoit ainsi rabaisse-  
cores n'y vouloient ils entendre, siaud  
moins on ne les leur allongeoit pour  
le tems de cinq années; se confians,  
que leur ménage n'iroit en ruine totan-  
te, si de ces cinq recoltes, ils en pou-  
voient iouir d'une à souhait. Que si  
des cinq ils en auoient deux bônes, à  
peu de là, vous auriez veu lever les  
cornes à ces Ménagers, se prodigans à  
des dessains assuriez, & en leur ame  
condamnans aux ceps le Rôno, & la  
fortune. Soudain avec la fourche (cho-  
se très odieuse) ils chassoient la rûe

M 30

stici-

sticité de chez eux, & comme ayans mangé la rose, d'ânes, qu'ils étoient, ils deuenoient des Apulees, tousiours prouez d'vnç bonne troupe de chiens, & à quel prix, que ce fut des meilleurs chevaux du pays. Car d'en tirer aucun de leur haraz, ils s'en fussent hontoyez, pour ne les croire assez legers à leur gré. Moins se fussent ils commandez de tenir des oiseaux, s'ils n'eussent fottiement craint de faire trop les effeminez.

### CHAPITRE XLVII

Description d'une inondation memorabile  
de la riviere du Rôno. Chasse en l'eau.

Chasse aux Loups, aux ours, aux loups, aux ours, aux loups, aux ours, aux loups,

**O**R affin de faire voir commandé  
en leurs fortunes i'ay sceu compatisir, & me conioüir avec eux. Je dis,  
mon

cc 2 qu'au

## 404      Second livre de la

qu'au tems, dont nous parlons, il arriva, qu'ivne annce ce fons de mon Pere extraordinairemanq; inondé des eaux ne rapporta pour tout aucunz fruitz des grains enseignez. La souuante en égard aux defautz precedans, & à la nouuelle esperance, que la culture mieux seignee nous pouuoit promettre d'vnmeilleure saison, à l'entree de la primere vere, que les blés s'éroient si heureusement affranchis des morsures de l'hyuer, que leurs fueilles nous couuroient ia les sillons, on veid en vn momant les eaux du Rône tellemant enflees, que cett' annce là ayant par telécladre retenu le nom de l'Annec du grand Rône, est encors memorable iusques à huy. Vous eussiez alors entádu toute la ville bruire d'un cruel murmure, & vous eut étonné l'horrible tumulte d'un monde de gens, s'affligeans les uns les autres, de

nous

et

voir

voir ja deia leurs murailles , ez endroits les plus bas , ne se pouuoit tantôt plus defandre , contre l'impetuosité de cette Riuere . Qu'est que noz citoyens eussent fait ? Ils abandonnent la ville ; accourent aux champs ; & où la chaussee periclite , ils la soutiennent deux iours entiers . Tout se passe encores d'une fortune égale , on ne reposé ni jour , ni nuit . On soulage les plus harassez , & recreus par d'autres tous frais , & les affamez par d'autres , que le manger , & le repos auoient remis . Le Rône nous fit voir trois iours apres l'orgueil de ses flotz si haut montez , qu'ils surpassoient les plus hautes chaussees , & l'eau d'un horrible son roulant ses gros bouillohs sur elles , auoit rauî aux nôtres tout ce peu d'esperance , qui leur pouuoit rester , pour la conseruer ne saichans bontemant , où assurer leurs pas , en deslieux si

406      *Second liure de la*

glissans, & humides sans danger de se perdre. Partant on fit signe à chacun de se retirer où il pourroit. Voyla soudain gaigner au pied les vns trop tôt, les autres trop tard ; d'autant qu'vnne bonne partie de la chaussee pris, & fappee par pied, se renuersa : si qu'en ce desordre les vns se sauuent à nage, les autres s'accrochent à des arbres, at-tandans, qu'on les veint accueillir avec des Esquifs. Cependant toute la surface de l'Ile contenant quarante milles en rond, est couverte d'eau. On ne void que voler bateaux sans nom-bre pour deliurer les assiegez dedans leurs granges, saillans par les fenetres, & là ceux qui retranchez en leurs bâ-timens de meilleure étoffe, se faignoient exans de la peur, les bateaux seruoient à leur porter des viures. Ores pour gausser vn peu avec Seneque, puis qu'on ne voyoit pericliter le Monde

en

en ce deluge, ni n'otis particulieremāt, ausquelles le Ciel tourna tel éclandre en quelque bon-heur. L'aloué halestante nageoit, non parmy les brebis d'autant qu'à l'instant, que ce danger fut presenty, on auoit fait passer le gross, & le menu bétail ez lieux les plus éminans) mais bien parmy les troupes innumerables des conils, & de lieures: nageoit aussi le Renardeau pan telant de peur, & preuoyant, que bien tōtil auroit plus à boire, qu'à manger. On alloit à la chasse avec ces esquifs, chasse voiremāt vn peu étrange, mais non inusitée parmy nous, nous trouuâs en telles dérresses. Celle aux loups étoit la plus agreable, pource que couchans leur reste, pour saquer leur vie, ils étoient rudeinament chargez à coups de ramis, & de perches. Quelques terres, qu'on voyoit paroître hors de l'eau fourmilloient de toute sorte de gibier.

408

*Second liure de la*

gibier. Il fut prohibé par vne crie de ville de lâcher les chiens ez lieux cōme cela, ou d'y chasser à autre, qu'aux loups; de peur que le pays ne se trou- uast tout à coup desangé de chasse. En telles terres le combat avec les loups ne fut sans effusion de sang: car on en tua plusieurs, que le desespoir auoit armé d'vne horrible etuaute. Là les ruses, ou la malice de cet Animal fu- rét reconuës plus grandes, qu'on n'eut pensé; car vne troupe d'hommes, mō- tez sur des esquifs, s'étant mise aux a- guets, iugeant que les loups à même, qu'ils se verroient affaillis du côté de terre, se ietteroient dans l'eau à corps perdu (comme se font leurs ruses or- dinaires) s'apperceut, qu'ils ne tour- nerent iamais leur veüe du côté de l'eau, pour prendre la fuite. Soit quel ce fut, qu'ils presentissent, combien loin il leur falloit aller regaigner la

terre,

terre, soit que du bord ils eussent contemplé la boucherie , qui se faisoit de leurs freres, abandonnez à la mercyn des ondes.

### CHAPITRE XLVII.

Le renouu, que la terre ensemainee de Son de porta l'annee de cette grande inondation du Rône.

Mais pour quitter mes huy cette chasse à l'eau, & retourner à celle de la terre ; parlons de ce, qui duit à notre sujet. Vint iours apres ce deluge, les eaux se retirerent, & notre Metayer affligé d'un tel éclandre, suiy de la perte totale de ses fruits, s'éveint trouuer mon Pere, lui protestant, qu'en son auoir , & en son ménage, il étoit ruiné de fons en comble ; qu'il auoit quasi doublé sa semance , & ses frais,

parce que les chaîns n'auoient rien rapporté l'année précédante ; que les blez auoient été si mal grenez , qu'il auroit été contraint , de remettre ses guerez en culture ; si que pour soy , & pour les siens , il étoit à tiud , comme vn ver de terre , qu'il n'auoit ni moyés , ni resource , sinon celle , que son ayde , & la commiseration de sa disgrâce luy feroient esperer . Mon Pere lui com manda de prendre courage , promettant de l'aider de ses facultez , pour releuer sa maison . Au parti de là , qu'il trouuoit bon de ietter de l'aueine à la premiere rāye ; à ce qu'au moins il ne perdit point le rapport de toute l'an née ; & ce ez terres , où la graisse du li mon étoit plus haute : que pour ce fai re il luy préteroit de quoï seimer , & de l'argent tout ensemble . Le Metayer repart , & dit , que le fons , pour être gras & argilleux , lui sembloit trop hu mecté , & suiet à s'entr'ouurir , ce qui le

rendoit tout à fait immaniable au soc,  
 & à la charruë. Il lui demanda permission de jeter plûôt de la soude, l'as-  
 seurant qu'elle venoit toujours bien  
 ez fonds, & solages frappez de tels si-  
 nistres accidens. Mon Pere tres-in-  
 telligent en telles affaires le lui per-  
 mit, & le secourut liberalement d'ar-  
 gent, & d'autres commoditez. Au  
 bout , comme il estimoit ses affaires  
 n'aller point trop mal , quant il pou-  
 uoit retirer de sa terre deux cens cin-  
 quante écus par an de rente. Il arriva,  
 que son carat de la soude ensemancée,  
 qui n'étoit que la quatrième par-  
 tie, reuenant à lui du total, monta ius-  
 ques à la somme de mil cinq cens  
 écus. De là peut on juger, quelle opu-  
 lance le Métayer eut de ces trois  
 quars. Aussi par auanture étoit il per-  
 du, s'il n'eut perdu. On void pour le  
 iourd'huy en cette Isle plusieurs ter-  
 res ensemâcées de soude ; & bien que

le limon ne rencontre toujours si plâtreusement; on ne laisse pourtant d'en semer ez lieux palustres, & marécageux: mais c'est avec plus de frais, & moins de reuenu.

## CHAPITRE XLIX.

*Du saffran: comme en tous lieux il vient facilement, & sans culture.*

**I**n'y a gueres de contrees au monde, où l'on ne puisse s'engeancer du saffran, tenant quelque rang d'honneur parmy les plus clairs reuenus de noz terres. A saint Maximin en Provence se trouuent plusieurs, qui en recueillent tous les ans les cent cinquante liures, & son prix est à trois écus d'or la liure. Son herbe est fauchee en la Prime-vere; & le foin en prouenant mis dessiecher en été, n'est pas à rejetter.

ter pour son utilité. La nouveauté d'un cas, qui m'arriua me meut en admiration, & me fait juger avec quelle facilité il patuient en tous lieux. Estat à Paris i'achetay d'un iardinier quelques oignonez de saffran, pour les fourrer en un coin de jardyn que i'y auois enrichy de mille plantes curieusement ramassées: comme je les eus mis reposer sur certains aiz dedans ma chambre, où par mégarde ie les laisse l'espace de quelques jours A peu de là m'en égatramantul, ie les troupe à tous gormez. En quoy admirant les effets de la nature, & comment elle à bonne main faire les choses à propos, & en son temps: (car c'étoit en Automne) ie m'eressous d'autant le suçez de ce germe. Vby la qu'en peu de jours, tout autant d'oignonez, que i'auois, quoique rongez des soulis en plusieurs endroits, pousserent de leurs

414

## Secondaire de la

leuts iettons de très belles fleurs de  
couleur blue.

**CHARITRIBIUL.** qd'auçes d'auçes  
mouton, & mouton à geler avec du gelle

peau. **CHARITRIBIUL.** qd'auçes  
de lait iepetay b'a iepetay d'auçes

**Du Corail.** L'Auteur, contre l'opinion du  
vulgaire, soutient le Corail étre dur aus-

fables au dedans, comme au dehors de  
l'eau. Raisons, & expériences de l'Au-

teur. sis iepolet fut certains sius  
mis chaupe, ou bei megarde ic les

**A**u regard du Corail, noz Mers  
selboni le témoignage de Pliné

mêmes, nous en fournissent des grâds,  
& amples recueus. Il écrit, que le plus

loüable se trouve es îles Stoëcades. Il

pourra y par auanture faire voir, que  
ça éte vne pure temerité à tous ceux

de l'antiquité, lesquels sans prendre  
la peine de s'éclaircir sur les épreuves,

que leuts devanciers auoient faites,  
ou qu'ils eussent peu faire eux mêmes,

ont

ont indifféremment creu, & publié  
par tout, que le Corail étant dedans  
l'eau, est mol, & souple, comme de l'her-  
be verte ; &, qu'à l'instant, qu'il en est  
dehors, il devient aussi dur, & solide,  
qu'une pierre. Quide au quinzième de  
la Metamorphose l'asseupe fort libre-  
ment, en disant,

*Sotige entores mol croissoit dessous les eaux  
qu'A lais au premier mommant, qu'à l'ain  
on fait paroître.*

Closy, & d'auou  
Son brâchage tout frais, on reconnaist son étra-  
-ge Se conuentin en pierre, &c. &c.  
Le toucher

La bâcheroute si fréquante, que ce  
Poëte a fait à la vérité n'a pas possiblement  
causé vnu tel effrôterie. Diacoride,  
& Pline épiont parlé avec plus de mo-  
destie, qu'on a fait la cohorte des Me-  
decins, laquelle depuis tout ce tems là  
est a écrit tres-audacieusement : mais  
bon Dieu à avec quelle impudance !  
Pour moi, j'é suis là logé, que de croire

-RÉSUMÉ

RE,

re, qu'vn, qui se méle d'écrire ne fait iamais sagement de rien proposer, si de tout son pouvoirs il ne tache de cre-  
diter son dire par des témoignages bons, & valables. L'expetiance des a-  
ubit peu instruire de ce fait, il s'en de-  
uoient donc servir pour vn alle-  
gué. Je suis memoratif d'auoir autre-  
fois démaré du port de Marseille,  
pour m'égayer avec les pécheurs du  
Corail, & d'auoir avec eux fourré la  
main bien auant dedans l'eau, affin de  
le toucher, & faire l'épreuve en le ma-  
niant de ce qu'il betoit au vray; d'autant  
que illosques aux simples famelieres  
nous font acoroire par vn bruit co-  
muni, que cela est. Mais ainsi Dieu n's  
soit en layde, si le le trouuay aussi dur,  
que pierre, le vnois là dessus les Mede-  
cins se leuer, & dire que la surface de  
l'eau est alteree par le trop d'air, qui la  
penetreh. Vne inuchion me vient

main-

maintefois en l'Idee , & me repans de  
ne m'en étre aydé en ce tems là, com-  
me de la meilleure , & plus assurée de  
toutes. C'étoit de la Iauge des Plon-  
geons. La distance des lieux , qui me  
retient , à mon grand regret aujour-  
d'huy si éloigné, me priue, & me con-  
straint d'abstenir de telle experiance,  
& de la differer à vne autre occasion,  
pour la faire mieux à propos. La chô-  
se est aisee à épreuuer, & attester à qui  
que ce soit ; pourueu , que les Mede-  
cins subtilisans la matiere à leur ac-  
coustumee , ne dient , que cet arbuste  
est de telle nature, que la priuation de  
l'eau le petrifie en vn momât ; & pour  
peu, qu'on le manie , l'eau se retire , &  
fait place à cét air, qui l'encerne , & par  
consequant, la partie touchee contra-  
ste cette pierreuse durté. Je ne fais  
quant à moy, y auoir rien en la natu-  
re, qui se produise en vn instant. Pos-  
sible,

sible , qu'on m'opposera les coques des œufs , moites , & molles à même , que la poule les a pondus . Certes pour ce chef là , les qualitez ne sont pas égales , d'autant , que les coques sont fort tenues & delices , & rien que le froid (dont le propre est de rétrancher) ne les peut mieux , ni plusôt penetrer ; où à l'opposite , la matière du Corail est massive , solide , & impénétrable , à raison de ses pores mis si près à p̄ces . En outre , ie me suis contenté au possible de voir vne fois à l'œil , & toucher au doigt ce , qu'on veut dire des coques des œufs ; tant ay-je été curieux de sonder les secretz de la nature ; ayant , que d'en écrire ; mais c'est chose , que ie n'ay onc sceu appercevoir . Je fais faire contre la muraille de mon Poullier des iûchoirs tirez en biais , & avec vn peu de foin suspendu en l'air par vn engin , lequel pour son peu

peu d'importance ne se peut, & ne se doit represanter. Je mis tant de sollicitude & de peine que ie pouuois affin devoir pondre la poulle; comme ie feis; d'autant que l'œuf par sa pesanteur, & mon artifice glissa assez auant dedans ce foin: & tout dvn faut ie me tué sur la poulle, que je chasse d'une main, & de l'autre ie prens mon œuf. Je sentis voirement, ie ne sais quoi, de moite, & delié, comme vne tendre fleur, que l'air voisin desseiché, & abeautit des aussi tôt. Or à mesure, que ie voulois reharter, si l'œuf suiuroit ma main, que i'ouvre, & serre souuant a fin de voir, s'il obéiroit, ie ne peux pour tout reconnoître autre chose. Je ne suis à sauoir, que les poulies outrees de graisse font des œufs, dont les coques sont si tenues, & molles, qu'elles ne contractent iamais aucune durté; comme i'en ay veu plusieurs, mais avec

dd 2 tout

420

*Second liure de la*

tout cela, elles retiennent l'œuf. Possi-  
ble, que cette humeur, que i'ay dit  
d'auoir senty, cōme vne tendre fleur  
sur cet œuf, fera croire aux mieux ex-  
perimentez ( comme si sans épreuve  
les hommes cuidoient soulager la na-  
ture en ses trauaux) que les œufs sur le  
point de leur ponte, sont ainsi mols, à  
ce que la poule sente moins de dou-  
leur. Ce sont des raisons maintefois  
balancees à part moy. Je ne veux pas  
decider, si cela est parfaitemant reco-  
noissable, ou non; mais c'est biē chose  
tres-claire, que riē n'est de si humain,  
& gracieux, que de secourir la nature  
en les œuures, au moyen de noz opi-  
nions, quoi que vuides d'experience.  
Or en la productio du Corail, ce n'est  
pas soudre la question d'aider, ou de  
gratifier la nature, par des excuses cō-  
me cela. Parquoi ie dis derechef, que  
je suis toujours en doute, si ce bruit  
vul-

vulgaire vole ainsi indifferamant; non cōtre le iugement rassis des seuls Medecins , ains par dessus toutes les conjectures possibles à faire. Pour mon regard , le fait me semble si incroyable , que ie ne m'aduoüeray iamais vaincu par aucunes ratiocinations , si ie ne touché au doit premiernant ce dequoil s'agit. La pêche mêmes du Corail est bastante pour les conuaincre , & pour leur faire confesser sa dureté. Car à même , que les filez l'ont aggraffé , les pêcheurs appliquent toute leur force à l'arracher ; le tirent tout par morceaux , & quelque fois entier adhérit encorés aux bris du Rocher. L'estime donc , que s'il étoit vne herbe molle cachée dessous les eaux eludat les trous des filez ; il sortiroit tout redoublé , & entrouvert. A tant i'estime , que le Corail rapporte ie ne sais quoi du naturel des Huîtres , des Coquilles ,

dd 3 &amp;

& semblables, quel'on void comme immobiles, nonobstant leur accroissement. Toutefois personne que je saiche, n'a encordes trouué leur test plus mol, ou plus souple au dedans, qu'au dehors de l'eau.

## CHAPITRE LI.

*La pêche du Corail. Engin à pêcher le Corail. Ruses des pêcheurs. Corail rouge, & blanc. Facultez du Corail.*

Elle doncques est la pêche du Corail. Contre deux gros Leuiers d'un bois massif, & robuste, de la longueur de quatre pieds, vnis en croix, on attache des filetz bien forts, & lôgs de douze pieds; & en la commissure de ces deux bâtons, & comme au centre de la croisee, est suspandu un plôb, pesant cest liures: châque bateau à part foy

soy entraine vn de tels engins iettez  
en mer à mesure, qu'elle est en bona-  
ce. Vous voyez démarer du port de  
Marseille cinquante, ou cét pétheurs  
de compagnie, portas des viures pour  
huit iours. En cét equipage, ils singlet  
en haute mer, s'elōignans pas fois de  
la terre quelques cent milles, & da-  
uantage. Cependant l'engin accro-  
ché à tout vn gros cable au bateau, ne  
faisant pour cela pas moins de che-  
min, suit toujours; de sorte, que ren-  
contrant les rochers, où s'engendre le  
corail, sans rieti s'arrêter, il va frisant  
leurs crêtes pélées, jusques à tant qu'il  
s'empêtre avec le corail, où le corail  
avec lui. Le vogueur sentant sa péche  
asseuree, deuuide en secret, & habille-  
mant, comme il a appris, sa maille,  
qu'on appelle, & en l'allongeant tant  
qu'il peut, vogue bien loin delà, dissim-  
ulant son bon-heur par sa conte-  
nance.

d d f Hancé:

424

*Second liure de la*

nance. Car à cet effet, ils portent quāt  
& eux prouision de longues cordes, &  
assez deliees, pour en allonger les ca-  
bles. A même, qu'ils sont auanceez en  
mer, sous couleur d'autre chose, ils fei-  
gnent de faire alte, & se sentans hors  
de veüe de leurs compagnons, à l'ay-  
de de la maille, leur seruant de guide,  
reprenēt leur route iusques à ce, qu'ils  
ayent r'attaint leur cable. Cela fait, ils  
tirent, hors de l'eau tout leur engin,  
où le corail se trouue accroché. Ils ont  
en ces affaires vne telle routine, que  
sans auoir laissé aucun signal en mer,  
ce qu'aussi bien ne peuuent ils faire,  
ils recourent, comme il leur plait, vers  
le rocher. Si lvn deux se trouve vne  
fois porté sur vne crête plantureuse en  
corail, il est riche pour tout le tems de  
sa vie; parmi ce, qu'il soit accort à mé-  
nager sa fortune. Car s'il arriue, que  
les autres en ayant tant soit peu de co-  
nois-

noissance, en moins de deux iours la  
foule des pécheurs vous a épampré  
ce rocher, pour toſſu, & peuplé, qu'il  
soit. Du Corail, nôtre mer ne conoit  
ſinon le rouge, & le blanc; tous deux  
couuertz d'vne croûte grise tres-de-  
licie. On le polit, cōme nous le voyoſ,  
avec vne Bruniffaire approprieē à ce-  
la, La liure du Corail au cours ordinai-  
re vaut trois écus. Galien & les autres  
deuant lui, ont écrit, que le Corail ap-  
pliqué ſur vn estomac mal habitué le  
ſoulage grandement. Les experiances  
faites depuis par les modernes nous le  
môntrent encors mieux. Noz gens le  
portent attaché au col, pour vn pre-  
ſeruatif contre plusieurs maux. D'autreſ  
pour vn ſingulier remede bailléc  
à boire aux malades de ſa poudre bié  
delicee, & avec des merueilleux effetz  
font ſeruir le ius, ou il aura bouilly.

dd 5 CHAP.

## CHAPITRE LII.

*Des Cannes de sucre. Du poiure, Cotton,  
gérofle, Canelle.*

**N**AONS nous pas doncques assez  
de quoy admirer les raretes de  
notre Prouence, se montrant si indul-  
gente, & liberale, que de nous faire  
germer très heureusement les Can-  
nes, dont on fait cuire le sucre, plan-  
tees ces dernières années. C'est icy la  
deuxième de leur accroissement, & ne  
les coupe-on, qu'à la troisième. Par-  
tant, je n'ay encôres peu sauoir la qua-  
lité du sucre, qu'elles nous rapporte-  
ront. Si bien je n'ay veu l'arbrisseau  
du Poiure, je sais néanmoins, que nô-  
tre Prouence en a quelques vns, fru-  
ctifias en poiure si agreable, que ceux,  
qui en ont goûté, nous attestent celui  
des Indes lui devoir ceder pour la va-  
leur.

leur. Parce, qu'ētant plus frais, & con-  
sequammat de plus de substance, il  
n'offance, & ne brûle aucunement le  
palais. Nous pouuons pour le iour-  
d'huy aller du pair avec d'autres con-  
trees, pour auoir, comme elles, gran-  
de quantité de plante portant le Cot-  
ton. Je ne fais point de doute, que nô-  
tre terre n'agreast au Geroſte, ſi nous  
pouuions l'edifier par ſes viues raci-  
nes. Il ne tiendra à moy, ni à mes fa-  
cultez, que nous n'en soyons engean-  
cez. Car quant à l'attante de la Canel-  
le, je la vois perir quant & nous; d'aut-  
tant, qu'elle doit veritablement vne  
bonne partie de ſon excellace au ſup-  
port des grandes chaleurs. Combien  
de personnes y a-il entre les Medecins  
mêmes, qui nient, que l'on nous ap-  
porte la vraye canelle; Les autres au  
contraire repugnent à cela, dressans  
pour le soutien de ces deux opinions,

des

des escadrons ordinairement armez  
de parolles d'ignorance, avec lesquel-  
les il leur semble de faire rages à con-  
testez. Mais laissons les riottes aux plus  
hargneux, j'ay veu, manié, & mangé  
souuant de la vraye canelle, trouuee  
maintefois parmi les morceaux moins  
prisez. Le nez, par la senteur du vin,  
m'en baillant les adresses, pour la ren-  
contrer selon mon souhait. Ne seroit-  
ce pas un cas bien ridicule de croire,  
que les anciens eussent mieux eu la  
bonne canelle que nous n'auons? nous  
di-je, qui sauons, parcourons, & han-  
tons le même monde connu des an-  
ciens, & ce avec plus de pratique, &  
d'indulgence? qui sous la fauceur, in-  
dustry, & bonne fortune des Portu-  
gais voyageons par ce nouveau mon-  
de, mil fois plus opulant, & plâtreux  
en toutes drogues aromatiques, que  
n'étoit l'ancien pourpris du nôtre.

C H A P.

## CHAPITRE LIII.

*De la Cassé, Encens, Myrrhe, Storax,  
Palmes.*

Si je ne m'abuse, nous pouuons en  
peu de tems, voire avec moins de  
solicitude eleuer la casse noire, & le  
Gayac. Neantmoins plusieurs écri-  
uains attestent cette casse noire ne  
pouuoir pour tout frutifier en nôtre  
Hemisphere, d'autant qu'elle s'agree  
d'auoir ses racines plus basses perpe-  
tuellement dans l'eau, d'où i'estime,  
qu'elle retire cette grande humeur  
aqueuse qu'elle à en soi. Mais s'il ne  
tient qu'à cela, qu'elle ne porte son  
fruit en nôtre pays, cet obstacle sera  
bien tôt vuidé; car si elle n'a assés de  
tremper ses racices pour vn arrouset  
continuel, nous ferons viure dedans  
l'eau sa plante entiere. Perdrions nous  
tout

430

*Second liure dela*

tout à fait l'esperance de voir les arbustes de l'Encens, de la Myrrhe, & de l'odorante casse? non voirement: car le tout dépend de notre volonté: Attandu, que Columelle au chap.8.de son 3. liure. à couché d'en auoir venu à Rome en plusieurs endroitz, portans fleurs, & feuilles. Toutefois Pline lui contredit avec tant de paroles, que le tems ne me permet de m'y arrêter. Il nie aussi, qu'en Italie, & par tout ailleurs, fors ez contrées excessiueināt chaudes y ayt aucunes palmes fructifiantes; si est ce, que leur rapport nous est en ce tems assez frequent. Il y en à vne entre autres, au terroir d'ieres admirable en beauté, & en portee; qu'on iustifie par les liures de raison à son Maître, auoir été plantée depuis quatre cens cinquante ans en ça. Noz gens trouuent ie ne sais quel goût à leurs Dattes. Je ne satois quant à moy les

les agreer tant soit peu, quand même  
je me verrois pressé d'vn mortelle  
faim.

## CHAPITRE LIV.

De l'Ellebore, Aloës, ou semper-viue.

Olus atrum, dit Alexandre. Silen  
Montain, ou le Selli de Marseille. Les  
Turcs ont admiré les herbes, & plantes,  
que nous auons.

**N**ous sommes assortis de plu-  
sieurs autres herbes differantes,  
naturellement éleuees parmy noz  
champs, qu'il faut en autre climat soi-  
gner, & prendre beaucoup de peine,  
à les edifier par les iardins; encores n'y  
peuuent elles viure, qu'avec difficulté.  
Telle est l'Ellebore, & l'Aloës, nom-  
mé de notre vulgaire, la semper-viue  
de mer, croissant tres-largement es îles  
Stoë-

432

*Second liure de la*

Stoëcades , applicable étant mise en poudre sur toute sorte d'ulcères , & de playes. La beauté de cett' herbe cucillie se void par yn signe tres-evidant: car elle se conservue verte vn fort long tems ; & vous en verrez que on garde depuis quatre ans pendue à vn plancher , sans auoir contracté aucunes riddes ; ou que sa lisseure soit en rien décheute. L'Hyposelinum de Dioscoride, que les Romains appelloient, *Olm atrum* , les nôtres corruçpans le mot, ou bien en recerchans vn plus honête, le nomment Alexandre, & les Apoticaires (mal neantmoins) en leurs boutiques *Petroselinum Macedonicum* , est vne herbe ornee d'une perruque plus longue , & d'un fueillage plus rond, que l'Ache: sa fleur est verdâtre , & fort menuisee , sa graine est noire , & de qualité extrememâr chaude , dont l'odeur est aussi tres penetrâte. Les laumes

mes de noz fontaines, où elle croît par fois à la hauteur d'un homme, en sont toutes farcies. Purgee, qu'elle est de ses racines, nous l'accommodeons à plusieurs usages, & notamment aux salades; comme nous faisons des Asperges croissans avec elle, que nous mangeons souvant crudz: mais tous ceux cy sentent aucunement la medecine. I'ay obserué, que c'est herbe à Paris ne pousse en tige, ni en graine, que deux ans après son ensemencement. Elle à la vérité s'approprie à maintes maladies des hommes, & des femmes. On croira, que c'est vne bourde, ou un ieu d'enfant, si ie dis, que le reste du monde nous doit l'herbe du Siler montain, autrement dit le Seselli de Marseille, que les anciens appelloient Stoëcas. Pendant, que l'armée naualle du Turc étoit à l'ancre & aduenuës du port de Marseille, leurs galeres faisoient tous

ce      les

434

*Second liure de la*

les ioursvoile ez Iles d'Ieres,d'où vous  
les eussiés veuës retourner chargees  
d'herbes , & de plantes. Ces Turcs à  
tous momant nous reprochoient nô-  
tre cecité,disans, que si nous auions la  
connoissance des vertus , & proprietez  
des simples de nôtre terre , nous de-  
uiendrions riches en moins de rien.le  
sais quant à moi,qu'au moyen desplâ-  
tes, on fait des merueilles , & des ope-  
ratiōs incroyables, aux moins experi-  
mantés. Quāt à ces Turcs, nonobstāt  
les herbes , qu'ils chargeoient à volonté,  
ils ne laissoient pourtant d'emplo-  
yer trois ou quatre heures du iour, à  
ramasser , & arracher des vieilles por-  
tes , & masures toute de ferrallerie,  
qu'ils pouuoient trouuer; & n'y auoit  
clou si chetif, ou roüilleux fut il, qu'ils  
ne fourrassent en leurs vaissaux.

CHAP.

## CHAPITRE LV.

*Scenographie d'une metairie de l'Auteur  
au terroir d'Arles , appellee aujour-  
d'buy loyeuse-garde. Champaignons.  
Cornelius Celsus. Bouletz.*

**Q**uelle autre contree se trouve-il  
au monde mieux pourueüe, plus  
opulante, & plus magnifique mat pa-  
ree de tout ce , qui surcroist de la sur-  
face de la terre , pour les delices, & re-  
creation des humains ? Combien de  
boçages auons nous planteureusement  
édifiez de Meurte ? Combien de bel-  
les allees, & des berceaux couuertz de  
lossemens, & de roses de Damas? Quel  
les étandues de pays naturellement  
parfumées de plantes odorâtes? Com-  
bie de sources d'eau viue, fondans en  
des grandes , & larges fontaines? Or  
affin , qu'un iuste estimateur puisse  
ce 2 plus

436

*Second livre de la*

plus commodeuant mesurer le reste  
du pays à l'aune d'un petit coin de ter-  
re, & reconoître, comme l'on dit le  
Lyon par les ongles; ie veux icy tirer  
le crayon d'une miene metairie, size à  
huit milles d'Arles, pour seruir d'é-  
prevue, ou d'échantillon des richesses,  
que la nature nous a prodigées. On  
y voudra côte de midy les champs, &  
le fond d'un grand heritage, où les lieux  
plus apres, & rabouteux sont couertz  
de lentisque; & leur pente de Rosma-  
rin peleméle avec le Thym, pour les  
bouquetieres. L'affluance, & commo-  
dité de ces deux est telle, que n'y ayat  
là autre borree pour allumer les feux,  
on s'en sert outre la nécessité du brû-  
ler, pour recreer l'odorat des assitans  
d'une senteur très agreable. Que si  
l'on en fourre dans le feu par trop  
grande qualità, la fumee, & le parfum  
s'épand par le logis, lequel en rçoit  
beau-

beaucoup d'utilité , à l'avantage même de la santé. Vne chose m'a touiours extremement agree, comme l'on peut inferer ; à sauoir la bonne odeur , que le pain , ou autres viandes diuersemēt appareillees avec la fleur de farine , & tout ce , qu'o met cuire au four chaufé de ce seul bois , en retirent : ioint à ce , la bonne haleine , qui s'engendre en nous par ce moyen. Je ne metz icy en ligne de compte les riches , & clairs boillons des eaux ruissselantes des préz de ces mêmes collines , lesquels lauas les cailloux du fons , s'en viennent d'un doux murmure fondre tous ensamble en vne même pente , & s'accueillir en vn torrent cent fois plus pur , que l'ambre. Je me tais , sur les iardins , helas trop incultes , & desertz par la multiplicité de mes affaires , arroussables pourtant ez lieux les plus bas , edifiez de toute sorte d'arbres , ja lassez de

cc 3 port

porter à raison de leur vieillesse. Le paſſe les belles prees, ſituées en la planure du côté de Septentrion, aboutiſſans à vn large Estan, regardant au couché, peuplé de toute eſpece de poiſſon. L'abſtiens de parler des bôcages non tant agreables pour le gibier, & ve-naison, que pour les truffes, & les châ-pignons: eſquels ie trouue, comme les autres, vn merueilleux goût. Ie n'ay point ouy dire, qu'en noz cartiers les truffes proffitent gueres à la ſanté. Au regard des champignons, ie ne fais pourquoil les Medecins les vont ſi fort décrians; nous ne mangeoſ ſquis au-tré chose en notre ville, & notammant en la ſaison, ſans qu'aucun fe plaigne d'en avoir reçeu du mal. Ie ne fais ſi leur faculté nuisible fe perd, ou fe cor-rige de ce, qu'ils ſ'eleuent ez lieux ſecs & arides, ou bien de ce que commu-nemant les gens de notre pays font  
d'vn

d'vne temperature plus chaude. Ils ont à la vérité ic ne sais, quelle humeur glutineuse, mais aisement amadable, en les faisant cuire avec à force huile, du sel, & du poivre. Cornelius Celsus, ( le iugement duquel comme le plus équitable d'entre les Medecins me semble devoir être suivi ) écrit en son 5. liure, que les champignons sauages, & inutiles de soi s'affranchissent, & se rendent comestibles par la cuisson. Car boüillis à l'huile, ou avec vn ietton de poirier, ils perdent leur malignité. Que deuez vous donques espérer des francs, corrigez par des antidotes plus efficaces. Les autres parmy nous mangent les boulets; leur ordure les fait abhorrer aux autres. Le gout d'vne certaine race de bouletz est meilleur, & plus exquis, que de ceux là. Pour moi, ils n'ont point de nom. Ils sont faits en guise d'vne pō-

ee 4 me

me de Pin , creusez neantmoins par le dedans.Pour les auoir bien assaisonez, leur vuide tourné contre-mont doit iusques au bord être rempli d'huyle, & de sel.Telles sont les moindres parcelles de nôtre Prouence , qu'aucun ne prisera voirement , s'il n'estime les autres beaucoup plus opulantes à l'égard de cette miene metairie, que i'ay été cōtraint de laisser en friche , & desolee quelques années , pendant que le reste de la prouince est heureusement cultiué.

### CHAPITRE LVI.

*Comparaison de la Prouence aux autres  
contrees du Monde. Le Pouliot.*

**E**N somme,quelle Prouince de l'univers osera preceder la nôtre : & sans passer plus auat se dire plus heureu-

reuse? Ce ne sera pas l'Italie, ni l'Espagne, quoi que douées de toutes les raretés désirables au comble de leur bon-heur. Ce ne sera, pour couper court, ni le Leuant, ni le Ponant, ni le Midy r'alliez, & vnis ensamble. Car pour ceux, qui viuent, & sont habituez trop proches de l'un, ou de l'autre po-  
le, c'est la vérité, qu'ils ne peuvent co-  
ceter du prix de cette gloire : veu  
qu'ils en sont si éloignez, qu'ils n'ont  
pas même à souhait ce qui leur est  
nécessaire. Que si à ceux du Leuant, &  
aux autres la nature à départi des gra-  
ces particulières, que nous ne fassions  
voir chez nous, elle en échange, nous  
à fourny des choses, dont ils se trou-  
uent des heritez. Qui ne retiët la bel-  
le memoire de la Iudee heureuse à  
porter le baume, ( car si les arbres le  
distillent encores pour le iourd'huy,  
je n'en fais rien au vray ) mais elle n'a

ce s ni

ni pommes, ni poires, ni cerises, ni noix, ni plusieurs de tels fruits. Ne vous semble-il pas, que la rareté du Baume est contrebalancée, & comme éclipsee par la disette de tant de denrees. Vous m'opposerez, que les Provinces du Septentrion ont à regorger des pommes, des noix, & autres semblables fruits. Je le cōfesse voirement, mais en ce rapport mêmes, elles sont fort inférieures à la notre; ioint, qu'elles sont priuees des Citrōs, des figues, & des rares Melons, trois fruits certainement agréables à la vie de l'homme. Que dirai-je davantage. Elles n'ont le vin, ni l'huyle de leur propre cru. I'ay appris, que le Pouliot aux Indes est vne chere marchandise, là ou la Prouéce en est quasi toute couverte, & la France encores, comme i'ay obserué ez contrées d'Orleans, & de Limoges.

CHAP.

## CHAPITRE LVII.

*Que la Prouence n'est defectueuse de diverses minieres. De l'or. Conoissances pour les Minieres. L'Angleterre, & l'Alemagne abondantes en metaux. Ouuriers des Minieres.*

D'vn chose voirement ne sommes nous tant en deffaut, que le souuenir ne nous incite à la recercher, si nous voulons ; à sauoir des Minieres, C'est la verité , que pour les tirer nous ne mouuons la terre en aucun endroit de nôtre pays ; mais en sommes-nous pour cela destituez. Et pour vser des motz de Tacite excusât l'Allemaigne en même sujet, qui la fouille? Bien que l'ignorance des choses humaines n'ait onques si fort abusé noz Prouençaux, comme iadis les Allemans , qui ne fait combien la terre en

en ce tems est opulante, & magnifique en toutes ses parties ? Et qui peut ignorer les forces, & les vertus de l'or, & le pouuoir imperieux, qu'il à sur les mortels : D'où est ce, que les Rois empruntent leur a uthorité, que de l'or car à vray dire, ce ne sont pas les Rois, mais c'est l'or, qui commande aujour d'huy. Ce pourquoи il est non seulement bien receu des venerables Rois, ains à la ruine totale de plusieurs, aux dépans de leur honeur, & au peril des des suplicés, qui les attaquent, ils bœt après luy. Or si la terre, que nous marchons est tres grasse, & tout par tout heureusement feconde, se faut il étonner ( pour me taire de la prudance, que c'est aux hommes de ne surdire iamais d'un prix assuré à des esperances si vaines, & trôpeuses le plus souuant ) si nous ne daignons seulement d'ouvrir les entrailles d'une si douce,

&amp;

& liberale Mere. Au reste, si par des connoissances, ou fortes conjectures il nous convient épreuuer l'affluance des metaux, combien en auons nous, & des plus infailibles ? Demandez-vous vne belle habitude de la nature, ou vne bonne constitution du Ciel : la température de ces deux ne se peut rencontrer ailleurs plus favorable. Cherchez-vous le riche Sablon au courant des Riuieres? le Rône decoule sur nous des eaux toutes dor. Estimez-vous, que la hauteur des Montagnes nous soit nécessaire? les groupes de quelques ynes des nôtres semblent baisser les nuës. Avec tout cela, nous refusons de nous fonder en des espérances si certaines. Car quant à ce, que les Allemans, & les Anglois sont si âpres à mouvoir leur terre, ie dis, que l'avantage, ou le plaisir ; qu'ils ont de se vanger par cette voye de la chicheté

nom

té de sa surface , les excuse assés hono-  
rablement. Et nous à l'opposite caref-  
sez à toute reste par des copieux , &  
amples refueuz , n'étant d'ailleurs si  
cupides qu'eux , ne voulons que l'im-  
piété soit le prix de notre auarice , en  
faisant misérables tant de poures gés ,  
au hazard évidant de leurs propres  
vies. George Agricola témoin ocu-  
laire raconte , que les corps de tels ou-  
vriers sont surpris , & perçez d'une si  
pestilante haleine , que les femmes ( si  
la memoire me sert ) portent mainte-  
fois le deuil de sept maris. Ce pour-  
quoi les anciens à bon droit ne co-  
mettoient telles œures , qu'aux mal-  
faiteurs. Je fais bien , que ces misé-  
rables arment leur visage de certaines  
bouclettes de cuir , ou d'autres tail-  
lons comme cela. Mais à quoi leur  
reviennent tous ces engins , puis  
qu'aussi bien perissent ils de malle  
mort;

mort ; rien ne pouuât reprimer la force du venin qui leur penetre les pores ouuertz , par l'ardeur du traualt. Ors puis , que ces peuples de Septentriion font si peu de cas de l'infection de telles pestes , au prix de saouter leur faim d'en auoir , ie ne veux quant à moi les priuer du moyen de se perdre ; le chemin d'enfer leur état si libre en mourant . Laissons leur (sans envie) assouït la rage desesperee , qu'ils ont emprain te de s'y en aller tous viuans. Nous ne tirons doncques en nôtre pays aucunz metaux ; nous vsions de ceux , qu'on nous apporte moins auons-nous de volonté de les fouiller en la terre. Dieu vucille , que ce desir immuable nous possede touiours.

### **CHAPITRE LVIII.**

*Des Salines. Salines de Berre , & Ières.*

*Espa-*

*Espaces appellez Aires, où se fait le sel.  
Pris du sel. Etang de Fos où se fait  
le sel. Salines de Sens.*

**I**l s'étoit ia coulée de ma memoire,  
mais deux raisons me meuvent à ne  
les laisser en arriere. L'une est la file, &  
la suite de la matière : car ayant cy de-  
uantre quanté de plusieurs confitures au  
sel, il failloit, s'il me semble, declarer  
de quel sel on les faisoit. L'autre est,  
qu'ayant ia discouru de tant de rare-  
tez de notre Prouence, il eut eté mal  
seant de taire celle là seule, dont beau-  
coup d'autres prouvinces empruntans  
l'abondance, se glorifient étran-  
tement. Il n'y a pays en l'vnivers, où le  
sel foisonne mieux qu'au notre. Car  
la Sauoye, le Dauphiné, le Lyonois  
font gorge de noz restes, & la Côte de  
Gence, jusques à Naples en fait sa pro-  
vision.

usion. Le sel se fait voire māt en quelques endroitz de Prouence, mais la plus grande partie se fait à Berre (lieu situé ez extremitez de la Crau) & au terroir d'Ieres. Le moyen de le faire en est tel. On separe le long de la Mer des terres départies en plusieurs espaces appellez Aires, faites comme par carreaux, larges de cinquante pas en tout sens. Ces Aires, ou parterres bien vnis tout par tout avec des Cylindres, sont entourez de petites chaussees tenuées sur leur plan à la hauteur d'un pied : & iusques à leurs ouuertures, on derive l'eau de la Mer, par le moyen d'un éparquier, ou bâtardeau creusé à cet effet bien près du bord. A l'entree du mois de May, trois ou quatre hommes avec des péles de bois fort creuses remplissent d'eau ces espaces, & ouurans la chaussee à suffisance, la font entrer d'une Aire en vn autre, &

ff de

450

*Second liure de la*

de celle la en l'autre , & ainsi en suite  
iusques à ce , que le remplacement de tou-  
tes soit paracheué . Trois hommes en  
quatre heures rempliront tout à leur  
aise cinquante de ces Aires . Le soleil  
venant à darder la dessus , fait attra-  
ctio par sa chaleur de toute l'humeur  
aqueuse , si que le sel s'abaisse touiours  
d'autant . Ce pourquoi ceit' eau con-  
sumee , on y en remet d'autre de nou-  
veau , iusques à tant , que le sel soit ac-  
creu à l'épaisseur d'vne main ouverte ,  
lequel pour vn prealable bié & deuë-  
mant desseiché , est par aprés tire hors  
de là avec de péles de fer , & accumulé  
en des grans monceaux , qu'on appelle  
le Camelles , ou Gaudeaux , demeurans  
entassez au bord de la Mer ; où les  
Marchands les viennent enlever . I'ay  
dit autrefois , que les cent liures font  
nôtre quintal . En ces denrees les trois  
quintaux font l'Oulle . Donques cent

Oul-

Oulles, ou à l'equipollant, trois tens  
quintaux de sel se vandent dix écus  
solz. Il y a aussi vn Estan voisín du ter-  
roir d'Arles, d'où le Roy prend vn  
grand reuenu ; le sel y croissant très-  
largemāt sans artifice. D'autant, qu'en  
hyuer les vagues de la Mer enflée s'é-  
pandent sur le plat-pays, & remise a-  
pres en bonace, l'Estan se trouuant  
bouché de toutes partz, ses eaux n'ont  
point d'issuē ; & par ainsī il faut par  
necessité, qu'elles croupissent iusques  
autems d'Esté, qui les desséiche entie-  
rement. Ce sel s'épaissit d'ordinaire à  
la hauteur d'un pied, & est beaucoup  
plus blanc, & plus pur que celuy, qui  
se fait es Aires à tout les engins ia des-  
gnés. On l'estime rapporter au Roy  
quarante mil écus de rente annuelle.  
Vn bruit commun m'apprend y auoir  
en l'Eueché de Sens vne fontaine  
douce d'une admirable, & inouïe pro-  
ff 2 priété.

452

*Second liure de la*

priété. On la vvoid incessamment re-jallir, & bouillonner en des eaux tres-salees, que les habitans cuisent en des grandes chaudières, dont par permis-sion, qu'ils ont du Roy, ils retirent le sel pour leur usages domestiques, & journaliers. Que ie voudrois bié, que toute l'cole des philosophes, ou pour mieux dire de ces chercheurs de cau-ses, me dit icy, non la vraye cause du sel, mais vne approchante du vray semblable. Car c'est chose conueë de tous, qu'un peu d'eau fait resoudre vne grande quantité de sel. Ores pour reprendre noz erres, tant que le sel é-pars seiourne dans ces Aires, les plu-yes sont grandement à craindre: Il est vray, que durant l'Esté, nous ne les a-uons autrement trop fréquentes.

**CHAP.**

17

## CHAPITRE LIX.

Strabo parlant de la Crau, & des Sarlunes.

Opinion d'Aristote sur les cailloux de la

Crau. Celle de Posidonius sur le même.

Celle de Strabo. Fiction du Poète Aes-  
chylus.

**S**trabo au 4. liv. de sa Géographie va entrémelant ces matières, en la tissière des autres, où il ne rencontre pas si bien à mon gré, comme il est prolix. Près de là (dit-il) vous avez la ville d'Agde, jadis edifiée par les Marseillais. Au débouchant les rades de la Mer, dont i ay parlé cy deuant, ont ie ne sais quoi, de ratemant admirable en ses poisssons adhérans aux rochers. Ce qui me reste à dire n'est pas de moindre poiss; car entre l'embouchure du Rône, & la ville de Marseille est vñé étendue de pays à côté de la Mer,

ff 3 large

454.

*Second liure de la*

large de cent stades, tel est son diamètre, à la prendre en rond, & en sa circonference. On l'appelle le Champ pierreux à raison du fait illec anciennement artiué. Il est tout partout farcy de cailloux gros à pleine main, sous lesquels croît vne certaine herbe, fourissant de fourrage au bétail, qui y va paissant. Le mittan de cette plaine est arroussé de certaines sources d'eaux salees, dont les Salines, & le sel se font tres-commodément. Tout le pays circonuoisin est sujet à des vents tres-impetueux. Celui de Bisc de son souffle violent, & cruel infeste étrangement la Campagne. On dit, que son impetuosité enleue les cailloux hors de leur place, que les hommes la nautez des coups de pierre passans par là sont abbatus, & desarconez de leurs chariots, & montures, & que sa violence les dépouille de leurs armes, &

habil-

habillemans. Aristote voirement asseure , que les tremblemans de terre, qu'il appelle Boüillons ietterent premierement cés cailloux sur son pourprix,& que par trait de tems,ils se sont roulez , & éparpillez sur le plat pays. Posidonius dit , qu'en cér endroit là les vagues de la mer , longuemāt agitée des ventz , s'engelerent , & se départirent apres en plusieurs cailloux, semblables à ceux du granois des riuieres, ou à ces pierretes , qu'on void également formees , & lissées le long d'vne orée. Tant y a, que tous deux ont rédu quelque raison de leur opinion ; & si avec cela leurs discours ne tienēt gueres du vrāy-semblable. Car il faut necessairemāt , que cés cailloux ayent été illec ramassēz par quelqu'u, & n'ayant peu demeurer d'eux mēmes ainsi couchiez , l'humeur les ait collēz ensemble ; ou bien , qu'on les

ff 4 ait

456

*Second liure de la*

ait veu driller sur la plaine cōme des  
bris , & morceaux separez des grands  
rochers. Mais le Poëte Æschylus ne  
pouuant penetrer en l'obſcurité de ce  
ſecret, ou médiant ſes raisons de quel-  
qu'un autre, les à commandées en vno  
ſable. Il vous fait parler ainsi, Promē-  
thee instruifant Hercule du chemin,  
qu'il denoit tenir en allant du mont  
Caucas aux Hesperides.

*Au cap des Genevois ta valeur ſe joindra:  
Où tu ne te plaindras du ſort, ni du récontre  
D'un animal facheux, qu'au trayton  
deſtin montré, ay eſt l'incloſion  
Et coclud, qu'au beſſoin ta Maſſe te faudra.  
En vain chercheras-tu des pierres pour  
ta main:  
D'autant, que le pays eſt tout de terre molle:  
Celui te ſecourra, qui fait trembler le pole,  
Te voyant denué de tout ſecours humain.  
D'eſſerrant une nué chargee de fureur,  
Fera plouvoir ça bas de pierres toutes rôdes*

*Afin*

*Afin que sans trouail par elles tu confondes  
Le Camp des Geneuois, & restes le vain-  
queur.*

Quoi que c'en soit, dit Possidonius, ce  
lui étoit bien plus court de dire, que  
Jupiter feit plouvoir ces pierres sur les  
Geneuois mêmes, dont ils furent as-  
sommés, que de feindre Hercule en  
auoir eu besoin en si grand nombre.  
Que s'il est ainsi, il n'en falloit pas  
moins, pour combattre vne telle mul-  
titude de géants. Partant, l'auteur de cet-  
te fable meriteroit plus de creance,  
que celui, qui s'en veut gausser. Tou-  
tefois ce Poëte en disant tout cela (com-  
me plusieurs autres choses) auoir été  
ordonné par les destines, pense de  
nous rauir la liberté de nous plaindre.  
Vous verrez au discours qu'il a dressé  
sur le Destin, & la Prouidence beau-  
coup de telles affaires arriuans natu-  
rellement aux hommes. En sorte, qu'il

ff 5 est

458

*Second liure de la*

est aisē à iuger des causes , pourquo  
cet accident est mieux aduenu , que  
celui là . Comme par exemple , pour  
quoys les eaux , qui ne manquent ja  
mais d'inonder l'Egypte , n'arrousent  
aussi bien l'Ethiopic ; & pourquoi Pa  
ris faisant voile en Sparthe courut le  
risque de naufrage ; & pas moins ne  
receut-il aucun châtimant de sa perfidie  
au rapt d'Helene , cōmis cōtre tout  
droit d'hospitalité : attēdu même que  
ce sien forfait causa aux Grecs , & aux  
Barbates tant de perte d'hommes ,  
qu'Euripide la yeut referer à la seule  
volonté de Jupiter disant , que

*Jupiter a voulu ce malheur arriver ,  
Ayant délibéré de miner les armées  
Des Grecs , & des Troyens .*

Ce sont-là les paroles de Strabo . En  
ces premiers vers ie n'ay suiuy la me  
sure du Grec : tant pour ce , que telle  
curiosité m'a semblé impertinante , &

hors

hors de propos; que pour ce que i'ay  
veu y auoir autant d'œuvre à les ver-  
tir en autant de vers Latins sans alte-  
rer ou corrompre le sens; qu'à en fai-  
re de nouveau d'aussi bons, & possible  
meilleurs. Quāt aux derniers, ie n'ies  
ay non plus rendus au même pied,  
pour telle n'auoir été mon humeur.

## CHAPITRE LX.

*Observations contre Strabo. Deux combats  
d'Hercule. Pomponius Mela. Erreurs  
d'Aristote & Posidonius. Contre la  
vanité, & presomption des Philoso-  
phes. Conclusion de ce deuxième livre.*

**A**Vreste ie dis, ingenûmat de n'a-  
uoir iamais veu tant d'erreurs, ni  
si lourdes en si peu de paroles. Cat biē  
que s'aduoüe, que telles sources d'eau  
falces, veuës iadis au mitan de la Crau

(n'en

460

*Second livre de la*

(n'en étant pour tout resté aucun vestiges apparans) ayé été taries, & perdues: pourquoi, ie vous prie, cés vers d'Æschylus? Strabon n'as-tu pas voire mant bien logé les Genevois entre Marseille, & la bouche du Rône? y a-il bien de l'apparence? Mais ie ne fais rié tant a regret, que de raggerer les erreurs comme celles-cy. Donques ces deux autoritez, ou plutôt ces fables des Anciens nous aprenent, Hercule auoir rendu deux grands combats en ces contrées de deça, l'un au territoire de Genes, & l'autre en la Crau d'Arles. Le Ciel les a fait si égaux en armes, & en fortune, que si les noms des ennemis n'estoient differans, ie tiendrois qu'à moy, qu'il y a de l'équivoque, & que Hercule ne combatit, sinon vne seule fois. L'on dit à la relation de Pomponius Melæ, qu'il eut affaire icy, avec Albion, & Bergion reputez pour

pour enfans de Neptune; pour ce, peut être, qu'en mer ils étoient tres-puissants en forces, & en facultez; & qu'en la Lygurie il eut pour aduersaires certains Geans appellez Lamons. Quoi que s'en soit, il faut nécessairement, que lvn de ces deux soit arrivé, ou que Aeschylus ne saichât pas le pays, ait mal situé les Genevois en notre Crau, qui s'en trouuent éloignez de plus de cent milles; ou s'il a écrit naïf- uement, comme il l'a creu en son cer- ueau, la Lygurie étre vrayemant size, où elle est à presant, Strabo à tres mal a propos rapporté ces vers. En fin, s'il l'ya quelque faille pour euader, ce pourra étre, que les Grecs ont iadis appellé Lygurie toute la Côte de nô- tre mer, selon que Strabo monstre de l'auoir pris en plusieurs endroits. Mais ie ne puis me persuader, que les Grecs, gens autrefois tres-subtils, bra- ues

462

*Second liure de la*

ues Matiniers, & tres-eurieux, ayant si  
mal discerné les nations les vnes des  
autres, veu notamment, que tout ce,  
qui est depuis la riviere du Var en là,  
tirant au Leuant, est reputé Lygurie.  
Disons en outre Les Grecz n'ont ils eu  
le moyen de s'assauanter de telles af-  
faires par les memoires des Marseill-  
lois; Leur libre navigation en Delphos  
ne les a elle peu éclarcir de ce doute?  
Telles erreurs ne se peuvent gueres  
bien couvrir, moins encores les foi-  
bles raisons d'Aristote & de Possido-  
nius. Aristote a estimé, que les cailloux  
portez par les tremble-terres au  
haut des collines, sont venus fondre  
sur leurs pentes, & qu'ainsi la multitu-  
de des pierres s'est éparpillée parmy  
la Crau. Pour moi je pense si c'étoit  
l'av effect d'un tremble-terre, de n'a-  
voir onc ouï dire, qu'autre soit jamais  
survenu plus opportunément, que  
celui

celui là : ayant si bien dispersé sur la surface de cette plaine ces grans amas de pierres , & si aristement arrangez , que vous les iugeriez auoir été ainsi parfemees de quelque industrieuse main . Quant à ce qu'il dit , qu'avec le laps du tems , elles ont roulé de haut en bas ; voyez comment cela est bien soutenable : puis que les lieux plus ceminans , & les terres de cette campagne sont couuertz tout par tout de pierres innumerables ; si que le plus bas , & les pentes de ce châp s'en trouuans vuides , s'accueillent en des belles , & plaisantes pieces ; telle étant la situation , & la nature du lieu . L'opinion de Possidonius se rambarre d'elle mēmes : car les eaux au moyen de leur pois , & fluidité coulent toujours ez lieux inferieurs , par consequant l'amas de pierres seroit plus grand l'endroit , où il y a apparence d'y auoir eu

dauan-

464

*Second tître de la*

dauantage d'eau. Admirez , ie vous prie, l'intelligence, la subtilité, & la finesse de ces deux ; voyez comment ils ont domté droit au blanc. Contemplez les assis sur le globe de la Lune, dédaignans d vn œil sourcilleux le reste des affaires du Monde. L'humeur de cette race de Philosophes est ainsi faite ; pleins de vanité, n'ayans en eux ni reigle , ni mesure , ils veulent , que leurs decisions libres , & audacieuses sur le naturel de châque chose, soient autant d'arretz ; & ne sauent reconnoître leur propre portee. Ils se plaisent si fort en leurs trauaux inutiles , qu'en publiant leurs erreurs trop cuidantes , & grossieres , ils ne portent point tant le châtiment de leur corruption d'esprit , comme ils font par la complaisance de ie ne fais quels cerueaux morfondus , & trop credules , qui les anime , les entretient , & les échauffe da-

uan-

uantage. Ils pensent de vaincre le travail de leur étude par le changement d'vn autre; leurs sueurs, par des nouvelles peines; leurs audace par leur temerité; & au bout, leur sottise, par vne pure folie. Mais puis que l'ordre de mon dessein me semoind de suiure les louüanges de la Prouence, non les erreurs des anciens Philosophes, esquels ie ne pretans de m'empêtrer, sinon, qu'entant, que la nécessité m'y contraindra, si bien i'ay pris plaisir autrefois à les obseruer, & drapper sur eux. Apres auoir traitté de ce, qui sembloit appartenir à l'honneur de notre Patrie; nous ferōs mieux de passer aux autres raretez, par nous plus prises, comme les iugeans plus relevées, & plus dignes de notre discours: Car d'étaller icy généralement tous les fruiz avec le comble des biens, que nous auons par dessus les autres, ce seroit voire-

gg

466 Second liure de la Prou.

mant augmanter le loz de nôtre Pro-  
uince : mais le traité en seroit trop  
prolix , non qu'infini. Car mon la-  
beur est proprement bandé à ce, qu'au  
jugement des plus sages l'excez,  
ou le deffaut ne viene à  
luy étre opposé.

*Fin du second liure de la Prouence.*



## TROISIEME LIVRE DE LA PROVENCE.

### CHAPITRE I.

*Le luxe, non la nécessité est cause, que les hommes retournent aux drogues étrangères. Aucunlement des hommes méprisans les remedes familiers, qu'ils ont au devant d'eux: Abus des Medecins.*



*A yie des hommes exposée au flux de tant de pouretés, qui l'minent, & consument en toutes ses parties, auroit sujet de dresser des iustes plaintes contre la nature, & lui reprocher meritoirement, d'être vne*

gg 2 tres-

trés-ingrate Mere , si la nécessité , & le  
luxe deuoient partager égalemant l'u-  
sage des drogues, qu'on nous appoite  
de tous les coins du Monde. Mais si  
tel n'étoit le châtimat de noz nefaitz,  
cette accusation se pourroit voiremat  
lauer, ou eneruer avec d'autant moins  
de peine, que nous voions Je reste des  
Animaux iouir en leur vie d'yne santé  
plus assurée , que les hommēs mēmes.  
En voulez-vous sauoir la cause? ils ne  
sauent, que c'est des medicamans é-  
trangers; moins entores conoissent-  
ils les Medecins; y a il, ie vous prie, au-  
cun si dénaturé , qui parmy l'utilité,  
les honeurs, & l'afflance de tant d'odo-  
rantes fleurs, osât ores avec la nécessi-  
té pallier l'ordure d'un Animal si im-  
monde, que l'homme ? ores déguiser les  
excremans, que le sale, & salé elemant  
de la mer nous iette au dehors, pour  
faire courre fortune à sa propre vie?

les

les poures gens à votre aduis dejeu-  
nent; ils tous les iours de drogues, &  
de Remedes? Tant s'en faut, qu'ils les  
foulent aux pieds. Ils ne laissent pour-  
tant à la moindre inuasion de fieure,  
qui les attaque, de recourir à l'ayde du  
Medecin, le quel en gromelant quel-  
ques parolles de l'autre monde, souz  
pretexte de les purger de leurs mau-  
vaises humeurs, & maintefois des bo-  
nes, ne manque à leur saigner, & pur-  
ger brauement la bource. Si vous n'a-  
cusez en ce fait insigne mechanceté  
des Medecins, direz vous, que la na-  
ture ne soit defectueuse en beaucoup  
de choses; & la condition des hom-  
mes d'autant plus chetive, & deplora-  
ble. Sauoir monsieur, si la ruine des mala-  
dies, qui nous accueillent ne consiste  
qu'au plus haut p'sis des remedes? Si  
les ennemis de notre foy, & de noz  
vies, ne nous vouloient permettre de

gg 3 prendre

C E A P.

470

*Second livre de la*

prendre terre ez pays étrangers,fau-  
droit-il, que sans exception les Mala-  
des passassent indifferammant le pas;  
& que les autres iouissent longuemá-  
d'vne santé assurée à toute incom-  
modité? le le veux croire ainsi, puis  
que la curiosité des Arabes l'atroué  
bon.Si par example vn Cheual Barbe  
se rencontre plus paisible,& les nôtres  
plus riotueux,conseillerions-nous tout  
à l'heure à vn amy entreprenant vn  
voyage,d'achetter vn Barbe à quel  
prix, que ce fat ,& laisser les cheuaux  
du pays, recourrables à volonté,&  
domtables avec peu d'artifice? Bien  
que i'aduoie , que les drogues étran-  
geres ont leur action plus prompte,  
& partant , qu'on leur doit deferer  
l'honneur pour la bonté, neantmoins  
en ces occurrences i'accuseray plutôt  
l'ignorâce des Medecins, que l'imper-  
fection,ou l'impuissance de la nature.

C H A P.

## CHAPITRE I.

*Remedes vulgaires, aujourd'huy ignorez,  
sont tres-utiles. Contre les Methodiques.  
Admirable vertu des simples.*

JE ne m'étonne de voir ignorer aux hommes de ce siecle les facultez de tant d'herbes , & racines , que nous auons en main; veu que les experiances faites par les anciens avec beaucoup de recherche , & de curiosité , & possible tres-infructueusement pratiques , sont aujourd'huy perduës. Nos bonnes femmelettes les ont encores dans la manche , plus utiles sans doute à la vie des humains , que n'est la Teriaque de cet Andromachus , composee d'une multiplicite de simples curieusement quetez , & ramassez de tous les climatz de l'univers. Ou ce seroit , que quelcun fut si effronté , ou

gg 4 qu'a-

472

*Second livre de la*

qu'ayant tant de bonne habitude de  
reste, il aimat mieux pousser avec tout  
le corpssee, que du bout du petit doigt  
pourroit faire à son aise. Je ne sais si  
certains Methodiques huëront point  
apres moi, gens insolans, & infames,  
lesquels ayant appris à tuë impunément  
les hommes, ou à saigner gail-  
lardement leurs bourses, au lieu de les  
soulager, osent dire, au parti de là, ne  
les avoir fait perir à tort, par ce, disent  
ils, que methodiquement ils les ont  
dépechez. Nous ne rejettions autre-  
ment leurs Reigles, ni leur Methode:  
mais nous appellons chez nous d'autant  
plus volontiers les mieux recommandez,  
pour leurs experiances certaines,  
que pour leur caquet. C'est vn étrange  
fait d'imaginer à quels termes nous  
porté notre croyance sur la variante  
vertu de noz herbes vulgaires. Leur  
frequente épreuve, & leurs effetz jour-

na-

maliers nous en foyt pleine foi. Les maladies des poures gens abandonez par lauarice des Medecins nous baillent assez de sujet, pour nous y arréter. On n'est pas à seauoir, que plusieurs des Anciens ont dedié des grans volumes à l'honneur d'un seul simple, & ont d'une même plume eleué les plantes communes. Toutefois, qu'est cela autre chose, s'ice n'est, qu'ils ont voulu faire voir par l'experience, & par la raison qu'une plante seule à la faculté de guérir, sinon plusieurs maladies, à tout le moins quelcune priuativement à toute autre. Mais si par fortune ie n'adouüe, qu'une herbe marquant son excellance en vne, ou deux maladies, ait la même valeur en beaucoup d'autres, ie pourray aussi bien dire avec vérité, qu'une grieue maladie se guerit souuant avec une herbe tres-petite, & de peu d'estime; & qu'ils n'est aucune sor-

nianç

gg    5       te

474      *Second livre de la*

te de mal, pour grād, ou difficile, qu'il  
soit à vaincre (parmy ce, que l'art de  
Medecine le mette au rang des cura-  
bles) qui ne se puise expulser avec les  
seuls remedes familiers, enseignés par  
la nature. l'en diray parauanture trop  
si ie dis, que la nature se suffit si bien à  
elle mēmes, qu'il n'est ia besoin d'a-  
uoir pour tout aucū égard aux diuers  
temperamans des corps, ou le mal, &  
les forces du malade les receuant nous  
sont naïuemant coneuz. Nul ne de-  
niera sa creance à ces rares experian-  
ces:ains quiconque la voudra deferer  
à ce, que nous auons souuant admiré,  
se laissera persuader d'autres épreuues  
plus exquises, que l'on ne peut propre-  
mant coucher par écrit : Car i'ay veu  
de mes yeux des maladies grandes,  
étranges, inueterees, & plus que desel-  
pées par les enfās d'Æsculape, auoir  
été gueries en moins d'un tourner de  
main,

main, avec des simples herbes viles, & de peu de valeur. Ils repartent là dessus, disans, que telles cures ne se font point par raison, ni par reigles, ains par sortileges, ou malefices, dont il convient arrêter le cours. Je sais quant à moy, que ce ne sont point malefices, ains autant de benefices, ni moins des sortileges, puisque la santé en prouenant n'est pas feinte, ou imaginaire, ains reelle, & véritable.

### CHAPITRE III

#### *Imperfection de la Medecine. Auicenne.*

*Avarice des Medecins. La pratique, & Theorique de la Medecine. La Prudence tres-riche en raretez étrangeres.*

**O** Res si je me veux conseruer,  
Loin, loin de moi, telles reigles  
menant ma vie au bord de son preci-  
picc:

476

*Second liure de la*

pice: si ie viens à perir par ces raisons,  
 sauoir mon si i'en seray bien soulage:  
 Qui ne rira du poure Auicene, lequel  
 en son propre fait n'ayant été autre-  
 māt méthodique , aptes auoir, selo sō  
 humeur, tres subtilemāt écrit des Ilia-  
 ques passions, n'a seeu si bien s'instrui-  
 re soi- mēmes, ni ses disciples, qu'ētant  
 fisy d'une colique , n'ait en fin rendu  
 l'ame toute de methode, avec des trā-  
 chees & des tourmans intolerables.  
 Souffriray-ie aupres de moy vn Cui-  
 sinier, lequel faisant du discoureur sur  
 la verité des sautes , ne sara au besoin  
 s'accommoder vn bouillon? Admet-  
 tray-ie à mon seruice vn écuyer, pour  
 domter, ou dresser les ieunes chevaux  
 de mon haraz , qui n'aura encores lui  
 même acquis vne ferme tenuē sur le  
 sien propre? O auarice vray Siege , &  
 repaire de tous malheurs? Iusques à  
 quand tiendras-tu les consciences des  
 hom-

bois

hommes ainsi trompeusement gémées ! jusques à quand ton insolante petillerai la candeur , & l'intégrité des jugemens humains . Permettrons-nous , qu'on traite si cruellement la vie des poures gens , la mettant au prix des remèdes , si cherement vendus ? Qu'est ce , que je ne diray davantage , veu que nous voyons tant de Médecins , qui mesurent si justement la nature à l'âme des bourses ; qu'ils croient fermement n'y avoir aucun medicament profitable aux malades , si il ne coute bien cher ? i'estime qu'ils le font autant pour se signaler en folie , comme ils sont excellens en ordure . Les poures souffreteux , auxquels Dieu veut être soigneusement prouez , seront ils d'estituez des commoditez des choses salubres ? Ha que l'obstination des Médecins est pernicieuse , & châtriable d'un exemple non commun ; Autrement elle

elle enuicillira avec le monde , & au long aller lui sera tellement adherante , que tout l'Elleboore d'Anticyre ne sera bastant de la purger . Mais ou est ce , que le vent nous porte ? Retournos donc par ou nous sommes sortis , craignans d'employer aussi mal notre peine à rembarrer cette obstination , cōme ils portent temerairement leurs mains pleines de repantir sur ceux , qui les appellent à leur secours . Leur art est voirement tres noble , & c'est le seul , qu' nous pouuons dire absolu-  
mant nécessaire , attandu les grans ha-  
farz de notre vie . Mais la pratique en  
est corrópuē à pur & à plain , & souüil-  
lée d'vne infame auarice : Ores s'il est  
question de parler franchement , nul  
n'oseroit soutenir avec verité , que  
nous ayons besoin de recourir aux de-  
fertz des Troglodytes , pour y fureter  
des drogues , puis que les remedes vul-  
gai-

gaires nous sont si proches , & qu'il nous est permis de faire des experian-  
ces si certaines des simples de nôtre  
pays , & de leurs facultez , que ces vers  
d'Euripide alleguez par Galien .

*Va t'en vers Inachus fleue tât renômè ,  
Va chercher de Cadmus le pays estimé .*  
Ne nous doivent être chantez pour  
reproche , ains pour preuve tres-  
veritable de l'excellance , & parti-  
culier pouuoir , qu'ils ont , dont les  
conjectures sont tres-exactes . Là  
où l'on n'oseroit rien ordonner sur des  
foibles indices , & des trompeuses ap-  
parances . Mais l'impiété s'en fait au-  
jourd'hui si fort accroire , que nous ne  
leur pouuons souhaiter rien de meil-  
leur sinon yne meilleure conscience ,  
& vne vraye relipiscence . Donques  
deuëmant bandez à nôtre tache en-  
commandee , nous monstrerons suc-  
cinctement , qu'en matière de telles

1041

rare-

480      *Second iure de la  
raritez étrangères, nôtre Prouente ne  
cedepour la commodité d'en auoir à  
aucune Prouince du monde.*

**CHAPITRE IIII.**

*La ville de Calicut, Alexandrie. Voya-  
ges des Marseillais sur mer. Animaux  
non communs fort fréquentz à Mar-  
seille.*

**L**es foires les plus celebres de tout  
l'Orient se tiennent en la ville de  
Calicut; à raison de ce reputee pour  
l'une des plus illostres de l'vnivers. El-  
le est situee ez extremitez de la Peini-  
de, en vn port de Mer tres commode.  
La porte on non seulement ce que  
des nations voisines peuvent ouurer  
de leurs mains; mais tout ce qui croit  
de precieux aux Indes, soit en la terre  
ferme, où ez îles. Le trajet de là en la  
mer

mer rouge n'est pas long: d'où en descendant en terre dans quatre vint journées de chemin on se peut rendre en Alexandrie, laquelle certes tant à raison de sa situation, que de ses commoditez: deuance de bien loint toutes les villes du monde. La mer, qui la sépare en deux l'ennoblit d'autant, & du côté de Midy, le flot d'une riuere très-féconde l'enrichit de tant de sortes de biens, que de tant de villes ainsi edifiées par ce grand Alexandre, celle-là seule jusques à huy temps méritoirement son nom, & sa memoire. Bien que par la voye de Calicut, comme il ay dit, les richesses du Lévant lui soient si largement communiquées, elle ne reçoit pourtant moins abondance de drogues, & épiceries de l'Ethiopie (au moyen de l'heureuse navigation du Nil) & des denrées sorties de la Mauritanie, de la Getulie, des

hh Tre

482

*Second liure de la*

Troglodytes, & pour abreger de tout ce, que l'Aphrique a de nouveau, & d'exquis. Que diray-je de l'Arabie portant lvnique nom d'heureuse? où de la Palestine orme de la rareté du Baume, de hix provinces limitrofes de l'Egypte mèmes la à part soi très-fendes. Toutefois ce n'est de mon dessein de traitter en celiu de louanges de cette très noble Cité: attandu notamment, qu'il n'y a nul doué de tant soit peu d'expriance, qui ignore sa grandeur, & sa gloire. Je dis seulement, qu'étant ainsi opulante, & plaine de toutes les richesses du monde, rien n'est de si comode, que de nous preualoir de cette siene felicité, par la nauigation des Marseillois, ayans le commerce treslibre en ces contrées-là. Je fais bien, que de l'Amerique, & des Iles de Ponant nouvellement trouvées, on nous apporte beaucoup de chose.

choſes, que l'on ne ſaroit recouurer en Alexádrie. Mais tout cela yient com- modement aborder à Mafeille, par la mer Mediterranee , qu'on va pren- dre tout contre les colonies d'Heſcu- le, en cotoyant les marches d'Espai- gne. Ce n'est pas aussi de ma viſee de deduire icy par le menu, quelles, & combien differantes drogues on ap- porte en nôtre Prouence, tant du côté de Leuant, que de Ponant. Le diſcours en ſeroit trop prolix, & conuiendroit mieux aux boutiques des Apothicai- res. Je cotteray bien plus volontiers quelques eſpeces d'animaux plus fre- quans , qu'on a appris de nous faire voir. Celui qui deſire d'auoir vn Au- truche, vn cheual, vn chien de Barba- rie, ou vn mouton de Mauritanie ( car ils y ſont d'yne taille extraordinaire) paſſe d'une place libre en vn nauire avec le maître pilote , & met là dessus

hh z

## 484      Second liure de la

son homme avec de l'argent, lequel au moyen du traict de trois iours tout au plus, ou de vint heures, si le vent de Bise souffle gaillardement, se trouve porté en Affrique, où il remplit le vaste de la palace louée de tel, qu'il lui plait, de ces Animaux ; comme d'un singe, d'un Marmot, d'une Ciuette. Les marchans mêmes en font porter en leur propre; non tant pour le luere, que pour en faire des presans à leurs amis. Les singes, & les Marmots sont coneuz à tout le monde : mais non les Ciuettes. Ce pourquoy i'en tireray icy un crayon.

## CHAPITRE V.

*De la Ciuette, sa taille, son poil, sa sueur, & comment on l'épraint, le prix de cette sueur, Brix, & viandes de la Ciuette. Castor mal pris, pour le Must.*

La

**L**A Ciurette est vn Animal, dont les Anciens n'ont rien écrit ni traitté. On en fait venir quelquesunes à Marseille de la terre ferme des Indes, ou des Iles. A la taille, à la coulour, & au poil elle est quasi toute semblable à vn chat commun. Sa queuë, qu'elle va trainant à terre comme les Marmotz, est vn peu plus grande, que celle du chat, & a de long vne codée, & denticie. Tout le plus precieux de cet Animal consiste en sa sueür; que quelques vns ont abusinemant logé es excremans de son ventre. La façō de cueillir cette sueür est telle. On fait saillir la Ciurette hors de la geole, où elle est tenüe très chaudement : car rien ne l'engraisse si fort, & la met-on sur vntable, où deux hommes demeurent de côté, qui tour à tour, ou bien tous deux ensemble la pincent si rudemāt, & si drû, qu'ils ne lui baillēt pour tout

3103

h h 3 au-

aucun relâche; ains la tournantent de tout leur pouuoir. Il leur conuient neantmoins auoir les yeux a l'erte, & demeurer sur leurs gardes. Car à mesure, qu'elle se lance sur eux, pour les payer des peines, qu'ils lui font sentir, si dès dentz elle leur peut accueillir la main, les os en sont froissez; si auant penetre sa morsure chose, qu'Aristote écrit les Loutres auoir appris de faire. En fin ayant été si fort picotee, qu'elle en est toute moite de sueur, & se sent fort mouillee, rendant avec cette eau toute la graisse de son lôg sejour. Vn de ces hommes pour l'irriter, & l'en-cruellir davantage lui presante vn lingue, que de rage elle prend à belles dentz. L'homme le tire, & retire à soi, & le lui relache si souuant, & si bien, qu'elle répond effrontément à toutes ses feintes. Cependant elle se donne en prisne à l'autre homme, lequel ia  
-DE- tout

tout prest à tout vne cueuilliere d'argent, lui rade la sueür des aînes, & des parties moins veluës qu'elle à au des-sous du vêtre, & avec vne spatule l'en-serre en vne petite boëte d'yuoire. Par ainsi vne fois du mois, que cette vendange se fait, on retire vne once de Ciuite, qui se garde par fois vint ans, mais c'est fairement. L'once en vaut deux écus d'or. Plusieurs prefe-rent l'odeur de la Ciuite à celle du musc, qu'en certain tems on fait sup-purer, & recuire en des petites vesfies. Je suis quant à moy pour ce regard tout d'vne autre opinion. Le lieu où la Ciuite à été sennée retient, & re-spire trois iours apres vne odeur in-croyable. Le prix d'vn de ces Ani-maux est courammé de quatre vintz écus. S'il est duëment soigné, il peut pour l'ordinaire viure vint ans. Ses viandes les plus propres sont les œufs  
 h h      cuitz;

cultz, ou cruz, & parfois la chair, par my ce, qu'elle soit cuitte. Ceux, qui ont redigé par écrit leurs nouveaux voyages sur mer, ont parlé fort sommairement de cet Animal. Loïs Patrice au 4. liure chap. 2. & au sixiéme liure chapitre second en fait mention vne ou deux fois, mais par tout assez maigremant. Vn point en cet Auteur, & aux autres traitans de ce même sujet, me fait de la peine: c'est, qu'ils louent à tour de rôle, & à qui mieux mieux, le Castor, pour vne drogue très odorante. L'estime quant à moy, qu'ils ont entandu le musc, ou quelque autre matière inconue aux Latins, aux Grecs, a la Caballe des Arabes, & à nous mêmes; comme ils ont fait de cette race d'Aloës, sentant merveilleusement bon, que les gens du pays appellent, à son dire, du mot de Calampart. Car ce, que les Medecins

co-

connoissent pour Castor , rapporte si mal cette douce odeur, qu'il estreputé d'autant plus efficace , & valeureux, que plus cruellement il offance l'odorat ; en quoi , sans contredit, il emporte le prix par dessus toute drogue, veu que nulle autre empoisone si fort par sa sentur, comme fait celle-là.

## CHAPITRE VI.

*Des Perles, & pierreries sommairement.*

**I**E sais que mon silence mèmes fera Ivoir à l'œil , que nous ne sommes en deffaut de perles, ni de pierreries, veu que hors des Emeraudes de Scythie, & de quelques autres, on nous en apporte des plus belles , soit du côté des Indes, ou des Haures de la mer rouge; soit de l'Aethiopie. Au lieu qu'elles seruoient iadis de haut parement aux

hh 5 iou-

490

*Second liure de la*

Ioueuirs de flûtes, & autres Menétriers,  
ce sont aujourd'huy autant de leurres,  
& des moyens tres-propres à pipper,  
ou engager les fammes, non les hom-  
mes, fors ceux, qui en vanité, ou en  
ignorance ne veulent onc ceder à ce  
sexe inconstant.

**CHAPITRE VII.**

IV

*De quelques villes de Prouence sommaire-  
ment. L'Autheur emploie quasi tout le  
reste de ce liure au sujet de Marseille.  
Marseille iadis une des plus illustres  
villes du Monde. Comparaison de  
Marseille à Athenes. Passage de Justin.*

**O**R ayant meshuy quasi mis à fin  
le denombrement des raretez,  
que les villes, & les hommes possedé  
en nôtre Prouence ,tant pour leurs v-  
sages,&plaisirs, que pour leur decore-  
mant.

mant. Que sera ce, si ie dis, & adioûte que de toutes les villes, que le Monde admire aujourd'huy, Auignon ne cede à aucune en beauté, ni Arles en ancienneté, & en nombre de noblesse, ni Marseille en honneur, & reputation, épandue au reste de l'vniuers? C'est celle cy ( afin d'estre bref, & abstenir sur la gloire, & merite des autres ) laquelle à tant excellé ez exercices de la paix, &c de la guerre, que pour vn prealegué, on ne me croira dire rien de Paradoxe, si i'aduance, qu'apres Rome, & Athenes elle a été la plus celebre ville du monde. C'est voiremåt vn Paradoxe, mais parleray-ie, ou si ie me tairay? cela demeurera constant & véritable. La Grece vñe fois subiuguee par Q. Flaminius (ie parle ingenûmåt) en fait de guerre vous avez été moins que rien, O belles Athenes: si bien les sciences, & les lettres vous ayent tou-  
jours

492

*Second livre de la*

iours décoré de leur plus riche ornement. Je fais, que dès la naissance de vōtre état, le precieux dom de liberté n'est onc demuré riere vous sacré, & inuiolable. Les Rois trop imperieux vous ont premierement opprimé, la violence de Pisistratus, & de Hippias vous ont mis souz le ioug. Les armées des Perſes vous ont abandoné au feu, & au pillage : Ceux ci même, ( quoy que long tems apres) vous ont affranchy de la feruitude des Spartiates, & des sanguinaires mains des trente Tyrans, auquel état comme au plus piteux de tous Lysander lacedemonien se ioüant trop effrontément devoz têtes, vous auoit ia afferuy. I'aduoüe, que dès-lors vous avez conserué pour quelques années l'honneur de vōtre liberté : mais helas ça été avec de si diuers, & si tant étranges échez ? En fin Leosthenes deffait par Philippe de Mace

Macedoine, pere du grand Alexandre, vous aucz été ruinees de fonds en cōblē superbes Athenes. Ce seul point auez vous rapporté des victoires de Flamminiūs, qu'au lieu de la domination des Grecs, celle des étrāgers vous à rendu sujettes, en retenant plutôt le nom, que l'effet de votre franchise; Mais Marseille en sa naissance mēmes (selon les Autheurs) ayant honorablement defandu ses immunitez, contre les menées des Rois, & les inimitiez des Genevois, a plus longuemant usé de sa pleine liberté, que piece des autres Citez. Puis, que les Historiens sont d'accord en cela, ie pense ne devoir interpeller icy l'autofité de Justin, lequel souz l'adieu de Trogus Pompeius soutient faussement au 43. liure que Marseille étoit tributaire du tems, que Rome fut pillee par les Gaulois. Les Ambassadeurs de Marseille

(dit

(dit Justin) en cheminez, pour leur retour de Delphos, où l'on les auoit déleuez, pour offrir des présans à Apollon, eurent aduis, que la ville de Rome auoit été prise & brûlée par les Gaulois. Donc les nouvelles receuées chez eux, les Marseillois menerent un deuise très solempnel, & contribuerent aux Romains l'or, & l'argent de leur communauté, & des particuliers, pour fourrir au poids, par eux promis à leurs ennemis. Le bien de la paix achetée de leurs facultez, fut tellement reconue par le Senat, que pour ce service si signalé, on leur ordonna toute sorte d'exemption. La scance des Théâtres, & les spectacles leur fut bâillée avec les Sénateurs, & à des conditions égales; on jura alliance avec eux, &c. Dites-moi de grâce, que se peut-il dire, ou croire de plus absurde, qu'en ce temps-là, les peuples de deça les Alpes,

nbb)

ayent

ayent été sous la domination des Romains lesquels ne faisans, que de naître, & se produire au monde, tenoient comme à gaiges d'une plus grande guerre le champ des Veiens, vny tout fraîchement à leurs terres? eux dis- ie, qui n'auoient encor apprins, quels étoient les Ecques, & les Volsques, bié que leur nom fut assez celebre en Italie mêmes, & es pays circonuoisins, pour auoir ia baillé des grands éschez aux cohortes Romaines. Au lieu de tout cela, ils se trouuoient pour lors assez empêchez à démeler leurs fusées avec les Etruriens, qui par dessus le hazard des armes biournalieres ioüoient à beau ieu, beau retour avec les Romsains, & leur donoient de cruelles etrettes.

**CHAP.**

## CHAPITRE VIII.

Marseille a touuours defendu sa liberté.  
Repartie à l'autorité de Justin. Strabo  
parlant de Marseille. Marseille a con-  
serué plus longuement sa liberté, que Ro-  
me, ni Athènes.

**L**'Histoire nous faisant voir si clair  
en cés affaires, vn aueugle verra  
que les Marseillois ne peutēt onques  
être forcez d'abandoner la liberté, que  
ia avec tant de constance, de courage,  
& de fidelité de leurs gardes ordinai-  
res en pleine paix soutenuë, contre la  
ialousie des Rois, & les aguez des peu-  
ples circonuoisins. Il n'est pas croya-  
ble, que de gayeté de cœur, ceux là se  
soient voulu assuettir, lesquels ani-  
mez de cette loüiable crainte, ont osé  
apres vne longue trainee de siecles re-  
pousser de leurs murs Cæsar le Dicta-  
teur,

teur, domteur de Gaules, d'Allemaigne, & de la grand' Bretaigne ; victorieux d'une bonne partie de l'Italie, & soigneux de la ville de Rome, qui ont osé, dis-ie, resister à vn homme chargé de tant de lauriers glorieux, doué de tant d'intelligence, suiuy de tant de troupes guerrières. Que si quelcun vouloit prendre les paroles de Iustin en ce sens, & dire, que les Prouinces deça les Alpes suppéditrees, Marseille, par consequant, débellee, pourroit auoir été rendue ferauile, & du depuis reniée en sa premiere liberté, en considération de ses anciens, & rares merites. Il est aisé de repartir à cela, par les textes des vicils auteurs. Bien que ce n'ait été peu d'avantage aux Marceillois, ainsi beaucoup de gloire de se trouuer obligéz à l'Empire Romain par des largesses, & beneficences si signalées; veu qu'il ne se lit en aucune

i i part

498

*Second liure de la*

part, qu'auant les guerres ciuiles de Cæsar, Marseille ait iamais permis l'entree aux armées ennemis. A quoi l'autorité de Strabo au 4. de sa Geographie nous fert de precaution. Or est-il dit Strabo, que Cæsar, & ses successeurs à l'Empire memoratifs de leur ancienne confederation, vserent de plus de douceur à châtier les fautes par eux commises en guerre. Et la faculté de viure souz les loix par eux receües en la naissance de leur ville, leur fut si cheremant conseruée, que ni la Cité mémés, ni les peuples de leur obéissance n'étoient en rien obligé d'obtempérer aux Gouverneurs envoyez en Provence. De là est-il arrivé, qu'apres vne longue suite d'années, Marseille ne fut pas plutôt soumise aux armes de Cæsar, que Rome mémés; attandu, qu'on ne peut alléguer y auoir iamais eu en tout l'univers

uers vne ville, qui ait plus longuemāt maintenu ses droits, que celle de Ro-  
me, & qu'il est certain, que Marseille,  
& sa franchise sont nées en mēmes  
tems, à sauoir incontinent apres l'op-  
pression soufferte par les Romains  
sous le gouvernemant de leurs Rois,  
& notāmant sous la tyrannie de Tar-  
quin. Je le dis derechef, & que ce soit  
sans enuie, Il n'y a ville au monde, qui  
se puisse mieux vanter d'auoir iouy de  
sa liberté si longues années, & sans au-  
cune interruptiō. Ni Athènes, ni Ro-  
me n'ont pas cet aduantage. Car si biē  
depuis la victoire de Cæsar, elle s'est  
conseruée libre, vsant toujours de son  
droit, neantmoins ayant mieux eté en  
authorité par le benefice d'autruy,  
que par la propre grādeur de sa puif-  
fance; elle ne semble auoir plainemāt  
vlé de ses franchises, quoi que les Ro-  
mains se mirent iadis à deliure des

-on

ii 2 Fran

500

*Second liure de la*

François par vn accord assez indigne; l'or en ayant fait la raison : puis que souz l'Empire des Cæsars, comme i'ay deuant dit avec Strabo, eux n'i le peuple de leur domination ne reconoisssoient les Gouverneurs de la Prouince. Ils ont voirement retenu leur liberté avec plus d'honneur, & de lustre, que ne feirent les Romains, dont les plus apparans à mesure, que l'opulence, ou la faueur de quelcū d'entre eux prouquoit le desir, ou la terreur des Empereurs, se laissoiet égorger à belles troupes comme des poures victimes, au mépris de leur grand aage, de leurs dignitez, ou de leur innocence. Que si l'on nous oppose le dire commun des villes libres de ce tems, sur ce que les Marseillois n'ysent plus de leur ancienne liberté, supposé quela comparaison des plus grands maux en autrui, soulage aucunement les

no-

nôtres, ia assez sensibles d'eux mêmes, on peut faire reflection sur les Romains iadis Seigneurs de l'vnuers, & sur ces vieux Seigneurz venerables en leur epitoges, qui ont maintefois depuis seruy plus miserablemât. C'est ce que l'auoys à dire touchant la libeté de Marseille.

### CHAPITRE IX.

*Etymologie du nō de Marseille, Origine des Marseillois. Justin traitât de la fondatiō de Marseille. Strabo, sur le mēmes.*

Vant à l'etymologie du nom de Marseille, & son origine, il eut possible été mieux decet, mais si commode d'en parler à l'entrée de ce discours. Car bien que la liberté suive l'ordre de l'origine, elle l'a deuance neantmoins en lustre, & en honeur. Le

ii 3 nom

502

*Second liure de la*

nom leur a peu échoir au sort, & quāt  
 ils auroient été les plus laches gens du  
 Monde, il a peu être imposé en comū  
 à ceux de cette nation : Mais l'aduan-  
 tage d'être touiuors libres ne leur fut  
 conserué, sinon par la rare police, &  
 les douces influances du ciel enclinat  
 heureusement à leur protection. Dō-  
 ques à la relation d'Estiene, ou d'autre,  
 qui le redit apres luy, la raison de  
 son nom se peut donner en cette for-  
 te ; & vous prendrez plus de goût aux  
 propres mots de cet Auteur. Marseil-  
 le, dit il, la terreur de l'Europe, Colo-  
 ne des Phocenses est situeë en la mer  
 Lygustique voisine de la Gaule Celti-  
 que. Timee raconte, que le condu-  
 èteur de cette Coloine côtoiat le bord  
 de la mer, s'apperceut d'un certain pé-  
 cheur, auquel il comanda d'attacher  
 le cable de son nauire à un pieu, qu'il  
 y auoit cet endroit là. Le mot de μᾶσ-

σαγ

τὸν aux Aeoliens signifie lier, & ἀλιεὺς  
vn pêcheur. Donques de ces deux  
mortz μαρσον & ἀλιεὺς faisāt μαρσον,  
Marseille à pris son nom. Son origine  
descend de la nauigatiō, & entreprin-  
se, que les ieunes Phocenses natifs  
d'Asie firent ez mers de deça, comme  
Strabo l'atteste au 4. de sa Geographie.  
Mais pourquoi est-ce, que ie m'attans  
à cueillir ici par morceaux ce, qui  
duit à mon sujet, puis qu'il se treue  
couché tout au long, & tres exalte-  
māt, dans l'histoire de Iustin. L'aissant  
donc en arriere les écriz d'Herodote  
sur les mêmes Phocenses, & de ce  
grandvieillard Arganthonius, de peur  
que la licence trop effrēee de cet  
Auteur coutumier à mentir viene à  
fouillir les miens d'une miene tache.  
Voyons ie vous prie le propre texte  
de ce laborieux Ecriuain (tiltre qu'il  
s'est voulu approprier lui mêmes)

aldu

ii 4

assez

504

*Second liure de la*

assez ancien, & non impertinent. Au  
liur. 43. il dit ainsi. Du temps du Roy  
Tarquin la ieunesse des Phocéens sor-  
tant d'Asie, vint aborder la riuiere du  
Tybre, & contracter amitié avec les  
Romains: Et de là montee sur des  
nauiresprint sa toute dans les goulfes,  
bornans la Gaule, où ayans pris terre  
commancea d'edifier Marseille entre  
les Lyguriens, & les rudes peuples  
François, & fit de tres-beaux exploitz  
de guerre, soit en se deffendant con-  
tre la cruauté de cette Nation, soit en  
deffiant ceux mēmes, qu'ils y auoient  
ia prouoquez. Car les Phocéens se  
voyans reserrez dans les limites d'un  
terroir si petir & si maigre, se rendirent  
plus curieux de hanter la mer, que la  
terre. De sorte, que pour passer leur  
vie, les vns se firent pêcheurs, les au-  
tres marchands, & la plus part écu-  
meurs de mer, profession tres-hono-  
*rable*

table en cet tems là. Entreprenans de courre , & de faire progrez iusques aux extremitez de l'Ocean , ils entrent dans le détroit de Frace par l'emboucheure de la riuiere du Rône. Retournez, qu'ils furent chez eux iachez par la douceur du lieu, & annonçans à leur Nation ce qu'ils auoient veu, ils en deboucherent plusieurs. Furrius , & Prothus eleus chefs de ces gens r'alliez, s'en vindrent à Serianus Roy des Segoregiens , & lui remontans le desir, qu'ils auoient de fonder vne ville en ses terres, le recerchét d'amitié, & d'alliance. Ce iour là par bonne fortune, le Roy se trouua occupé à faire les noces de sa fille Gyptis , qu'il auoit pourpensé de bailler en mariage à celui, qui selo la coutume du pays seroit élu pour son gendre. Comme les seruiteurs de cette Princesse furent conuez à la féte , ces hostes Grecs y  
i i 5 fu

506

*Second liure de la*

furent aussi priez. On fait entrer la fille en la salle, où le Pere lui commande de presanter à lauer à celuy qu'elle voudroit choisir pour Mary. Elle daignant le reste des conuiez, se tourne contre les Grecs, & s'adressant à Prothus, lui baille à lauer. Cetuy cy d'hôte deuenugendre de Senanus, obtint de son beau-pere la place, & le pouvoir de bâtir vne ville. Marseille dontques fut ainsi fondee pres de la bouche du Rône, en vn lieu écarté, & comme en vn recoin de mer. Ce sont là les termes de Iustin. Toutefois Strabo refere ce tant illustre commancement de ville au concours, & à la faueur des Dieux de cetemps là. Marseille, dit-il, sis en vn pays pierreux a été edificee par les Phocéses. Là s'acueille vn port de mer, sous vn rocher fait propremāt en figure d'un theatre, regardant au midy. L'enceinte de ces murailles est

tres

tzes-belle ; Le rocher , & la ville sont d'vne tres-large , & memorable étan-  
duë ; au plus haut de la forteresse sont  
bâtis les temples de Diane , d'Ephese ,  
& d'Apollo Delphique . Celuy-cy est  
également commun , à ceux du nom Io-  
nien ; mais l'autre est notamment dé-  
dié à Diane d'Ephese , car on dit , que  
les Phocenses voulans faire voile , en  
resolution d'abandonner leur pays en-  
tendirent ce mot de la bouche de leur  
chef , qu'ils eussent à prendre la route ,  
que Diane d'Ephese leur diroit . A mé-  
me qu'ils furent descendus en Ephese  
ils vouleurent sauoir en quoy ils de-  
uoient obeir aux commandemens de  
la Deesse . Ce fut là , disent ils , que Dia-  
ne se laissa voir en songe à vne femme  
des plus honorables de la ville , nom-  
mee Aristarque , & lui commanda de  
déloger tout à l'heure , & s'embarquer  
avec les Phocenses , & porter quant &  
soi

508

*Second liure de la*

soi vne certaine statuë ; ce qu'elle feit.  
Ainsi dit on, que la Colonie conduite,  
& arriuee à Marseille, ce temple y feut  
edifié, & du depuis cet' Aristarque y fut  
fort honoree, & constituée Prêtresse.  
De là successiuemant la Deesse Diane  
fut seruie avec grande veneration par  
les Colonies subrogees à celle là ; Et la  
statue retint le même habilemant,  
qu'elle portoit en la Metropole d'E-  
phe se. Marseille établie par tels fôda-  
teurs, & sous les faueurs de cés Dieux  
tutelaires n'a eu pour moindre sur-  
croît d'vne si heureuse fortune, le nom  
& l'honneur de la Iustice, de la mode-  
ration, de la vaillance, de l'ornement  
des sciances ; & tout cela éminant, &  
releué à l'egal de son origine.

CHAP.

## CHAPITRE X.

*Strabo sur l'anciene police de Marseille. Les Timuches, ou Honorables de Marseille. Strabo sur la frugalité des Marseillais. Les Ecriuains de Marseille perdus.*

Les paroles de Strabo sur l'excellence de la Justice, & des loix de Marseille sont telles, qu'il est fort vraisemblable, que leur intégrité a volontier été quelque chose digne d'une immortelle memoire. Toint que, Ciceron & autres anciens Auteurs innumérables admisent la belle police de cette Cité. Mais il vaut mieux entendre Strabo mêmes. Finalemant, dit-il, les principaux de la ville de Marseille vivent souz une Aristocratie, sans des loix les plus équitables du monde. Leur conseil est composé de six cens hommes, qui ne renoncent

ia-

310

*Second liure de la*

iamais à l'honneur d'en étre, qu'à la fin  
de leurs iours. On les appelle *riulxys*,  
c'est à dire Honorables, ou tenans les  
honeurs. Les chefs de ce conseil sont  
quinze personnages tres-graues, aus-  
quels est commise l'entiere admini-  
stration des affaires publiques, tanta-  
fin de prouoir iadifferammé à tout  
ce, qui peut arriver d'inopiné, où la  
celerité, & la prompte expedition est  
plus nécessaire, que le conseil; qu'afin  
de traitter les choses ordinaires de  
leur maniment, ou celles qui se pre-  
santent de iour à autre. En outre on  
souloit nommer trois de ces quinze,  
ausquels comme ayans riere eux l'autorité  
supreme, tous les autres cedoient  
la place, & l'honneur de preceder. Au  
reste nul ne peut étre fait Timuche,  
qui n'ait des enfans, & que ses proge-  
niteurs n'ayent en trois races conti-  
nuës eté habituez en la ville. Ce sont  
là

là des constitutions des Ioniens mêmes, émologuees en leur communau-  
té, dont ils vsent encors pour le iour-  
d'huy. Bien, qu'on puisse alleguer icy  
plusieurs beaux titres concernans la  
frugalité, & moderation des Marseil-  
lois. On fera neant-moins illation du  
demeurant par ces parolles de Stra-  
bo, écriuant du reiglement par eux é-  
tably, en vn si puissant état, sur le fait  
des douaires, ou des paremans des é-  
pousees, qu'aucun n'eut osé transgres-  
ser. Celuy là, dit-il, pourra asseoir vne  
ferme coniecture sur la frugalité de  
vie, & sur la moderation des Marseil-  
lois, qui sara, que le plus grand douai-  
re constituable à vne fille n'excede la  
somme de cest écus : qu'elle n'en à que  
cinq, pour ses robes, & autat pour ses  
dorures, & ioyaux : & que hors de cela,  
on ne lui baille autre chose en maria-  
ge. Mais avec quelle patiance parle-

ray-

512

*Second liure de la*

ray-ie de la generosité des Marseillais? N'est-ce pas vn cas étrange de voir des petits bourgs d'Asie, ou de la Grece si hautloüez dás l'histoire, que la memoire en a duré iusques à noz jours, & que les gestes glorieux de cette Cité, celebrez partout le monde, exactement redigez par les écrits de ses concitoyens (ce qui nous reste seulement à croire) soient comme extirpez en ce siecle? la poussiere, & le relent cachent par aduature en quelque coin les œuures des doctes personages, où pour neant ils se complaignent de l'iniure du tems. Helas peuvent-ils dire, on charge de iour à iour les presses des Imprimeurs de tant de rapsodies d'écrits grossiers, ineptes, insipides, & souuant tres-pernicieux: & nous, qui auons été la ioliueté, & l'ornement de l'anciene eloquence, on nous laisse croûpir, & pourrir dans l'or

-V67-

l'orduine , sans nous pouuoir garantir  
de la tigne qui nous va deuorant. l'es-  
pere quant ét moy de voir ramenez  
au iour tous cés volumes , & ne pense  
point , que mon souhait veritable , &  
tres-iuste me puisse deceuoir.

## CHAPITRE XI.

*De la gloire , & du pouuoir des anciens  
Marseillois. Des Carthaginois. Les  
Marseillois iadis superieurs aux Car-  
thaginois.*

**I**E vois cependant , que les Auteurs  
étrangers ont inseré en leurs cayers  
(quoi que Marseille n'ait onc été en  
defaut d'écriuains) ie vois dis-ile com-  
me par la mōtre , qu'elle a été la gloi-  
re , & la puissance des Marseillois , &  
souz quels auspices de la vertu ils ont  
attaint le sommet de cés deux. Qui

kk ne

514

*Second liure de la*

ne fait quiourd'huy, quelles furent l'opulance, les ruses, & l'audace des Carthaginois? quelle par consequant leur réputation? qui prenant l'essor iusques aux extrémités de l'Oriat, comme voulant d'un monde à l'autre, partent iusques à Alexandre le Grand. Je ne dis mot de la vaillance, avec laquelle ils ont débellié tout l'Occidat, commandé à tant de Provinces, en Afrique, & en Europe, rendu tributaires tant d'îles maritimes, puis que tout cela est plus clair, que le iour. Je ne dis non plus, combien ils ont harassé le peuple Romain par une longue traînée de guerres, partant de victoires, & déconfitures si fréquentes. Que dirai-je des fléaux par eux cruellement faits fourrir à Rome, montée au plus haut sommet de son Empire, n'ayant manqué qu'à l'enterrer tout à fait dedans ses propres ruines. Mais comme ce peuple

ple de Carthage cuidoit d'auoir gaigné le montant de sa gloire, & de voir son état le plus florissant, qu'il fut iamais, le voyla mi-party. Les Marseillois informez, que l'armee Naualle par lui dressée étoit en mauvais termes, commancent à luy courre sus, & en pleine mer mirét à vauderoute cette puissante flotte des Carthaginois. Et tous vaincus & suppliants, qu'ils étoint, encores leur fut il ottroyé toute paix & amitié. Moins est à priser la chasse par eux touiuors donnée aux Lyguriés, & à ces Royteletz leurs voisins, desireux de les surprendre. Moidres aussi furent les victoires aquises sur les François, nonobstant la relatiō de Iustin ; disant cés guerres auoir été trop sanglantes. Ce qui n'est autremāt decroyable, puis que d'vne part, les Lyguriens tout vn tems ont fait littiere de la puissance des Romains, nō

kk 2 sans

316

*Second liure de la*

sans des échez , & pertes reciproques;  
 & d'ailleurs, qu'il est tres-notoire, que  
 par la ruine de tant de nations diuer-  
 ses, le nom des François fut iadis for-  
 midable, non aux Romains seuls, aus-  
 quels il fut trop funeste , mais à toute  
 l'Europe, & à l'Asie ensamble.

**CHAPITRE XII.**

*Texte de Iustin pour Marseille. Tucydide,  
 parlant des Phocenses. Strabo , des  
 Marseillois.*

**M**ais il sera bon d'attester toutes  
 ces choses par les paroles , &  
 propres autoritez des Anciens. Iustin  
 au lieu sus-allegué dit ainsi. Les Ly-  
 guriens jaloux de l'accroissement de  
 cette ville , harceloient les Grecs par  
 des continues courses , mais ceux  
 cy seulement armez pour la deffensi-

ue,

ue, & s'opposans aux dangers, s'acqui-  
rent tant de gloire, qu'ayans terrassé  
leurs ennemis, logerent plusieurs Co-  
loines dedans les terres par eux occu-  
pees. De sorte, que les François dé-  
pouillez de leur barbarie naturelle, &  
apriuoisez par les Grecs, commance-  
rent à vivre plus civilemamt, cultiver  
les champs, enceindre les villes de mu-  
railles, non avec les armes, mais avec  
les loix. Alors ils apprindrent à tail-  
ler la vigne, & planter l'oliuier. Les  
hommes, & l'état acquirent des lors vn  
tel lustre, qu'il sembloit, que la France  
se fut changee en la Grece, nô la Gre-  
ce en la France. Or dececé Senanus  
Roy des Legoregiens, duquel ils a-  
uoient eu la faculté de fonder leur vil-  
le, Conanus son fils lui succeda. On  
raconte, qu'un certain Lygutien alloit  
trompéttant, que Marseille setoit vn  
jour la ruine totale des peuples circô-

kk 3 uoi-

518

*Second liure de la*

uoisins : partant qu'il estoit expediant de l'extirper en sa naissance , de peur qu'étant en bref accruë en moyens , & en pouvoir elle ne vint à les opprimer : & à cela adioutoit-il vne fable . Disant , qu'vne chiene étant sur le point de chieneter , pria vn pasteur de l'accommoder de quelque lieu en sa cabane , afin d'y décharger ses petits . L'auoir obtenu , elle lui demanda de les nourrir là mêmes . Et au bout , les petits chiens agrandis , elle se sentant ià appuyee de la faueur du logis , voulut alleguer possession , & tenir en propriété ce gîte emprunté . De mêmes en deuoient vser les Marseillois , lesquels contrefaisans pour vn tems les loüagers , se rendroient en fin Seigneurs fonciers de tout le pays . Ces discours inciterent le Roy à brasser une partie contre ceux de Marseille .

A cés fins le iour solennel des fêtes de

la

la Deesse Flora , il r'allia vne bonne troupe des meilleurs, & plus determinez soldats, qu'il eut, & souz pretexte du droit d'hospitalité, qu'on ne leur eut osé dénié, on enuoye les vns à la ville, on fait muser les autres dedans les iones d'emmy les chaîns, on commande aux autres de monter sur des chariotz, & les fait on courir de fueilles d'arbre , luy mêmes avec so armee se tient aux aguetz dedans les montagnes prochaines , à ce que la nuit les portes étans ouvertes à ces hôtes supposez. Il se peut ioindre à point nommé à ceux, qui menoient l'entreprise, & vñimant avec eux s'emparer de la ville enterree dans le sommeil , & le vin. Mais vne certaine Dame , belle sœur du Roy , découurit tout ce desfain. Car ayant apris d'abuser d'un beau jeune homme Grec , le tenant cette nuit là cherchant embrassé , sa

sup

kk z

beau-

520

*Second liure de la*

beauté la meut à pitié, & la porta à lui  
deceder le fait, le coniurant de se sau-  
uer à la fuite, & se dérober à ce dâger  
euidant. Ce ieune homme s'en va tout  
de ce pas denoncer l'affaire aux Ma-  
gistratz. La mine ainsi éuâtee, les Ly-  
gutiens furent tous colletez vn à vn,  
& fit-on passer au fil de l'épee tous  
ceux , qui s'étoient cachez dans les  
ioncs. De là vne côte-partie fut dres-  
see , pour surprendre le Roy étant en-  
cores à l'embuscade ; si bien , qu'avec  
lui sept mil des ennemis furent tail-  
lez en pieces. Depuis ce tems là les  
Marseillois ont de coutume ez iours  
de fête de fermer leurs portes , entrer  
en garde , faire le guet sur les murail-  
les, reconnoître les étrangers , départir  
les offices , & garder leur ville en tems  
de paix , comme s'ils auoient la guer-  
re sur le bras: tant ils sont soigneux de  
faire obseruer les bons reiglemans,

que

que l'accoutumance à bien faire, non la nécessité du tems leur a fait établir. Ils ont encores eu des grandes prises avec les Lyguriens, & les Gaulois ; Ce qui a augmenté la gloire de cette ville, & à mis en vogue parmy les voisins la valeur des Grecs, accompagnée de tant d'heureuses victoires. Ils ont maintefois mis à vau-deroute la flotte des Carthaginois, lors que pour certains nauires pillez sur quelques pêcheurs, la guerre se meut entre eux. Ils ont contracté des alliances, avec les Espagnolz. Dés la fondation quasi de la ville de Rome, ils ont d'vnne foy inviolable chery l'amitié iuree avec les Romains, & ez occurances, ils ont toujours été tres-jaloux d'afflister, & secourir les confederez de leur ville. Ces étançons ont affermy la grandeur de leur état, & ont constraint les ennemis à faire la paix avec eux. Or

k k 5 com

522

*Second liure de la*

comme Marseille étoit au zenith de sa gloire, en la moisson de ses richesses, & au periode de sa puissance, les peuples d'alentour comme accourans pour étaindre le feu ia épars au pays, se r'allient vîtemant affin de faire perdre le nom des Marseillois. De sorte, qu'à peu de là pour assieger cette ville enemie, vne armee de gens d'élite fut mise sur pied, dont vn R oytelet nommé Carani indus fut le chef. La visio, que ce Roy eut en dormat d'une certaine femme horriblement affreuse en ses regars, soy disant vne Deesse, le meit en tel effray, qu'il fit promptement vne paix volontaire avec les Marseillois, & leur ayant demandé permission d'entrer en la ville, & y adorer leurs Dieux, il vint au temple de Minerue, où au porche il reconeut l'image de la Deesse veüe en songe, & se print à crier la def-

sus

fus, que c'étoit vrayement celle, qui luy auoit fait peur la nuit precedante, & lui auoit commandé de leuer le siege. Il cōmance tout à l'heure à se coniouir avec les Marseillois dē ce, qu'il auoit reconeu le soin particulier que les Dieux auoient de leur ville. Et apres auoir baillé en offrande vne chaîne d'or à la Deesse, il iura alliance perpétuelle avec eux. Ce passage de Iustin duisoit si bien à mon sujet, que tous en suite l'ay trouué bō de le coucher au long, comme il est, auquel ie veux inserer encores quelques motz de Thucydide, à ce, qu'un habile estimateur de telles matieres obserue en passant le loz des victoires des Marseillois, auoir été en effet extrememāt grand, & glorieux, puis qu'en peu de tems il porta si loin le vol de sa renōmee. Les Phocenses, dit-il, habituez à Marseille, étoient superieurs aux Car-

tha-

§24      *Second livre de la*

thaginois en guerre nauale : car en fait de marine , ils auoient des forces tres-puissantes. Strabo parcelllement par les parolles suivantes les loue de leurs gestes belliqueux, de leurs courses, & exploitz sur la mer. Ils habitent dit-il, vn pays plantureux en vignes, & oliviers. Mais parce que la terre y est tres dure , & par consequat moins propice à fructifier, se confians de faire mieux leurs besoignes sur la mer, que sur la terre , tournerent toute leur adresse , & industrie au fait de la marine. Augmanté que fut leur état d'hommes , & de munitions de guerre , les champs circonuoisins leur furent tous de bonne prise, & les empictarent par même ambition, qu'ils auoient fondé les villes pour leur seureté , & conseruation. Ils en édifierent quelques vnes en Espaigne, esquelles conformemant aux coutumes du pays , ils feirent re-

ce

ceuoir le culte de Diane d'Ephese, a-  
fin qu'on y sacrifiât selon les cerimo-  
nies des Grecs, & permirent, que le  
courant de la riuiere du Rône contri-  
buât aux nations barbares les mèmes  
commoditez, que les flœuves ont ac-  
coutumé de porter. Cet Auteur par-  
lant peu apres des Coloines des Mar-  
seillois, dit ainsi. Fonderent aux pays  
des Saliens, & Lyguriens habitans des  
Alpes, les villes de Tholon, Ieres, An-  
tib'e, & Nice. Il y a en châcune d'icel-  
les yn haure, & vn arcenal où l'on re-  
serue vne grande quantité de nauires,  
d'armes, & d'engins seruans à la mari-  
ne, & à battre les villes. Car au moyen  
de telles munitions, ils résisterent aux  
incursions des Barbares; & entreprirent  
en confédération avec les Romains,  
qui les ayans reconeuzez pour gés tres-  
viles à leur état, sous l'ayde & faueur  
de l'amitié contractee avecceux, re-

ceu

526 *Second liure de la*

*ceurent des grans auantages en leurs  
propres afferes. Iusques là sont les pa-  
roles de Strabo.*

**CHAPITRE XIII.**

*De l'ancien patrimoine de la ville de Mar-  
seille. Pompee, & Cesar desireux de l'o-  
bliger. Limites des appartenances de  
Marseille. La ville d'Aix edifiee, &  
ainsi appellee par Pub. Sextus. Villes  
fondees par les Marseillois.*

**Q** Vand tout est dit, les Marseil-  
lois ne s'acquièrent tant d'hon-  
neur, & d'opulence en terre, & en mer  
par leurs faitz belliqueux , mais fa-  
uorisez de la bien-vueillance du  
peuple Romain , & des liberalitez de  
se chefs , ils possederent des fonds de  
grande étandue, & des terroirs infinis.  
Cela se peut iuger à veuë d'œil par la  
propre confession faite à Iules Cesar,

par

par les Ambassadeurs de Marseille,  
Car comme il eut pris la route d'Espagne, pour pied a pied suivre Afranius, & Petreius, & les dénuer de gens,  
& de pouvoirs, empêtré qu'il eut la ville de Rome, & constraint Pompee d'en vider, les Marseillais craignaient qu'il ne leur en voulût faire de mêmes, lui fermerât les portes. Cesar les fit sommer de les lui ouvrir. Au lieu de ce faire, ils dépechèrent de leurs citoyens avec charge de lui remontrer, qu'ils étoient très-bien aduertis, que le peuple Romain étoit divisé en deux partialitez, & factions. Que ce n'étoit de leur connoissance, ni de leur portée de juger, lequel des deux auoit la meilleure cause, mais, qu'ils reconnoissoient Cesar, & Pompee pour protecteurs, & bié-facteurs de leur ville, entre les chefs de ces partis, dont l'un leur auoit ottroyé les terres de Montpellier, Nismes,

528      *Second livre de l'a*

mes, & Viuarez, pour les appliquer à leur Republique, & l'autre ayant sup-  
pedité par armes les Gaules, les leur  
avoit attribuées, & fort augmenté leur  
revenu, & leurs droitz de Gabelles. Par  
ainsi leur étant également obligez, ils  
deuoient témoigner à tous deux vne  
affection égale. Voila en substance  
le sujet de leur commission. Ces pa-  
rolles font voir assez clair les limites  
des terres, que Pompee leur donna;  
car ceux de Montpellier, Nismes, &  
Viuarez, sont ceux, qui habitent dé-  
puis le bord du Rône iusques à Nar-  
bone, tirant au couchant. Au regard  
du don fait par Cæsar, en suite duquel  
ils publient les Gaules par luy subiu-  
guees, leur auoir été remises, ie ne sais  
bonement, comment cela se doit en-  
tandre. Car ie ne suis pas à sauoir, que  
les Gaules ne furent iamais toutes à  
l'obeissance des Marseillois. Quoi que  
c'en

c'en soit, il est à presumer, qu'vn grā-  
de partie de ces Prouinces fut donnée  
aux Marseillois, d'autāt plus libremāt  
par Iules Cæsar, hōme tres-obligéat,  
& tres-liberal, qu'il étoit natu ellemāt  
plus porté à la profusio, que Pompee.  
Ors voyant que celui-ci auoit dōné  
si largement à ce peuple, il en feut fâ-  
ché, & au feu d'ambition, qui le brû-  
loit, ne pouvant souffrir de se voir ca-  
uale en cette qualité, il est croyable,  
qu'il voulut signaler les premiers  
traits de ses victoires sur Pompee, par  
des largesses, & des bien-faits du tout  
excessifs, mêlans l'ostentation de son  
pouvoir parmy telles profusions : si  
bien qu'a peu de là, s'état rendu Maî-  
tre de la ville de Roime, s'appuyant  
de la seule grandeur de ses merites il  
esperoit, qu'vn jour les Marseillois  
deserteurs de la République, du  
peuple Romain, & de la foy gar-

ab                    II                    dec

530      *Troisième liure de la  
dece, tant de siecles adhereroient li-  
bremant à son party. Quant à la por-  
tion des Gaules, qu'on peut pretandre  
auoir été par la liberalité de Cesar  
transferee au pouuoir des Marseillois,  
elle se doit prendre depuis Marseille  
mêmes, iusques à Lyon, tirant au Sep-  
tentriion; attandu, que de ses portes  
du côté du couchant vers les Pyre-  
nees, elle commandoit déjà à ceux de  
Montpellier, Nismes, & Viuarez par  
la donation de Pompee, & auoit fon-  
dé ces endroitz là la Colonie d'Agde.  
Car pour le pays situé au Leuant, &  
les Geneuois, borné d'une part par les  
Alpes du côté du Septentrion; & de  
l'autre, par la mer vets le midy, dont  
les peuples sont par Cesar nommez  
Saliens, & les Montaignars Albiens,  
les Marseillois en auoient d'eux mê-  
mes conquête la meilleure portion, &  
obtindrent l'autre de la beneficence,*

de

de Pub. Sextius, fondateur de la ville d'Aix, lui faisant porter vne partie du nom des eaux chaudes, qui y étoient, & l'autre du sien propre , l'appellant par là. *Aqua sextia.* Et edifierent en ces contrees d'autres villes tres-celebres, à sauoir Tholon, Ieres (bien que l'opinion de Solin , pour regard d'Ieres, soit autre) la Napoule, Antibes , & Nice. Marc Caton en ses origines; Pomponius Mela, au 2. Pline au 3. & Strabo au 4. liure nous seruent de témoins authentiques. Strabo neantmoins passe plus avant , & marque, qu'ils edifierent cés villes pour ce defendre des incursions , & volerries des Pyrates desirieux , que tout par tout la mer fut libre. En quoi l'immensité de leur pouuoir est admirable ; comme leur generosité à vouloir obligier par leurs bien faitz tout le monde en general, est digne d'yne louüange incom-

332      *Troisième liure de la  
parable, en égard, que s'estoit le passa-  
ge d'Espaigne, & de tout le Ponant en  
Italie, & au Leuant.*

**CHAPITRE XIV.**

*De Nice, & Antibes. Jugement de l'Au-  
teur. Opulence, & pouvoirs des Mar-  
seillois, ez contrées de Midy, Leuant, &  
Couchant. Iles des appartenances des  
Marseillois. Pouvoir, & richesses des  
Marseillois du Côté de Septentrion. La  
grandeur de Marseille iadis cause de sa  
ruyne.*

**C**et Auteur parlant d'Antibes, &  
Nice fait vne ratiocination, qui  
nous donne ( comme il aduient ordi-  
nairement ez choses inconeuës ) sujet  
d'étonnement, sauoir est, que Nice si-  
tuée en la Lygurie, & Italie voire mê-  
mes hors de la riuière du Var en Pro-  
vence

tience, soit pas moins des appartenances des Marseillois; & Antibes construite par eux, laquelle se trouve dans l'enceinte des Saliens de deça le Var, & consequemment enclavée dans la Prouence, ait été déclarée libre, & exempté de leur Jurisdiction, & adiugee au territoire d'Italie. Puis qu'il est permis de forget vne opinion sur vn fait non encôres résolu, je tiendrois quant à moy, qu'Antibes par succession de tems fut habituée par les Romains, & que d'autres villes au pays des vallées furent baillées en échange aux Marseillois, n'étant gueres honorable aux Romains, Seigneurs de l'univers, d'vfer d'autre droit, que le leur propre. Car Arles, & Oranges assez proches de Marseille pour auoir été colonies des Romains, ont toujours vécu en leurs libertés. Or es la grandeur des facultez, & puissances des

ab 33  
II 3 Mar-

334

*Troisième livre de la*

Marseillois du côté de midy, & bien auant dedans la mer est aisee à comprendre, tant par les écherz si souuant donnez (ainsi que i'ay dit) aux flottes Carthaginoises, constraintes à leur demander la paix ; que par le nombre des Iles du côté de Prouence par eux tenués sous des bonnes garnisons, & fortes citadelles. Telles furent les Stæcades, la Planasie, Lerins, & autres, qui ne sont tout a fait si celebres. Cela donques soit dit, pour nous apprendre, qu'apres que les Marseillois euré d'eux mèmes conqueté assez de mer, & de terre ferme sur les Saliens du côté de Leuant, ils gaignerent le demeurat par la beneficence de Sextius Caluinus ; Et pour regard de ce qui est bien auant en la mer vers le Midy, & d'une bonne partie des peuples Gaulois, tirant au Couchant, ils le suppediterent au moyen de leurs vaisseaux,

&amp; de

& de leur autorité. Celle part aussi ne fut moindre, qu'ils obtindrent par la donation de Pompée, en considération de leurs services, & grands mérites envers le peuple Romain. Reste donc que la liberalité de Cæsar, qu'il faut nécessairement compter en ces peuples, qui habitent du côté de Septentrion tirant au Lyonois, & de Marseille jusques au mont Senis. En quoi ne pouvant inferer des anciens rien de certain, ni de limité, je ne veux dire, ni porter mon iugement (possible trop odieux à tant de peuples) pour déclarer comment c'est, que les Gaules acquises par Cæsar, & dès lors confondues aux Marseillois, se doivent mesurer: considéré qu'eux mêmes craignans de se trop flatter, ou déprimer cette insigne beneficence, n'en ont osé parler plus clairemamt. Mais un iuste estimateur trouvera ma conjecture très-

336      *Troisième livre de la*

bien prise, s'il iuge, que Cæsar, dom-  
eur des Gaules, & le plus liberal prin-  
ce du Monde, apres la mort de Cras-  
sus parmy les Parthes, n'ayant rié plus  
à deméler, qu'avec Pompee, seul ému-  
lateur, & rival de sa grandeur, voulant  
au moins le contre pointer en l'excez  
de ses largeesses, afin d'eclypser les o-  
bligatiōs de Pompee envers les Mar-  
seillois par les siennes plus grandes. De  
là peut on colliger le nombre de ces  
peuples auoir été infini, puis qu'étant  
les Marseillois comme offusquez d'y-  
ne telle multitude, ils ont en cette do-  
nation de Cæsar obmis de les comter  
en détail, comme ils auoient fait en  
celle de Pompee;ains avec le seul mot  
des Gaules conquétees, ils ont eut le  
trop importun denombremant. C'est  
ainsi, qu'un franc courage ne pouuāt  
être ébranlé par les promesses, ou les  
menaces des Tyrans à faire banque-

rou-

route à la vertu, & s'abandoner au vice, la honte ne le fait pas moins rougir à mesure, qu'on lui remet en mémoire les dons, & presans par luy reçez, & comme s'il n'y auoit encor assez de tems, pour renoncer aux obligations contractees par voye des presans, ou aux presans mêmes, il se va complaignant, que la vertu semble ne pouuoir subsister en telles rencontres sans quelque vent d'ingratitude, pour petit qu'il soit. Il est doques permis à vn châcun d'imaginer, quelles viues pointes vne si opulante ville, célébre pour ses bonnes meurs, si bien meritante du peuple Romain, pourroit lancer au courage, & à la profusion d'un homme si liberal.

### CHAP.

## CHAPITRE XV.

*Quels ont peu être les services des Marseillais rendus au peuple Romain. Paroles de Ciceron à l'avantage de Marseille; Strabo, sur le mêmes.*

Il reste pourtant fort étoné, de quoi tant d'auteurs anciens comme Valere le grand, Strabo, Iustin, & semblables ont si souvent chanté les services rendus par les Marseillois au peuple Romain, & que piece d'eux n'ait couché au long, ni assez dignement, quels ils ont peu être, pour obliger si étroitement un si grand Empire. Je n'ay rien d'asseuré pour mettre en avant sur ce fait. Toutefois, ces parolles coulerent de la bouche à Ciceron meublé de cholere en sa huitième Philippique, desquelles il résulte clairement, les Marseillois n'avoient jamais eu

eu la moindre part aux victoires des Romains. Ciceron se laissa aller à tels propos. Je n'ay plus de patience de t'écouter, voyant ton aigreur augmenter toujours contre le peuple Marseillais. Jusques à quand te verray ie ainsi acharné contre Marseille la guerre, pour ton regard, n'a elle point pris de fin avec le triomphe? en atterrant une cité, sans laquelle noz maieurs n'eussent oncques triomphé des peuples de delà les Alpes? Celui de Rome n'en à peu retenir les larmes; car bien qu'un chacun fessentit en particulier, l'échec de ses propres affaires, pas moins ne se trouua-il vn seul citoyen, qui ne cuidât les misères de certes fidelle ville, lui toucher au vif, & de bien près. Cæsar mémies épouçonné de son respect, & de sa fidelité, fut veu relacher de iour à iour quelque peu de son indignation; quoi qu'il fut

ex-

540

*Troisième livre de la*

extremement irrité; & vne si fidelle  
cité, ruine de fonsen comble, & si de-  
soleené peut encors assoüir ta rage.  
Tu me diras d'eschef, que la cholere  
me transporte; ie le dis sans passion,  
cōme toute autre chose, mais nō sans  
douleur, j'estime aucun ne pouuoit être  
ennemi de cette ville là, qui soit amy  
de la nôtre. C'est ce qu'en dit Cicero;  
si bien apres la mort de Cæsar l'état  
de Marseille ne fut tant ébiffé, qu'on  
ait peu dire la ville entièrement per-  
due; Mais aduoüions, que ce braue O-  
rateur ayt enrichy, & exagéré son  
discours, pour rendre d'autant plus o-  
dieux Marc-Antoine, & le party de  
Cæsar. Strabo lequel à peu voir en vie  
Cæsar, & Ciceron à écrit, qu'avec la  
guerre ciuile les Marseillois décheu-  
rent beaucoup de leur autorité: mais  
pas moins, qu'ils retindrent plusieurs  
marques de leur ancien bon-heur.

Tou-

-XO-

Toutes choses aupareuant , dit Strabo , leur succedoient tres heureusement , tant pour autres raisons , que pour l'obseruance de leur confedera-tion avec le peuple Romain , dont ils peuvent encores montrer , les craces . Car l'image de Diane , qu'on auoit accoutumé de reuerer au mont Aventin toute habillee , comme elle étoit fut consacree à Marseille par les Romains . Mais parmi les contentions de Cæsar , & de Pompee , ayant épousé le plus foible party , elle perdit le meilleur de sa felicité . Ce fut néantmoins avec telle qualité , que les reliques de son état , & de l'industrie de ses citoyens se voient encores aujourd'huy en la fabrique des engins , & ez munitions , ou armemens pour la mer , qu'ils ont en leur ville . Voila ce , que j'auois à dire sur l'anciene valeur , & opulence de Marseille . *nosollaq on ci , ellisism*

C H A P .

542 *Troisième livre de l'a-***CHAPITRE XVI.**

*De la discipline, sciences, & constitutions  
des Marseillois. Ciceron parlant pour  
Marseille. Trois passages de Valere le  
grand, sur le fait de Marseille. Villes,  
& peuples ruinez pour ne suivre la ri-  
gueur, & autorité de leurs fondateurs.*

**O** Res ayant à parler tout en suit-  
te de la discipline du lustre des  
sciences, & des constitutions des Mar-  
seillois, il n'estia besoin d'y aller avec  
tant d'artifice, & de circonspection:  
veu que les Latins, & les Grecs ont si  
librement publié leur prudence, leur  
autorité, & l'austérité de leurs loix.  
Laissant pour être bref plusieurs cho-  
ses en arrière, ie me seruiray des écrits  
des anciens. Ciceron en l'oraison, qu'il  
fit pour Flaccus, vise de ces termes.  
Marseille, ie ne passe ton nom souz  
silenc-

CHAP.

silence, pour auoir reconeu Flaccus  
bon soldat, & bon Questeur. le ne sais,  
si ie dois à iuste titre preferer la poli-  
ce, & la magesté de cette ville-là, non  
à la Grece seule, ains à toute autre na-  
tiō. Car étant reculee, comme elle est,  
des prouinces de Grece, de leur disci-  
pline, & langage, située ès extrémitez  
du monde, enceinte des peuples Gau-  
lois, lauee des barbares flotz de la mer  
Mediterranee, se trouue pourtant si  
bien administree par le conseil des  
plus apparans, qu'il est plus aisē au res-  
te des humains de louer, que imiter  
son établissement. I'vse tres-volon-  
tiers du témoingage de Ciceron, par ce  
qu'il presse des mieux, ceux qui se lais-  
sent porter à la volee hors des limites  
de la moderation, pour se louer eux-  
mêmes, sont de ce naturel, que pu-  
blians la verité sur le mérite des au-  
tres, semblent en porter yn témoigna-

ge

344      *Troisième livre de la  
    getres assuré: & à l'opposite, les plus  
    moderez ne cuidans tant de soy, sont  
    ordinairement d'autant plus libres à  
    loüer autuy, qu'ils sont chices, & re-  
    seruez à se vanter eux-mêmes. Or af-  
    fin, que l'allegué de ce personnage  
    soit encors plus agreable, voyez co-  
    mant il redit souuant les honeurs des  
    Marseillois, en les appelant tres-fidel-  
    les, & valeureux confederez: comme  
    il releue l'autorité de leurs témoigna-  
    ges; comme il amplifie les services par  
    eux rendus à la République Romai-  
    ne. En l'oraison pour Fonteius: A ce  
    poure innocent, dit-il, accourut toute  
    la ville de Marseille, qui ne tache seu-  
    lement à montrer le desir, qu'elle a de  
    reconoître les obligations à celui, du-  
    quel elle tient son salut; mais de ce,  
    qu'elle s'estime fondee sous cette con-  
    dition, & sous ce destin, en vn pay's  
    par voye duquel les peuples des Gau-  
    les*

les ne peuent endommager les nô-  
tres. Je preuois, que vous m'opposerés  
tels eloges de Marseille étre des dif-  
cours exaggerez par cet Orateur, afin  
de faire sa cause meilleure, & releuer  
d'autant les mœurs de ceux, qu'il vou-  
loit apres lui seruir de temoins. Ce  
n'empeche quant à moy , que l'on  
prene les parolles au sens, qu'on vou-  
dra ; si je ne fais voir par les plus gra-  
vées historiens, combien les témoina-  
ges des anciens Marseillois sont ere-  
ditez par tels iugemens de Ciceron.  
Valere le grand au liur.<sup>2</sup> Desflors,dit-  
il,jusques à presant,lesMarseillois no-  
tamment recommandez par la bien-  
veuillance du peuple Romain , vident  
d'vn grande seuerité en matiere de  
leur état,par tout,où il est question de  
l'obseruance de leurs anciennes cou-  
umes. A vn même serf ils permettent  
la recision d'vn manu-mission iuf-

m m      ques

546

*Troisième partie de la*

ques à trois fois ; s'il leur apert de la  
deception du maître , autant de fois  
encouruë, estimant la quatrième fau-  
te ne meriter aucune excuse ; d'autant  
que celui là n'est vrayement offan-  
cé , que de soy-mêmes , lequel s'y ex-  
pose si souuant sans le sauoir éviter.  
Certes les Marseillois ont tres-iuste-  
ment ordonné là dessus : veu qu'il n'est  
rien de si hebeté, qu'un tel maître , le-  
quel apres auoir donné par trois fois la  
liberté à son serf , & remis tout autant  
en seruitude pour sa felonie , encorez  
n'a-il scuse faire sage à ses dépans , en  
des experiances si souuat pratiques.  
Le même auteur peu apres dit ainsi.  
La seuerité est merueilleusement ob-  
seruée en cette ville là. La siene n'est  
onques libre à ceux , qui ont pour la  
plus grande partie des argumans de  
leurs Comedies les sales actions des  
stupres ; de peur, que l'accoutumance  
*d'as  
esup      in in*

d'assister à tels spectacles , ne se change en licence de les imiter. De là se découvre l'insigne sottise de ceux , qui interprètent les mœurs des Marseillais , pour des mœurs dissolus , & lascifs , puis que les anciens les ont tirez en proverbe , pour les plus honorables , les plus austères , & les mieux épurés du monde. Le même Valere dit encores : Ils ferment la porte à tous ceux , qui sous le manteau de quelque religion simulée , vont querçans les alimans de leur fetardise , iugeans très-expédiant de bannir d'une ville tout le fard , & le masque d'une trompeuse superstition. Le même poursuit ainsi : Au reste dès la fondation de la ville , une épée se void pendue en un lieu public , servant à démembrer les malfaiteurs , couverte voireinant , & quasi toute usée de rouille , ne pouuant voireinant plus être emploiee à tel usage ,

mm 2 ge,

548      *Troisième livre de la  
ge, mais elle y est réservée, pour mon-  
trer, comment ez moindres affaires  
mêmes, l'obseruâce de tous les points  
d'une vieille coutume est très-neces-  
faire. Ce n'est d'une chose digne d'é-  
tonement, si leur liberté fut d'un si  
longue durée, veu, qu'ils furent si ia-  
loux de leur ancienne vigueur. Les La-  
cedemoniens ont-ils iadis allegué y-  
ne plus iuste cause de leur totale ruï-  
ne, que d'auoir renuerisé les constitu-  
tions de Lycurgue, souz prétexte de  
les moderer? N'est-il pas aduenu aux  
Atheniens de voir leur liberté étainte,  
par vne infame servitude, pour auoir  
alteré les loix, lesquelles prinses nuë-  
mant, & au pied de la lettre, auoient eu  
tout vn tems leur pleine vigueur, &  
entiere force. Car ores en les chan-  
geant, ores en leur tordât le nés à leur  
inode, ores amadoüans & pallians le  
tout de leur rare elegance, ils recou-  
roient*

roient aux plus austeres ; de là ils se glissoient derechef aux plus douces ; ainsi l'état de leur fortune rouloit toujours apres vne telle inconstance, qu'à tous momans , & en fort peu de tems ils se virent libres , & serfs tout ensemble. A mesure , que la ville de Rome desista d'appeller ses gouuerneurs de la charruë , & du foyer ; le feu d'enuie , & de partialité ne commença il pas à se prendre en son propre sein , qui la mit en fin sous le ioug des Cæsars , ja toute ébranlée , honnie , & dechiree , comme elle étoit ? le tougis de dire ce , qu'elle endura sous les pesantes , non que cruelles machoires de Tiberc , combien lâchemant elle souffrit la cruaute de Caligula , & patiamment les sottises de Claudiüs. Combien de tems elle tolera , ie ne dis pas ce Nerō , mais cét horrible , cruel , & infame prodige de la nature. C'est ainsi , que

mm 3 la

550      *Troisiesme liure de la  
la race des hommes mortels , cuidans  
pour vn preable moderer l'autorité  
des anciens, voyans, qu'il ne leur en à  
autremāt mal pris, vient à la contem-  
ner tout à fait. Ce mépris les rend plus  
inuentifs, & plus frais en leurs maluer-  
sations , & leur fait excogiter d'autres  
nouueaux moyens , pour alterer cette  
louable ancieneté. Parmi l'orage de  
l'inconstance , qui les agite , leurs es-  
prits sentans vn peu de calme dédai-  
gnant telles inuentions. Si qu'ils se  
glissent insensiblement à vne licence  
demesurée , & en deuient par a-  
pres si effrontez, que le mal leur sem-  
ble doux , & familier , & au bout , à  
droit , ou à tort se laissent emporter à  
des passions étranges.*

### CHAPITRE XVII.

*Deux decrets des anciens Marseillois , ti-*

*rez*

rez de Valere le grand. Autre decret  
pris du même auteur. Tacite parlant de  
Marseille.

**A** Dioutons à ce que dessus deux  
decrétz des Marseillois , tirez du  
même Valere le gtand. Il y a , dit-il,  
deux bieres à l'entrée de la ville , dont  
l'vne sert à reposer les corps des per-  
sonnes franches, & libres, l'autre ceux  
des cerfs , & esclaves , pour les porter  
survne charrette au lieu de leur sepul-  
ture, sans deueil, ni pleurs, ni conuoy.  
Le iour des funerailles se passe avec  
vn seul sacrifice fait dedans le logis,  
& vn banquet à tous les parans , & a-  
mis du deffunet. A quoi sert , disent-  
ils, de se laisser aller à des douleurs trop  
sensibles aux humains, ou d'écriuer, &  
murmurer contre Dieu de ce, qu'il n'a  
voulu partager avec nous son immor-  
talité? On reserue en vn lieu public de

mm 4 cet-

552 *Troisiesme liure de la*

cette même ville de la poison, broyée  
avec de la ciguë, pour en bailler à qui-  
conque a fait entandre aux six cens  
(ainsi appelle-on ce Senat) les raisons,  
qui le meuuent à rechercher la mort:  
Chose que la connoissance, & ingemâc  
des preud'hommes ménage le plus  
charitablement qu'il se peut. Car ils  
ne permettent à aucun de se dégager  
à la volée, & prendre congé de sa vie  
mal à propos: ains ouurent le chemin  
le plus court à celui, qui d'vn courage  
mieux rassis, &c d'une action bien com-  
posée a enuie de déloger, à ce que sa  
trop mauaise, ou trop heureuse for-  
tune (c'est par ces deux saillies que la  
vie trouue moienn d'euader) arriue à sa  
fin, par vne fin approuvée des plus fa-  
ges. Quant au premier de ces deux  
decretz si la mort n'est pas vne iniure,  
mais vn tribut de la nature, que se  
pourroit-il excogiter de plus humain,

de

ccc-

+ 111

de plus honorable , de plus prudans  
y a il rien de plus lâche, de ne vouloir  
accorder liberalement à la raison ce,  
qu'avec le laps du tems nous serons  
contraints de remettre? y a il rien de si  
impertinent, qu'en pleurât la fin pre-  
cipitee des autres, faire hâter la nôtre?  
Mais c'est en fin , pour nous apprêter  
toujours à pleurer , par quelque nou-  
veau sujet. Quant à l'autre de ces de-  
crets, auquel si bien la religion Chre-  
tiene est directement contraire, ne-  
anmoins ayant égard à ces vieux  
tems, ie suis en doute, si ie puis souûte-  
nir à bon droit, cerui-cy auoir été le  
plus utile de tous les decrets obserua-  
bles non seulement à Marseille , mais  
en tout autre pays du monde. Et pour  
superceder à la douceur du remedie,  
prouenant de tel decret , à ceux qui  
sont iournellement à mort , & à mar-  
tyre, languissans sous vne maladie in-

m m s cura-

554      *Troisième livre de la  
curable; que se peut-il trouver de plus  
conuenable, pour reprimer l'effron-  
terie d'aucuns, lesquels à l'imitation  
du vieillard d'Æsop tâchent à prix  
d'argent de prolonger les derniers a-  
bois de la vie? Et bien que parmy les  
flots de cés imaginations confuses,  
l'on n'appete vrayement la dernière  
fin, si est ce pourtant, que le degout  
de la vie les saisit en telle sorte, que  
leurs humeurs, leur embonpoint, leur  
condition, leur font à ie ne sais quelle  
charge; que leurs esprits ia fletris, &  
cariez, venans peu à peu à se resoudre,  
& aneantir, se rendent en fin tout à  
fait inhabiles au maniment des affai-  
res, & les abandonent cōme des lours  
fardeaux de terre infructueux, & inu-  
tiles. J'acheue (pour être bref) cés deux  
decrets de Marseille, en y adioūtant  
encore celui cy, tiré du même auteur.  
Il n'est pas permis d'entrer dans la vil-*

le

le de Marseille avec des armes. Il y a des gardes es portes, pour les receuoir à l'entrée, & les rendre à l'issuë: afin, que comme ils sont tres-courtois à faire bonne chere, & ébèrger les étrangers, ils puissent aussi pour leur regard être examens de crainte, & de soupçon. L'ordonnance en étoit tres-iuste, ô Valere; Car bien que sous le nom de franchise, & de seureté, elle eut été tresbien fondee, toutefois il n'étoit point expediant, que le port des armes fut indifferainmant permis dans vne ville, où tu as dit peu auant, l'autorité des loix, & de la police étre si religieusement obseruee. Avec tout ce la, leur commandement ne tenoit rié de l'importun, du cruel, ni du trop imperieux. Tacite publie leur courtoisie au liure qu'il a fait passer sous le nom de la vie d'Agricola, disant: Outre le bon, & franc naturel, qu'il auoit, vn  
seul

336      *Troisiesme liure de la  
seul point l'auoit feuré des alleche-  
mens des mauaises compagnies; c'e-  
toit l'education , & instruction aux  
bonnes lettres, qu'étant ieune garçon  
il auoit pris à Marseille , ville vraye-  
mant bien mélée de cette Grecque  
douceur,& frugalité Prouençale.*

**CHAPITRE XVIII.**

*Du pouuoir des Marseillois acquis au moié  
de leur police. Strabo sur ce sujet. Liures  
des anciens Marseillois perdus. Crinas  
celebre , & tres-riché Medecin Mar-  
seillois; Charmis autre Medecin Mar-  
seillois.*

**A**V regard du pouuoir , que les  
Marseillois acquirent au moién  
de leur Police; dont l'état tres-parfait  
les met en admiration aux François  
demy-barbares , leur ayant fait pren-  
dre

dre le train d'vne vie plus ciuile, & conuē à la noblesse Romaine les études d'Athenes en leur ville. Cela état ainsi couché au long és liures de Strabo, ie feray mieux d'insérer icy ses propres termes. Les Barbares ia subiuguez dépouillerent dés aussi tôt cette fiereté de courage, & voyans, que les Romains chargez de tant de triomphes étoient les maîtres tout par tout, leur ambition de faire la guerre se couvert aux affaires de ville, & à l'Agriculture. Ce pourquoi les Marseillois prindrent sujet de ne s'attarder plus à tels exercices. L'état presant de leurs affaires en rend suffisante preuve. Car les plus apparans s'appliquent tous aux études de Rhetorique, & de Philosophie. De sorte, qu'il n'y à pas long tems, que cette Cité permeit aux Barbares de hanter ses Colleges, dont les François deuindrent tellement amateurs

413

358      *Troisiesme liure de la  
teurs de la lague Grecque, qu'en trait-  
tant de leurs affaires, les pactes, & les  
qualitez des contracts s'écriuoient en  
Grec. De là il aduint, qu'il n'y auoit  
pour lors gentilhomme Romain, qui  
ne laissât l'anciene route d'Athenes,  
pour venir à Marseille. Les François  
d'accord entr'eux, admirans l'état de  
cette ville furent curieux d'employer  
tout le tems de paix à cette maniere  
de viure. Ce qu'ils feirent en public,  
non qu'en particulier. Si bien qu'ils  
entretenoient chez eux des Professeurs  
de Philosophie, & outre ce ils en fai-  
soient venir d'autres aux dépans de la  
communauté, ausquels ils decernoient  
des bons salaires en argent, selo qu'ils  
auoient apprins de faire aux Mede-  
cins. Voila ce qu'en dit Strabo. Mais  
je ne puis me retenir, que je n'admirer  
encores vne fois, considerant où ce  
peut être, que les volumes de tant d'é-*

cri-

211/97

criuains Marseillois ont passé, & où c'est qu'ils croupissent pour le iour-d'huy, dont nous n'auons appris les noms, qu'à la relation des autres. Où se peut être fourré cet insigne Cosmographe Eudimene, qui a

*De tant de peuples ven, & les mœurs,  
& les villes?*

Où est Pytheas? où sont Timarche, Androcide, Tarcon, Aristocle, Menechme, Aristodeme, Hypparchon? Je mets icy sur les rangs deux personnages tres-illustres en l'art de Medecine, que les écrits de Pline nous ont mis en euidance. Le nombre des autres est trop excessif: ce pourquoie ne veux pas m'attandre à les cointer. Pline donques au liur. 29. cha. 1. ayant porté son aduis sur le fait des Medecins, lesquels apres Hyppocrate, natif de l'Ile de Lango, ont tenu le premier rang d'honneur en leur Art, en Grece

pr-

560            *Troisième livre de la*  
          premierement, en Italie, & à Rome  
          mêmes, montrent enfin que tout la re-  
          putation de cette sciane veint fon-  
          dre sur vn certain Thessalus, & que  
          Crinas, ou Crinias Marseillois s'ay-  
          dât des Mathematiques, pour mieux  
          enrichir, & faire valoir la medecine,  
          lui ôta tout le credit, & les grāds pro-  
          fits, qu'il faisoit. Enuiron ce même  
          tems, dit-il, a sauoir du regne de l'Em-  
          pereur Neron, Thessalus emporta le  
          bruit à tous les Medecins du passé,  
          contre lesquels il crioit comme vn  
          desesperé: de sorte, qu'il abbatit, &  
          renuersa toute leur doctrine, & ce par  
          vne grande prudence, & dexterité,  
          ainsi, qu'on peut voir à son sepulchre,  
          qui est sur la chaussee d'Appius, où  
          pour inscription il a pris le titre de *la-  
          tron*, le Medecin. Et de fait il n'y auoit  
          bâteleur, ni coche à trois chevaux  
          mieux veüe, & suivie sortant en pu-  
          blic

blic, qu'étoit ce Thessalus. Et neantmoins Crinas de Marseille le passa en bruit, & en autorité par deux grans moyens qu'il inuenta. Car voulât paroître plus specularif, & plus ceremonieux, que les precedans Medecins , il obseruoit le cours des Astres, & choisissoit les heures bones , selon les elec-  
tions des Ephemerides, & Almanachs en tout ce , qu'il ordonoit; iusques au boire , & au manger de ses malades. Par ces moyens il parvint à vn si grâd pouuoir , qu'il legua par son testamât dix millions de sesterces pour les reparations des murailles de Marseille sa Patrie : & feit d'ailleurs fortifier, & emmanteler plusieurs autres villes, ou il dépandit bien autant. En somme, il attira si bien le monde à son opinion, que rien ne se faisoit que par le cours des Astres. Sur quoi vn autre Marseillois nommé Charmis se iccta en cam-

nn      paï

901

562      *Troisième liure de la  
paigne, lequel meit bas non seulement  
la pratique des anciens , mais aussi  
desfendit les bains & étuues , & vou-  
loit , qu'on se baignast en eau froide,  
mêmes en plein hyuer, & ne craignoit  
rié d'ordonner à ses malades des bains  
d'eau froide. Et de fait i'ay veu des  
vieux Sénateurs hōmes consulaires,  
qui transissoient de froid en leurs  
bains , & les enduroient par ostenta-  
tion. Mémes nous auons encors vn  
liuret d'Annee Seneque sur ce sujet,  
par lequel il approuue cette maniere  
de traitemant. L'amour de Crinas en-  
uers sa patrie est autant digne d'ad-  
miratiō , comme la somme leguee est  
immense , & incroyable , fors à ceux ,  
qui voudront mesurer l'opulence des  
anciens à l'égal d'un si grand Empire ,  
non de l'indigence des Princes de nô-  
tre tems. Car selon nôtre supputatiō ,  
qui ne reuient tout a fait , & n'est aussi  
trop*

trop éloigné de celle de Budé, les *Centues Sestertiūm* des Latins, qui veulent dire cent fois, cent mil sesterces, au fur de notre écu, valant quarante cinq sols, ou bien cinquante cinq sesterces, font vne fois cent, quatre-vints mil; huit cens, dixhuit écus. Et si quelcun en veut faire le calcul plus exacte, il y trouera enuiron sept sols, six deniers d'avantage, faisans la sixième partie de l'écu.

## CHAPITRE XIX.

*Marseille tres-opulante, & tres-grande apres le triomphe de Cesar. Marseille calomniee par quelques Historiens, excusee par l'Auteur.*

D Eux consequences pouuons nous tirer des choses susdictes. L'vne, ie depuis la victoire de Cesar, l'état

nn 2 de

564      *Troisiesme liure de la  
de Marseille ne fut si foible, ni si che-  
tif: veu qu'elle auoit pour Citoien vn  
Medecin , qui en matiere de finances  
pouuoit aller du pair avec les Rois de  
nôtre siecle. L'autre, que les écrits de  
Strabo ont acquis d'autant plus de  
creance , alleguât que cette ville étoit  
pour lors d'vnç admirable grandeur,  
nonobstant qu'elle se voye aujour-  
d'huy mise au rang des moyenes , &  
ne môntre aucun vestiges de son en-  
ceinte iadis plus grande; puis que ce  
personage legua vne telle somme de  
deniers pour la reparation de ses mu-  
railles, en ayant fait d'autres à quasi  
autant de fraiz. C'a donques été l'ho-  
neur , & l'intégrité de ses mœurs ini-  
mitables au reste des nations; la belle  
reputation de tant d'honorables ci-  
toiens, qui pouuoient rendre glorieux  
le moindre village , ou hameau , l'or-  
nemant des sciances , captiuant à son  
amour*

amour les Rōmains Seigneurs de l'univers, qui oht étagé, & affermy aux Marscillois la duree d'vne liberté si celebre; le lustre nōpareil, & le comble de ses richesses si memorables. Mais comme es choses plus haut mōtées sont ordinairement le plus mal assurées, & comme rien de fort relevé n'est de beaucoup de duree, comme il faut en fin, que la vertu cede souuant à la mauuaise fortune, la ville de Marseille trèsfidele<sup>t</sup>, iamais suiette, touiuors bonne amie au peuple Rōmain a veu sa felicité entamee sous les armes de César, & a fait naufrage d'une bonne partie de sa puissance, sous vn Neptune mal fauorable. Toutefois le lustre de la vertu, & la bien-vueillance du peuple Rōmain l'ont si heureusement accompagnée en ses perdes, que, (comme nous auons ia dit a pres Ciceron) ses propres ruines lui

p p 3 four-

566      *Troisième liure de la*  
fournissant d'ailleurs assez de larmes,  
ne l'ont sceu engarder de pleurer, &  
de plaindre le déchet, & l'infortune  
de cette belle Cité. Ce ne lui fut encor  
assez de voir en ce même tems affoi-  
blir son état, cōblé de tous biens sous  
la rigueur, & la violence de Cæsar; il  
fallut, qu'elle sentit par dessus les vives  
pointes des miserables flateurs mur-  
murans à belles troupes: comme vou-  
lans tirer en cause la vertu de celle,  
dont ils ne connoissoient seulement le  
crayon. Et le prenoient voirement  
bien, d'en demeurer au iugement de  
la fortune. Ils disoient, qu'vn e ville  
confederee, & si bien appuyee de l'a-  
mitié du peuple Romain ne deuoit  
jamais s'opposer aux volontez de Cæ-  
sar, puis que Rome mēmes s'y éroit ia-  
soumise. O la belle ruse! Ha troupe  
de chiens eshontez non hōmes, jugez  
vous ainsi des beaux exploits par les

eue

euemans?braue sang Romain,estes  
vous si peu versé au point d'honneur?  
Or si vous harcelez ainsi la vertu , &  
les sages conseils à mesure , qu'ils ne  
réussissent si heureusement , ie vou-  
drois vous interroger , & sauoir de  
vous , ou c'est qu'il y a plus d'infamie,  
ou de résister généreusement à la ra-  
ge desesperee des tyrans,pour deffan-  
dre l'état , la liberté , & la foy iuree , &  
perir là dessus : où bié apres auoir em-  
piété vne tres-injuste domination par  
yne multiplicité de forfaits,par la per-  
te d'vne infinité de concitoyens , sui-  
uis d'vn bon nombre de ses propres  
alliez : apres auoir prostitué son ho-  
neur,mis en proye sa reputatiō, pour  
ne m'emanciper à dire ce, que les ser-  
vices de Bythinie , & le concubinage  
d'Egypte ne me peuuent honétemant  
permettre; apres auoir fuy la pointe  
sous la fauer des soldats enrichis des

clips

n n 4

dé-

568      *Troisième livre de la*  
dépoüilles de tant de citoyens occis,  
qu'il n'entretenoit pas moins d'espe-  
räces de les eleuer aux honeurs, apres  
auoir pippé le Senat voitemant in-  
corruptible ; fors la creuë de tant de  
sortes de gens r'alliez, que l'ambition  
de César y auoit introduits ; & au bout  
se sentir assailli des plus apparas de la  
ville, ie n'ose dire de son propre enfant  
(puis qu'en mourant, César, tu l'inter-  
pellas de ce nô) auteur d'une si iustevin  
diète ; voir driller sur son chef tât d'é-  
pees nuës , & ne pouuoit étre enleuë  
d'un seul coup, ains se laisser hacher en  
pieces , & languir gemissant sous des  
mortelles blesseures. Mais il n'est ia  
besoin de répondre si exactemât aux  
clameurs de tât de gens , qui deuenus  
insolans par la recente victoire de Ce-  
sar, grondoient contre Marseille : vea  
que parmy ceux là mêmes , qui lui é-  
toient plus affidez, aucunz nageoient  
entre

entre deux eaux , allans selon le tems,  
& les affaires; & que plusieurs poussez  
de lacheté , ou d'un mouuement de  
perfidie, pour flatter le party de Cesar,  
harceloient les Marseillois, & leur for-  
tune avec des paroles, & des reproches  
intolerables.

## CHAPITRE XX.

*Paterculus accuse les Marseillois. Apologie  
des Marseillois contre Paterculus.*

Velleius Paterculus Historié tres-  
gentil en tout, fors en l'elegance;  
car quant à Florus (qui pour auoir en-  
trepris le même sur le modelle des au-  
tres , n'a pas été en son tems en trop  
grande estime) ie ne daignerois l'alle-  
guer. Velleius dis-ié , affranchy de la  
peur, par le long trait du tems, comme  
ie pense , & par la mutation des Cæ-

nn      sars,

570

*Troisiesme liure de la*

sars, a tres indignement harcelé la cōdition de Marseille. La fidelité, dit-il, des Marseillois fut plus louiable, que leur conseil ne fut bon; en ce que prenant tres mal leur tems, pour se rendre arbitres du differant de ces Princes armez, ils retarderent aucunemāt le voyage de Cæsar. Vellee, Rien autre, que ta lache flaterie t'a fait deguiser la vérité, en si peu de mots: car ailleurs tu en as parlé plus à plein, & en eusses peut être dit davantage; si l'on t'eut laissé iouir plus longuement de ton infame servitude. Ores, quels points prendrāy-ie à rembarter les premiers? Ce seront voirement les deux derniers, attendu qu'a la relatiō de Cæsar mēmes (si toutefois Cæsar est l'autheur des liures de la Guerre ciuile) ils sont inscrits de faux. Touchat le premier sauoir mon si la foy promise est préférable aux conseils plus af-

fau

seurez, & la liberté à la vie. Je vois déjà combien tu feras du retif, pour me l'adouöer ; puis que vilain serf, que tu es, corrompu, & souillé en toute espèce de soumission, tu incites les autres parties propres écrits à se captiuer, & servir de gayeté de cœur. Je te demande donques, si ces Commentaires de la Guerre ciuile, courans sous le nom de Cæsar sont pieces authentiques; ou non? Je veux croire qu'oui, puis qu'ils ont été faits par l'Empereur mêmes, ou du moins par vn des chefs de ces partis. Or est-il, que tu as peu assez comprendre, par eux, que Marseille jalouse de se conseruer en son ancienne fidélité, en l'intégrité de ses mœurs, & en la forme de sa police, adhérent aux volontez du Senat, & du peuple Romain n'est en rien blâmable, d'auoir eu l'ambition de se rendre hors du tems l'arbitre de ces Princes armez,

en

572

*Troisième livre de la*

en deniant l'entrée à vn homme bât  
 apres la Royauté , refractaire des loix  
 du pays , qui brassoit de s'assuettir  
 tout lvnjuers. En outre, la confession  
 de ses Athbaſadeuts auoiet ia témoi-  
 gné; qu'elle n'étoit nullement auide  
 de tels honours, veu qu'elle n'auoit in-  
 taatiō d'admettre aucun de ces deux  
 Princeſ. Qu'elle ne retardast non plus  
 le voyage de Cæſar en Eſpaigne, cela  
 est tout notoire par les mêmes Com-  
 mantaires : ſi vous n'appellez retar-  
 der, ne ſe vouloir mettre à la discretiō  
 d'vn vainqueur ſi insolant. Parquoy  
 diroit elle, ouuriray-je mes portes à  
 l'ennemy du peuple Romain , faisant  
 ſes approches avec vne armee de de-  
 my barbares ; Moy qui ne fus onques  
 forcée à donner l'entrée à vn Magi-  
 ſtrat bien legitime, & qui ne fut ſelon  
 mon gré. Mais c'eſtoit diras-tu, iufte-  
 menter affecter l'arbitrage des partis,  
 refu-

110

refusant les portes à Cæsar. Voila pas, bon Dieu, vn grand arbitrage, & bien douteux, qu'une ville s'offrit à la mercy d'un homme , pour la crainte , & haine duquel , le Senat quoit abando-  
né Rome , & tout ce qu'il y auoit de plus cher? C'est , s'il me semble , assez satisfait à ces deux derniers points; non consertables en iugement , étans tres-evidans , & notamment auerez par des bons écritz , & attestations va-  
lables. Car tout ce que le relent du tems , ou rô mauuaise courage ont fait alterer , ou ce que plein de grand loisir , tu as sureté au contraire , ne me fait point de peine , puis qu'il se trouve rembarré par les paroles des parties mêmes.

## CHAPITRE XXI.

*L'Auteur poursuit son Apologie pour Mar-  
selle*

*Seille contre Paterculus. Comparaison  
des Marseillois aux Atheniens. Mar-  
seille admet les Partisans de Pompee.*

Je ne veux pourtant laisser couler si  
l'egerement ce premier point, tant  
pour mettre Marseille à deliure de ta  
calomnie, bien qu'elle ne soit de grá-  
de importance, que pour te faire ouïr  
les dignes honneurs de tó humeur ser-  
uile. En quoi ie n'apporteray rien  
moins que les inuantions des Philo-  
sophes, vrayes chymeres, ou pures i-  
maginations dvn, ou de deux vieils  
babillards, & pour l'ordinaire tres-  
ignorans, mais des bons examples at-  
testez, & receuz par les resolutions, &  
iugemens solides dvn millier d'hom-  
mes. Sus dōc, dis moi, Vellee, puis que  
tu estimes, rien ne se deuoit entreprá-  
dre en faueur de la liberté. Mais, qu'est  
ce que ie dis, tu embrasses si serré la

ser-

seruitude, tu la fomantes par des ser-  
vices si abiets, & des soubmissions si  
contemptibles, & qui pis est, engeâce  
bâtarde que tu es, tu la releues par des  
écrits transferables, & permanans à la  
postérité. Dis moy ; les Atheniens te  
semblent-ils auoir fait sagemant de  
doner iournee aux chams de Mara-  
thon avec onze mil hommes sous la  
conduite de Miltiades, contre six cens  
mil Perses? Voire, répondras-tu, d'autat  
qu'ils ont par ce moyen garanti leur  
ville, & atterré les forces de leur enne-  
my. Que si d'avanture (comme rien  
n'est de si iournalier, que les armes) ils  
fussent demeurez vaincus sur la place,  
n'eussent ils pas selon ce tien iugemât,  
été tres impudant, & mal entandus en  
leurs affaires ! O la grande finesse  
d'homme ! Dis moy encores. Le con-  
seil nous peut il assurer, ou non du  
succez des affaires du monde ? S'il le  
peut,

576

*Troisiesme liure de la*

peut, la ville de Marseille est doncques d'autant plus digne de gloire d'auoir preferé l'autorité, la fidelité, la franchise, ou tel autre poinct à sa ruine toute apparâte, & inevitable. Si à l'opposite il ne le peut, qu'est il de plus impertinent, de plus grossier, de plus temeraire, que d'accuser vne ville de n'auoir sceu prevoir le cas, ou toute la preuoyance humaine se va perdant? ou bien, de n'auoir vsé des prognostics, à la certaine sciâce desquels, les hommes n'ont onques sceu attaindre, ou bien, pour coupper court, de n'auoir veu les choses auant, qu'elles furent faittes. Toutefois noz Marseillois ne pouuoient à bones enseignes espérer vn meilleur succez, qu'eurent iadis les Atheniens. Car les nôtres auoient affaire avec les Romains, ennemis mortels des Romains mêmes, ayans sur pied vn puissant exercite, qu'ils

pou

pouuoient à toute heure appeller à leur secours, qui du bruit de leur nom, & du seul éclat de la noblesse Romaine pouuoient offusquer ces soldatz de my barbares de Cesar. Les Atheniens reduirz à leurs dernieres pieces, forcez de combatre par l'extreme nécessité, auoient à se mêler avec vne grande, & forte armee, menée par le Roy des Roys en Oriant, portant avec ses armes l'orage, & la terreur du genre humain. Et ne furent avec tout cela si oublieux de leur honneur, que de postposer selon l'aduis de Vellee, les conseils plus honorables aux plus utiles, ou mieux assurez. La genereuse, & haute entreprise des Marseillois, quoy que surchargee d'ailleurs de titres, & de trophées glorieux n'auoient manque de pretexte, pour pallier la recerche de leur seureté. Que s'ils se fussent ralliez au party de Cesar, outre la bre-  
ch

o o che

578      *Troisième liure de la  
che faitte à leur honneur, & la perfidie,  
dont ils se rendoient coupables, l'e-  
quité, & la raison gaignent vn iour  
le dessus avec Pompee , vne grosse  
guerre sur les bras leur estoit infail-  
lible , & eust été d'autant plus cruelle  
que Rome tráquille , & offancee l'eut  
peu mener avec les forces de son Em-  
pire vnies ensemble. Ils pouuoient iu-  
ger, que pour lors Cæsar se trouuant  
fort occupé ailleurs, & pressé d'accele-  
rer son voyage , ne consumeroit gue-  
res de tems à reconoître ses meurs. Et  
iaçoit, que les chefs du party Pompe-  
yan se füssent iettez avec ceux de Mar-  
seille , ia d'eux mêmes assez portez  
d'honneur, ne demandans rien moins,  
que leur assistance , apres les auoir ex-  
hortez par leurs braues persuasiōs, cō-  
me s'ils eussent eu besoin d'esperon,  
au milieu de la course, ne les sceurent  
d'abordee si bien remettre, qu'à peu  
de*

de là ils ne les abandonassent d'vnne honteuse fuite: Les Marseillois neantmoins , ne perdirent iamais courage, ains saillis deux fois du port pour donner sur les vaisseaux de Cæsar, au lieu que Nasidius Pöpeyan gaigna aupied, avec vne bône partie de ses galeres, ils firent alte avec le residu de leur flotte, & rendirent en ce combat tant d'épreuves de leur valeur, que parmy ce, qu'ils étoient beaucoup plus foibles d'hommes , & de vaisseaux, ils firent acheter bien cher la victoire aux Romains; de sorte, que non tant vaincus, que recreus, & lassez de tuér, & opprimez de la trop grande multitude, laisserent au vainqueur l'honneur d'vne tres-sanglante victoire. En quoy, l'on ne saroit assez admirer la valeur, & resolution de ceste ville, qui eut tant de courage de teste , que où les villes d'Italie branloyent de peur , & à l'enuy

doi

oo 2 les

580      *Troisième livre de la  
les vnes des autres congedioient leurs  
garnisons, où Pompee fuyoit de Ro-  
me mēmes, suyui des principaux gen-  
tis-hommes que la faueur auoit cor-  
rompus, & engourdis, n'osans semble-  
mant faire retirer quelques compai-  
gnies logées au pied de ses murs. Mar-  
seille seule n'abandonna point Rome,  
qui ia de crainte, & d'effray s'estoit a-  
bandonée elle même.*

### **CHAPITRE X XII.**

*Contre Paterculus. Reddition de Marseille  
à César. Marseille soutint le siège, &  
fit honnablement sa composition. Il est  
toujours bon de consulter avec la vertu.*

**O** Rsi l'on blasme les Marseillois  
de ce, qu'apres avoir couché  
leur reste pour conseruer l'honneur, ils  
ne securerent en fin se desdire de ceder  
à l'ob

à l'obstination, & aux exploitz de César, & d'entrer en composition pour se tēdre. Que Vellee face icy vn peu de reflexion sur le iugement, qu'on fait des Rōmains, lesquels au premier assaut des François, n'eurent pas seulement le courage de les contempler entre deux yeux, ains ce grand Senat, ces tres-illustres races de Papyrius, de Fabius, d'Appius, leur tournerent brauemant le dos pour se faire battre ; & n'esant pas mēmes deffendre les portes, au lieu de soutenir la charge, faisoient parade aux François de leurs belles, & grandes bābes, & se les faisoient amadouēr, comme si iamais au parauant les François n'eussent veu des barbes plus toffues, ou mieux che nues. Quoy que s'en soit, les Marseillois ont repoussé leurs ennemis par guerre ouverte, & en des chaudes es carmouches, sans s'aider de l'or. Et af-

99 3 fin

582      *Troisième liure de la*

fin de faire voir par la cōfessiō des en-nemis mēmes, si les Marseillois ont suc-cōbē par faute de courage, écoutōs les paroles du second des Cōmentaires de la Guerre ciuile. Les Marseillois acca-bléz de toute sorte de maux, & reduits à vne finale indigence de viures, def-setz en deux rencontres par la mer, rō-pus & rembarrez en plusieurs, & di-verses saillies, molestez avec cela d'v-ne griefue pestilance, pour auoir été si longuemant renfermez, ioint le chan-gement des viandes, car tous n'étoiēt soutenus d'autre chose, que de viel panic, & d'orge corrompu, & gatté, dont ils auoient de longue main fait refue, pour s'en ayder en sembla-bles extremitez. L'vne de leurs tours sapee, & mise par terre, & la pluspart de leurs murailles demolies, & réuer-sées, hors de tout espoir desormais d'a-uoir plus de secours de ses prouinces,

&

& armées, qu'ils auoient sçeu être venues ez mains, & pouuoir de Cæsar, deliberent de se rendre à bon escient, sans plus de fraude ni d'artifice. C'est ce que Cæsar en a dit. Les Marseillois auoient souuent eludé les soldats de Cæsar, & partant leur auoient baillé des mauuaises venues : car en matière de guerre,

*La Ruse, & la valeur marchent d'un pas égal.*

Mais pourquoi est-ce que ie va épluchant tout ceci, comme s'il y auoit onques eu ville au monde, qui n'ait quelquefois esté la proye des plus forts: Mais iamais aucune, que ie sçache n'a soutenu le siege pour la défense de sa liberté avec plus de resolution, & de perte des assiegeans, que Marseille, & ne s'en trouue gueres, qui la puisse égaler en ces deux points. Nulle autre encores, comme ie crois,

11 00 4 prise

584

*Troisième livre de la*

prise avec tant d'exploits, d'affauts, & de fatigue, n'a été si bien rétablie en son ancienne liberté comme Marseille. Bien qu'elle ne se fut onc promise tôt de courtoisie de son ennemy, ni d'heureux succez en ses affaires. Elle espéroit la fauver des Dieux en vne meilleure cause, qu'en celle là. Mais à ce que je vois, il n'y à guerre si iuste aux iugemens des hommes, que Dieu encores plus iuste ne l'ait à contrecœur. Or puis que l'entendement humain ne peut attaindre à cette perfection, de prevoir les choses à venir, notre meilleure consolation en celles, qui arrivent contre notre opinion, est d'avoir consulté avec la vertu, qui de son doux regard attire, & fletchit les cœurs généreux de noz ennemis, pour offâcez, & irritez, qu'ils puissent être. C'est celle, que les Marseillais firent scoir es plus honorables lieux de leur conseil.

Et

Et en tant que le iugemá t humain à peu penetrer, ils ont sous sa conduite tenu le chemin plus assuré, bien que l'issu n'en ait été par trop heureuse.

## CHAPITRE XXIII.

*Contre Paterculus encors. Leonidas de Sparte accomparé aux Marseillois. Les Sagonthins. Les Petiliens. Ceux de Pellestrine, & de Numance. Les Grecs sous la condite de Xenophon. Conclusion de ce discours.*

Svs donc Vellee homme noble, de l'ordre des Tribus, le plus qualifié de tous les historiens de ma conoissance ; i en e rougis, & ne me lasse de traitter plus longuemant avec toy. Sus donques, dis moy : La belle reputation de Leonidas de Sparte est elle point venue à tes oreilles ? Je le crois de vray. Mais quel nom accommo-

oo 5 deras

586 *Troisième livre de la*

deras tu à cete siene grande constance, faite voir en vne occasion si hasardeuse; luy doneras tu celuy de la vertu, ou du vice? si c'est celuyci, les écrits de tant d'historiens, d'Orateurs, & de Poëtes huéront tout à l'heure apres toy; lesquels à l'enuy ont par leurs e-loges logé ce personage dans le Ciel, & l'ont eu en estime, & en admiration du plus superbe vainqueur, qui fut iamais: si c'est celuy de la vertu, le iour ne paroit pas si clair, que cete valeur se produit trop hardie; & s'il est permis de dire tout, elle ne se trouvera exante de temerité. Tu fains d'approuuer la vertu en telles affaires (car c'est la prudence si ie ne m'abuse) ayant pour appuy les sages conseils, & les constantes resolutions. Nous auons ia montré, qu'entant que la preuoyance humaine se pouuoit étandre, les Marseillois auoient suivi

le

le chemin plus assuré, en adherât au Senat, & au peuple Romain, & se iognât au party de Pompee, l'honneur & le chef de la Noblesse Romaine, pour se debander de celuy de Cæsar, hōme factieux, & remuant. Vois-tu maintenant ce, qu'ō peut inferer par là? C'est, que si Leonidas, & les siens ont par vne valeur temeraire mérité tout vn monde de gloire, celle des Marseillois se deuoit célébrer, non par les langues dvn seul, mais de plusieurs mondes, s'il y en auoit autant, comme ces rogues Philosophes du passé, pour être les bien-venus, faisoient accroire à Alexandre. Car ils n'ont été en rien inférieurs aux Lacedemoniens en grandeur de courage, d'affection à leur liberté commune, & d'honneur, & de zèle envers leur Patrie, n'ayant rien obmis à entreprendre, ou à épreuuer en leurs exploitz. Et si à ton compte la

ver-

588      *Troisième livre de la  
vertu se doit attacher aux choses, qui  
estloignees de la temerité sont soutie-  
nuës de la preuoyáce de quelque seu-  
reté, les Marseillois ont très bien faict  
de iouer au plus feur, & tu les as tres-  
lourdemant noircis de cette tache  
d'imprudance. Il y a des examples in-  
numerables sur ce sujet, que les  
moins versés en l'histoire pourront  
rencontrer. Car si ceux de Sagonthe  
n'eussent si honorablement exploité  
leur frachise envers les Romains, trop  
retifs (à leur ruine) à leur enuoyer du se-  
cours, il étoit à craindre, qu'Anibal  
passant par les Alpes avec plus de ce-  
lérity, n'eut emporté d'affaut la ville  
de Rome; là où les Sagonthins entre-  
prenans par dessus leurs forces, après  
auoir temporisé l'espace de six mois,  
ne pouuoient esperer autre chose.  
Que diray-je des Petiliens? Ne firent  
ils pas à la iournee de Cannes un retrâ-  
che*

chemant de leurs corps, pour reprimer l'insolance d'Annibal, & lui empêcher les approches de Rome? Ceux de Pelestrine, Casilin & tant d'autres peuples, que je ne veux alleguer, meuz de ce même zèle de fidelité, n'ont ils pas à leur propre dā cōserué l'état de Rome? Mais au iugemāt de Vellee toutes telles actiōs seront autāt d'imprudences. Je le voudrois encore interroger, si ces conseils n'ont été reputez tres sages, tres utiles, & tres agreables aux Romains, treimblans de peur en l'attente d'Annibal? Vellee, comme je pese, prisera encores moins la valeur, & la résolution de ceux de Numance; où quatre mil des leurs mirent sous le ioug trente mil Romains, avec le Cōsul Manen. Et où sont éés dix mil Grecs si celebres, & si desirez parmy les souhaitz des plus grāns capitaines de ce siecle? Certes, s'ils eussent eu Vel-

lee

590      *Troisième livre de la  
    lèe pour leur chef, au lieu de Xeno-  
    phon, leurs trauaux eussent bien tôt  
    prins fin. Car au premier rencontre  
    de l'ennemy, ils se fussent plutost ren-  
    duz esclaves, que de hasarder vne ba-  
    taille, si les chefs ne leur eussent tenu  
    la bride. Qu'est ce qui me retient? Ré-  
    pons moy. Guides-tu, que l'honneur  
    ait été plus grand, d'auoir tiré des plus  
    puants cachotz vingtquatre mil escla-  
    ves, les achepter à beaux deniers com-  
    tans, & se les obliger par serment, en-  
    rooller au Senat, six mil Criminels ia-  
    condamnez à mort, & commettre à  
    telles gens le maniement de la chose  
    publique, les armes de la ville, & l'aut-  
    horité de l'Empire : ou bien par l'en-  
    tremise des plus califiez, & honora-  
    bles habitas de la ville s'oposser pour  
    la manutention de la liberté, à la vio-  
    lance d'un homme factieux. Or est-il,  
    que le premier à la relation de Valé-*  
    re le

re le grand, Romain, comme toy , fut  
pratiquée par les Romains tes Ma-  
ieurs , & le dernier , comm'a été dit ,  
par les Marseillois . Estimant , que ces  
examples suffiront , i'abstiens d'en al-  
leguer d'autres , de peur , que ton lan-  
gage fardé ne iette de la poudre aux  
yeux des nouices , & mal entendus en  
noz affaires , & en l'histoire . Cette seu-  
le tache d'vne infame seruitude à cor-  
rompu , & honny la candeur de ton  
ame : Et ne se faut étoner , si tu as eu en  
si mauuaise estiue la générOSité , &  
l'excellance d'vne condition libre ,  
puis que tu fus élueé en vn siecle le  
plus déreiglé que l'Empire Romain  
ait onques veu ; Car ce qui augman-  
te , ou diminue le prix des vertus , c'est  
le tems , qui les produit . Commant est  
ce que tu t'es laissé aller si lachement  
à la faueur ? si effrontément à l'ambi-  
tion , si salemant à la flatterie ? Ha , que  
*shop* la

592 *Troisième livre de la*

la domination, & la liberté cōuersent mal ensemble. Vn franc courage est touiours en détresse parmy les grandeurs, & n'admirer ient tant à contre-cœur, que le sommet de ces dignitez reluees, & les seruices de tant de flatteurs, que le respect va ores tetenant, ores pleins de confusion les atterre tout à fait, ores l'humeur de complaisance les chatouille; & telle humeur se changeant imperceptiblement en habitude; voyla la forteresse d'honneur demolie. Et comme la faueur, le respect, ou la force leur baillent du relâche, vne Manie les saisit, & leur fait dire, ou écrire des choses, que la langue, ou l'oreille auroient honte de passer. Voy-tu, Vellee, ou ie me suis porté, pour rembarrer, & confondre la basseſſe de ton ame. I'auois possible ia trop differé vn discours sur le faict de Marseille, qui ne se peut obmettre sas quel-

quelque soupçon d'impiété. L'ordre des tems me guide, & mets premier en rang ce qui precede en aâge, non en dignité. Je ne pouuois dire à l'entree ce, qui se trouve dernier, sans preuer tir l'ordre. Ainsi quiconque sara mon intention ne m'accusera d'ingratitudo, d'irreligion, ny d'inconsideration, d'auoir rejeté ce discours, à la fin du liure, où le champ se descouvre plus large. Vellee, ie te mets donques mes huy en pleine liberté, & décharge ton ame de toute tache d'infamie, quoy que tres encline, & naturellement voüee à la scruitude. Je te declare libre, & deuément emancipé; car

*Voicy qu'un nouveau Prêtre entre dedans mes temples;*

qui de sa pureté, innocence, & amour me met à deliure de tous ces étrifs, & te baillera, si ie ne m'abuse assez beau loisir aux eufers, pour y amadoüier, &

pp flater

594      *Troisième livre de la  
flater des Cæsars.*

**CHAPITRE XXIII.**

*Prouençaux heureux d'auoir été les pre-  
miers hôtes des plus proches de nôtre Sei-  
gneur Iesu Christ. Saincte Marie Ma-  
gdalene; Saincte Marthe, &c. abor-  
derent en Prouence. Les Prouençaux  
ont reçeu la foy de ces saintes Ames.*

**O** R il est questiō de sauoir, si ceux  
de Marseille, & du reste de Pro-  
uence ont plus à se glorifier, d'auoir  
eu l'honneur de loger en leurs hautes,  
villes, & deserts ces tresheureuses A-  
mes, si cherement asymées de nôtre  
Seigneur Iesu Christ, où bien d'auoir  
été douiez d'en haut de tant de grace,  
que les voyant bannies de leur Sol  
natal, cruellement exposées par ceux  
de leur nation à la mercy des vens, &

de la mer portans comme des nouveaux Dieux, professas yn culte inouï, & enuié, selon qu'il est croyable, ne leur ayant neantmoins fait aucun déplaisir; ains au contraire ayant accouru à elles, pour recevoir cette celeste lumiere de la foy: y a il aucun ie vous prie, qui n'ait ouy parler de Marie Magdaleine, jadis ayant infame par la multiplicite de ses offences, que recommandee apres, par sa penitence? Qui est le Chrestien, qui ne sache tres bien le particulier amour, que Iesus Christ nôtre Dieu lui portoit le degout qu'il auoit d'ouyr murmurer de ses actions vertueuses? le soin, & la dessance, qu'il prenoit de son honneur. Ce sont choses trop euidantes pour les éplucher icy en detail. Ce fut elle, avec Marthe sa sœur, Lazare son frere, Maximin, lvn des disciples, & autres, que les Juifs exerçans leur rage insa-

596      *Troisième livre de la  
tiable, & décochant les traits enueni-  
mez de leur mortelle enuie, meirent  
dedás vn vieil vaisseau, carié, vermou-  
lu, entr'ouuert, faisant eau de tous cô-  
tez, sans voile, sans auirons, sans gou-  
uernail, & les abandonerent à l'aveu-  
gle elemant de la Mer. O que la gar-  
de du Ciel est fidelle. Le fuit, non ces  
ames tranquilles, assuerees, pures, &  
saintes, sentit l'effort de la tormante.  
En fin pour argumant de la bonté de  
Dieu enuers nous, elles vindrent par  
sa permisso aborder au port de Mar-  
seille. N'ensiuuans toutefois l'exem-  
ple de S. Pierre, de S. Paul, des autres  
saints Apostres, & disciples en ce,  
qu'ils alloient de ville en ville, & d'u-  
ne Prouince à vne autre, ains firent  
lection de nôtre Prouesse pour s'y ha-  
bituer tout le tems de leur vie, l'ense-  
meneer des celestes fruits de la pieté,  
connoissance, & veneration du vray  
Dieu*

Dieu, & l'affranchir des carnages, & pauvretez, dont les Animaux monstres molestoient le pays. Par quel bonheur diray-je donques, que cela aduint, sinon par vne particuliere fauuer du Ciel, qui voulut que ce petit Esquif, charge de ces Ames si cheries du Tout puissant, expulsé du port de Iudee, ietté en pleine mer, porté à trauers de tant de goulfes, & écueils tres-dangereux, frisé tant d'Iles, & de terres fermes, qu'ils rencontrerent sans s'y arreter, vint fondre, & décharger sa pretieuse robe en nôtre Prouence, de ferme, & retiree comme en vn recoin du monde ; où ses ports semblent fuir la terre. L'autre gloire, que les nôtres ont par dessus celles là, n'est pas moins grande ; c'est, que Dieu les inspirant ainsi, tants'en faut, qu'ils ayent mal mené ces saints, qu'au contraire ils n'ont jamais desisté de les honorer, & servir

pp 3      tres-

398      *Troisième livre de la  
    littérature religieuse* ; où les Juifs auoient  
    assommé saint Etienne à coups de  
    pierre. Neron fit après mettre saint  
    Pierre en Croix les pieds contremont,  
    decapiter saint Paul. En tous autres  
    lieux les Apôtres, & disciples furent in-  
    humainement traitiez, & mis à mort.  
    Quediray-ic, de l'horrible, infame, &  
    sanguinaire nation des Huns, lesquels  
    ayant planté le siège devant Cologne  
(bien que c'ait été assez loing de ces  
    premiers siecles) soit passé au fil de l'es-  
    pee quinze mil vierges, dont sainte Ve-  
    sale éroit le chef, que les Lyons d'A-  
    phrique, les Tygres d'Hyrcanie, &  
    tout ce qui est de plus cruel en l'uni-  
    vers eut épargné.

*O Dieu ôtes du monde une telle quer-  
    elle mine.*

CHAP.

-227      E . 99      D

## CHAPITRE XXV.

Marseillois convertis à la foy par sainte Magdalene. Saint Lazare Evesque de Marseille. Magdalene se retire en la solitude de la sainte Baume où elle demeure l'espace de trente ans, & y meurt.

EN fin Magdalene faisant plusieurs miracles, douce en ses lèvres d'un parlet, plus doux coulant que miel. Aequit préalablement les Marseillois à notre Seigneur, & porté qu'elle eut la lumiere de la foy au reste de la Provence, s'en retourna à Marseille, où elle laissa pour Evesque Lazare son frere. Et des lors aspirant à vne vie plus celeste, ne respirat autre sinon ces sublimes intelligences, cherchant les solitudes, entré dans vne grotte tres-vaste, lieu comme il est à croire la préparé des Anges.

PP 4 pour

600

*Troisième livre de la*

pour loger cette sainte Dame. L'autre étoit si vuide du terrain, & du coulant des eaux, que rien de vegetable pour servir de nourriture aux hommes, ou de viande à aucune espece d'animaux, ne s'y pouuoit éluer: car l'air mémes n'y étoit pas épuré. Un rocher tres-dur, & humide, l'encernat de tous côtéz. Telle est la confiance des Chrestiens, resignans leurs volontez à celle de Dieu; telle est l'allegresse de leurs ames, qu'ils se priuent, & s'éloignent d'autant plus gayement de tout secours humain, que pour plus certaine épreuve de leur foy, ils recerchent un aise plus essentiel, & solide; & non en vain voiremānt. Car au befoing ils apprenent d'esperer, & se promettre d'auoir toujouors de quoy sustenter le corps, de la main libérale de celuy, qui donne va si heureux accroissement aux lis des champs. Mag-

da-

daleine donques demeura renfermee  
en cette grotte l'espace de trente ans  
continuz seule, nuë, ny veue de perso-  
ne : Aussi n'estoit il permis d'en ap-  
procher. Les cayers des anciens nous  
attestent, qu'elle étoit eleuee en l'air  
par le ministere des Anges, & portee  
sept fois le iour dedans le Ciel, où ayat  
pour tout alimant goûte les douceurs,  
& consolations celestes, elle étoit rap-  
portee en son logis par eux mèmes.  
Un bon Chrestien aymant la vie soli-  
taire, edifia vne petite loge sur les ad-  
venues de l'antre : A mesure, que cer-  
taines heureuse Dame étoit proche  
du iour, que le corps, & l'ame cerchét  
à se resoudre en leurs principes, Dieu  
fit apparoir (à ce qu'on dit) vne lu-  
miere à cet homme, affin, qu'il vit di-  
stinctement, & clairement l'office  
que les Anges lui rendoient. Poussé  
d'un ardant desir de sauoir la verité du

pp s fait,

682

*Troisième livre de la*

faict , comme vn homme , qui n'auoit iamais oy rien de pareil , se mis en prieres , & se recommandant à Dieu , s'achevoya droit à la grotte . En même tems , qu'il fut à vn iect de pierre pres de Magdaleine , il se sentit miraculeusement retirer les membres d'effray , entr'ouvrir le cœur d'appréhension , & ses espritz mêmes perclus de langueur . A rebrousser chemin , & retourner en son buron , tout lui fai soit iour , & n'auoit rien qui le molestat , mais le point qu'il voulloit reprendre la route tirant droit à l'autre , il sentoit la même peine . Soudain cet homme tout divin s'Imagine , que quelque chose de celeste , & de surnaturel étoit là retirée , & en composant vn peu ses espritz . Je t'adire , dit il , par le Dieu vivant , soit que tu sois vne intelligence , ou vn homme pétry de ses mains , ou autre creature , qui habites cette

cette grotte, que par tes responcez, & relation veritable de ton étre tu meutes mon ame à deliure de telles détres-  
ses. Ces paroles trois fois réiterez, il ouyt vne voix, disant : Approche har-  
dimant, à ce que tu saiches qui ie suis,  
& que ton esprit ait ce qu'il desire. Luy touttremblottant s'en va d'un pas in-  
égal & inconstant, iusques au boutant  
de l'esplanade, qti est la bouche de  
l'antre, où il entendit ces eourtes pa-  
roles. Te souvient il de Marie, cette  
insigne pecheteuse, qui de ses larmes  
laua les pieds de son maistre. Me voi-  
cy elle mémes; qui ay vescu en ce lieu,  
que tu vois, l'espace de trent' ans re-  
volus, inconue, & cachee à toute ame  
vivante. Puis, qu'il à pleu à Dieu m'ā-  
noncer par sa grace l'heure de mon  
départ de ce monde, va t'en de ce pas  
trouuer l'heureux Maximin, & dis luy  
de m'attandre seul en son Oratoire.

Di-

604      *Troisiesme liure de la*

Dimanche prochain, où il me verra  
portee des mains des Anges. Elle pro-  
nonça ces motz d'vn'e voix tres claire,  
& tres belle, sans que l'homme l'ap-  
perdeut aucunement ; Il s'en retourne  
tout en courant, & vient annoncer à  
Maximin ce qu'il auoit entandu. Ma-  
ximin entre dés le point du iour en  
son Oratoire, où il trouua cette sainte  
Dame entourée d'yne compagnie  
d'Anges. A l'abord les éclairs lancez  
du Ciel de son beau visage l'étonerent,  
mais à vn instant elle l'ayant douce-  
mant remis, luy demanda, & receut  
de ses mains le precieux corps & sang  
de notre Seigneur Iesus Christ. Cela  
fait, cette belle Amé toute divine s'en-  
uola au Paradis, pour y iouyr du logis,  
que ses merites, comme fourriers du  
Ciel luy auoient i: marqué. Le corps  
respirant yne odeur incroyable reta-  
gisant en terre, auquel Maximin ren-  
dit

dit les honours deuz à sa sepulture.  
Quant à Maximin, lequel dès son arriuee en Prouence étant institué Evesque de la ville d'Aix, enseigné, qu'il eut avec beaucoup de fruitz la doctrine de salut à ce peuple, assisté en ce saint ministere de la coöperation de l'aveugle nay, auquel nôtre Seigneur auoit restitué la veüe (car il estoit venu de compagnie avec eux) peu de tems après se reposa d'un heureux sommeil.

## CHAPITRE XXVI.

Sainte Marthe vient precher à Tarascon.

Erreurs populaires sur l'etymologie de Tarascon. Quelques hommes illustres de Prouence sommairement recensés par l'Autheur. Excuse de l'Autheur.

Sainte Marthe ayant iâ conuersty à la foy vne bone partie du

peu-

606 *Troisième liure de la*

peuple Prouençal, interpellée par des gens de bien, s'achemine à Tarascon. Cette cōtre là étoit lors infestee d'un Dragon merueilleusement grand, & horrible; lequel se tenant à couvert dedans la forest proche de là, guetoit si bien l'oree du Rône, que les passans par terre, ou par eau en étoient desertez. Marthe suyue des habitans, n'eut pas si tôt mis le pied en la forest, qu'elle eut en rencontre cet animal, faisant encores gorge d'un homme demy vivant; & l'amadoüant par ses prières, l'arrête tout court, le meine en main attaché de sa ceinture; & tout de ce pas le liure au peuple, qui l'accueillant à coups de piques, le feit perir là sur le champ. Cet animal au langage du pays se nommoit Tarasque; d'ou la pluspart des Modernes ont estimé, que la ville de Tarascon iadis autrement appellee, auoit tiré l'origine de

ce

ce nouveau nom. A quoy soubserit  
encores pour le iourd'huy le cōsentement  
des habitans. Je suis quat à moy  
cour d'un autre aduis. Car Strabo  
montre clairement cela ne pouuoir  
subsister; veu qu'en la description de  
la terre, qu'il nous a laissé, il fait sou-  
uamment mention de Tarascon. Or il n'ya  
que les nouices en l'histoire, quiigno-  
rent que Strabo a composé ses liures  
de la Geographie assez long tems a-  
vant la mort de nôtre Seigneur. Je di-  
rois plutôt, que cet Animal n'ayant e-  
té veu en ces contrées iusques alors,  
& par ajois n'ayant point de nom, on  
lui imposa celui de la ville, où il fut  
defait. Car on n'a gueres veu, que les  
villes changent leurs noms anciens.  
Que si cela est; ceux, qu'iles ont restau-  
rees, agrandies, & decorees de quel-  
que chose de rare, & magnifique, en  
sont la cause; bié que cela ne leur reus-  
cisse

6c8

*Troisième liure de la*

cisse touiours à souhait; ainsi en prit-il  
à Neron, qui ne sceu onques faire appelle  
Neropolis la ville de Rome. Il  
n'est pas vray semblable, qu'vne ville  
assez celebre d'ailleurs, ait emprunté  
le nom d'un animal si dangereux. Ces  
discours liez avec les eloges de Mar-  
seille me font faire retraite. I'en auray  
possible au goût de quelques vns par-  
le trop sommairement: A l'égard des  
affaires, dont ie me sens surcharge, i'e-  
stime d'auoir excedé. D'vne chose,  
quand tout est dit, faisois ie reste; à la-  
uoir des personnes illustres en sainteté  
de vie, & en doctrine, qui des ce tems  
là ont seruy d'ornement à notre Pro-  
uence. Mais si quelqu'un s'attand à  
mon labeur là dessus, certes il n'y per-  
dra que son attante. Ce n'est de mon  
dessein de refaire le catalogue de ces  
hommes releuez, que tout châcun peut  
trouuer dans Gennadius, saint Hierô-  
me,

me, & autres. Par même cas, mais pour differante raison, i'abstiens de traitter en particulier des qualitez, & merites des autres villes. Car bien qu'Arles, & Auginon ayé iadis eu tant d'honneur, & de gloire, qu'ils en sont encores recommandez; toutefois leurs geltes se trouueré si fort mi-partis avec ceux de Marseille, qu'il faudroit ou redire tout ce que nous auons dit, ou bien faire en sorte, que ce que nous en dirions fut beaucoup inferieur à leur merite. L'ayme donc mieux m'en rapporter à l'estime d'un iuge favorable, que tracasser davantage mon entendement iattédié par tant d'importunes redites.

## CHAPITRE XXVII.

*Mœurs des Prouençaux. Vne belle Amelogée en l'homme est plus à priser, que toute autre qualité. Digression de l'Auteur sur cette matière. De l'éloquence. Le Seigneur Pic de la Mirande.*

-10v

q q Apres

**A**Pres auoir traité iusques icy des belles qualitez de nôtre pays; les humeurs, & les mœurs de noz Prouençaux meritent à leur rang d'être mises sur le tapis. La briefueté, & le tempramat, que ie porteray en les épluchâr, les exemtera, s'il me temble, de toute enuie. La plus eminante, & supreme qualité essentielle, & particulierement souhaitable aux hommes, consiste à posseder vne belle Ame. Bien que le naître en vne fortune, & conditiō tres releuee paroisse à la veüe des Ambitieux quelque chose de magnifique, on ne void pourtant reluire en cela aucune gloire propre, ou particulière: car le comble en revient tout à celuy seul, lequel par ses actiōs honorables à acquis la noblesse à sa race, & les richesses à sa maison. Je ne veux pas dire, que la noblesse ne soit vne qualité tres belle, & tres-agréable entre les hommes. Laquelle anime les bons à la ver-

vertu , & sert de glace aux méchans ,  
pour y mirer la turpitude de leurs  
mefaits ; mais l'ō en doit tout l'honneur  
aux progeniteurs . Quant à vne belle  
Ame , nous ne pouuons dire la téhir  
d'autre , sinon de Dieu souuerain , & a-  
pres de ceux , qui nous donent la nais-  
fance : les bons precepteurs y partici-  
pent pour quelque carat , & la meil-  
leure partie est de nous mêmes . Son  
excellance donques est le plus grand ,  
& supreme bien , comme i'ay dit , des  
biens vrayemāt essentiels à l'homme .  
Elle ne se doit neant moins mesurer à  
l'aune d'un , qui n'a en la tête , que les  
vieilles bribes de Grammaire , qui fait  
deüemant ergotiser à la mode des té-  
tus Logiciens ; qui est tout confit , &  
pourry é̄s reigles de Rhetorique . Rien  
ne peut étre de plus lâche , inutile , &  
grossier , qu'un homme comme cela .  
L'entans la beauté d'une Ame , celle ,  
qui consiste en la connoissance de tou-

qqz tes

612      *Troisiesme liure de la*

tes choses en leur être , & perfection.  
 Celle qui en paix, ou en guerre nelaïf  
 se iamais son homme déproueu d'vn  
 bon & prudant conseil. C'est en fin  
 celle, dont quiconque se trouue orné  
 se peut dire vrayemāt armé à crû , cō-  
 tre le mépris , les offances , & la honte,  
 qui contre son gré ne faroient auoir  
 aucune prisne sur lui. Vne belle Ame  
 semōtre touiours superieure aux cho-  
 ses d'icy bas. Son habilité , sa force , &  
 sa tolerance sont telles, que cōme l'on  
 dit par commun prouerbe, elle est ca-  
 pable de mettre aux ceps la fortune  
 mēmes. L'eloquence voiremāt est v-  
 ne autre partie tresexcellante, magni-  
 fique, inuentive ; mais avec tout cela,  
 elle est quasi infructueuse , & si elle ne  
 se rencontre en vn sujet proportioné,  
 comme en vn esprit hardy, actif, tout  
 de feu , pour debacquer à toute hure  
 contre les paroles , & les effets insolās,  
 rien n'est de si froid , & insipide. Les

cos

s pp

pre-

preceptes ne profitent rien pour l'acquerir, au iugement de tant d'anciens orateurs treſdiserts, parmy lesquels peu s'en trouue, qui ayent écrit des Reigles du bien dire; ſi eſt-ce, qu'ils auoient ſi heureulement attaint à la perfection de cet Art, qu'il eſt aife de iuger leur eloquence, n'auoir onques eté puifee des preceptes; mais bien les preceptes de l'eloquence mêmes. Vn bon naturel y eſt requis, vn genie fauorable, & vne inclination libre, & portee d'elle mêmes, c'eſt à dire, qui n'ait rien d'affetté, ni de constraint. La grande exercitation apres tout ce la y peut beaucoup. L'imitation baille l'adresse aux esprits mediocres. Quat à ces grands cerueaux, n'aymans rien moins, qu'a pilloter ſur les autres, elle leur porte plus d'incommodeité, que du soulagement; Et comme ils cuident s'y eſtre ia deüemant accrochez, l'auteur inuité, leur propre ſtile, & les le-

qq 3 tres

614 *Troisième livre de la*

tres mêmes leur viennent à contre-  
cœur ; d'autant qu'en adoucissant leurs  
conceptions, & leur génie contraint,  
& accroché aux libres inuentions des  
Anciens, pour les enduire, & pallier au-  
cunement, ne sauvent neantmoins ar-  
riuer à leur naïfueté ; non plus que la  
peinture n'approche iamais de tout  
point le teint , ou les traitez du corps  
naturel. Tant s'en faut , qu'on puisse  
deuenir eloquent par la logue obser-  
uance des preceptes , qu'à l'opposite,  
i'oserois assurer, qu'ils ne seruent qu'à  
cōfondre, & embarrasser les plus beaux  
espritz. Nous auons pourtant de tout  
telles petites reigles plus , qu'ils nous  
en faut : chacun se méle d'en forger,  
mais pour tout cela aucun n'en pro-  
duit gueres de grāds effetz. Ha poin-  
tilleux , vains , & babillards sophistes  
que vous estes. Sauoir mon si par la  
multiplicité des preceptes , que vous  
me ballez pour me dégourdir à ia dā-

ce,

ce, vo<sup>9</sup> m'acquerrez en dix ans entiers l'adresse, & la force de tout le corps à bien courir, qu'avec l'exercitation d'un mois ie n'en aye d'avantage? Vo-yez, où l'ambition d'écrire a porté les hommes. Ne m'est il pas depuis peu venu en main, un certain liure de la sciéce, & adresse à manier toute sorte d'armes. O Dieu, si vous permettez iamais, qu'un enemny entreprene sur ma vie, ie vous supplie me mettre en tête un homme, qui ait employé ses ieunes ans à se faconner sur le modelle des liures cōme cela. La bone grace, & l'habileté naissent avec l'homme mêmes. L'ysage, & l'exercice lui baillent l'accroissement, pour le rendre bien disert. La conoissance vniuerselle des choses lui forme par apres cette parfaite eloquēce. Rien n'est de si efficace, que l'ornement naïf, & sous les affections d'autrui aucun ne deuiédra iamais persuasif, cōme il faut. Le fard  
nion

qq 4 em-

616 *Troisième liure de la*

emprunté blanchira voiremāt le cuir  
pour vn iour, mais le l'endemain il cō-  
uiédra recourir à l'écuelle de la ceru-  
se, ou du sublimé. Cependant le teint  
naturel n'amande pas, ains se ternit, &  
empire de iour à iour. Par ce point là,  
nous iugerons comme au nūeau, la  
différence, qu'il y a de ce , qui se pro-  
duit naïfement , & sans artifice, à ce  
qui se tire sur le modelle ou imitation  
d'autruy. Si mon opinion peut credi-  
ter vne chose; i'en diray vne voiremāt  
admirable , mais tres- véritable. I'ay  
autrefois manié des liures d'amour, é-  
critz en vulgaire Espaignol, ne portas  
au frontispice le nom de l'Auteur , le-  
quel comme l'on peut voir, n'étoit au-  
tremāt versé en diuerles sciences, mais  
hors de là, ils étoient si disertz, sentan-  
tieux, inventifs , pathetiques, qu'il ne  
me souvient d'auoir oncques rien leu  
de si nersualisif. Je meure si Ciceron fut  
jamais tel; quoys qu'en sa dictiōn il se  
soit

soit plus souuant metamorphosé, que les faces de Prothé ; & que d'ailleurs, i'osasse tenir contre lui , & condamner Milon d'auoir avec vne troupe d'esclaves indignement attanté sur la vie de Claudio, gentil-homme fort qualifié. Quant à l'auteur de ces amours, il statte si bien le sujet de sa recerche, il fonde si gentiment ses offrances pour le mouuoir à pitié, il releue si effrontement son merite , & raualle l'ingratitude de sa Dame , qu'il ne faut s'estouner, si les femmes, naturellement très-rusees , se laissent piper à tels appastz, puis que l'eloquence de Ciceron , qui ne surpassa iamais celle là , en à peu faire tant accroire à vn Empereur si grand, comme étoit Iules Cesar. Que s'il s'en trouue d'aucuns tant redeuables à la nature, qu'ils ne se laissent enferrer au hameçon des voluptez, pour grâdes qu'elles soient , nous les voyos ordinairement enleuez en la fleur de

qq s leur

618      *Troisiesme liure de la*

leur age , miserablement fauchez rez pied , rez terre , cueillis , comme vn fruit primerain , qu'vne ambitieuse sollicitude contrepointant la nature fait pousser en maturité deuant le tems . Parmy les hōmes de nōtre siecle l'in- fortuné seigneur Pic , Prince de la Mi- rande en a eté tesmoin tres-signalé . L'excellance de son entandement ad- mirable étoit bastante de cōciter tant de ialousie , à Appollon , aux Muses , à Minerue , que ces trois à l'enuy sem- blent auoir conspiré , pour auancer ses iours .

## C H A P I T R E   X X V I I I .

*Suite de la digression . Cōtre les mœurs des Courtisans . Sciances qui n'acquièrent à leurs possesseurs des honeurs , des facul- tez , ou du repos d'esprit , sont toutes vaines .*

**I**E sais bien que plusieurs , cōme sont les Jurisconsultes , & les Medecins , ont

PP

ont au moyen des lettres acquis des grandes facultez. Bien que les Medecins (s'ils n'ont tout à fait perdu la hôte) ne se doiüent ainsi abandonner à tout prix, & se rendre si mercenaires, comme ils font. Quat aux Iurisconsultes pour l'ordinaire mieux entandus au droit particulier, qu'au droit cōmū, ce n'est pas de merueille, s'ils accumulent tant de richesses. Les Mathematiciens attachez à la varieté de leurs lignes, ont touiuors plus de loisir de prendre les mesures de leur indigâce, que de l'or & l'argent, qu'ils faroient encoffrer. Au rebours du iugement, qu'Albinus faisoïet des Scipions, vous appellerez ces gés là plus robustes, que fortunez: Et pourquoi non? puis, qu'a l'exemple d'Athlas des épaules ils soutienent le firmament. S. Pol ne passa iamais le troisième Ciel, & ceux cy se guindent iusques au huietième. Ce n'est pas donc un cas nouveau, si leur famille crie par fois

620      *Troisiesme liure de la*  
fois à la façon , veu qu'ils font des vo-  
yages si longs. Neantmoins tout leur  
estvray semblable, véritable ie ne l'o-  
serois dire, sans scrupule de conſcience.  
Ces autres Astrologues ont eu beau-  
coup moins de grace, forgeans vnciel  
cristalin , i'eusse mieux aymé dire dia-  
mantin , affin de le faire plus folide , &  
plus riche. O Dieu souuerain ! que  
vous auez heureusement melangé la  
variété des esprits avec celle de voz  
ceutres. Nôtre genie nous va pouſſant  
avec tant de vehemâce à ce, que vous  
nous auez mieux proportionez, que  
nous laiſſons plutôt pericliter noz for-  
tunes, reputatio, facultez, & sâte, qu'é-  
luder, ou frustrer en rien nôtre incli-  
nation naturelle. Les Mathematiciés,  
& toute telle autre race de gens s'ac-  
commodeent moins à l'ignorance du  
vulgaire: quoy qu'ils s'estimêt être biē  
aiguz, & clairuoyans; ils sont toutefois  
ordinairement si vilipédez, que si l'ap-  
pa-

parace dvn peu d'honneur particulier  
ne les alloit amadoüant, & ne rendoit  
souples leurs ames si reueches, vn re-  
pañir eternel seroit la suite, & le prix  
de leurs suëurs, car bien, qu'ils n'entre-  
prennent rien sans vn conseil tenant  
plus subtil, que du prudat, ce nonob-  
stant ils ne veulent iamais démordre  
de leurs fantasies, & se courans du  
manteau de la vrgtu, feignet de reiet-  
ter tout ce, qui leur peut faire obsta-  
cle. Et de vray, c'est genereusement fait  
à eux. Touzefois vñne certaine engeâce  
de courtisans les admire, & va discou-  
rant sur ce que ces grans étudiás peu-  
uent tant faire en leur priué, & com-  
mant ils ne s'hontoyé quelquefois de  
leur longue, & vile solitude. Ils les pre-  
nent voirement bien, mais que ces A-  
strologues les admirent de mémes, &  
faisas à beauieu beau retour, qu'ils les  
interrogét pourquoy c'est, qu'ils sont  
si soigneux de cachet les oreilles, qui  
*isdu y monter.*  
auan-

622      *Troisième liure de la*

auantcent si fort hors de la tête à ces  
grans asnes de cour , & pas moins ils  
font parade des leurs encores plus lô-  
gues.Pourquoi(étans commandez)ils  
sont si prompts à torcher avec la lan-  
gue le cul de leurs dames, à quoile pa-  
nicault comme le plus cōuenable fe-  
roitvn meilleur effet.Pourquoi dega-  
yeté de cœur , ils se contraignent d'a-  
greer par signes les gestes,& sortes cō-  
tenances des gens fols , le plus souuât,  
à vintquatre caratz. Et lors mēmes,  
que le parler leur est interdit, cōmant  
est qu'il conuent d'vn sous-rire des  
yeux,& de la bouche? Pourquoi c'est,  
qu'après auoir fait tous leurs efforts,  
encores cerchent ils les moyens d'en-  
gager leur foy à vne infame seruitu-  
de? Pourquoi avec tant de noms de  
Monsieur,& de Maîtres , ils lassent la  
patience de tant de personnes libres?  
**Commant sans ceremonie , ains avec**  
**tant de gentile addresse , d'humbles**

bai-

baisemains , & de belles reuerances à l'etree même du logis , ils croisent au-tant de fois leur genereux genouïl çā il y à des grains de sablon agitez des Zephirs. Mais quel ordre y fariez vous mettre? la corruption du siecle surpass- se de bien loin la patience de ce taire , & la force de parler. Heureux d'ques noz Prouençaux , que pour le plaisir des champs , & de l'agriculture abhor-rent autant l'idolatrer ainsi les hōimes , que le valeureux chagrin de ces sciā-tifiques. Rien n'est de moins vtile , ni de plus vain , que les lettres , quant el-les n'acquiererent à leurs sectateurs des honeurs , des cōmoditez , de santé , ou de repos d'esprit , pendant qu'il est pe-lerin en ce monde . C'est chose s'il me semble assés confessée d'un chacun , que les sciâces ne seruent de rien pour meriter le ciel . La pureté de vie , la cha-rité , la foy , que les lettres demolissent bien souuant sont les vrayes eschelles pour y monter .

CHAP.

## CHAPITRE XXIX.

*Des mœurs, exercices, & qualitez des Pro-  
uengaux. De la valeur des anciens  
Prouençaux.*

**L**Es commoditez, la santé, l'aise, & le repos tres-agreables sont les fruits, que les nôtres recueillent de la vie champêtre. La belle reputation, qu'ils ont à la guerre n'est moins à priser: car les gens du monde mieux duits à ce métier, sont les habitas des châps. Et si de cette condition il s'en trouve par tout des robustes, à tolerer les fatigues, & la charge du soldat, porter va-leureusement sa vie à toute sorte d'occasions, & ne faire point de cas des dâgers, & hasards, les nôtres sur tous ont naturellement ces qualitez, regorgeas en tous biens. Ils sont si passionnez de la Chasse, qu'ores à pied, ores à cheual ils grauissent les plus âpres rochers,

sautent à corps perdu les plus larges fosses, & trauersent à nage les profoades rivières, & étangs; ou montez, & collez sur des bons cheuaux , les gayent sans difficulté. Ces points baillent l'adresse, le courrage, & les forces à ceux de notre nation. Car à courre, à sauter, ierter la pierre, lutter , aucune ne peut rauir le prix à la nôtre. Ornez de ces belles parties, dégourdis qu'ils soient tant soit peu au fait de la guerre , en bref ils réussissent bons soldats. Leur fidelité en paix, & en guerre a été fort recommandee des anciens, & n'est des lors en rien décheute ; d'autant , que vous n'en seriez nommervn traistre. Les deserteurs du party , qu'ils ont vne fois épousé,sot fort clair-semmez, moins trouvezvous des espions. Ils sont si prôts, & jaloux d'obseruer les promesses, & la foy juree à leurs Princes , qu'ils ne veulent aussi être deceus en la leur. Pour des gueuleurs de pas, qui pillent , & infestent ordinairement les autres Prouvinces,ils sont  
rr      fort

626 *Troisième livre de la*

fort peu frequēts en la nôtre: & ne voyōs  
 gueres de leurs corps perchez par les gi-  
 bets. On a obserué, que la pluspart de  
 ceux, qui ont été apprehendez étoient  
 étrangers de natiō; & si quelcun du païs  
 s'alloit par malheur r'allier, pour voler  
 avec eux, leur plus grand mechef étoit  
 d'auoir dequalisé les passans, oté leur ar-  
 gent, leur laissans bien souuant dequoy  
 faire leur dépance en chemin. Donques  
 le sôl natal de ce pays a iadis produit, &  
 éleué des hommes, qui ont eu le coura-  
 rage de couper le pas aux troupes d'An-  
 nibal, & lui bailler l'estrete en même tēs,  
 que Scipion Consul de ROME avec son  
 armee auoit pris la fuite. Cet exploit est  
 d'autant plus digne de memoire, qu'on  
 peut se represanter la terreur, que les ar-  
 mes d'Annibal portoient en ce tems là,  
 ayant le bruit, d'être le plus caut, hardy,  
 & sanglant ennemy, qui fut iamais; for-  
 tifié d'une grosse armee, triomphante, &  
 cruellement animée. Celui là en iugera

en-

encores mieux, qui se ramenteut, comme tout vaincu, qu'il étoit, fugitif de sa patrie, vagabond, & errat par le monde, tant neantmoins sous la seule grandeur de son nom les Romainz en telle haleine, que preuoyans qu'ils ne seroient iamais quittes à bon marché d'un tel ennemy, ia aggraué de vieillesse, ils entreprindrent de le faire perir, comme ils firent, par vne insigne inéchanceté. Et royn Q. Flaccus ministre d'une telle perfidie, ie ne sais voirement, si tu t'étois persuadé, qu'vne trahison te peut tenir lieu d'un signalé seruice à ta Patrie ; Mais tu fis tant par tes iournees, & tes desseins pernicieux, que la vie d'Anibal n'accuit iamais tant de bruit parmy les hommes de l'effusion du sang de tant de citoyens Romainz, comme sa fin obscure au commencement, fit voir aux iours de la posterité l'horrible effroy, que l'Empire Romain auoit eu de ses armes. Or pour couper court, il ne se peut quasi dire, si

rr 2 les

628

*Troisième liure de la*

les cruelles nations des Cymbres, Theutons, & Ambrons porterent moins de terreur à Rome, que les troupes d'Anibal. Ceux cy auoient ia deffait en bataille rangee tant de braues capitaines, comme vn Carbo , vn Syllanus , vn Cepion, occis le Consul Manlius , & à peu de là Aurelius Scaurus avec vne troupe innumerable de gens de marque , romputat de puissantes armées, & au bout auoient en tant de rencontres ébranlé la majesté de l'Empire Romain , où noz Maieurs assistez de C.Marius, chargerent ces Barbares pres de la ville d'Aix , & là les taillerent en pieces.

## CHAPITRE XXX.

*Mommolus, Hugon d'Arles, & autres illustres personages Prouençaux. Entrée de l'Empereur Charles cinquième en Prouence. Deffaite des troupes de l'Empereur. Retraite de l'Empereur.*

**C**Enescroit pas vn grād chef d'œuvre , de mettre icy sur les rangs les

belles prouesses de ce grād Mommolus,  
bien qu'en merite il ait égalé celuy des  
anciens Empereurs, que vous fariiez alle-  
guer. Il fut si moderé en ses actions, si iu-  
ste, si prudent, sa resolution, & son cou-  
rage si genereux, qu'avec vne poignee  
de Prouençaux il donna la chasse à des  
Rois trespuissans, & à leurs armées. Il pa-  
sse en même silance Hugon d'Arles, le-  
quel par sa valeur, & sagesse s'acquit le  
nom de grand, & auant que mourir trās-  
fera à son fils la superintendance de l'Em-  
pire Romain, par luy lōg tems admini-  
stree. Telle matiere voiremat n'est pour  
tout traitable, ou il cōuient s'en acqui-  
ter selon son merite. Or pour en parler  
à l'equipollant, tant s'en faut, qu'un liure  
entrepris sur autre sujet le peut contenir,  
& que l'auteur ia dépourueu de loisir,  
hargneux, & chagrin s'y voulut appli-  
quer, qu'à peine un grand, & particulier  
volume pourroit il suffire. Mais fartoit on  
rien denier à la vertu? Mes propres affai-

r e 3 r e 8

630      *Troisième liure de la*

res n'ont encores eu rāt de pouuoir, que  
de m'égarder de vous appeller au moins  
par voz noms Heros très-illustres, com-  
blez d'honneur, & de gloire en toute for-  
te de vertus, Honoré, Félix, Achariste,  
Laurens, Focas, Romain, Leonee, Pierre.  
Je me vois iā offusqué de la multitude, si  
je ne retire les voiles, & ne me mets en  
veüe du port. Donques je retourne tout  
tremoussant à nôtre siecle, craignant,  
qu'en la recerche de ces grans persona-  
ges, trop de mer ne me reste à singler, a-  
uant que de pouuoir surgir à la rive; cō-  
me il en prend à ceux, que l'orage a vne  
fois ealeué. A cheuōs. Les belles troupes  
de l'Empereur Charles V. si biē étrillees  
par noz Prouençaux ne fourniront elles  
pas d'affés amples, riches, & magnifiques  
preuues du haut couraige de nôtre natiō.  
Il n'est que trop notoire, que l'armee de  
l'Empereur pillant tout ce qui lui venoit  
en rencontre, & mettant le feu tout par  
tout, fut prealablemāt acculée par la seu-  
le

le valeur des gens du pays; & qu'apres auoir perdu vn bō nôbre de gens de pied & de cheual, vne pestilente dissenterie la mit en telles detresses, qu'elle fut cōtrainte de regagner promptemāt les galeres. L'empereur entra en Prouece avec cinquante mil hommes, & à peine en sortit il avec vingt mil. Le Roy François pour lors regnant, n'obmit vn seul point de sa prudâce, comme Prince, qu'il étoit doué de rares vertus, & versé en la varieté de l'histoire. Je ne fais de vray, quels siecles pourrôt iamais t'allier en vn Prince seul tant de pieté, de iustice, d'intégrité de mœurs, de magnamit , & toutes si sublimes, c me elles se trouuoient en luy. La nonchalance des Chefs étoit la cause du piteux etat de noz affaires. Quine se fut laissé piper aux artifices des flateurs? Qui est celu si huppé, que ces intelligens esclaves de cour n'eussent fait méprendre! les nôtres, au parti de là, n'eurent les c eurs si sto ques, pour ne se remuer en

2010      tt 4      ce

ce point, voyás piller leurs facultez, bruler leurs granges, mettre à mort ce qu'ils auoient de plus cher. Tous sans exceptiō prenent les armes, & cōmançans de s'acharner, lauent la rouille, que leur fet a-uoit pieça cōtracté à force de chommer au rātelier, dedans le sang de l'ennemy. La fortune ceillada si fauorablemāt leurs courages, animez d'vne iuste douleur, qu'vne petite poignee de païsans armez à la legere, tailla maintefois en pieces des compagnies toutes entieres, & bien en conche. L'empereur partroublé de la resolution des nôtres, piqué des pertes si frequâtes des siés, & outre ce l'infectiō de la maladie régregéat de iour à iour, cōsulte de sauuer le residu de son armee; tépétant, & grondant de ce voir décheu de son attâte, du côté mēmes, qu'il craignoit le moins. Il commande de leuer le cry du trouſle-bagage, & fait marcher ses troupes en rāg. A l'heure, les païsans se ruant à corps perdu sur eux, chargent

ores

ores les coureurs, ores s'étans par des petits détroits emparé des passages, donnent sur la queuë, ores voyás fondre sur eux le gros des ennemis, ils grauissent habilement les lieux plus âpres, & montueux, & des crêtes des rochers faisoient rouler en bas des gros cartiers de pierre, lesquels cheás ez fôdrieres, & barricaués, par où ils passoient, du hurt, qu'ils donnaient contre les cailloux éparpillez au chemin, faisoient reiallir les bris contre les ennemis ; de sorte, qu'ils se sentoient doublement offancez. Ces poures gens, tomboient par cy, par là, sans faire aucune defiance. La condition de ceux, qui demeuroient couchez sur le champ, tous froissez, & écrasez, destituez de toute aide, & secours humain étoit beaucoup plus lamentable, que celle des mourans. Le courage, & l'espoir croissoit aux nôtres côteux, à mesure qu'ils voyoient leur rester encors quelques coutaux de mauuaise auenuë : Et ce qui glaçoit

rr 5 le

le cœur aux ennemis, étoit l'aprehensiō de se voir accrauātez là sur la place. Voila sur ces entre faites arriuer l'Edit du Roy, nous inhibant de les poursuyure plus outre. l'estime, que ce fut de peur, que le desespoir ne portât en fin l'Empereur à cōbattre. Nos gens obeïrent, mais vous pouuez vous imaginer de quel courage; Car a même, que les gentilshômes, redoutans la confiscation de leurs biens, se furent debandez, la populace, qui n'a point d'yeux pour se voir cōduire, quitte la besoigne à demy fai-te. L'Empereur ne porta pas plus amere-mât l'infortune, qui lui demolit tous ses dessains, par vn si sinistre accidat, comme les nôtres de sentir en vn momant leurs affaires tuinez, qui commançoiēt à reüssir selon leur souhair, & voir rôpre le cours de leur bon-heur, par des Editz si cōtraires à leurs volôtez. Le plus grâd mal, que ie voye arriuer par la tolerance des hōmes est, que où les Princes meuz,

pour

pour le plus, d'vne cholere d'enfant, ou  
d'vne pure bizatrie étriuent, & entrent  
en guerre les vns côte les autres. Le po-  
ure peuple, qui n'en peut mais, est con-  
straint d'exposer sa vie, & s'engager le  
premier aux dangers, & aux malheurs,  
qui en arriuent.

## CHAPITRE XXXI.

*Lournee de Cerisoles. Don de la Memoire.*

**C**Es gestes belliqueux ont tellement  
animé nôtre Nation, que comme  
les autres abhorrent d'ouïr parler de  
guerre en leur patrie, les nôtres des lors  
ne désiré rien tant, que de l'auoir pour  
hôtesse. C'est pourquoi voyans, qu'elle  
auoit pris fin chez eux, ils la sont allez  
chercher sur les Estrangers, & ont laissé  
des grandes marques de leur valeur en  
terre, & en mer, vers l'Angleterre, & l'E-  
scosse. A quoy sert il, de coucher au long  
commat iusques aujourdhuy, ils se sont  
gerez en Piémot, veu qu'il n'y à, que les  
igno

636

*Troisième livre de la*

ignorans de ce qui se fait par le monde,  
qui n'en ayent entandu le bruit. Car ic  
n'é sache pas vn, qui ne defere l'honneur  
de la victoire rapportee ces dernieres  
années, à la iournee de Cerisolles, aux  
nôtres soutenans les premiers, & les se-  
conds rangs. Que si la valeur, non le nô-  
bre des combatás, doit étre la juste me-  
sure des victoires, i'estime, que la repu-  
tation de celle-là ne cedera à piece des  
anciens. Il y auoit du côté des Aduersai-  
res douze mil Lansquenetz, six mil El-  
paignols d'élite, & huit cés Maîtres. No-  
tre armee étoit composee de treze mil  
hommes de pié, & six cés cheuaux. Il est  
croyable, qu'il y faisoit bié chaud pour  
les vns, & les autres, puis, qu'en moins  
d'un'heure tout l'affaire fut vuidé. Les  
Allemans trouuez en la mêlee étoyent  
gés choisis, & courageux. Entre lesquels  
furent reconuez plusieurs gentilshomes  
parlás tres-bien latin, couverts au reste  
le plus richement, qu'on eut sc̄ vu voit.

Vous

Vous les eussiez pris pour de ḡs de che-  
 ual armés de toutes pieces. Voyans noz  
 gens en si petit nōbre , ils estimarent de  
 les auoir ia frippez. On entēdoit de part  
 & d'autre , des cris si horribles , faisans  
 signe de venir à la charge , qu'il leur sem-  
 bloit de ne deuoir iamais pl̄ auoir autre  
 tems pour cōbatte. L'Ennemy n'oublia  
 rien pour bien faire , ny les nōtres pour  
 vaincre. D'abordee nōtre premier ba-  
 taillō faisoit mine de branler , mais tout  
 à l'heure , il se r'encouragea , & en redou-  
 blant sa pointe accula tout ce , qu'il eut  
 en tête. L'estrette porta bien plus loin.  
 Car de dix huit mil hōmes de pié , qu'ils  
 estoient , à peine six cens se sauverent ils  
 à la fuitte. Sept cens des nōtres tout au  
 plus , & parmy eux quelques gentilshō-  
 mes qualifiez demeurerent sur la place.  
 Ha quela condition des vivans est do-  
 plorable! qui ne sauvent longuemāt du-  
 rer en la possession des biens excellans ,  
 que la beneficence du ciel leur insuë ,

sa 15

638

*Troisiesme ture de la*

sans l'interrompre d'vn longue traîne  
de pouretez. Dieu nous à baille le dō de  
la memoire ; Dō certes qui nous oblige  
infinimant, au moyen duquel le souue-  
nir des plaisirs passez recree, & contante  
souuant noz espritz, les amadoüant, cō-  
me par des nouueaux allechemás; mais,  
qui égratigne aussi beaucoup plus sensi-  
blement les vleceres de noz vieux maux.  
Car tout ainsi, qu'ez corps mal habituez  
les mauuaise humeurs augmātent d'aut-  
tant mieux, que vous les cuidez remplir  
de bons alimans. De même vn'ame ia-  
dueillée, se sent plus pressee à mesure,  
que vous luy allés rememorant à toute  
heure le sujet de ses ennuis. Et le pis est,  
que si vous prenez resolution de mettre  
vne chose en oubli, il la conuient tout  
préalablement grauer en la memoire.  
Mais pour ne pointer icy l'enuie contre  
la nature, reconnoissant l'obstine lache-  
té des hommes, maintefois suiuie d'vne  
pure ambitiō, y ayant des personnes ainsi  
faites,

et si

faites, qu'elles pleurent à volonté, & pour plaisir, comme font les femmes sur tout, & d'autres, qui pour rien du monde ne feroient s'affliger. Je n'ay quant à moy tant de regret de sentir mon ame vlceree du souuenir de cette bataille de Cersolles, comme les aduis receuz des Manes à feu mon Oncle, qui y mourut honorablement, m'ont allegé.

## C H A P I T R E XXXII.

*Conclusion de l'Oeuvre.*

**V**OYLA, ma chere Prouence, ce que mon ieune age, & incommodité de mes affaires m'ont permis de contribuer à ta gloire. Peus'en est fallu, que nô la conduite de ma plume, mais la contemplation de tes merueilles, ne m'ait offusqué. L'excellance, & la grandeur de tes merites prises en bloc, & en tache, s'augmantant tellement tout à coup qu'à d'i'y pense, que je n'en ay osé exagérer, que les moindres parcelles. Aussi ay je estimé de deuoir cela à ma deffiance. Ma

640 *Troisiesme liure de la Prouence.*

narratio pour ce regard a eté toute nuë,  
& tres-simple, à ce qu'en icelle, comme  
dans vn clair miroir, les autres prouin-  
ces du Monde iugent de leur portee. le  
ne doute pas d'y auoir obmis beaucoup  
de choses dignes d'etre dittes. Car en é-  
criuant de ces matieres ie me suis trouué  
hors du pays. Par ainsi ne les voyant,  
qu'en imagination, & comme à trauers  
de la mōatre à guise d'u passant, ie n'ay  
peu coucher sur le papier, que celles que  
ma memoire auoit pieça retenues, non  
toutefois ey deuant obseruees pour vn  
tel dessein. Vn autre passible, meu de pa-  
reille affection, ioüissant d'un meilleur  
loisir, que le mien, suppleera, nō au def-  
faut de ma volonté, mais de mon bon-  
heur. Si en cecy i'ay fait vn chef d'œu-  
vre, ou non, i'en demeure au iugement  
du Lecteur, qui ne peut faillir de louer,  
ou d'excuser mon labeur, tel qu'il est, s'il  
fait tant soit peu d'état d'aimer sa Patrie.

*Fin du Troisiesme de la Prouence de Pierre de Quicheran de Beaujolais.  
Evesque de Senèt, Gentil homme d'Arles*





